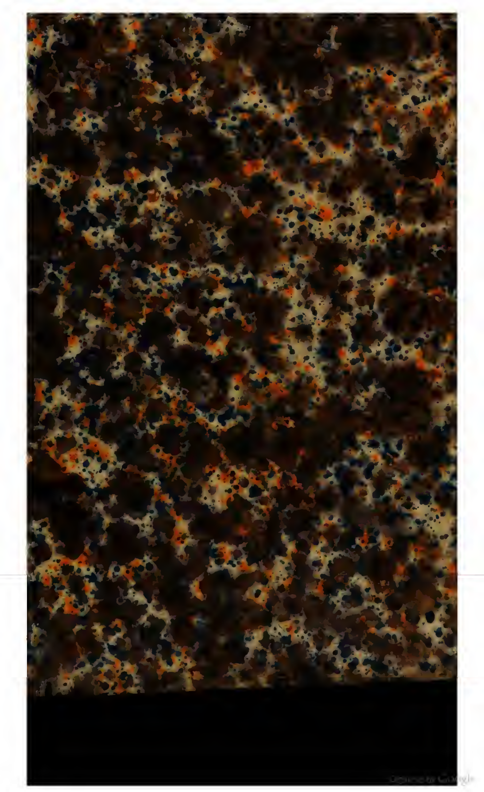




IDÉES

SUR LA PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

STRASBOURG, de l'imprimerie de F. G. Levrault.

IDÉES

SUR LA PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ,

PAR HERDER.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR EDGAR QUINET.

. . . . Quem te deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re
Disce. . . . . Pers.

TOME TROISIÈME.







PARIS,

Chez F. G. Levrault, rue de la Harpe, n.° 81,
et rue des Juifs, n.° 33, à Strasbourg.
1834.

IDÉES
SUR LA PHILOSOPHIE
DE
L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

LIVRE XIV.

Nous approchons maintenant du rivage menaçant d'où le génie de la destruction est allé chercher la plupart des peuples que nous avons considérés jusqu'ici; car il partit de Rome le flot qui engloutit les États de la grande Grèce, la Grèce elle-même, et tous les royaumes formés des débris du trône d'Alexandre. Rome a détruit Carthage, Corinthe, Jérusalem, plusieurs autres cités florissantes de la Grèce et de l'Asie; elle a étendu ses ravages sur la civilisation méridionale de l'Europe, sur tout ce que son épée a pu atteindre, sur les Étrusques ses voisins et sur la brave Numance. Sans repos, qu'elle n'ait acquis la souveraineté universelle, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Océan atlantique, depuis le mont Atlas jusqu'au Rhin, quand elle eut une

fois dépassé les barrières que la nature lui avait assignées, la résistance courageuse des peuples du Nord et des habitans des montagnes, son luxe, ses discordes intestines, l'orgueil indomptable de ses chefs, le despotisme farouche de ses soldats, la fureur des barbares qui se précipitèrent contre elle comme les vagues de l'Océan, mirent une fin déplorable à ses ambitieux desseins. Jamais dans la succession des siècles on ne vit une cité tenir si long-temps dans ses mains, et sous un joug si pesant, la destinée des peuples; et pendant que d'un côté, elle déploya tout ce que la puissance humaine peut montrer de courage et d'intrépidité, de génie militaire et de science politique, de l'autre, le spectacle de ses vices et de ses égaremens ne cessera d'indigner la nature humaine tant qu'il lui restera le moindre sentiment de ses droits. Par une merveilleuse suite d'événemens, cette même Rome, penchée sur l'abîme, a servi de passage à toute la civilisation européenne; non-seulement les tristes débris des arts et des sciences se conservèrent dans ses ruines; mais, chose étrange, sa langue devint elle-même l'instrument qui ouvrit à la postérité l'intelligence des trésors du monde antique. Encore aujourd'hui c'est dans la langue latine que nous puisons, dès notre enfance, notre première instruction; avec des ames si peu romaines, nous entrons glorieusement en communication avec ces

ravageurs du monde, sans rien connaître encore des mœurs de quelques nations plus policées, ni des principes d'où dépend la prospérité des pays où nous vivons. Les noms de Marius, de Sylla, de César, d'Octave remplissent déjà nos bouches, quand nous n'avons encore aucune idée ni de l'enseignement de Socrate, ni des institutions de nos ancêtres. La civilisation européenne tenant à la langue de Rome, l'érudition et la politique ont jeté plus de lumières sur son histoire que sur celle d'aucune autre contrée; témoins les plus grands philosophes, qui tous ont exercé leurs méditations sur ses ruines, ou éclairé par ses principes et ses exemples, le développement de leurs propres idées. Ainsi, nous foulons à l'aventure le parvis ensanglanté du temple de la gloire romaine, comme le sanctuaire même de la science classique, rencontrant à chaque pas quelque objet nouveau, quelque fragment mutilé qui nous rappelle quels trésors sont enfouis sous les ruines éternelles de l'empire du monde. Nous saluons, non pas sans trouble, ces faisceaux consulaires sous lesquels ont gémi tant de nations innocentes, et qui, prenant racine, ont répandu leur ombre sur cette civilisation nouvelle, introduite parmi nous au milieu de si étranges bouleversemens. Mais, avant de considérer plus attentivement ce spectacle de conquête et de gloire, présentons une offrande à l'humanité et jetons au

moins un regard de pitié sur un peuple voisin, dont les institutions ont surtout concouru à la première éducation des Romains : heureux si, placé à l'entrée même de leur carrière, foulé et renversé dès l'abord, il n'eût pas misérablement péri, sans rien laisser qu'un nom, un souvenir, un regret.

CHAPITRE PREMIER.

Les Étrusques et les Latins.

Par sa situation géographique et sa forme alongée, la péninsule de l'Italie était ouverte à une foule de peuplades et de tribus diverses. Unie dans sa partie septentrionale au grand continent, qui s'étend depuis l'Ibérie et les Gaules à travers la Macédoine jusqu'au Pont-Euxin, déployant à l'orient ses délicieux rivages en face des côtes de l'Illyrie et de la Grèce, c'eût été un prodige qu'au temps des émigrations primitives elle n'eût pas attiré de différentes contrées une population aussi variée que nombreuse. Dans la partie supérieure s'établirent des Illyriens et quelques peuplades gauloises ; à l'extrémité opposée paraissent les Ausoniens, dont l'origine reste couverte d'obscurité; et comme à ces peuples naissans se mêlèrent, à diverses époques et sous des circonstances différentes, des Pélasges, puis des Grecs, et probablement enfin des colonies de Troyens, l'Italie, occupée par ces illustres étran-

gers, semble dès-lors destinée par la nature à enfanter, tôt ou tard, on ne sait quelles merveilles. En arrivant sur ses bords, plusieurs de ces peuples avaient déjà une sorte de culture. Écriture, fables, religion, les Pélasges avaient tous les élémens de la vie sociale, aussi bien en apparence que la plupart des Ibériens qui s'étaient éclairés par leurs communications de commerce avec la Phénicie : il ne restait donc qu'à décider sous quelle forme et dans quel point de l'Italie allait apparaître la fleur de la contrée.

Elle naît d'abord chez les Étrusques, quelle que soit leur origine, un des peuples les plus précoces et les plus originaux qui aient jamais été. Au lieu d'aspirer aux conquêtes, ils se sentaient faits pour les établissemens paisibles, les institutions civiles, le commerce, les arts, la navigation, que favorisait surtout la disposition des rivages de l'Étrurie. Dans presque toute l'Italie, jusqu'à la Campanie, ils fondèrent des cités coloniales, propagèrent les arts, étendirent le commerce, et c'est à eux qu'un grand nombre des villes les plus célèbres de cette contrée doivent leur origine [1]. Sans souffrir aucune comparaison avec l'ordre social des Barbares, leur constitution civile, qui servit de modèle aux Romains

---

1. Voyez Demster. *Etrur. Regal.*, *cum observat.* Buonaroti et *Paralipom.* Passerii. *Florent.* 1723, 1767.

eux-mêmes, porte si évidemment l'empreinte du caractère européen, qu'il est impossible de l'attribuer au génie de l'Afrique ou à celui de l'Asie.

Long-temps avant sa chute, l'Étrurie était une république fédérée, composée de douze tribus, unies par des principes que la Grèce n'adopta que beaucoup plus tard, et par nécessité seulement. Pour que l'une d'elles conclût la paix ou la guerre, il fallait le consentement général. En employant la trompette, le javelot, le pilum, etc., comme signaux d'attaque, de retraite, de marche, de ralliement, ce peuple avait créé l'art militaire; établir les droits sacrés des hérauts d'armes, c'était déjà observer une sorte de droit de la guerre et des gens. Ces augures, ces cérémonies religieuses, que nous attribuons avec tant de complaisance à une aveugle superstition, instrumens nécessaires de leur politique, prouvent qu'ils fondèrent les premiers en Italie une habile alliance entre le sacerdoce et le gouvernement. En tout cela, Rome ne fit que les imiter; et si des institutions de ce genre entrèrent pour quelque chose dans le développement et la durée de sa puissance, nulle contrée n'a mieux servi sa fortune que la paisible Étrurie.

Dès les temps les plus anciens, ce peuple se livre avec ardeur à la navigation; tant par ses colonies que par son commerce, il règne sans partage sur

les côtes de l'Italie. L'architecture ou l'art des fortifications lui était si peu étranger, qu'on ne peut attribuer à d'autres qu'à lui seul la colonne toscane, qui lui emprunta son nom et précéda l'ordre dorique. Quel attrait il trouvait aux courses de char, aux représentations théâtrales, comme il sentait avec génie la musique, la poésie, surtout ces fables pélasgiques qu'il s'est si heureusement appropriées! A se confier aux témoignages des ruines, à ces débris épars que protègent les tombeaux, rien ne fut plus imparfait que les premières tentatives de ces tribus naissantes: quand ensuite elles entrèrent en contact avec diverses nations, même avec les Grecs, leur originalité n'en fut point altérée. Ainsi que leur système religieux, leur style dans les beaux-arts [1] conserva sa physionomie propre et indigène même après la ruine de la liberté étrusque [2]. Une hospitalité sainte, la sûreté intérieure du commerce établie ou protégée, la culture du blé et des vignes soumise à des réglemens fixes, les rapports des deux sexes sanctionnés par une législation ci-

1. Winckelmann, *Geschichte der Kunst*, t. I, ch. 3.

2. Voyez Heyne, *De fabularum religionumque Græcorum ab Etruscâ arte frequentatarum naturâ et causis ; de reliquiis patriæ religionis in artis Etruscæ monumentis : Etrusca antiquitas a commentitiis interpretamentis liberata : artis Etruscæ monumenta ad genera et tempora sua revocata in Nov. commentariis soc. Gotting.*, t. III, *seq.*

vile : voilà par quels essais elles devancèrent la plupart des républiques grecques dans la reconnaissance des droits éternels du genre humain. Il n'est pas jusqu'à leur alphabet qui n'ait servi de type à tous ceux de l'Europe ; d'où la civilisation occidentale peut à bon droit regarder l'Étrurie comme une seconde mère. Plût au ciel qu'un peuple aussi distingué par sa culture et son génie nous eût laissé plus de traces de son passage ! Mais l'histoire même de sa chute est pleine de mystères, et le glaive du Romain s'est hâté d'effacer pour jamais son inscription tumulaire.

Quoi qu'il en soit, quel souffle a réchauffé cette fleur étrusque ? au lieu de s'élever au type de la beauté grecque, comment, fanée avant le temps, n'a-t-elle pas atteint son degré nécessaire de maturité ? Ne sachant ni d'où elle vient, ni ce qu'elle fut, nous reconnaissons néanmoins que la nature, loin de manquer ici à la loi suprême d'où relève l'éducation des peuples, a laissé cette famille du genre humain s'ordonner suivant ses forces intimes et ses rapports extérieurs avec l'espace et la durée. Si son origine européenne, en la tenant éloignée de l'antique Asie, la privait des sources primitives de la civilisation, nulle émigration ne pouvait moins y suppléer que celle des hordes pélasgiques, encore à demi sauvages quand elles abordèrent en Italie. Plus favorisée, la Grèce occupait le centre des na-

tions policées. En Italie, une foule de tribus se mêlèrent entre elles, comme leurs langues semblent s'être confondues dans la formation de l'étrusque.[1] Qu'au milieu de ce chaos il fût impossible à la civilisation de naître d'un seul jet, exempte de superfétation et d'alliage, qui en doute? En étendant leurs branches au milieu de l'Italie, en servant de retraite à des bandes indisciplinées de montagnards, les Apennins seuls s'opposaient à cette unité de puissance et de goût national, qui pour tous les établissemens humains est la première condition de leur durée; même dans les derniers temps, l'Italie désarmée et impatiente sous le joug, causa plus de fatigues aux Romains qu'aucune autre contrée. A peine leur règne eût-il fini, que, retournant à son état naturel, elle reprit ses anciennes divisions. Or, rien n'était plus conforme à la disposition du sol, aux contours sinueux des montagnes et des rivages, à la variété des caractères nationaux. Aujourd'hui même, que la tendance politique est de tout réduire à une même forme, pour tout enlacer d'une même chaîne, l'Italie est encore le pays qui présente le plus de diversités en Europe. Bientôt d'une foule de points opposés, les Étrusques furent incessamment harcelés par leurs voisins. Plus remarquables par leur industrie commerciale que par leurs habi-

1. Voyez *Passerii Paralipom. ad Demster.*, etc.

tudes militaires, il fallut que les systèmes de défense les mieux combinés cédassent aux brusques attaques de quelques nations sans discipline. Les Gaulois leur arrachèrent l'Italie supérieure : ainsi réduits à l'Étrurie proprement dite, ils ne conservent pas même ces cités coloniales qu'ils avaient fondées en Campanie, et qui deviennent la proie des Samnites. Le commerce et les arts les avaient mal préparés à combattre, au sortir de leurs forêts, des tribus encore barbares; près des rivages les plus délicieux de l'Italie, sous la langueur enivrante du climat, les colonies se défendirent moins encore que la métropole, des séductions du luxe et des molles oisivetés. Le jour vint où la puissance romaine, dont ils étaient malheureusement trop près, s'appesantit sur eux; malgré leur admirable résistance, comment leur civilisation et leur union fédérative n'auraient-elles pas succombé? Pendant que Rome, pauvre et grossière, ne respirait que les combats, ils s'étaient à demi laissé vaincre par leur propre incurie. Désunis par un art hypocrite, trompés, aveuglés, attaqués isolément, que leur servit de s'être confédérés si long-temps à l'avance? L'un après l'autre, ils furent soumis, quoique non sans peine, et avec de nombreuses vicissitudes de succès et de revers. En même temps, les Gaulois paraissent à un point opposé; en proie alors à deux ennemis puissans, leurs dépouillés restèrent à celui

qui combina le plus habilement son plan d'attaque. Depuis l'arrivée de Tarquin le superbe, surtout depuis les succès de Porsenna, ils pressentaient assez que leur voisin le plus dangereux était cette Rome, qui n'oublierait jamais à quelle humiliation l'avait réduite le roi d'Étrurie. Au reste, si un peuple grossier et belliqueux l'a emporté sur un peuple policé et commerçant, une cité indivisible sur une cité morcelée et désunie, nul ne s'en étonnera. Pour que Rome ne l'eût pas détruite, Rome devait être détruite avant elle, et la patrie de Porsenna devint après sa mort victime de l'ennemi qu'il avait épargné.

Le temps et le lieu s'opposaient également à ce que le style des Étrusques fût servilement moulé sur la forme grecque. Aux fables antiques qu'ils reçurent des Hellènes, ils donnèrent une allure plus libre, plus de mouvement, plus de vie, plus d'abandon. Quelques cérémonies religieuses, quelques fêtes civiles, dont le nom même nous échappe, paraissent être l'unique sphère où se sont exercé leurs arts. Au demeurant, nous ne connaissons ce peuple que par ses funérailles, ses tombeaux, ses ossemens épars. Sa liberté périt avant l'époque la plus brillante de la civilisation grecque, qu'éveilla la conquête de la Perse, et sa situation n'avait rien en elle-même qui dût exalter son génie et l'élever aux dernières limites de la gloire humaine. Comme

un fruit cueilli avant le temps, placé par la nature sous l'épais feuillage de cet arbre immortel qu'elle soutient contre l'effort des siècles, pâle et flétri, il n'a point atteint cette saveur abondante, ces couleurs vives, qu'un soleil plus ardent a prodigué à ceux qui l'entouraient. L'avenir réservait aux rives de l'Arno d'autres âges, d'autres générations, un ciel plus propice, un éclat plus durable.

Sur les bords marécageux du Tibre il se préparait en silence, par une suite de rencontres impossibles à prévoir, et bien avant la fondation de Rome, un concours de choses qui devaient envelopper un jour dans leur sphère d'action tout l'univers connu. C'est là, suivant les anciennes traditions, qu'Évandre éleva son toît de chaume, là qu'abordèrent Hercule avec ses Grecs, Énée avec ses Troyens; là, au centre de l'Italie, s'élèvent les tours de Pallantium; ici, l'empire des Latins a son berceau dans l'étroite enceinte d'Albe-Longue: partout s'agite une civilisation naissante, empressée de se produire; de là, sans nul autre fondement, n'a-t-on pas supposé dans Rome une Rome antérieure qui la soutient sur ses ruines? Ce qu'il faut croire, c'est qu'une colonie d'Albe-Longue s'est fixée sous les ordres de deux heureux aventuriers sur l'une des sept collines; car, ôtez ces circonstances, on ne comprend plus comment un lieu si sévère a été choisi pour y bâtir la cité éternelle. Reste à exa-

miner, dès l'origine, de quelles circonstances elle fût précédée, quels objets elle trouva autour d'elle, et comment, à peine elle eut quitté la mamelle de la louve, qu'elle se livra pour jamais à son instinct de guerre et de déprédation.

Placée au centre d'une foule de petites nations, elle fut obligée bientôt non-seulement d'acheter de son sang sa subsistance de chaque jour, mais aussi le sol où elle venait de naître. Qui ne connaît ses premières guerres avec les Céniniens, les Crustuminiens, les Antemnates, les Sabins, les Camérins, les Fidénates, les Véiens, etc. ? Avec une telle éducation, touchant à la frontière de tant de peuples ennemis, elle devint dès l'origine une sorte de camp fortifié, où les généraux, le sénat, les chevaliers, la nation tout entière, s'accoutumaient, au milieu de la pompe des triomphes, à se repaître de l'humiliation des peuples et des larmes des rois. Ces fêtes triomphales, que Rome emprunta de ses voisins les Étrusques, furent le charme secret qui entraîna cet État grossier, voisin de la détresse, sans colonie, sans territoire, mais populeux et guerrier, dans cette suite interminable d'agressions et d'invasions dont se composent ses annales. Que servit au pacifique Numa d'ériger le temple de Janus et de la foi publique ? S'il posa des Dieux-Termes, s'il célébra la fête des frontières, ses paisibles établissemens en furent-ils plus durables ? Rome, que

trente années de victoires avaient accoutumée au pillage sous son premier chef, crut ne pouvoir mieux mériter de son Jupiter, qu'en lui offrant les dépouilles des combats. Aussitôt après ce sage législateur, l'esprit belliqueux se ranime, et Tullius Hostilius s'empresse de déclarer la guerre à Albe-Longue, la mère de sa patrie. Dans un autre lieu, dominée par un voisin puissant, Rome n'eût rien fait de tout cela. Mais, une cité latine, ainsi constituée, ne tarda pas à s'élever à la tête de la confédération, impatiente de subjuguer les Latins. Plus tard elle s'allie aux Sabins, qu'elle soumet à leur tour : instruite à l'école des Étrusques, elle asservit ses maîtres, et établit ainsi son règne sur sa triple frontière.

Pour ces premières entreprises il fallait, je l'avoue, des rois tels que ceux qui furent donnés à Rome, surtout le premier. Rien n'est plus vrai que cette fable que Romulus a été nourri du lait d'une louve. Si ce fut en effet un aventurier adroit, rusé, intrépide, ses lois et ses institutions le montrent suffisamment. Après lui Numa en adoucit, autant que possible, la rudesse; preuve évidente qu'elles furent non pas l'œuvre des temps, mais du caractère de celui qui les établit. Par les histoires d'Horatius Coclès, de Junius Brutus, de Mutius Scævola; par les actions de Tullia, de Tarquin, etc., on peut juger à la fois de l'héroisme et de la bar-

barie de cet État fait pour la déprédation. Qu'il fut heureux que dans la suite des entreprises de ses rois, à la valeur aveugle se soit jointe une profonde politique, et à l'une et à l'autre une magnanimité que la nation imita ! Qu'il fut heureux qu'à un Romulus ait succédé un Numa, à un Numa un Tullius, un Ancus, à ceux-ci un Tarquin, puis un Servius, que son mérite personnel éleva seul de la condition d'esclave au rang des rois. Enfin, que les dieux soient loués, si ces rois, tous de caractères différens, ont eu des règnes assez longs, pour que chacun ait laissé dans Rome l'empreinte particulière de son génie, avant qu'il se soit trouvé un Tarquin le superbe, et que l'État suffisamment assuré sur sa base ait pu passer sans danger à une forme nouvelle. Alors commence une succession brillante et non interrompue de guerriers, de citoyens, jaloux de renouveler chaque année leurs triomphes et de fortifier leur patriotisme en l'exerçant incessamment de mille manières différentes.

Cherchez à composer un roman politique sur l'origine d'une Rome imaginaire, peu s'en faudra que vous ne rencontriez les mêmes circonstances que celles dont la fable et l'histoire rendent témoignage [1]. Rhea Sylvia, le destin de ses enfans, l'en-

1. Déjà Montesquieu, dans son célèbre ouvrage sur la grandeur et la décadence des Romains, a fait une sorte de roman

lèvement des Sabines, l'apothéose de Quirinus, au milieu de la guerre et des conquêtes, tant de farouches aventures, un Tarquin, une Lucrèce, un Junius Brutus, un Publicola, un Mutius Scævola, etc., voilà par quelles scènes s'annonce dès l'abord la suite entière des destinées de Rome. Il n'est pas d'histoire qui ouvre à la philosophie une carrière plus facile, d'autant que le génie politique de ses écrivains ne nous a point laissé ignorer, dans les cours des circonstances et des événemens, le rapport des causes et des effets.

CHAPITRE II.

Dispositions de Rome à une souveraineté politique et militaire.

Romulus fit le dénombrement de son peuple, qu'il divisa en tribus, en curies et en centuries; il mesura le territoire et le distribua entre le peuple, l'État et le domaine des dieux : il distingua les citoyens en patriciens et en plébéiens : des premiers il forma le sénat et confia aux mêmes mains les saints rites du sacerdoce et les principales fonctions du gouvernement. Outre cela, il choisit un corps

---

politique. Avant lui, Machiavel, Paruta et plusieurs autres Italiens distingués avaient appliqué à ce sujet leurs connaissances du droit social.

de chevaliers, qui plus tard servit d'intermédiaire entre le sénat et le peuple ; ces deux grandes divisions du corps social trouvaient dans la relation du patron et du client le lien qui achevait de les unir. Aux Étrusques il emprunta les licteurs avec leurs faisceaux et leurs haches, terrible symbole dont tout magistrat supérieur s'environna par la suite dans l'appareil de sa puissance, non pas sans quelque variété de signes assez sensible pour frapper tous les yeux. Il interdit à Rome le culte des dieux étrangers, afin de mieux assurer l'autorité des dieux légitimes. Avec les augures il introduisit dans la cité quelques autres classes de devins, par où s'établit une liaison intime entre la religion populaire et les institutions civiles et militaires. Il détermina les rapports mutuels de l'homme et de la femme, du père et du fils ; il organisa la cité ; il célébra des triomphes, puis il fut assassiné et adoré comme un dieu. Or, voyez de quelle loi simple, unique, dépend le système entier des destinées romaines ! Les classes du peuple, nécessairement et par degrés augmentées, changées, altérées, opposées entre elles ; d'éternelles querelles, pour savoir qui l'emportera des classes ou des tribus, ou de chacune d'elles isolément ; parmi les plébéiens, des dettes toujours croissantes ; chez les riches, une odieuse tyrannie ; nulle part le repos et le bien-être ; d'inutiles efforts pour alléger le fardeau du peuple ; la création d'un corps de tribuns ;

le leurre magique des lois agraires ; la justice confiée à l'ordre intermédiaire des chevaliers ; dans l'ordre politique, chaque corps incertain de ses limites; une lutte de chaque jour entre le sénat, les patriciens, les plébéiens, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, et qui ne finit que par la confusion des deux ordres, voilà un empire assez agité, sans parler des incidens qui se compliquent à l'infini ! Mais dans tout cela, que trouvons-nous qui ne soit l'effet nécessaire d'un système actif, composé aussi grossièrement que devait l'être l'État romain dans l'enceinte d'une cite unique ? Ainsi, les magistratures supérieures se multiplient dans le même rapport que le nombre des citoyens et des victoires, que l'étendue des terres conquises et des besoins de l'État; ainsi les triomphes, les fêtes, le luxe, l'autorité maritale et paternelle augmentent ou diminuent selon l'influence des opinions et des mœurs; partout se reflète l'image de cette antique constitution que Romulus n'inventa pas, il est vrai, mais qu'il établit sur des bases si inébranlables qu'elle servit encore à soutenir l'empire des Césars, et que nous touchons pour ainsi dire au jour où elle subsistait encore. Sur son étendard était écrit: *S. P. Q. R.*, le sénat et le peuple romain. Paroles magiques, qui ont subjugué le monde et si bien égaré les Romains, qu'ils sont devenus eux-mêmes les instrumens de leur ruine. Ici s'offrent à l'examen,

dans la constitution romaine, quelques points principaux, d'où le destin de Rome semble sortir tout entier, comme l'arbre s'élance de sa racine.

1. *Dès l'origine l'esprit militaire domina aussi bien dans le sénat que dans le peuple : en cas de nécessité, autant de citoyens, autant de soldats.* Le sénat était une assemblée délibérante; mais c'est de son sein que sortaient les généraux et les ambassadeurs : depuis l'âge de dix-sept ans, jusqu'à sa quarante-sixième ou à sa cinquantième année, le citoyen libre appartenait aux légions. Celui qui n'avait pas fait dix campagnes était exclu des fonctions les plus élevées de la république. De là l'esprit politique des Romains sur le champ de bataille, et leur esprit militaire dans le conseil; ne délibérant que sur des choses qu'ils connaissaient, pour eux, résoudre c'était agir. Les rois s'inclinaient avec respect devant un ambassadeur qui pouvait se montrer à la tête d'une armée, et décider du destin de leurs royaumes aussi bien dans le sénat que sur le champ de bataille. Loin de ressembler à une foule aveugle et grossière, les plus hautes centuries étaient composées d'hommes tous propriétaires, également expérimentés dans la guerre et dans les affaires étrangères ou domestiques. Les suffrages de la dernière centurie avaient peu de poids, et même dans les temps les plus malheureux de Rome, elle ne fut pas admise à faire partie de l'armée.

2. *L'éducation des Romains, surtout dans les familles nobles, était dirigée dans cet esprit.* Ils s'étudiaient à délibérer, à parler, à donner leur suffrage, à émouvoir le peuple; de bonne heure ils marchaient à la guerre, où ils se préparaient des triomphes, des honneurs et des fonctions civiles. De là le caractère distinctif de leur histoire, de leur éloquence, de leur jurisprudence, de leur religion, de leur philosophie et de leur langue; tout y respire un génie politique et inquiet, le courage mâle et aventureux de la jeunesse que tempère l'habileté et l'urbanité d'un autre âge. Si l'on cherchait le contraste le plus frappant que présente le spectacle des siècles, on opposerait à l'histoire et à l'éloquence de la Chine ou de la Judée, l'histoire et l'éloquence de Rome; de même avec une nature plus rude et plus rebelle, des habitudes plus anciennes, des principes plus fixes, elle se séparait nettement de la Grèce, sans en excepter Lacédémone elle-même. Le sénat ne mourait pas; ses résolutions, ses maximes, et le caractère romain que Romulus imprima à sa cité, furent immortels.

3. *Souvent les généraux romains parvenaient au consulat, dont les pouvoirs civils et militaires ne duraient qu'une année.* Aussi quel empressement à revenir triomphans, et dans leurs successeurs quelle émulation de gloire! De là les progrès et le nombre presque incroyable des guerres ro-

maines ; une première en amenait une seconde, celle-ci une troisième, ainsi à l'infini. De loin on se ménageait l'occasion d'en entamer de nouvelles quand on en manquerait, entassant avec usure une sorte de capital de sang, de dépouilles, de trophées et de gloire. Ainsi s'explique le touchant intérêt que les Romains prirent incessamment aux nations étrangères. Étranges philanthropes, alliés, protecteurs, arbitres-obligés des différends du monde, leur amitié était une tutelle, leur avis un commandement, leur décision la guerre ou l'esclavage. Non, jamais l'autorité du glaive n'étala un orgueil plus dédaigneux, une impudence plus insultante, que lorsque ces Romains publiaient à la face de la terre que l'univers, fait pour eux, n'appartenait qu'à eux.

4. *Le soldat romain partageait la gloire et les récompenses de ses chefs.* Dans les temps vertueux de la république, les soldats ne recevaient ni ne demandaient de salaire ; mais après les premières conquêtes et l'accroissement de la force démocratique par la création des tribuns, il fallut une solde, des récompenses et du butin. Souvent les territoires conquis étaient partagés entre les légions ; on n'ignore pas quels débats la distribution des terres excita dès l'origine, et combien de fois ils mirent en danger la république. Peu après le soldat eut droit aux dépouilles des pays étrangers ; associé au

triomphe de son général, il partagea sa gloire et s'enrichit avec lui. Il y avait des couronnes civiques, murales, rostrales, et Lucius Dentatus pouvait se vanter « d'avoir assisté à cent vingt batailles, « d'avoir été huit fois victorieux en combats singuliers, quarante-cinq fois blessé par devant, « jamais par derrière ; d'avoir désarmé trente-cinq « fois son ennemi ; d'avoir reçu en récompense « dix-huit *hastæ puræ*, vingt-cinq harnais de « chevaux, quatre-vingt-trois chaînes, cent soixante « bracelets, vingt-six couronnes, quatorze civi- « ques, huit d'or, trois murales, une obsidionale, « enfin, de l'argent monnayé, dix prisonniers et « vingt bœufs. »

De plus, à la différence de nos armées soldées, comme dans l'État romain nul ne se tenait pour déshonoré s'il servait dans un grade inférieur à celui qu'il avait occupé d'abord, et que l'ancienneté de service n'entrait pour rien dans la hiérarchie militaire ; comme au commencement de la guerre les généraux choisissaient leurs tribuns, les tribuns leurs officiers inférieurs, on peut juger avec quelle émulation étaient disputées les places d'honneur. De là une union plus intime entre les généraux, les officiers et les soldats. Choisie pour tel temps, pour telle campagne, l'armée entière n'était qu'un seul corps, où se répandait de canaux en canaux, jusque dans les membres les plus éloignés,

l'esprit et le caractère du chef. A mesure que la distance qui, au commencement de la république, séparait les plébéiens des patriciens s'effaça par degrés, la valeur et les succès militaires conduisirent indistinctement tous les ordres de l'État aux honneurs, à la richesse, à la puissance; de telle sorte que ceux qui, les premiers dans Rome, jouirent d'un pouvoir absolu, étaient d'origine plébéienne. Bientôt les hommes les plus obscurs occupèrent les dignités les plus hautes, et c'est incontestablement ce qui perdit la république, comme l'orgueil patricien l'avait sauvée dans l'origine. Ce ne fut que par degrés que l'insolence et la tyrannie des grands excitèrent les discordes qui remplissent son histoire intérieure. Tout le génie de la constitution romaine fut employé à maintenir l'équilibre entre le sénat et le peuple : mais la balance penchant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, finit par entraîner l'État dans sa chute.

5. *Les prodiges tant célébrés de la vertu romaine ne s'expliquent que par le caractère étroit et austère de leur constitution ; ils cessèrent avec elle.* En succédant aux rois et aux exemples de leurs pères, les consuls furent presque forcés de montrer non-seulement l'ame d'un roi, mais l'ame d'un Romain. Tous les magistrats, surtout les censeurs, imitèrent cette noble émulation ; où retrouver l'inflexible justice, la magnanimité, le désintéressement, l'infa-

tigable activité des anciens Romains, dès le lever du soleil jusqu'au dernier instant du jour ? Dans aucun État la vie sociale ne fut plus agitée, le fardeau des devoirs civils plus uniformément réparti, le contact des pouvoirs politiques plus intime. Quelle en fut la cause, et qu'est-ce qui rendit le peuple romain le premier et le plus orgueilleux des peuples? La noblesse d'un grand nombre de familles, qui se glorifiaient de leurs noms patronimiques; des dangers toujours renaissans au dehors, d'interminables débats au dedans pour fonder l'équilibre entre les patriciens et les plébéiens, le lien qu'établit entre eux la relation du patron et du client; tous les rangs mêlés et confondus sur des places de marché, dans l'intérieur des maisons, dans des temples politiques ; des limites faibles, quoique distinctes, entre les attributions du sénat et celles du peuple; la simplicité de la vie domestique; enfin, l'éducation de la jeunesse qui, depuis le plus bas âge, était accoutumée à tout ce concours de choses. Leur noblesse n'était pas, comme chez d'autres peuples, une noblesse de nom, sans force et sans courage. Au lieu de terres et de richesses, elle avait dans les premiers temps un esprit de famille et de nation tout ensemble fier, indomptable, éminemment romain, et qui fut d'abord le plus ferme appui de l'État. Plus tard, au milieu d'une activité permanente, suivant le cours éternel de cet empire

qui grandissait avec lui, il se transmit de père en fils. Je suis persuadé que dans les temps même les plus désastreux, jamais il ne vint à la pensée d'un Romain que Rome pût périr. Tout agissait pour leur cité, comme si les dieux l'eussent destinée à l'immortalité; comme si eux-mêmes ils eussent été les instrumens des dieux pour la maintenir éternelle. Mais, lorsque les succès inouïs de leurs armes eurent changé leur valeur en insolence, Scipion, après la destruction de Carthage, ne put s'empêcher d'appliquer à son pays ces vers d'Homère, dans lesquels le destin de Troie est prédit par Hector.

6. *Le mélange de la religion avec le gouvernement dans l'État romain contribua éminemment à sa grandeur civile et militaire.* Dès l'origine de la cité, et dans les âges les plus brillans de la république, le sacerdoce était entre les mains des citoyens les plus illustres, à la fois hommes d'État et guerriers. Les empereurs eux-mêmes ne dédaignèrent pas d'en exercer les fonctions; par où l'on comprend comment les cérémonies du culte échappèrent au vrai fléau de toute religion nationale, à l'indifférence ou au mépris, que d'ailleurs le sénat empêcha de naître, tant qu'il en eut le pouvoir. Aussi Polybe, cet excellent politique, attribue-t-il en partie les vertus des Romains, particulièrement leur fidélité et leur incorruptible véracité, à l'in-

fluence de cette religion, qu'il nomme superstition : jusqu'au dernier moment les Romains s'y abandonnèrent si aveuglément, que quelques généraux, du caractère le plus insociable, faisaient profession d'avoir des communications avec les dieux. Par l'inspiration et le secours des immortels, ils croyaient non-seulement exercer une puissance absolue sur la pensée du peuple et de l'armée, mais encore être en état de balancer et de vaincre le destin et la fortune. La religion se mêlait à toutes les transactions civiles ou militaires pour les sanctifier; de là les familles nobles disputaient au peuple les dignités religieuses, comme leur privilége le plus sacré. Si les Aruspices et les Auspices se sont emparés par d'habiles supercheries de la direction des affaires, sans prétendre que les croyances nationales ne servirent pas souvent à des vues particulières, il est certain que cette usurpation, que l'on présente communément comme le résultat de la politique des grands, eut nécessairement d'autres causes. Le culte des dieux des ancêtres était, suivant la pensée générale, la sauve-garde de Rome, le gage de sa supériorité sur les autres nations, l'auguste et saint privilége d'un empire unique dans l'univers. Dans l'origine, comme en respectant les divinités de tous les pays, ils n'avaient cependant pas adopté les dieux étrangers, de même ils restèrent fidèles au culte des anciens dieux qui les avaient faits Romains.

Y changer une seule chose, eût été ébranler l'État dans ses fondemens. De là le sénat et le peuple, en maintenant leurs droits souverains dans l'exercice des cérémonies religieuses, se préservèrent des supercheries et des empiétemens inévitables dans un sacerdoce livré à ses propres caprices. La religion des Romains était une religion civile et militaire; si elle ne les empêcha pas d'entreprendre des guerres injustes, du moins, en donnant à leurs agressions une apparence de justice par l'entremise des Auspices et des Féciaux, elle appelait sur leurs entreprises le regard et la protection des dieux.

Dans des temps postérieurs, la politique des Romains, en contradiction avec leurs anciens principes, attira elle-même les dieux étrangers dans la cité : par une suite nécessaire de tant d'immenses conquêtes, l'État commença alors à chanceler dans sa foi. Il est vrai que cette tolérance politique le préserva de l'esprit de persécution, qui parut pour la première fois sous les empereurs, et ne se développa alors que par des motifs politiques, dans lesquels n'entrèrent pour rien ni les convictions religieuses, ni l'amour des vérités spéculatives. En général, les Romains ne prirent aucun ombrage de toute religion qui respecta les lois de l'État; sous ce rapport c'étaient non pas des hommes et des philosophes, mais des citoyens, des soldats, des conquérans.

7. Que dirai-je de l'*art de la guerre chez les Romains ?* Sans doute il était alors le plus parfait dans son genre, puisqu'il réunissait dans le même homme le soldat et le citoyen, l'homme d'État et le général, et que, toujours appliqué, toujours changeant, toujours nouveau, il se perfectionnait avec chaque ennemi. Ses grossiers élémens n'étaient pas moins anciens que la cité elle-même, et la première légion fut composée des citoyens que Romulus disciplina ; mais ils ne craignirent pas avec le temps de changer la disposition de leurs armées, surtout de donner plus de mouvement à l'ancienne phalange : alors, plus libres dans leurs attaques, ils renversèrent les vétérans macédoniens, dont l'ordre de bataille était cité comme le chef-d'œuvre de l'art militaire. Ils quittèrent leurs anciennes armes latines pour celles des Étrusques et des Samnites : ils apprirent à régler leurs marches à l'exemple d'Annibal, qui, dans son long séjour en Italie, leur donna les leçons les plus sévères qu'ils aient jamais reçues. Tous leurs grands capitaines, Scipion, Marius, Sylla, Pompée, César, firent de l'art de la guerre l'étude de toute leur vie ; et comme ils trouvèrent, pour exercer leur génie, une foule de nations également formidables par leur force, leur courage et leur désespoir, ils durent nécessairement faire de grands progrès dans chacune des parties de leur science.

A dire vrai, la puissance des Romains consistait moins encore dans leurs armes, leur ordre de bataille, leurs camps retranchés, que dans l'esprit belliqueux, le sang-froid de leurs généraux; dans la force du soldat, qui bravait également la faim, la soif et le danger; se servait de ses armes comme de ses membres, et qui, ferme contre le choc de la lance, allait chercher avec sa courte épée romaine le cœur de son ennemi jusqu'au milieu de la phalange. Maniée par la valeur romaine, cette courte épée a conquis l'univers. Le génie guerrier de Rome songeait plutôt à attaquer qu'à se défendre. Moins fait pour les siéges que pour les batailles, il courait à la victoire et à la renommée par le plus court chemin. Quelle force n'empruntait-il pas de ces principes immuables de la république auxquels le monde devait céder? ne jamais lâcher prise, que l'ennemi ne soit terrassé; de là, n'engager qu'une seule guerre à la fois; n'accepter aucune paix dans les infortunes publiques, quand même la paix donnerait plus que la victoire; au contraire, rester inébranlable et lutter avec d'autant plus d'acharnement que les revers sont plus obstinés; commencer chaque entreprise avec magnanimité et une apparence de désintéressement, comme pour secourir l'opprimé et se faire des alliés, jusqu'au jour où l'on puisse régner sur les alliés, opprimer ceux qu'on avait secourus, triompher en conquérans de l'ami et de

l'ennemi : ces maximes, et d'autres semblables, dont s'appuyait l'insolence des Romains, ou, si l'on aime mieux, leur magnanimité froide et calculée, réduisirent une multitude de nations à l'état de provinces; et il en serait encore de même aujourd'hui, si le monde devait revoir des temps semblables et un peuple semblable.

Traversons maintenant le champ ensanglanté qu'ont foulé ces conquérans du monde, et cherchons ce qu'ils ont laissé derrière eux.

CHAPITRE III.

Conquêtes des Romains.

Quand Rome commença sa carrière d'héroïsme, l'Italie était partagée entre un grand nombre de petites nations qui, plus ou moins éclairées, mais toutes actives, industrieuses et populeuses, avaient chacune ses lois particulières, son caractère traditionnel. On a peine à concevoir comment des États si limités, situés dans des pays de montagnes incultes, opposèrent aux Romains un si grand nombre de combattans, qui jusque-là avaient trouvé de quoi subsister dans leurs foyers. La civilisation de l'Italie n'était pas renfermée dans l'Étrurie ; elle s'étendait sur chacun de ces petits peuples, même jusque chez les Gaulois. La terre était cultivée ; des arts grossiers, le commerce et la guerre avaient reçu le dé-

veloppement que les temps comportaient. De bonnes lois, mais en petit nombre, régissaient ces États, qui n'ignoraient pas le principe naturel de l'équilibre des pouvoirs politiques. Excités par l'orgueil ou le besoin, favorisés par diverses circonstances, les Romains soutinrent contre eux, pendant cinq siècles, des guerres si opiniâtres, si sanglantes, que la conquête de tout le reste du monde leur coûta moins de fatigues que celle de cette petite chaîne de nations qu'ils rangèrent une à une sous leur joug.

Et que produisirent tant d'héroïques efforts? le pillage et la dévastation. Ne comptons pour rien le sang qui coula des deux côtés, et qui quelquefois ne se tarit que lorsque la nation tout entière eut péri, comme chez les Samnites et les Étrusques : l'anéantissement de ces corps confédérés, et la destruction de leurs villes, furent des malheurs plus irréparables pour cette contrée, puisqu'ils se prolongèrent jusque dans la postérité la plus reculée. Soit que ces nations aient été par la suite transplantées à Rome, soit que leurs tristes débris aient été admis à son alliance, ou traités comme sujets, ou divisés en colonies, rien ne leur rendit leur énergie primitive. Une fois enchaînées sous ce joug de fer, alliées ou sujettes, elles furent obligées, pendant des siècles, de répandre leur sang au profit de Rome, pour sa gloire et son avarice.



Depuis ce jour, malgré les priviléges qui, de loin à loin, leur furent conférés, honneur, richesses, justice, elles furent réduites à tout chercher dans Rome; aussi, au bout de quelques siècles, la grande cité devint-elle le tombeau de l'Italie. Bientôt ses lois furent partout accueillies ou imposées; les coutumes de Rome devinrent les coutumes de l'Italie; la passion immodérée qui la pressait d'acquérir la souveraineté du monde, attira en foule autour d'elle tous ces peuples qui périrent à la fin dans l'abîme de la corruption romaine. Ni les timides refus, ni les restrictions déguisées, ni la défense ouverte, ne purent les sauver. Le cours de la nature, dès qu'il a été détourné de sa direction, ne change plus au gré des volontés humaines.

Ainsi Rome flétrit, énerva, dépeupla par degrés l'Italie, en sorte qu'il fallut des flots de nations barbares pour lui rendre à la fin de nouveaux habitans, de nouvelles lois, de nouvelles coutumes, une nouvelle vie; mais ce qui avait cessé d'être, ne revint pas à l'existence. Albe, Véies et Camérie, la plupart des villes des Étrusques, des Latins, du Samnium, de l'Apulie, avaient été détruites. De frêles colonies, établies sur leurs ruines, ne rétablirent ni leur ancienne dignité, ni leur nombreuse population, ni leur industrie, ni leurs arts, ni leurs lois, ni leurs coutumes. Il en fut de même de toutes les républiques florissantes de la grande Grèce: Ta-

rente, Crotone, Sybaris, Cumes, Locres, Thurium, Rhegium, Messine, Syracuse, Catane, Naxos, Mégare, n'étaient plus; la plupart d'entre elles avaient été renversées ou réduites en cendres. Sage et grand Archimède, toi qui fus massacré au milieu de tes cercles mathématiques, comment ta tombe ne serait-elle pas restée inconnue à ceux qui foulèrent après ta mort la même terre, puisque ta patrie descendit au tombeau avec toi? en effet, l'État périt, quoique la ville fût épargnée. On ne croira jamais combien la domination de Rome fut fatale dans ce coin du monde aux arts, aux sciences, à la culture du sol, et au développement de la pensée humaine. L'île délicieuse de la Sicile fut dévastée par la guerre et par les proconsuls; en proie à d'éternels ravages, la basse Italie eut plus à gémir encore du voisinage de Rome: à la fin ces deux contrées, morcelées et changées en voluptueuses retraites, furent les premières victimes des horribles extorsions de leurs maîtres. L'Étrurie, jadis si florissante, réduite à un état semblable dès les temps des anciens Gracches, n'était plus qu'un désert fertile, habité par des esclaves, épuisé par les Romains; et quel pays au monde éprouva un destin meilleur dès qu'il fut tombé sous la serre de l'aigle romaine?

L'Italie subjuguée, Rome porta ses armes contre Carthage, et avec une telle injustice, que ses admirateurs les plus passionnés ne peuvent, ce semble,

s'empêcher de s'en indigner. Voyez-la secourir les Mamertins, pour pénétrer en Sicile, s'emparer de la Corse et de la Sardaigne, pendant que Carthage est occupée contre ses mercenaires ; plus tard, délibérer avec ses graves sénateurs si l'existence de Carthage sur la terre doit être tolérée, simplement comme s'il se fût agi d'un arbre qu'ils eussent eux-mêmes planté. Par ces exemples et une foule d'autres de même nature, l'histoire romaine, malgré la valeur et le génie de ses héros, n'est plus que l'histoire des puissances de l'enfer. Scipion lui-même devant Carthage enchaînée, incapable désormais de faire le moindre tort à Rome, dont elle réclame l'appui en lui offrant un énorme tribut, qui, confiante dans ses promesses, lui livre ses armes, ses vaisseaux, ses arsenaux, trois cents de ses principaux habitans en otage; Scipion est-il un dieu, quand, dans une situation pareille, il lui présente l'odieux, l'insolent avertissement de sa destruction, comme un décret du sénat? Paroles honteuses, paroles infernales, dont le noble messager fut sans doute le premier à rougir! « Carthage est prise, » écrit-il à Rome, comme si, par la magie de ce mot, il allait déguiser l'infamie éternelle de son action; car jamais les Romains n'ont pu remplacer dans le monde cette Carthage. Malgré les vices et les défauts de cette cité africaine, ce n'est pas sans serrement de cœur que son ennemi le plus impla-

cable assiste au spectacle de sa destruction, et il commence à respecter ces Carthaginois, quand il voit en eux des républicains désarmés, trahis, s'arrêtant sur leurs tombeaux, et combattant pour conserver une place à leurs cendres.

Annibal, grand et incomparable héros, pourquoi te fut-il refusé de prévenir la ruine de ta patrie, et de t'élancer, après la bataille de Cannes, vers l'antre de la louve dont ta haine héréditaire te montrait le chemin ? Une postérité efféminée, qui de sa vie ne traversa les Alpes ni les Pyrénées, s'érige jusqu'à te condamner; intrépides censeurs, qui oublient quels étaient ces peuples que tu commandais, et dans quel état ils devaient être réduits après cette effroyable campagne d'hiver qui avait embrassé l'Italie supérieure et le Latium. Ils t'accusent, par la bouche de tes ennemis, d'avoir mal établi la discipline militaire, eux à qui il est impossible de concevoir comment tu as pu conserver si long-temps unies sous tes étendards tes phalanges mercenaires, et après tant de marches et d'actions ne prendre aucun repos que tu n'aies atteint les plaines de la Campanie. Une gloire éternelle est réservée au nom du plus terrible ennemi de cette Rome qui, plus d'une fois, demanda impérieusement qu'il lui fût livré, comme quelque machine de guerre. L'avarice factieuse de ses compatriotes, et non pas la fortune, l'empêcha seule d'achever

sans Carthage une conquête qu'il n'aurait due qu'à lui. De même que les efforts de ses compatriotes n'avaient abouti qu'à instruire Rome dans l'art de la navigation, il fut réduit à n'être pour elle qu'un instrument de perfectionnement dans la science militaire. Par là le destin nous instruit, d'une manière effrayante, à ne point nous arrêter au milieu d'un projet commencé, sous peine de hâter infailliblement l'effet que nous voudrions empêcher. Avec Carthage s'écroula un empire que Rome était incapable de remplacer jamais. Le commerce abandonna ses côtes ; les pirates s'établirent pour toujours dans les lieux qu'il avait laissés déserts. Sous les colonies romaines, l'Afrique ne fut plus, comme sous Carthage, une inépuisable corne d'abondance. Ce fut un grenier pour le peuple de Rome, une ménagerie de bêtes féroces pour son cirque, un marché d'esclaves. Aujourd'hui ils sont désolés et muets, les rivages, les champs de cette illustre contrée, dont Rome détruisit la culture intérieure, Pas une ligne des écrits carthaginois n'est parvenue jusqu'à nous; Paul Émile les livra au neveu de Masinissa, un ennemi de Carthage à un autre de ses ennemis.

De quelque côté que je détourne mes regards loin des ruines de Carthage, partout je ne rencontre que la dévastation sur les traces de ces conquérans du monde. Si les Romains eussent réelle-

ment voulu être les libérateurs de la Grèce, lorsqu'en présence de ses peuples retombés dans l'enfance, ils se parèrent de ce beau nom aux jeux isthmiques, combien le système entier de leur conduite eût été différent! Mais quand Paul Émile eut livré au pillage soixante-dix villes de l'Épire, quand le prix de cent cinquante mille citoyens, vendus comme esclaves, eut été distribué à ses soldats, quand Métellus et Silanus eurent pillé et ravagé la Macédoine, quand Mummius eut renversé Corinthe; Sylla, Athènes et Delphes, avec un acharnement dont le monde n'offre peut-être pas deux exemples; quand cette dévastation se fut étendue sur l'Archipel entier, et que Rhodes, Chypre, la Crète, subissant le même destin que la Grèce, ne furent plus que de misérables tributaires, dont les dépouilles allaient grossir les triomphes des Romains; quand le dernier roi de Macédoine eut été traîné avec ses fils devant le char triomphal, condamné à terminer ses jours dans la plus étroite prison, pendant qu'un de ses fils n'échappait à la mort qu'en gagnant son pain dans Rome, en faisant le métier de tourneur et de scribe; quand la dernière lueur de la liberté grecque eut disparu avec la ligue étolienne et achéenne, et que le pays entier eut été changé en une province romaine, c'est-à-dire en un champ de carnage, où les armées dévastatrices des triumvirs se déchiraient l'une l'autre: ô Grèce, quel destin que

celui que te réservait ta protectrice, ton élève, Rome, la puissance tutélaire de l'univers! Il ne reste de toi que des ruines, que de barbares spoliateurs ont emportées en triomphe, afin qu'à une dernière époque, tout ce que la pensée humaine a inventé, périsse d'une seule fois sous les cendres de leur propre cité.

De la Grèce, portons nos pas aux rivages de l'Asie et de l'Afrique. Les Romains ne tardèrent pas à s'introduire dans les royaumes de l'Asie mineure, de la Syrie, du Pont, de l'Arménie et de l'Égypte, en qualité d'héritiers ou de tuteurs, d'arbitres ou de pacificateurs : mais là, comme une juste récompense de leurs bons services, ils recueillirent le poison qui devait être si funeste à leur constitution. Je ne répéterai pas les exploits d'un Scipion l'Asiatique, d'un Manlius, d'un Sylla, d'un Lucullus et d'un Pompée, à qui l'on décerna par un décret le triomphe sur quinze royaumes, huit cents villes et mille forteresses; l'or et l'argent qui servirent à la pompe d'une pareille fête, s'élevèrent à vingt mille talens. Il augmenta d'un tiers le revenu de l'État, d'environ douze mille talens, et toute son armée eut une part si considérable dans le butin, que le moindre soldat reçut, en don triomphal, plus de deux cents écus, outre ce qu'il avait acquis par le pillage. Quel voleur! Crassus, qui, dans Jerusalem seulement, s'empara de plus

de dix mille talens, suivit les mêmes traces; et nul ne s'avança dans l'Orient, sans revenir chargé de richesses et de vices, quand cependant le retour fut possible. Quelles compensations les Romains laissèrent-ils aux Asiatiques? Sont-ce des lois, du repos, des institutions, des arts, des peuples nouveaux? Ils ont ravagé toutes les contrées, brûlé les bibliothèques, dépouillé les villes, les temples, les autels. Une partie de la bibliothèque d'Alexandrie est livrée aux flammes par Jules-César; Marc-Antoine abandonne à Cléopâtre celle de Pergame presque en entier, afin que toutes deux soient détruites dans le même lieu. Ainsi les Romains, en se vantant de répandre le jour dans l'univers, l'enveloppaient peu à peu d'une profonde nuit. Pendant que des tributs odieux étaient extorqués de toutes parts, les peuples périssaient, et la longue expérience des siècles allait avec eux s'engloutir dans l'abîme. Les caractères nationaux s'effacèrent enfin brusquement, et les provinces furent épuisées, ravagées, désolées sous une suite d'exécrables empereurs.

Je ne puis dire si ce n'est pas avec un sentiment de tristesse plus profond encore, que j'assiste par la pensée aux désastres de l'Espagne, des Gaules et des peuples du Nord, sur lesquels les Romains appesantirent leur joug. Au moins les nations qu'ils détruisaient dans l'Orient, avaient porté leurs fruits; déjà elles commençaient à se

faner. Au contraire, celles dont nous parlons ici, éloignées encore de leur maturité, mais pleines de séve et de vigueur, furent tellement froissées et foulées aux pieds dans la première époque de leur croissance, que dans plusieurs d'entre elles on a peine à distinguer le genre et la famille auxquels elles appartenaient. Avant les invasions des Romains, l'Espagne, bien cultivée, presque généralement riche et fertile, jouissait en paix d'un commerce étendu. Quelques-uns de ses peuples avaient même déjà atteint un assez haut degré de culture sociale, comme le prouvent non-seulement les Turdetains, qui depuis la Bétique entretenaient dès long-temps des communications avec les Phéniciens et les Carthaginois, mais aussi les Celtibériens, placés au centre de la contrée. Quel lieu sur la terre opposa aux Romains une résistance plus opiniâtre que la brave Numance? pendant vingt ans, elle soutint leurs efforts, elle défit leurs armées; plus tard, elle lutte contre le génie militaire d'un Scipion avec une valeur dont le triste destin éveille la pitié dans toutes les ames! Et que venaient chercher ici ces spoliateurs, dans un pays dont les habitans, loin de leur avoir jamais fait aucun mal, connaissaient à peine leurs noms? Des mines d'or et d'argent. L'Espagne fut pour eux, ce que l'Amérique est de nos jours pour l'Espagne, un lieu de pillage. Lucullus, Galba et d'autres dévastèrent le pays au

mépris de la foi jurée: le sénat lui-même annula deux traités de paix que ses généraux, dans la détresse, avaient été obligés de conclure avec les Numantins. Il est vrai qu'il leur livra bassement ces généraux, mais il fut vaincu par ses ennemis en générosité et en compassion pour le courage malheureux. Alors Scipion paraît avec une nombreuse armée devant Numance. Il la cerne de toutes parts, il coupe le bras droit à quatre cents jeunes gens, les seuls qui fussent venus au secours de cette noble cité si injustement assaillie; il repousse sans les écouter les prières suppliantes par lesquelles un peuple affamé, désespéré, implore sa justice et sa pitié, et il achève la ruine de ces malheureux en véritable Romain. Ce fut un vrai Romain aussi, que ce Tibérius Gracchus, quand, dans le pays des Celtibériens, pris de vertige, il se mit à ravager trois cents villes, ne fût-ce que des forteresses ou des villages. De là la haine implacable des Espagnols contre les Romains; de là les exploits de Viriate et de Sertorius, qui tous deux, surpris par de lâches et d'infames moyens, ont surpassé sans nul doute la plupart des commandans romains en intrépidité et en génie militaire. De là les efforts de ces montagnards des Pyrénées, qui, en dépit des Romains, conservèrent si long-temps la liberté de leur état sauvage. Terre d'or, malheureuse Ibérie, avec tes peuples et ta civilisation tu es tombée sans

bruit dans ce royaume des ombres, où le génie d'Homère t'avait déjà fait descendre, comme un empire souterrain à demi éclairé par le soleil à son déclin.

Nous n'avons que peu de choses à dire de la Gaule, puisque nous ne connaissons les détails de sa résistance que par les mémoires militaires de son conquérant. Pendant dix ans elle coûta à César lui-même des peines incroyables et balança la puissance de ce grand génie. Quoiqu'il surpassât en générosité tous ses compatriotes, il ne fut pas en son pouvoir de changer le destin d'un peuple dont Rome avait fait sa proie : il obtint cette triste gloire d'avoir livré cinquante batailles rangées, sans compter les guerres civiles, et d'avoir tué dans la guerre onze cent quatre-vingt-douze mille hommes, dont la plupart étaient Gaulois. Où sont-ils, ces peuples si nombreux, si actifs, si courageux ? Qu'étaient devenus leur génie, leur courage, leur force, leurs immenses armées, quand, peu de siècles après, des nations sauvages se précipitèrent contre eux et se les partagèrent comme des esclaves romains ? La religion de leurs pères, leur civilisation, leur langue, jusqu'à leur nom, tout disparut dans la contrée entière, qui ne fut plus qu'une province romaine. O vous, nobles et grandes ames des temps antiques, Scipion, César ! quels regrets, quels souvenirs troublent votre pensée, quand, dégagés

de vos terrestres entraves, vous laissez tomber du haut de vos sphères célestes un regard sur Rome, cet antre de brigands, l'asile de vos assassins? Ah! qu'ils doivent vous sembler coupables, vos longs triomphes! qu'ils sont sanglans, vos lauriers! qu'ils sont odieux et inhumains, vos arts exterminateurs! Rome n'est plus, et pendant qu'elle existait, il n'est pas de cœur vertueux qui n'ait compris que tant d'injustes victoires, d'aveugles conquêtes, appelaient contre elle la vengeance et les foudres du ciel.

CHAPITRE IV.

Décadence de Rome.

La loi de compensation est un des principes éternels de la nature. Comme l'un des bassins d'une balance ne peut descendre sans que l'autre ne s'élève, de même il est impossible ou de détruire l'équilibre politique, ou de trahir les droits des nations et de l'humanité, sans que la vengeance ne naisse du désordre même : plus la mesure du mal a été comblée, plus le châtiment est rapide et sévère. Si dans le monde une histoire proclame cette vérité, c'est l'histoire de Rome : seulement il faut étendre au loin ses regards et embrasser dans leur ensemble cette foule de causes qui amenèrent la ruine de cet

empire. Si les Romains, sans porter leurs vues sur la Grèce ou l'Asie, se fussent bornés à exercer leur génie destructeur contre d'autres contrées plus faibles, leur chute, placée dans d'autres temps et sous des circonstances différentes, n'eût pas été moins inévitable ; le germe de la destruction était dans le cœur de la plante. Le ver rongeait ses racines ; ses sucs vitaux étaient corrompus : il fallait donc que l'arbre gigantesque tombât de lui-même sur le sol.

1. Dans le fond même de la constitution romaine était un élément de discorde qui, s'il n'était arraché, ne pouvait manquer de la détruire tôt ou tard. Je veux dire : *la forme même du gouvernement, l'injustice ou l'indécision des limites qui séparaient le sénat, les chevaliers et les citoyens.* Quand Romulus établit cette division, il était impossible qu'il prévît tous les changemens dont sa cité devait être le théâtre. Il la constitua suivant les besoins et le caractère de son temps. A peine eurent-ils été remplacés par d'autres, que lui-même il perdit la vie par la main de ceux à qui son pouvoir était devenu odieux. Ce qu'il n'avait pas tenté, aucun de ses successeurs n'eut le courage, ou ne trouva l'occasion de l'accomplir. Par leur autorité personnelle, ils contrebalancèrent le parti dominant, et maintinrent l'ordre entre les pouvoirs politiques, dans un État encore grossier et environné d'une foule de périls. Servius fit le dénombrement du peuple,

et plaça la balance sociale dans la main des riches. Sous les premiers consuls le danger devint plus pressant ; en même temps les patriciens comptaient dans leurs rangs des hommes si importans par leur mérite, leur puissance et leur autorité, qu'ils ne pouvaient manquer de l'emporter sur le peuple.

Mais bientôt les circonstances changèrent, et la tyrannie des nobles devint insupportable. D'une part, les citoyens étaient accablés de dettes ; de l'autre ils avaient une part si faible dans l'action législative, ils tiraient si peu d'avantages des victoires pour lesquelles ils versaient leur sang, qu'à la fin le peuple indigné se retira sur le mont sacré : ainsi naquirent de longues querelles, que la création des tribuns devait plutôt muliplier qu'apaiser, et qui remplirent toute l'histoire intérieure de Rome. De là, ces débats toujours renaissans sur la division des terres, sur l'admission des plébéiens aux fonctions de la magistrature, du consulat, du sacerdoce ; alors que chaque parti ne voyait que ses intérêts, et que nul ne cherchait quelque moyen légitime de conciliation. Ces luttes intérieures se prolongèrent jusqu'aux temps des triumvirs, qui n'en furent que la conséquence. Or, comme elles minèrent peu à peu la constitution romaine, et qu'elles étaient aussi anciennes que la république elle-même, il en résulte que l'État portait en lui son germe de mort. Loin que la constitution ro-

maine puisse être représentée comme le modèle des corps politiques, c'est donc une des plus imparfaites qui paraisse dans l'histoire. Née des circonstances les plus précaires, changée, altérée, modifiée de loin à loin et par parties, jamais elle n'a été corrigée d'après un système général. César seul était capable d'opérer une réforme fondamentale; mais déjà le temps était passé, et le poignard qui le priva de la vie, détruisit pour jamais l'espérance de voir la constitution s'améliorer.

2. S'il y a quelque part une contradiction, c'est dans ces paroles : Rome, la reine des nations, Rome la maîtresse du monde; *car Rome n'était qu'une cité, comme sa constitution n'était que la constitution d'une cité.* A la vérité, son obstination dans la guerre et ses conquêtes qui en furent le digne résultat, s'expliquent quand on songe que ses déterminations étaient celles d'un monarque immortel, et que son génie destructeur se perpétuait nécessairement plus actif et plus inaltérable dans un collége permanent que dans une succession de volontés individuelles. D'ailleurs, la lutte entre les patriciens et les plébéiens se réveillant incessamment, le sénat, pour conserver la paix intérieure, fut obligé de créer des guerres et d'employer au dehors une multitude déréglée, ou quelque chef ambitieux. Ainsi, avec les discordes intestines se prolongeait la dévastation du monde; enfin, comme

le sénat lui-même, souvent environné de dangers, eut besoin, pour se soutenir, de l'éclat des victoires, et que tout patricien, qui pressait le peuple d'épouser sa querelle, cherchait à le séduire par des présens, des fêtes, des triomphes et une célébrité que la guerre seule pouvait alimenter, ce gouvernement, divisé, armé contre lui-même, incapable de repos, troubla la paix du monde, tant que dura sa puissance ; car jamais un État bien ordonné, heureux dans ses foyers, n'eût mis son bonheur à donner au monde un si épouvantable spectacle.

Toutefois, autre chose est de faire des conquêtes, et de les conserver ; autre chose est de gagner des victoires, et de les faire tourner à l'avantage de l'État. Par la nature même de son organisation politique, jamais Rome ne fut capable de remplir les dernières de ces conditions. Elle ne satisfit aux autres que par des moyens essentiellement contraires à toute idée d'ordre social. D'abord, les premiers rois qui agrandirent son territoire par des conquêtes, furent obligés de recevoir, dans les murs de Rome, quelques-unes des nations subjuguées, afin que l'arbre qui, si faible encore, cherchait déjà à étendre son ombre sur l'univers connu, tînt au moins à de fortes racines et à un tronc vigoureux. Le nombre des habitans de Rome augmenta ainsi d'une manière alarmante. Bientôt la cité se fit des alliés qui suivirent ses armées sur les champs de bataille;

admis à partager ses victoires et ses conquêtes, ils furent Romains, sans être ni citoyens, ni habitans de Rome. Bientôt, par une conséquence inévitable et fondée sur la nature des choses, le droit de bourgeoisie fut réclamé et refusé avec une égale opiniâtreté. De là la première guerre civile, qui coûta à l'Italie trois cent mille hommes, et amena Rome si près de sa perte, qu'elle fut obligée d'armer jusqu'à ses esclaves. La discorde s'étant mise entre les membres et la tête, l'ordre ne put renaître que par l'accroissement des uns et le despotisme de l'autre. Alors toute l'Italie fut dans Rome, qui, pour le malheur du monde, étendait chaque jour sa puissance. Je ne dirai rien du désordre qu'entraîna dans les États de l'Italie cette nécessité de tout ramener au type romain; il suffit de jeter un coup d'œil sur les maux qu'elle préparait à Rome de tous les lieux du monde.

Si, dans cette cité, la confusion fut toujours telle que, par l'impossibilité de maintenir l'exactitude des tables du cens, plus d'une fois on élut pour consul un homme qui n'était pas même citoyen romain, que dut-il arriver quand le peuple-roi, composé des élémens de toute l'Italie, devint le plus monstrueux assemblage qui ait jamais paru dans la suite des siècles? Aussitôt après la mort de Sylla, les maîtres du monde étaient au nombre de quatre cent cinquante mille. Ils augmentèrent beau-

coup par l'admission des alliés; et du temps de César, il n'y avait pas moins de trois cent vingt mille citoyens qui avaient part aux distributions de blé. Que l'on se représente cette masse turbulente d'hommes pour la plupart oisifs, réunis pour donner leurs suffrages de concert avec leurs patrons et sous les yeux des candidats; il sera facile de concevoir comment les dons, les spectacles, l'ostentation des uns, la basse adulation des autres, plus encore l'appareil de la force militaire, en excitant des troubles sans fin, en faisant couler des flots de sang, en provoquant l'établissement des triumvirs, réduisirent enfin les souverains du monde à n'être plus que les esclaves de leur propre faiblesse. Que devint alors l'autorité du sénat? Que pouvaient cinq ou six cents individus contre une multitude innombrable qui réclamait les droits de la souveraineté, et qui, formant d'immenses armées, marchait au gré de chaque chef qui savait s'en emparer. Quel triste rôle joua le divin sénat (comme l'appelait la Grèce louangeuse) au temps de Marius ou de Sylla, de Pompée ou de César, d'Antoine ou d'Octave? Le père de la patrie, Cicéron lui-même, échoua, quand il eut à lutter contre un Clodius, et ses meilleurs conseils furent presque impuissans, non-seulement contre les entreprises de Pompée, de César, d'Antoine, mais encore contre ce qu'un Catilina exécutait sous ses yeux. Ni les parfums de

l'Orient, ni la mollesse de Lucullus ne furent cause des malheurs qui suivirent; tous ils étaient renfermés dans le principe constitutif de Rome, qui en tant que cité prétendait à la souveraineté du monde.[1]

3. *D'ailleurs, non-seulement il y avait dans Rome un sénat et un peuple, mais encore des esclaves, dont le nombre augmenta à mesure que les Romains étendirent leur empire.* C'était par la main des esclaves qu'ils cultivaient ces terres immenses qu'ils possédaient en Italie, en Sicile, en Grèce. C'étaient des esclaves qui formaient leur patrimoine, et le droit de patronage, dégénéré en un commerce odieux, était à Rome une branche d'industrie que Caton lui-même autorisait par son exemple. Ces temps n'étaient plus, où un lien fraternel unissait le maître et le serviteur, où Romulus pouvait donner au père le droit de vendre son fils jusqu'à trois fois. Réunis en troupeaux de toutes les contrées de l'univers, les esclaves des conquérans du monde étaient traités avec douceur ou cruauté, selon les caprices de leurs maîtres. Il faudrait s'étonner si tant d'êtres méconnus, opprimés,

1. Pour tout ce qui a rapport à la simplicité des mœurs antiques et au degré de culture du peuple romain, voyez le savant ouvrage de Meierotto, sur les coutumes et le genre de vie des Romains, t. I; Berlin, 1776; et dans la seconde partie, les progrès et les effets du luxe parmi les plébéiens et les patriciens.

exclus du genre humain, n'eussent été une des causes imminentes de la ruine de Rome. Comme toute institution tyrannique, celle-ci devait se détruire et se venger elle-même. Elle s'y prépara par la guerre sanglante des esclaves que Spartacus soutint, pendant trois ans, avec une valeur et un génie admirables. Suivi d'abord de soixante-quatorze compagnons d'armes, son armée s'éleva jusqu'à soixante-dix mille hommes, avec lesquels il défit plusieurs généraux, et même deux consuls. Tant de maux n'étaient que le prélude de ceux qui devaient suivre. Soumise au joug des favoris des grands ou des affranchis, Rome avilie devint enfin l'esclave de ses esclaves. Dès les temps de Sylla, ce fléau commença à paraître, et sous les empereurs il augmenta si rapidement, que ma pensée se refuse à décrire les monstrueux égaremens qu'enfanta la corruption des esclaves favoris et des affranchis. C'est assez que les histoires et que les satyres des écrivains romains soient remplies de ces détails; jamais rien de semblable ne s'est présenté chez aucun peuple sauvage. Ainsi Rome fut punie par Rome : le souverain du monde devint le serviteur abject des plus infames esclaves.

4. A cela s'ajouta *le luxe*, qui, non moins que l'esprit de conquête, était une conséquence presque inévitable de sa situation. Du point central qu'elle occupait, elle régnait sur toute la Méditerranée, et

de là sur les rivages les plus riches de l'univers connu; ses nombreux vaisseaux allaient chercher dans Alexandrie les précieux tributs de l'Éthiopie et des contrées les plus éloignées de l'Orient. Qui pourrait dire quelle aveugle prodigalité, quelle folle ostentation Rome et tous les peuples qui en dépendaient, déployèrent, après la conquête de l'Asie, dans les fêtes publiques, les spectacles, les festins, les vêtemens et les édifices privés [1]? On n'en croit pas ses yeux, quand on lit quel prix ils mettaient à des raretés étrangères, quelle profusion ils en faisaient; de quelles énormes dettes étaient chargés ces grands hommes de Rome, qui à peine venaient de quitter le manteau de l'esclave ou de l'affranchi. De tels déréglemens amenèrent après eux une horrible détresse; changés en habitude, ils devinrent même un des premiers besoins. L'or des provinces, qui n'avait cessé d'affluer dans Rome pendant tant de siècles, s'arrêta ou s'épuisa à la fin; et le commerce des Romains, qui échangeaient leurs trésors contre d'inutiles productions, ne se faisant qu'à leur préjudice, il ne faut pas s'étonner si chaque année l'Inde s'est si fort enrichie à leurs dépens.

1. Voyez Pétrone, Pline, Juvénal et une foule de passages des anciens : parmi les modernes, le second volume de l'ouvrage de Meierotto, sur les mœurs et le genre de vie des Romains; l'histoire de la chute des Romains, par Meiners, etc.

En même temps, l'agriculture, négligée et presque abandonnée, n'était plus ce qu'elle avait été aux beaux jours de la république dans le Latium et toute l'Italie : les arts de Rome, uniquement tournés vers le luxe, ne servaient qu'à étaler une vaine magnificence dans les arcs de triomphe, les bains, les tombeaux, les théâtres, les amphithéâtres; monumens de l'orgueil national, qui, en effet, ne pouvaient être construits que par ces ravageurs du monde. Que l'on nous dise s'il est un seul Romain à qui nous devions un art utile, une découverte favorable au bien-être de l'homme, un élément de prospérité pour d'autres nations, dont l'avantage ait été confirmé et développé dans la postérité. Aussi l'empire s'appauvrit bientôt, la monnaie fut altérée, et dès le troisième siècle de notre ère un général recevait à peine la paie qui, sous Auguste, eût été jugée insuffisante pour un simple soldat. Telle était la conséquence naturelle de la marche des choses, qui, à les considérer seulement sous le point de vue commercial et industriel, ne pouvaient aboutir à d'autres résultats.

Ces mêmes causes ne furent pas moins funestes à l'espèce humaine; non-seulement la population diminua, mais encore la force du corps, la souplesse des membres, l'énergie vitale. Rome et l'Italie, après avoir changé en déserts les contrées les plus florissantes, la Sicile, la Grèce, l'Espagne,

l'Asie, l'Afrique et l'Égypte, se frappèrent elles-mêmes de mort, par leurs lois, par leurs guerres, plus encore par leurs mœurs oisives et dépravées, par leur corruption, par l'abus du divorce, leurs cruautés contre les esclaves, et leur aveugle fureur contre les plus vertueux des hommes. Rome expirante se débattit pendant des siècles sur son lit de mort avec d'effrayantes convulsions; les voiles funèbres qui l'entouraient s'étendaient sur tout un monde dont elle avait avidement goûté les dons empoisonnés, et qui ne pouvait plus la servir qu'en hâtant sa mort. Pour cela des barbares arrivèrent, des peuplades de géans, devant lesquels les Romains énervés ne semblaient que des nains: ils ravagèrent Rome et répandirent une nouvelle vie dans l'Italie épuisée. Preuve épouvantable, mais irrécusable, que dans la nature tous les désordres se vengent et se détruisent eux-mêmes. Sachons gré au luxe de l'Orient, d'avoir délivré le monde d'un vain fantôme que des victoires obtenues dans d'autres contrées auraient détruit, il est vrai, mais plus lentement, selon toute vraisemblance, et par des voies moins éclatantes.

5. Il nous reste à réunir sous une seule pensée les réflexions qui précèdent, et à montrer comme une conséquence de la loi suprême de la nature, que même sans le luxe, sans les plébéiens, sans le sénat, sans les esclaves, *l'esprit militaire de Rome*

aurait suffi pour consommer sa perte, et que l'épée qu'elle avait tant de fois tirée contre des cités et des nations innocentes, devait enfin se retourner contre elle. Mais ici toute l'histoire rend témoignage à ma place. Quand les légions, encore avides de dépouilles, ne trouvèrent plus rien à ravager, et qu'elles eurent vu leur gloire s'évanouir sur les frontières des Parthes et des Germains, que leur restait-il à faire, sinon à revenir sur leurs pas et à saccager leur patrie elle-même? Cet effroyable drame commence dès les temps de Marius et de Sylla. Attachées à leurs généraux par une affection ou vénale ou aveugle, les armées, à leur retour, viennent jusqu'au cœur de l'État venger leurs chefs des outrages de leurs rivaux, en inondant Rome de flots de sang. Cette tragédie continue, quand, dans les lieux mêmes où les chants des muses avaient si long-temps retenti, sur le bord des fleuves où Apollon avait jadis abreuvé ses troupeaux, Pompée et César excitent leurs armées au carnage; alors des Romains, égorgeant des Romains, décident du destin de leur patrie. Le traité odieux des triumvirs à Modène, le fit assez paraître, lorsque, dans une seule liste, ils condamnèrent à mort, ou à l'exil, trois cents sénateurs, deux mille chevaliers, et qu'ils extorquèrent de Rome, et même des femmes, deux cent mille talens: le dernier voile fut déchiré après la bataille de Philippe, où Brutus succomba; avant la

guerre contre le jeune Pompée, noble rejeton d'un père illustre; après la bataille d'Actium.

En vain le lâche, le cruel Auguste joua-t-il à la face de l'univers la clémence et l'amour de la paix. L'empire avait été établi par l'épée, l'épée devait le conserver ou le détruire; si Rome défaillait, attaqués dans leurs droits, troublés dans leurs foyers, les peuples éveillés ne devaient plus s'endormir: ils criaient vengeance, et l'on sait comment ils se la firent quand le temps arriva. Dans l'empire romain les Césars ne furent jamais que les chefs des armées, et ceux qui s'aveuglèrent sur la nature de leur pouvoir, furent promptement rappelés à eux-mêmes par les révoltes des soldats. Les légions se levèrent et renversèrent les empereurs; enfin, le commandant de la garde prétorienne se fit lui-même grand-vizir, et le sénat ne fut plus qu'un inutile fantôme, une assemblée de soldats énervés, également impropres à la guerre et au conseil. L'empire tombe en lambeaux: des empereurs rivaux s'arment l'un contre l'autre; des peuples inconnus jusque-là franchissent les frontières, et l'armée admet dans son sein des ennemis qui en appellent d'autres après eux. Ainsi les provinces sont ravagées et désolées, et l'orgueilleuse Rome, l'éternelle Rome, s'écroule sans défense, abandonnée et trahie par ses propres généraux. Déplorable destinée, qui atteste quelle est celle que la nature réserve à tous les États, grands

ou petits, qu'entraîne la soif des conquêtes et surtout l'esprit de despotisme militaire. Jamais un État guerrier n'eut des fondemens plus profonds, une base plus large, et jamais cadavre ne fut traîné dans la tombe avec de si horribles circonstances. Aussi, après Pompée et César, était-il permis de croire que jamais on ne reverrait dans une nation civilisée ni un conquérant, ni une armée stipendiée.

Monument éternel de vengeance et de justice! l'histoire des Romains n'a-t-elle été conservée, la moitié du monde n'a-t-elle gémi sous leur joug que pour nous donner cette imposante leçon? encore ce qui nous reste d'eux, ce sont des mots; mal compris et plus mal appliqués, ils ont formé çà et là de nouveaux Romains, pâles ombres qui n'ont pu retracer leur modèle. Une fois seulement ils ont paru sur la scène et joué dans leurs foyers une grande tragédie, dont l'humanité ne regrettera jamais le spectacle. Examinons toutefois ce qu'elle a présenté de grand et de beau dans ses diverses péripéties.

CHAPITRE V.

Caractère, sciences et arts des Romains.

Après ce qui a été dit, la justice réclame que nous nommions, avec l'éloge qui leur est dû, ces illustres citoyens qui, dans le lieu défavorable où la destinée les avait placés, se dévouèrent pour ce qu'ils appelaient le bien de leur pays, et qui dans la rapide durée de leur vie semblent avoir parcouru jusqu'aux derniers degrés de la puissance humaine. En suivant le cours naturel de l'histoire, apparaissent avec une gloire plus ou moins éclatante, Junius Brutus et Publicola, Mutius Scævola et Coriolan, Valérie et Véturie, les trois cents Fabius et Cincinnatus, Camille, Décius, Fabricius et Régulus, Marcellus et Fabius, les Scipions et les Catons, Cornélie et ses malheureux fils, auxquels il faut ajouter, si l'on considère seulement le génie militaire, Marius et Sylla, Pompée et César; et si l'on doit rendre hommage aux intentions méconnues et à la vertu trompée, Marcus Brutus, Cicéron, Agrippa, Drusus et Germanicus; parmi les empereurs, je ne peux oublier Titus, les délices du genre humain; le juste et bon Nerva, l'heureux Trajan, l'infatigable Adrien, le bon Antonin, Sévère, Aurélien, et quelques autres colonnes d'un édifice en ruines. Mais, comme ces hommes sont connus de tout l'univers, et mieux

peut-être que les Grecs eux-mêmes, personne ne me fera un reproche de traiter en général du caractère des Romains dans les plus belles époques de leur histoire, en le considérant comme une conséquence des circonstances et des temps.

Si l'on voulait réunir dans un seul mot tout ce que comprennent l'impartialité, l'inébranlable fermeté, la vigueur dans le conseil et dans l'action, une ardeur immodérée pour la gloire et l'honneur, un courage impassible, que le péril ne peut effrayer, que le malheur ne peut déconcerter, que le succès ne peut lasser, il faudrait nommer la valeur romaine. Tant d'exemples immortels ont illustré tous les rangs de cet État, que, surtout dans notre jeunesse, alors que nous voyons les Romains sous l'aspect le plus brillant, nous les honorons dans notre pensée comme des êtres que la terre épuisée a depuis long-temps cessé de produire. Leurs généraux traversent le monde à pas de géans, et portent dans leurs mains puissantes le destin des nations. En passant, ils renversent de leurs pieds des trônes antiques, et d'un mot ils décident de la vie ou de la mort des générations qu'ils tiennent enchaînées : effroyable précipice où chaque pas les entraîne! jeux ruineux où sont livrés au hasard les couronnes, l'or et le sang des nations!

A cette hauteur ils marchent avec la simplicité romaine, dédaignant la pompe des rois barbares.

Le casque est leur couronne, la cotte de maille est leur seul ornement.

Et quand de ce faîte de puissance et de gloire leur mâle éloquence arrive jusqu'à moi; quand j'entends le récit de leurs vertus ou publiques ou privées; quand au milieu des batailles, ou dans le tumulte du Forum, César conserve un front serein, et que son noble cœur bat pour ses ennemis qu'il protège; grand homme, même avec tous les vices où la légèreté te conduisit, puisque tu ne méritas pas d'être monarque de Rome, aucun homme ne fut digne de l'être! Au reste, César fut plus encore; il fut César. La puissance la plus élevée de la terre se para de son nom; que ne lui a-t-elle aussi emprunté son génie! que n'a-t-elle été animée, pendant des siècles, de la pensée bienveillante, active et pénétrante de César!

Mais en face de lui s'élève son ami Brutus, l'épée nue. Vertueux Brutus! ce n'est pas pour la première fois que ton méchant génie t'apparut à Sardes ou à Philippe. Long-temps avant tu l'avais aperçu dans l'ombre de ta patrie, à qui tu fis le sacrifice des droits sacrés de l'amitié et de l'humanité, bien que ton ame fût moins impitoyable que celle de tes rudes aïeux. N'ayant ni les vastes pensées de César, ni la férocité vulgaire de Sylla, l'action que tu t'imposas ne devait point profiter à ta cause, et tu fus obligé d'abandonner Rome, Rome qui n'était

plus, aux caprices barbares d'un Antoine et d'un Octave : l'un, qui déposa toute la gloire de l'empire aux pieds d'une courtisane égyptienne; l'autre, qui, des appartemens de Livie, gouvernait avec l'impassibilité apparente d'un dieu, le monde fatigué. Rien ne te fut laissé que ton épée, triste recours, le dernier et le plus nécessaire de tous pour un Romain au milieu des ruines de sa patrie.

Qui donna aux Romains ce caractère de grandeur et de majesté? leur éducation, souvent l'orgueil de famille, la gloire qui s'attache à un nom; leurs occupations, la réunion du sénat, du peuple et de toutes les nations, en un même centre de souveraineté universelle; enfin, le concours heureux ou malheureux des circonstances où ils se développèrent. Ainsi, le peuple et la noblesse, la femme et l'homme, tous servaient à la gloire de l'État. Les filles de Scipion et de Caton, la veuve de Brutus, la mère et la sœur des Gracches, ne pouvaient être indignes de leurs familles; souvent même les nobles Romaines surpassèrent les hommes en prévoyance et en vertu. Térencie avait plus d'héroïsme que Cicéron; Véturie, une ame plus généreuse et plus grande que Coriolan; Pauline, plus de fermeté que Sénèque. Dans les sérails de l'Orient ou dans les gynécées de la Grèce, la nature ne pouvait inspirer ces vertus que les femmes romaines ont portées si loin dans la vie publique et domes-

tique; d'autre part, il faut avouer que dans les temps de corruption elles s'abandonnèrent à des vices dont l'humanité se révolte. Dès l'époque de la conquête des Latins, cent soixante-dix Romaines s'accordent pour empoisonner leurs maris, et quand leur crime est découvert, elles boivent le poison avec une héroïque résignation. Ce que les femmes de Rome imaginèrent et entreprirent sous les empereurs, n'a pas de nom dans les langues; les ténèbres les plus épaisses touchent ici à la lumière la plus vive. A côté l'une de l'autre paraissent la marâtre Livie et la fidèle Antonia-Drusus, Plancine et Agrippine-Germanicus, Messaline et Octavie.

Voulons-nous juger du mérite des Romains dans les sciences, n'oublions pas de prendre en considération leur caractère particulier, surtout ne leur demandons pas des arts grecs. Leur langue se forma du mélange du dialecte éolien avec presque tous les idiomes de l'Italie. Quoique long-temps occupée à sortir de cette forme grossière, malgré tous ses progrès, jamais elle n'atteignit cette allure libre, cette beauté, cet éclat, qui distinguent si éminemment la langue grecque. Grave, concise, elle est digne en tout d'être celle des législateurs et des souverains du monde : c'est même, en quelque sorte, un type du génie des Romains. Comme ils ne commencèrent à connaître les Grecs qu'après que leur caractère et leur état politique eurent

été développés par les Latins, les Étrusques et leur propre culture, l'art grec n'adoucit que fort tard l'âpreté de leur éloquence native. Aussi, sans nous arrêter à leurs premiers essais dramatiques et poétiques, qui cependant contribuèrent nécessairement à enrichir leur langue, nous parlerons de ce qui jeta chez eux les racines les plus profondes, de la *législation*, de l'*éloquence* et de l'*histoire*, fleurs de l'intelligence que leurs occupations firent naître, et où le génie romain se révèle d'une manière plus manifeste.

Ici aussi nous avons à regretter d'avoir été si peu favorisés par le destin; ceux dont le génie conquérant avait anéanti tant de monumens des nations étrangères, furent obligés, à leur tour, de confier les œuvres de leurs pensées au torrent destructeur des siècles à venir. Sans faire mention des anciennes annales de leurs prêtres, des histoires héroïques d'Ennius et de Nævius, ou des essais de Fabius Pictor, que sont devenues les histoires d'un Cincius, d'un Caton, d'un Libon, de Posthumius, Pison, Cassius-Hemina, Servilien, Fannius, Sempronius, Cælius Antipater, Asellion, Gellius, Lucinius, etc.? Où sont les mémoires d'Æmilius Scaurus, Rutilius Rufus, Lutatius-Catulus, Sylla, Auguste, Agrippa et Tibère, ceux d'Agrippine, Germanicus, et même de Claudius, de Trajan et de tant d'autres? Où sont de plus les nom-

breux travaux historiques des premiers hommes de l'État dans les temps les plus importans de Rome? ceux d'Hortensius, Atticus, Sisenna, Lutatius, Tubéron, Luccéius, Balbus, Brutus et Tiron; de Valérius Messala, de Crémutius Cordus, de Domitius, de Corbulon et de Cluvius Rufus? Où sont tant d'ouvrages perdus de Cornélius Népos, de Salluste, de Tite-Live, de Trogue-Pompée, de Pline, etc.? Je cite tous ces noms pour répondre par là aux prétentions de quelques modernes, qui, pour relever leur gloire, affectent de rabaisser celle des Romains : quelle nation moderne peut compter parmi ses princes, ses généraux, ses magistrats, tant et de si grands historiens que ces prétendus barbares, dans des temps si rapides et au milieu d'un conflit d'événemens dont ils étaient les principaux acteurs? A en juger par les fragmens qui nous restent de Cornélius, de César, de Tite-Live, l'histoire romaine est loin, il est vrai, d'avoir le charme, la beauté enchanteresse de l'histoire grecque; mais elle a pour elle la majesté romaine, et une profondeur philosophique et politique dont Salluste, Tacite et quelques autres ont laissé les plus glorieux exemples. Là où l'on sait bien faire, là on sait bien dire: l'esclavage rend muet, ainsi que le prouvent les derniers temps de l'histoire romaine elle-même, et malheureusement la plus grande partie des historiens romains qui ont écrit pendant les belles épo-

ques de la liberté romaine, ou quand cette liberté n'était encore qu'à demi détruite, ne sont point arrivés jusqu'à nous. Irréparable perte, car de tels hommes ne paraissent qu'une fois sur la terre; ils n'écrivent qu'une fois leur propre histoire.

L'histoire romaine marche entourée de l'éloquence, sa sœur, de l'art de la guerre et de la politique, leur mère commune. Aussi les plus grands hommes de Rome, non-seulement ont étudié ces sciences, mais encore ont écrit sur les sujets qu'elles embrassent. Sans fruit comme sans fondement on a blâmé les historiens grecs et romains d'avoir mêlé à leurs narrations des harangues politiques et militaires; puisque dans la république tout s'enchaînait et se préparait par des discours publics, il était impossible à l'historien de trouver un moyen plus naturel ou de lier les faits entre eux ou de les présenter sous leurs faces diverses à un examen réfléchi. L'écrivain pouvait ainsi introduire sa philosophie dans l'histoire, sans briser l'unité de sa composition comme Tacite et ses disciples, que la nécessité obligea à jeter leurs propres réflexions au milieu du récit. Avec non moins d'injustice on a reproché à Tacite son esprit raisonneur et sententieux : que l'on considère la vigueur de ses tableaux ou la sévérité de son style, c'est un Romain par l'ame et le génie. En racontant les événemens, il fallait

qu'il en sondât les causes, et les plus sombres couleurs suffisaient à peine à sa noble indignation. Toutes ses pages respirent la liberté; et ces paroles brisées, contenues, renferment une douleur et des regrets qu'une éloquence expansive n'eût jamais pu exprimer. L'histoire et l'éloquence ne brillent que dans les temps de liberté, c'est-à-dire au milieu des mouvemens politiques et militaires, et elles déclinent avec eux. Plus l'État se repose dans l'inertie, plus la pensée et l'expression languissent.

En ce qui regarde les orateurs, la perte, sans être moins grande, est moins irréparable : Cicéron lui seul nous tient lieu d'un grand nombre. Dans son Orateur il nous indique du moins les traits caractéristiques de ses prédécesseurs et de ses contemporains : ses discours peuvent même en quelques points remplacer pour nous ceux de Caton, d'Antoine, d'Hortensius, de César, etc. La destinée de cet homme fut illustre; plus illustre après sa mort que durant sa vie. Non-seulement il nous a conservé l'éloquence de Rome dans ses préceptes et ses exemples, mais encore la plus grande partie de la philosophie grecque. Sans le beau langage qu'il a prêté à plusieurs de ces écoles, il en est dont nous ne connaîtrions peut-être que le nom. Son éloquence est préférable à la foudre de Démosthène, autant par la clarté et la méthode philosophique, que par l'urbanité et le véritable pa-

triotisme. Peut-être est-ce par lui seul que l'Europe a appris à connaître dans sa pureté native la langue latine, qui, malgré tant d'abus, a servi plus qu'on ne peut dire les progrès de la pensée humaine. Que la terre te soit légère, ô toi, dont la vie fut si remplie et tant de fois persécutée; toi, le père de la patrie de toutes les écoles latines de l'Europe! Tes faiblesses ont été assez expiées par tes malheurs. Après ta mort, les hommes ont joui des nobles fruits de ton génie, si éclairé, si juste, si élevé; et par tes lettres familières, aussi bien que par le récit de tes actions, la postérité apprend sinon à t'adorer, du moins à révérer et à bénir ta mémoire immortelle.[1]

La poésie des Romains n'était qu'une fleur étrangère, qui s'épanouit dans le Latium : si plus tard elle se revêtit des couleurs les plus vives, pourtant jamais elle ne produisit d'elle-même un seul fruit nouveau. Déjà par leurs chants saliens, funéraires et fescennins, par leurs atelanes et leurs jeux scéniques, les Étrusques avaient accoutumé ces farouches guerriers au langage de la poésie. Après la conquête de Tarente et de plusieurs autres villes de la grande Grèce, quelques poètes réduits en captivité cherchèrent à adoucir par l'alliance des

1. Que l'on consulte, sur le caractère de cet homme si souvent méconnu, la Vie de Cicéron par Middleton, excellent livre non-seulement en ce qui regarde l'écrivain romain, mais l'histoire entière de son siècle.

muses de leur pays, l'idiome encore barbare de ceux qui l'avaient asservi. Nous ne connaissons le mérite de ces anciens poètes latins que par un petit nombre de vers et quelques fragmens; mais le nombre des tragédies et des comédies qui furent écrites non-seulement dans les premiers âges, mais même encore dans les époques les plus brillantes de la civilisation latine, semble incroyable. Si le temps les a détruites, combien elles nous paraissent moins à regretter que les compositions grecques, dont le plus souvent elles reproduisaient les sujets et le caractère. Avec un goût si prononcé pour les pantomimes, pour les bouffons, pour les jeux du cirque, pour les combats sanglans des gladiateurs, il était impossible que le peuple romain atteignît jamais dans l'art dramatique la délicatesse et le génie des Grecs. Introduite dans Rome comme une esclave, la muse du théâtre n'y eut jamais que le rang d'une esclave. Je n'en déplore pas moins la perte de cent trente pièces de Plaute, de cent huit drames de Térence, des poëmes de cet Ennius si vanté, surtout de son Scipion et de ses poëmes didactiques; car nous n'avons dans Térence, pour nous servir de l'expression de César, qu'un demi-Ménandre. Que ne devons-nous pas à Cicéron pour nous avoir conservé un Lucrèce, poète d'une ame toute romaine; à Auguste, pour avoir sauvé avec l'Énéide un demi-Homère; sachons également gré

à Cornutus, de ne nous avoir pas privés des exercices de son noble élève Perse; et ne vous oublions pas, ô vous, qui que vous soyez, moines du moyen âge, qui avez conservé comme autant de moyens d'apprendre le latin, Horace et Boëce, quelques pièces de Térence, et par-dessus tous ce Virgile, en qui vous avez vu un poète orthodoxe. Le seul laurier de la couronne d'Auguste qui ne soit pas flétri, c'est d'avoir aimé les muses et donné aux sciences un libre essor.

C'est avec joie que je passe des poètes romains aux philosophes. Plusieurs d'entre eux furent l'un et l'autre, et véritablement ils étaient philosophes de cœur et d'ame. Rome n'inventa aucun système; mais ceux qu'elle apprit à connaître passèrent promptement à l'application dans les lois, les institutions et dans la vie active. Jamais poète didactique a-t-il écrit avec plus d'énergie et de feu que Lucrèce; car ce qu'il disait, il le croyait; jamais, depuis les temps de Platon, l'Académie avait-elle paru revivre avec plus d'éclat que dans les dialogues de Cicéron. Non-seulement la philosophie des Stoïciens eut une grande influence sur la jurisprudence romaine, et établit des règles sévères de conduite entre les hommes; mais dans les écrits de Sénèque, les admirables méditations de Marc-Aurèle et les maximes d'Épictète, elle acquit un caractère de beauté et de réalité auquel contribua évidemment le mélange des

doctrines de diverses écoles. Au milieu de la détresse de l'empire, la nécessité, l'exercice, éprouvaient les cœurs et fortifiaient les courages. On cherchait un appui, et l'on saisissait avidement les doctrines des Grecs, non pas comme un vain ornement, mais comme une arme et un refuge. La philosophie stoïque fut pour le génie romain une puissance protectrice; si elle ne leur parlait pas de conquêtes, elle les élevait à la justice, à l'inflexible droiture, et prêtait ses consolations aux hommes injustement opprimés; car les Romains aussi étaient hommes, et comme une timide postérité souffrait pour les crimes de ses pères, ils cherchèrent comme ils purent à fortifier leurs ames en s'appropriant intimement ce qu'ils n'avaient pas inventé.

L'histoire de la littérature romaine est pour nous une ruine sur des ruines; ses monumens nous manquent en grande partie, aussi bien que les sources dont ils ont été tirés. Que de travaux nous eussent été épargnés, que de lumières eussent rejailli sur l'antiquité, si les écrits de Varron, si les deux mille livres que Pline a consultés, fussent parvenus jusqu'à nous! Sans doute Aristote, avec les mêmes élémens, tels que le monde romain les connaissait, aurait composé un ouvrage très-différent de celui de Pline. Le livre de ce dernier n'en est pas moins un trésor qui montre quels étaient, dans la plupart des sciences contemporaines, la pénétration et le

génie tout romain de l'écrivain, malgré sa crédule ignorance dans quelques autres. Il en est de même de l'histoire de la jurisprudence de ce peuple, monument d'une activité prévoyante qui, hors de l'État romain, n'aurait trouvé nulle part de quoi s'exercer et s'alimenter durant une aussi longue période. Les législateurs de l'ancienne Rome ne sont point responsables de ce qui après eux a été ou changé ou ajouté à leur œuvre dans le cours des siècles. En un mot, si dans presque toutes les branches la littérature romaine est tant inférieure à la littérature grecque, la cause n'en est pas seulement dans les circonstances, mais bien plus dans la nature même des Romains, qui, depuis des siècles, aspiraient sourdement à être les législateurs du monde; c'est ce que confirmera la suite de cet ouvrage, quand nous verrons une nouvelle Rome naître des cendres de l'ancienne, sous une forme très-différente, quoique toujours animée de l'esprit de conquête.

Enfin, il nous reste à parler de ces arts où les Romains se sont montrés au monde contemporain et à la postérité comme les maîtres de la terre, et auxquels ont concouru avec toutes les nations conquises, les produits de la plupart des contrées du globe. Dès l'origine ils s'empressèrent de proclamer leur gloire par des monumens de triomphe, et de relever la majesté de leur cité par le nombre et la

grandeur de leurs édifices; en sorte que dans leur vain orgueil ils ne se promettaient rien moins qu'un empire éternel. Déjà les temples qu'élevèrent Romulus et Numa, les places qu'ils construisirent pour les assemblées du peuple, étaient faits pour une puissante démocratie et rappelaient ses victoires. Bientôt après, Ancus et Tarquin posèrent les fondemens de cette architecture dont l'immensité devint enfin le premier caractère. Le roi étrusque bâtit les murs de Rome en pierre cuite. Pour fournir de l'eau à la ville et en maintenir la propreté, il éleva ces aqueducs gigantesques dont les ruines font encore aujourd'hui l'étonnement du monde : à peine si Rome moderne est capable de les nettoyer ou de les réparer. Le même génie présida à la construction de ces temples, de ces galeries, de ces tribunaux, de ce vaste cirque qui, élevé seulement pour l'amusement du peuple, excite encore notre respect par ses débris. Ouverte par les rois, surtout par Tarquin le Superbe, cette carrière fut continuée par les consuls et les édiles, par les conquérans et les dictateurs, principalement par Jules-César et les empereurs qui le suivirent. Ainsi s'élevèrent peu à peu ces portes, ces tours, ces théâtres, ces amphithéâtres, ces cirques, ces stades, ces arcs de triomphe, ces colonnes, ces riches tombeaux, ces mausolées, ces routes, ces aqueducs, ces palais, ces thermes, qui, dans les provinces

aussi bien que dans l'Italie, marquèrent les traces éternelles de ces maîtres du monde. L'œil se fatigue à mesurer leurs ruines colossales, et la pensée fait effort pour embrasser la conception de l'artiste au milieu de ces masses imposantes qu'il remue pour le reste des siècles. Nous nous sentons plus petits encore, quand nous nous représentons quels étaient la destination de ces édifices, les coutumes, les institutions auxquelles ils répondaient, le peuple à qui ils étaient consacrés, les hommes qui les ont élevés et qui souvent étaient de simples particuliers. C'est alors que l'ame reconnaît qu'il n'y eut jamais qu'une Rome dans l'univers, et que depuis l'amphithéâtre de bois de Curion jusqu'au Colisée de Vespasien, depuis le temple de Jupiter Stator jusqu'au Panthéon d'Agrippa, ou jusqu'au temple de la Paix; depuis la première porte triomphale érigée au vainqueur à son retour, jusqu'aux arcs de triomphe et aux colonnes d'Auguste, de Titus, de Trajan, de Sévère : en un mot, dans toute espèce de monument, ou public ou privé, partout domine le même caractère. Rien n'y était plus étranger que le respect des libertés d'autrui et que l'amour de l'humanité; car si l'on se représente les fatigues inouïes de cette foule d'hommes que la conquête avait rendus esclaves, et qui étaient condamnés à tirer de pays souvent fort éloignés ces blocs énormes de pierre et de marbre; si l'on songe qu'une telle magnifi-

cence n'était alimentée que par le sang et la sueur des provinces; si l'on se rappelle les passions sanguinaires, les goûts barbares qu'entretenaient la plupart de ces édifices, les combats des gladiateurs, les victimes livrées aux bêtes féroces, la pompe insultante de leurs triomphes, le vain luxe de leurs thermes et de leurs palais, on dirait qu'un être ennemi du genre humain a jeté les fondemens de Rome pour laisser au monde des traces impérissables de son infernale puissance. Qu'on écoute à ce sujet les plaintes de Pline l'ancien et de quelques-uns de ses compatriotes; que l'on se retrace les guerres, la longue oppression auxquelles Rome dut les arts de l'Étrurie, de la Grèce et de l'Égypte; si les colosses de la magnificence romaine continuent d'inspirer un muet étonnement et semblent marquer le dernier terme où puisse atteindre la vanité ou la grandeur humaine, on apprend plus encore à les haïr comme des monumens de tyrannie et de mort, où l'humanité fut long-temps ensevelie. Cependant au milieu des larmes des peuples les règles de l'art restent ce qu'elles sont, et quoique les Romains à proprement parler n'aient rien inventé dans les arts, réduits à combiner, et même d'une manière assez barbare, les élémens qu'ils rencontraient, jusque dans ce goût qui les portait à ébranler et entasser des masses, ils se montrent encore les maîtres de la terre.

D'autres, avec plus d'art (cédons-leur cette gloire),
Coloreront la toile, ou d'une habile main
Feront vivre le marbre et respirer l'airain;
De discours plus flatteurs charmeront les oreilles;
Décriront mieux du ciel les pompeuses merveilles :
Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers;
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde :
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde.[1]

Nous aimerions à excuser les Romains de n'avoir point égalé ces arts grecs qu'ils méprisaient et qu'ils faisaient servir à leur orgueil ou à leur amusement; nous leur pardonnerions leur ignorance dans les plus nobles sciences, dans l'astronomie, la chronologie, et nous entreprendrions avec joie un pélerinage vers ces contrées où fleurirent dans leur sol natal ces fleurs de la pensée humaine, si du moins ils les y eussent laissées, et s'ils eussent exercé pour le bonheur des peuples, cette science du gouvernement où ils mettaient leur gloire. Mais leur

1. *Excudent alii spirantia mollius æra,*
Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus;
Orabunt causas melius : cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent.
Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.
(*Æneid., lib. VI.*)

puissance n'alla pas jusque-là; leur sagesse ne servit qu'à agrandir leur empire, et tant d'orgueil n'enfanta que plus d'orgueil encore.

CHAPITRE VI.

Réflexions générales sur l'histoire et la destinée de Rome.

Une des premières questions de philosophie politique a été de rechercher si le courage a plus contribué que la fortune à la grandeur de Rome. Déjà Plutarque et d'autres écrivains, grecs ou romains, ont exprimé leurs opinions sur ce sujet, et dans les temps modernes tous ceux qui ont exercé leurs méditations sur l'histoire, ont résolu ce problème chacun à sa manière. Plutarque, malgré la part qu'il ne peut s'empêcher de faire à la valeur romaine, laisse tout l'avantage à la fortune; mais là, comme dans ses autres ouvrages, c'est un Grec ingénieux, riche en ornemens, plein d'abondance, plutôt qu'un penseur profond qui lutte patiemment avec son sujet. Au contraire, les Romains pour la plupart n'attribuent leurs succès qu'à leur valeur, pendant que les philosophes des temps modernes ont inventé je ne sais quel système politique, sur lequel ils ont fait reposer tout le développement de l'édifice, depuis la base jusqu'au faîte. L'histoire

montre que, si aucune de ces solutions ne se suffit à elle-même, réunies et fortifiées l'une par l'autre, elles s'éclairent d'une lumière mutuelle. La valeur, la fortune, la politique, se sont combinées pour accomplir la même œuvre, et dès les temps de Romulus ces trois divinités s'unirent pour la cause de Rome. A l'exemple des anciens, est-ce le rapport, l'enchaînement des causes et des effets, que nous appelons nature ou fortune : dans ce sens il n'est pas jusqu'à leur farouche égoïsme, jusqu'à leur politique traîtresse, qui n'ait été pour eux un bienfait de la fortune. Exclusivement attachés à l'un ou à l'autre de ces points de vue, éblouis par les nobles qualités des Romains, si nous oublions leurs égaremens et leurs vices; occupés à étudier le fond même de leur caractère, si nous comptons pour rien le concours des objets environnans ; enfin, pendant que nous admirons leur fermeté et leur génie dans les affaires militaires, si nous négligeons les accidens dont ils ont reçu tant de fois un secours inespéré, il faut se résoudre à n'obtenir jamais qu'un résultat incomplet et récusable. Les oies qui sauvèrent le Capitole furent pour Rome des divinités tutélaires non moins puissantes que l'intrépide Camille, que Fabius le temporisateur ou que son Jupiter Stator. Dans le monde physique le système des forces qui agissent concurremment, et l'une sur l'autre, pour produire, pour conserver ou pour détruire, for-

ment entre elles un tout indivisible; il n'en est pas autrement du monde naturel de l'histoire.

On aime à se demander ce que Rome serait devenue sous des circonstances différentes; par exemple, en supposant qu'elle eût été transportee à Veies, que le Capitole eût été pris par Brennus, l'Italie attaquée par Alexandre, la ville conquise par Annibal, ou que les conseils de ce dernier eussent été suivis par Antiochus; de même nous pouvons rechercher comment César aurait régné à la place d'Auguste, Germanicus à la place de Tibère; quel eût été le sort du genre humain privé de l'influence du christianisme. Ces questions, en nous révélant par degrés l'enchaînement des causes les plus éloignées, nous conduiraient infailliblement à considérer Rome, à l'imitation d'un sage d'Orient, comme un tout vivant qui, incapable sous de telles circonstances de paraître ailleurs que sur les bords du Tibre ou sur les rivages de la mer, s'éprouva en silence jusqu'au moment où il se sentit la force de combattre à outrance toutes les nations de l'univers, de les subjuguer, de les dévorer, obligé enfin de périr à son tour, quand il eut trouvé en lui-même les limites de sa gloire et son principe de mort. Sous ce point de vue le caprice et le hasard disparaissent entièrement de l'histoire. Ici, comme dans chaque production des règnes naturels, le hasard ou le caprice sont tout ou ne sont rien. Un

phénomène historique est une production naturelle; c'est même peut-être la plus digne de la contemplation de l'homme, puisqu'en grande partie elle est son œuvre, et que même en ce qui dépasse les limites de ses pouvoirs individuels, dans l'immense sphère des siècles et des empires, il recueille, quoiqu'à une école sévère, une précieuse leçon, en se retraçant le spectacle de la chute des États grecs, de Carthage, de Numance; le meurtre de Sertorius, de Spartacus, de Viriate, ou la ruine du jeune Pompée, de Drusus, de Germanicus, de Britannicus : telle est la seule manière philosophique de considérer l'histoire, et à leur insçu tous les esprits profonds n'en ont jamais eu d'autre.

Si quelque chose est contraire à cet esprit d'impartialité et d'universalité, c'est de s'obstiner à voir même dans les scènes ensanglantées de l'histoire romaine l'accomplissement de quelque but caché de la Providence. N'a-t-on pas prétendu, par exemple, que Rome fut surtout élevée à ce haut degré de puissance pour produire des orateurs et des poètes, pour étendre le domaine des lois romaines et de la langue latine jusqu'aux dernières limites de son empire, pour préparer enfin la voie au christianisme? Personne n'ignore dans quel abîme de maux Rome et tous ceux qui l'entouraient furent plongés avant que ne parut le siècle des poètes et des orateurs. On n'a point oublié combien la



Sicile a payé cher les discours de Cicéron contre Verrès, et ce que ses harangues contre Catilina et ses Philippiques contre Antoine ont coûté à son pays et à lui-même. Ainsi, il faudra engloutir un vaisseau pour sauver une perle; ainsi périront des milliers d'êtres sensibles, afin que de leurs cendres s'élève une fleur qui sera dissipée au premier souffle des vents. Pour que l'Énéide de Virgile, la muse pacifique d'Horace et ses épîtres familières survivent au siècle qui les vit naître, le sang romain coulera à grands flots, et la ruine d'une foule de peuples et de royaumes sera consommée sans retour. Ces nobles fruits d'un âge d'or, que la tyrannie fit si bien expier, n'ont-ils pas été trop chèrement achetés? Il n'en fut pas autrement des lois romaines. Qui ne sait quels instrumens d'oppression elles devinrent dans les mains des vainqueurs, et dans les lieux même les plus opposés, combien elles détruisirent d'institutions plus conformes au vrai génie du genre humain? Des nations étrangères furent jugées selon des mœurs qui leur étaient inconnues. On introduisit parmi elles des crimes et des châtimens dont jamais jusque-là elles n'avaient ouï parler; plus tard, en étendant son empire, cette législation, qui ne convenait qu'à Rome, n'a-t-elle pas, après des maux inouïs, tellement éteint ou dénaturé le caractère des peuples auxquels elle fut imposée, qu'à la fin, quand toute empreinte nationale eut été détruite,

l'aigle romaine apparut dans l'univers couvrant de ses faibles ailes et déchirant de ses serres ensanglantées le cadavre des provinces. Si la langue latine fut loin de s'enrichir par le commerce des peuples étrangers, elle ne leur servit pas davantage. Corrompue dans sa source, elle ne fut bientôt qu'un mélange barbare, non-seulement dans les provinces, mais jusque dans l'enceinte de Rome. La beauté chaste et élégante du grec fut souillée par son contact, et tant de langues qui auraient mieux servi qu'un latin dégénéré les peuples qui les parlaient et leur postérité, furent étouffées sans laisser de vestige. En ce qui regarde la religion chrétienne, autant je vénère les bienfaits qu'elle a répandus sur le genre humain, autant je suis loin de croire que la main des hommes ait préparé avant elle dans l'empire romain une seule voie à ses conquêtes. Ce n'est point pour elle que Romulus a fondé sa cité, que Pompée et Crassus sont entrés en Judée; encore moins ces établissemens que la politique ou la guerre créèrent en Europe et en Asie, eurent-ils pour but d'annoncer son règne à l'univers. Rome a embrassé le christianisme comme elle a embrassé le culte d'Isis et jusqu'aux superstitions les plus extravagantes de l'Orient. N'outrageons pas la majesté divine en supposant que, pour accomplir la plus sublime de ses œuvres, pour étendre le règne de la justice et de la vérité, elle n'ait eu

d'autre instrument en sa puissance que le joug oppresseur et les mains ensanglantées des Romains. La religion chrétienne s'éleva par sa propre énergie, comme l'empire romain grandit par ses propres pouvoirs; si plus tard ils finirent par s'unir, ils ne gagnèrent ni l'un ni l'autre à ce rapprochement. De leur union sortit un être mixte, moitié chrétien, moitié romain, tel que plusieurs désireraient qu'il ne fût jamais né.

La philosophie des causes finales, en accoutumant ceux qui l'ont adoptée à mettre leurs conjectures à la place de la recherche des faits, n'a été d'aucun secours à l'histoire naturelle; combien moins encore à l'histoire de l'homme, où une innombrable série d'actions et de réactions répondent à autant de moyens et de fins!

Nous ne croirons donc pas, qu'ainsi que, dans un tableau sorti de la main des hommes, les Romains aient apparu sur la terre pour présenter après les Grecs, dans le spectacle des générations, une forme, une ombre, un groupe plus parfait que ce qui les avait précédé. Là où les Grecs ont excellé, ils n'ont point été surpassés par les Romains. Ceux-ci d'ailleurs doivent à la Grèce moins qu'à toute autre contrée, ce qu'ils se sont réellement appropriés. Ils se servirent de toutes les nations qu'ils connurent, même des Indiens et des Troglodytes; mais ils le firent en Romains, et si ce

fût à leur avantage ou à leur détriment, c'est ce qui reste indécis. Pas plus qu'aucun autre peuple de l'antiquité, les Grecs n'ont vécu pour la gloire de Rome, et n'ont créé pour elle, de longs siècles avant qu'elle ne fût, leurs institutions et leurs mœurs. Athènes et les colonies italiques firent leurs lois pour elles, et non pas pour une tribu du Latium: et si Athènes n'eût jamais existé, les Romains eussent pu chercher leurs douze Tables parmi les hordes des Scythes. Sous plusieurs rapports les lois romaines étaient inférieures aux lois grecques, et leurs défauts eurent des conséquences incomparablement plus étendues. Là où elles présentent un caractère plus humain, elles conservent encore le type de Rome; et il serait trop étrange que les conquérans d'un si grand nombre de nations civilisées ne leur eussent au moins emprunté ce faux air d'humanité qui leur imposa tant de fois.

Il ne reste donc qu'à considérer la nation romaine et la langue latine comme un pont jeté par la Providence sur l'abîme des siècles pour porter jusqu'à nous quelques débris de l'antiquité. Mais comment imaginer un choix plus funeste, si ce qui devait sauver ces trésors, est précisément ce qui nous en a dérobé la plus grande partie. Les Romains détruisirent et périrent à leur tour; mais ce qui détruit n'est pas ce qui conserve; ils désolèrent toutes les nations, et lorsque le jour arriva où

ils devinrent la proie de leurs ennemis, la Providence ne fit aucun miracle en leur faveur. Examinons donc ces choses comme d'autres phénomènes naturels, dont nous étudierons les causes et les effets franchement et librement sans aucun esprit de système. Les Romains furent ce qu'ils étaient capables d'être. Tout ce qu'il y avait en eux de variable ou de permanent a péri ou survécu. Les âges roulent sur les âges, entraînant avec eux l'enfant des siècles, l'humanité et ses formes changeantes. Tout ce qui pouvait fleurir sur la terre a fleuri, dans sa saison, son climat et son lieu : la feuille fanée reverdira quand le temps en sera venu. Cependant la Providence poursuit son cours éternel suivant des lois immuables ; et ce n'est pas sans défiance que nous nous préparons à considérer de plus près la suite de ses desseins.

LIVRE XV.

« Ainsi tout est passager dans l'histoire. L'ins-
« cription de son temple est décadence et néant.
« Nous foulons les cendres de nos pères, et nous
« errons parmi les décombres muets et dévastés
« des empires et des institutions humaines. Comme
« des ombres, l'Égypte, la Perse, la Grèce, Rome
« fuient loin de nous ; comme des ombres elles se
« soulèvent de leurs sépulcres et nous apparaissent
« dans le champ de l'histoire.

« Quand un corps politique s'est survécu à lui-
« même, qui ne souhaite pour lui une paisible
« dissolution ? Qui ne frissonne pas, quand dans la
« sphère des êtres vivans il heurte au hasard le
« tombeau des empires antiques qui lui dispute sa
« place et la lumière du jour ? Et quand la posté-
« rité aura dispersé ces catacombes, quel temps
« faudra-t-il pour que ses institutions, en mou-
« rant à leur tour, aillent se perdre et se confon-
« dre dans la poussière du néant ?

« Cette instabilité de toutes les choses qui sont
« nées de la terre tient à leur essence même, à la
« place qu'elles occupent dans l'univers, aux lois
« générales auxquelles notre nature est soumise.

« Cette enveloppe fragile dont se compose le corps « de l'homme, incessamment froissée et altérée, « se renouvelle tant qu'elle en a la force. Cependant la pensée n'agit sur le monde que par l'intermédiaire du corps. Nous nous croyons une « liberté absolue, nous qui dépendons de tout « dans la nature. Liés à un système d'objets tou« jours flottans, comme lui subordonnés au prin« cipe de ses révolutions, notre loi est de naître, « de vivre et de mourir. Un fil délié qui se rompt « et se renoue sans cesse, fait le lien des généra« tions humaines. Celui dont la sagesse est le fruit « des années s'incline vers la tombe, pour que son « successeur commence à son tour la carrière de « l'enfance, peut-être détruise aveuglément l'œuvre « de son père et laisse à ceux qui viendront après « lui, une tâche aussi vaine pour y consumer leur « vie. Ainsi les jours s'écoulent, ainsi s'enchaînent « les générations et les empires. Le soleil s'abaisse « pour que la nuit arrive et que le genre humain « se réjouisse aux rayons d'un nouveau lendemain.

« Si encore, au sein de cet éternel changement, « on apercevait quelque progrès certain ! mais en « est-il de tel dans l'histoire ? Partout nous ne « recontrons que des ruines, sans pouvoir dire « si ce qui s'élève à leur place vaut mieux que ce « qui a été renversé. Les nations fleurissent et « meurent sur leur tige; mais une nation flétrie

« a perdu son parfum et ne produit plus de fleurs « nouvelles. La culture sociale se perpétue sans « devenir meilleure. De nouveaux lieux révèlent de « nouvelles facultés. Les anciennes disparaissent « des anciens lieux. Les Romains furent-ils plus « heureux ou plus sages que les Grecs ? Nous-« mêmes le sommes-nous plus que les uns et que « les autres ?

« La nature de l'homme reste invariablement la « même. Dans la dix-millième année de son his-« toire, il naîtra avec des passions, comme il est « né avec des passions aux premiers jours du « monde ; sans soin de l'avenir, il suivra son « aveugle carrière, jusqu'à ce qu'il aperçoive enfin « trop tard une première lueur de sagesse qui « le fuit et double ses regrets. Nous errons dans « un labyrinthe dont notre vie parcourt à peine « quelques pas, et peu nous importe qu'il y ait « une entrée et une issue dans ses inextricables « détours.

« Triste destinée du genre humain ! pour jamais « enchaîné, malgré ses longs efforts, à la roue « d'Ixion, ou au rocher de Sisyphe, ou condamné « au supplice de Tantale ! Nous vivrons et nous « mourrons sans avoir vu s'accomplir non-seule-« ment l'œuvre de notre vie, mais un seul résultat « des travaux de nos semblables depuis le com-« mencement de leur histoire. Qu'un peuple reste

« seul à l'écart, l'empreinte de son caractère s'use « et disparaît enfin sous la main du temps. Sa si- « tuation l'oblige-t-elle à la lutte, jeté dans le « creuset, il s'efface et perd jusqu'à sa forme. Ainsi « nos monumens s'appuient sur une glace fragile; « ainsi nous écrivons sur les vagues de la mer. La « vague se retire, la glace s'amollit, nos palais et « nos pensées s'évanouissent.

« D'où vient donc que l'Auteur des choses a « donné à l'homme pour sa tâche de chaque jour « ces travaux qu'il maudit ? D'où vient ce fardeau « de douleurs sous lequel nous plions tous jusqu'à « la tombe ? Quel est celui de nous auquel il a « été demandé s'il veut l'accepter, ou dans quel « lieu, dans quel temps, dans quelle sphère il lui « plairait de naître ? Outre cela, si la plupart des « maux naissent de ceux qui les supportent, des « vices des institutions et des gouvernemens, de « l'orgueil déréglé des oppresseurs, de la faiblesse « presque inévitable des maîtres et des sujets, quel « destin courba l'homme sous le joug de ses sem- « blables, et le livra aux caprices ou aux fureurs « de ses frères. Que l'on compte dans les Annales « des peuples les époques de bonheur ou de mal- « heur, leurs bons et leurs mauvais rois, leurs « actes de sagesse ou de folie, leurs vertus et leurs « vices, qui pense-t-on qui l'emportera ? Que l'on « se rappelle à quels despotes l'Asie, l'Afrique, et

« presque la terre entière ont été livrés, sous quels « monstres l'univers a gémi pendant les longs siè« cles de la puissance romaine. De quelque part « qu'on jette les yeux, ce ne sont qu'oppression, « guerres, passions déchaînées. Un Brutus suc« combe, et un Antoine triomphe. Germanicus « périt, et l'empire est à Tibère, à Caligula, à « Néron. Aristide est banni, Confucius est errant « sur la terre; Socrate, Phocion, Sénèque sont mis « à mort. Ainsi tout nous ramène à ce principe : « *Ce qui est, est; ce qui peut être, sera.* Ce qui « est périssable, périra : triste aveu, toutefois, qui « proclame que la violence et sa sœur, la dissimu« lation, sont partout victorieuses dans l'univers. »

Ainsi l'homme doute et doutera après tant de révélations manifestes de l'histoire; même en général, il semble autorisé dans ses plaintes par le désordre apparent des siècles passés. De là, j'en ai connu plusieurs qui sur l'immense océan de l'histoire humaine cherchaient en vain ce Dieu que dans l'immuable sphère du monde physique ils apercevaient des yeux de leur ame et reconnaissaient avec une émotion toujours nouvelle dans chaque brin d'herbe, dans chaque grain de sable. Dans le temple de la création terrestre, de toutes parts s'élevait un hymne à la gloire de la puissance et de la sagesse éternelle. Au contraire, sur le théâtre des actions humaines, auquel la durée de notre

vie est proportionnée, ce n'était qu'un conflit permanent de passions aveugles, de forces déréglées, d'arts destructeurs, de bons desseins évanouis. Pour eux l'histoire ressemble à cette toile déliée suspendue à l'angle d'un palais et dont les fils inextricables conservent encore les traces d'un carnage récent après que l'insecte qui l'a tissue s'est dérobé aux regards.

Pourtant, s'il est un Dieu dans la nature, il est aussi dans l'histoire ; car l'homme est aussi une partie de la création, et même au milieu de ses passions, et jusque dans ses derniers égaremens, il ne laisse pas de suivre des lois aussi belles, aussi immuables, que celles qui président aux révolutions des corps célestes. Sur ce fondement, persuadé que ce qu'il est nécessaire que l'homme sache, l'homme le veut et peut savoir, je passe librement et sans crainte du milieu des scènes tumultueuses où nous avons jusqu'ici égaré nos pas, à la paisible investigation de ces lois sublimes dont elles sont l'expression fidèle.

CHAPITRE PREMIER.

L'humanité est le but de la nature humaine, et Dieu, en donnant ce but aux hommes, a placé leur destinée entre leurs mains.

Tout ce qui n'est pas un instrument purement passif, doit renfermer en soi-même sa propre fin. Semblables à l'aiguille qui se dirige au Nord, si nous étions faits pour tendre inutilement, malgré nos éternels efforts, à un point de perfection qui ne serait point en nous, et que nous ne pourrions atteindre, ne faudrait-il pas déplorer non-seulement le sort de ces aveugles machines, mais aussi celui de l'Être qui les aurait condamnées au supplice de Tantale, pour se faire un spectacle infernal de leurs misères. Quand on dirait pour son excuse que ces efforts inutiles, incapables d'atteindre leur objet, produisent quelque bien et maintiennent notre nature dans une salutaire activité, quelle serait, non pas l'imperfection, mais l'horrible tyrannie de l'Être qui aurait besoin d'une telle apologie. Aucun bien ne peut naître d'une activité qui n'atteint pas son but, et il est impuissant ou méchant, celui qui, par une détermination indigne de son nom, a placé devant nous de tels leurres

décevans. Heureusement ce n'est pas la nature des choses qui nous conduit à ces doctrines désolantes. Si nous considérons le genre humain tel que nous le connaissons, et suivant les lois qui lui sont inhérentes, nous ne trouverons pour l'homme aucune fin supérieure à l'humanité; car même en nous représentant ou un ange ou un Dieu, nous les concevons comme des êtres de raison, supérieurs à l'humanité.

Nous avons vu plus haut[1] que notre nature est évidemment organisée pour cette fin; c'est pour elle que nous ont été donnés nos sens les plus délicats, nos dispositions intérieures, notre raison, notre liberté, notre santé à la fois si précaire et si durable, nos langues, nos arts, nos religions. Dans toutes les conditions, dans toutes les sociétés, l'homme n'a cherché et n'a pu se proposer un autre résultat que l'humanité, quelle que soit l'idée qu'il en ait eue. Sur ce principe la nature a réglé l'ordre de la famille, varié les époques de la vie et prolongé l'enfance pour que l'éducation développe dans l'individu un premier germe d'humanité. Sur ce principe ont été établies les mœurs, les lois, les formes sociales de tous les peuples de la terre. Chasseur ou pêcheur, berger, laboureur ou citoyen, dans chaque état l'homme a appris à distinguer sa nourriture, à construire une habitation pour lui et pour

---

1. Liv. IV.

les siens, à préparer pour les deux sexes des vêtemens et des ornemens et à régler l'économie intérieure de sa maison. Il a inventé des lois, des systèmes de gouvernemens, dans la pensée d'assurer à chacun contre les agressions d'autrui le libre exercice de ses forces et un genre de vie plus heureux, plus facile et plus indépendant. Pour cela, la propriété fut reconnue; le travail, les arts, le commerce, les communications sociales s'accrurent avec les temps. On établit des châtimens pour les crimes, des récompenses pour les bonnes actions; d'innombrables pratiques, suivant les conditions et les âges, pour la vie publique et privée, et même pour la religion. Dans cette pensée on entreprit des guerres, on conclut des traités. Peu à peu il s'établit une sorte de droit de la guerre et des gens, puis de nombreux liens d'hospitalité et de commerce, en sorte que le respect et la pitié accompagnèrent les pas de l'homme au-delà de sa terre natale. Ainsi, tout le bien qui a été fait dans le cours des âges a été fait pour l'humanité. Tout ce qui a été vil, injuste, tyrannique, a été conçu contre l'humanité: d'où il suit que dans ses institutions d'origine terrestre, l'homme ne peut imaginer d'autre fin que celle qui dépend de lui, c'est-à-dire, de sa nature ou forte ou faible, ou basse ou élevée, telle que Dieu la lui a donnée. Maintenant, si dans l'ordre entier de la création nous ne connaissons

une chose que par ses propriétés et son action, la fin de l'homme sur la terre nous est révélée par sa nature et son histoire, comme par la démonstration la plus évidente.

Jetons un coup d'œil en arrière sur les contrées que nous avons parcourues jusqu'ici; dans tous les établissemens civils, depuis la Chine jusqu'à Rome, dans toutes les révolutions, dans la paix comme dans la guerre, même dans les fautes et les égaremens des peuples, se manifeste cette grande loi de la nature : que l'homme soit l'homme ! qu'il modifie sa condition selon ce qui lui semblera devoir l'améliorer. C'est pour cela que les nations ont pris possession de leur territoire et s'y sont établies comme elles ont pu. Les rapports des deux sexes, l'ordre des conditions, la manière de se nourrir et de se vêtir, les fêtes, les sciences, les arts, tout cela a été sur la surface entière du globe, ce que l'homme à jugé propre à servir son intérêt particulier ou le bien général. Aussi partout le genre humain nous apparaît avec le droit et la volonté de s'élever à un premier degré d'humanité, dès qu'il l'a reconnue. S'il se trompe sciemment, ou s'il s'égare, à peine engagé dans la voie de la tradition, il expie lentement ses fautes et subit les suites de ses erreurs. La divinité ne lui a imposé d'autres limites que celles qui dépendent du temps, du lieu et de ses propres facultés. Loin d'avoir jamais

secouru par des prodiges ceux qui souffraient par leur faute, toujours elle a laissé le mal porter ses conséquences, afin que l'homme apprît enfin à les connaître.

Autant cette loi de la nature est simple, autant elle est digne de l'auteur des choses et féconde en conséquences pour l'espèce humaine. Si l'homme doit être ce qu'il est, et devenir ce qu'il peut devenir, la spontanéité est inhérente à sa nature, et il faut que du centre d'actions libres qu'il occupe, il ne soit troublé dans ses œuvres par aucun miracle. Toute la matière inanimée, tous les êtres vivans qui suivent un instinct aveugle, sont aujourd'hui ce qu'ils étaient aux premiers jours de la création. Dieu établit l'homme comme une divinité sur la terre; il déposa en lui un principe d'activité personnelle, et par l'effet même de ses besoins physiques et moraux, il lui imprima un mouvement qui ne devait plus finir. L'homme ne pourrait ni vivre ni se conserver, s'il n'apprenait à faire usage de sa raison; à peine, en effet, eut-il commencé à s'en servir, que les erreurs et les méprises naquirent de toutes parts; mais, d'un autre côté, et même par une suite nécessaire de ses égaremens, sa raison s'éclairait par l'expérience; à mesure qu'il connut mieux ses erreurs, il mit plus d'importance et d'empressement à les corriger. Plus il avança dans sa carrière, plus son humanité se développa : or, il

faut qu'il la développe, sous peine de gémir pendant de longs siècles sous le poids de ses fautes.

Nous voyons d'ailleurs que la nature a choisi, pour manifester cette loi, un théâtre aussi vaste que l'asile même du genre humain. Elle a organisé l'homme avec autant de variétés qu'en pouvait comporter l'espèce humaine sur la terre qu'elle habite. Elle plaça le Nègre non loin du singe, et depuis l'intelligence du Hottentot jusqu'au génie le plus élevé, tous les peuples de tous les âges furent appelés à résoudre le grand problème de l'humanité. Peut-être n'a-t-il pas existé sur la terre une seule nation qui n'ait eu ces choses de première nécessité auxquelles l'instinct et le besoin conduisent. Dans des climats plus doux, des peuples plus ingénieux améliorèrent la condition de l'humanité. Mais comme le vrai, le beau, l'harmonie, se trouvent constamment entre deux extrêmes, les formes les plus pures de la raison et de l'humanité doivent être de même contenues dans cette région moyenne. C'est ce qui est pleinement confirmé par l'expérience, d'après la loi naturelle de cet ordre universel; car si par indolence la plupart des nations de l'Asie s'arrêtèrent avant le but à quelques institutions à demi ébauchées, et regardèrent chacune des formes de la tradition comme également immuables et sacrées, elles ont toutes, surtout celles qui habitent au-delà de la grande chaîne de montagnes,

une excuse plausible dans la vaste étendue de leur continent et dans la nature des circonstances. Leurs premiers essais de culture sociale, eu égard aux temps et aux lieux, sont en eux-mêmes d'autant plus respectables qu'ils étaient plus précoces. Encore moins peut-on méconnaître les progrès, l'infatigable activité des peuples situés sur les côtes de la Méditerranée. Brisant le joug des formes surannées, ils changèrent de gouvernement et de mœurs, et proclamèrent ainsi la loi suprême de la destinée humaine : tout ce qu'une nation, ou une partie du genre humain voudra sincèrement pour son bien et poursuivra avec constance, lui sera accordé par la nature, qui n'a donné pour but à ses efforts, ni les despotes, ni les traditions, mais l'humanité dans sa plus pure essence.

Le principe de cette loi divine nous réconcilie non-seulement avec la condition présente de notre espèce dans l'univers entier, mais encore avec chacune des révolutions qu'elle a subies dans la suite des âges. L'humanité a été partout ce qu'elle s'est faite, ce qu'elle a pu ou voulu devenir. Contente de son état actuel, tant qu'elle ne chercha rien au-delà; ou que les germes de perfectionnement que recélait le passé ne furent point arrivés à leur maturité, elle resta ce qu'elle était, et rien de plus. Au contraire, dès qu'elle mit en usage les armes que le Dieu qu'elle adore lui a confiées, son intelli-

gence, ses facultés, et tous les secours imprévus que l'occasion fait naître, il n'y eut pas d'obstacles dont l'art et le courage ne l'aient fait triompher. Agit-elle autrement, son indolence prouva qu'elle était peu sensible à ses malheurs ; puisque le sentiment vif de l'injustice, uni à la raison et à la force, a toujours été la première et dernière puissance d'affranchissement. C'est ainsi que le despotisme n'eut jamais pour fondement la force de ceux qui l'exercèrent. La faiblesse aveugle ou craintive des sujets, leur servile incurie, ont toujours été son appui le plus ferme ; il est plus facile en effet de souffrir avec patience que de se guérir violemment ; et de là tant de nations ont oublié les droits qu'elles ont reçus de Dieu avec le don céleste de la raison.

Quoi qu'il en soit, en général ce qui n'a pas encore apparu sur la terre, y apparaîtra sans nul doute dans quelque époque future. Il n'est pas de prescription pour les droits de l'homme, et les pouvoirs que Dieu lui a départis sont impérissables comme lui. On s'étonne aujourd'hui de ce que les Grecs et les Romains ont fait en peu de siècles dans la sphère qu'ils occupaient. Si leurs efforts ne tendirent pas toujours au plus noble but, ils se montrèrent du moins capables de l'atteindre. Leur image, en brillant à jamais dans les âges, excitera tous ceux qui leur ressemblent à tenter avec l'assistance de la Providence, ou plus manifeste ou plus

cachée, un résultat égal ou supérieur. Sous ce point de vue, l'histoire de tous les peuples devient une école de perfectionnement où la couronne de l'humanité est proposée aux efforts de chaque empire nouveau. Tant de nations de l'antiquité se sont illustrées en cherchant un but moins élevé! Pourquoi n'atteindrions-nous pas une forme plus noble, une gloire plus pure. C'étaient des hommes semblables à nous. Comme eux, nous aspirons à la meilleure condition de l'ordre social, selon nos circonstances, nos opinions et nos devoirs; ce qu'ils ont fait sans miracles, comme eux nous devons et nous pouvons le faire. N'attendons de l'Auteur des choses que les secours qu'il nous a assurés en nous donnant notre raison, notre industrie, nos facultés. Lorsqu'il eut créé la terre et tous les êtres inintelligens qui l'habitent, il forma l'homme et lui dit: « Sois mon image; un Dieu sur la terre. Règne et « choisis. Hâte-toi d'accomplir tout le bien que ta « nature renferme: je ne t'assisterai point par des « prodiges; car j'ai placé ta destinée entre tes mains, « et ton immuable appui est dans ces saintes lois « que j'ai imposées à l'univers. »

Considérons donc quelques-unes de ces lois naturelles qui, suivant le témoignage de l'histoire, ont protégé jusqu'à ce jour l'humanité dans sa carrière, et la protégeront tant qu'elles seront les lois suprêmes de l'Auteur des choses.

CHAPITRE II.

Tous les pouvoirs destructeurs dans la nature doivent non-seulement céder dans le cours des âges aux pouvoirs conservateurs, mais même concourir en dernier résultat au bien universel.

Premier exemple. Comme la substance des mondes futurs flottait sans formes dans les abîmes de l'espace, il plut au Créateur de laisser la matière s'organiser elle-même en vertu des énergies internes qui lui ont été départies. De son trône de feu, le soleil attira au centre qu'il occupait tout ce qui ne suivait pas une impulsion propre ou supérieure à son action. Ce qui obéit à un autre centre d'attraction pesa de même sur sa masse et tendit à son grand foyer dans un orbite elliptique, ou s'enfuit pour jamais sur la courbe de la parabole ou de l'hyperbole. Ainsi se purifia l'espace éthéré, ainsi d'une masse d'objets confus et flottans au hasard, sortit avec éclat ce système harmonieux, suivant lequel les planètes et les comètes tournent dès l'origine dans des orbites réguliers autour de leur centre commun. Preuve éternelle, qu'*en vertu des forces divines départies à la nature*, *l'ordre naît du chaos.* Tant que durera cette loi simple et su-

blime par laquelle tous les pouvoirs, comptés et mesurés, se balancent l'un l'autre, les fondemens du monde resteront immuables; car ils reposent sur une règle et une propriété divines.

Second exemple. De la même manière, lorsque notre globe se dégagea lui-même d'une masse informe pour s'élever au rang des planètes, ses élémens, mêlés et confondus, luttèrent entre eux jusqu'à ce que chacun eût trouvé sa vraie place, et qu'après une longue suite de bouleversemens, ils aient tous concouru à une même harmonie dans la sphère terrestre. Le sol et l'eau, l'air et le feu, les saisons et les climats, les vents et les courans, l'atmosphère et ses phénomènes, tout dépendit de la forme de la terre, de sa densité, de son mouvement, de sa distance au soleil. Ces innombrables volcans qui jusque-là avaient déchiré, rubéfié le roc primitif, s'éteignirent pour jamais. L'Océan cessa de vomir en bouillonnant ces flots de vitriol et de matière incandescente qui couvraient alors la surface des continens. Des milliers de créatures périrent qui étaient destinées à périr. Tout ce qui put se conserver, survécut et sert encore après des milliers d'années à l'harmonie universelle des choses. Les animaux sauvages ou pacifiques, carnassiers ou herbivores, les insectes, les oiseaux, les poissons, l'homme, furent appropriés les uns aux autres, aussi bien que le mâle et la femelle, la naissance

et la mort, la durée de la vie et ses diverses périodes, le bienfait et la peine, la joie et le besoin. Ineffable harmonie qui, loin de dépendre d'un caprice éphémère, est fondée sur cette loi primitive, inhérente à la structure même de chaque créature, c'est-à-dire, *sur les rapports de toutes les forces organiques dont l'action s'est maintenue dans notre système solaire.* Aussi long-temps que durera la loi naturelle de ce grand organisme, ses conséquences, en se prolongeant, conserveront entre les parties animées et inanimées de l'univers cet ordre harmonieux qui suppose, comme le démontre l'intérieur de la terre, la destruction antérieure d'un nombre infini d'êtres et de formes.

Et cette loi, résultat des forces universelles, qui tire l'ordre du chaos, rétablit l'équilibre au milieu de la confusion des affaires humaines, ne prévaudrait pas dans la vie de l'homme ? Comment en pourrais-je douter? Si nous portons en nous ce principe immuable, il faut qu'il agisse conformément à sa nature. Toutes les erreurs de l'homme sont des rayons brisés de la vérité. Toutes les passions de son cœur sont des impulsions désordonnées d'un pouvoir qui s'ignore et selon son essence ne peut servir qu'au bien. Même les tempêtes de l'Océan, ces causes apparentes de bouleversement et de mort, naissent de l'ordre harmonieux des choses et n'y concourent pas moins que

le souffle des zéphirs. Peut-être est-ce ici le lieu d'exposer quelques observations à l'appui de cette douce vérité.

1. Comme les orages de l'Océan sont plus rares que les vents réguliers, de même dans l'espèce humaine, c'est une loi que *ceux qui détruisent sont moins nombreux que ceux qui conservent.*

Dans le règne animal, l'Auteur des choses a voulu qu'il y eût moins de lions et de tigres que de brebis et de colombes. Dans l'histoire, un ordre non moins bienfaisant établit que les Nabuchodonozor, les Cambyse, les Alexandre, les Sylla, les Attila, les Gengiskan, paraîtront moins souvent que les guerriers clémens et que les monarques pacifiques. Les premiers, obéissant à des passions déréglées, signalent un désordre dans la nature et passent sur la terre comme d'effroyables météores parmi des astres immobiles : ou plus souvent, les circonstances de l'éducation, un accident imprévu, une habitude irréfléchie, des besoins politiques, une nécessité apparente soulèvent contre le genre humain ces flots de la colère divine. Toutefois, s'il est vrai que la nature ne dévie pas de son cours ordinaire, lorsque dans le nombre infini des formes et des tempéramens qu'elle produit, elle présente çà et là au monde des êtres insociables, faits pour détruire et non pour conserver, du moins les peuples sont-ils maîtres de ne pas

confier leurs troupeaux à des tigres, à des loups furieux, mais de les plier au contraire à la loi de l'humanité Le taureau sauvage qui remplissait autrefois les immenses forêts de l'Europe a disparu de ces contrées. Rome elle-même eut de la peine à se procurer en Afrique le nombre des bêtes féroces nécessaires à ses jeux. A mesure que les terres sont cultivées, les déserts diminuent avec leurs sauvages habitans. Dans l'espèce humaine les développemens de la civilisation ont eu des effets semblables. En affaiblissant avec les forces animales de l'homme l'empire de ses passions effrénées, elle en a fait un être plus sensible, et, pour parler ainsi, plus humain ; ce qui n'exclut pas toutefois des désordres d'autant plus dangereux qu'ils ont pour origine une faiblesse puérile, ainsi que l'ont prouvé tant de fois les despotes de Rome et de l'Orient. Mais, comme un enfant désarmé est plus facile à contenir qu'un tigre avide de carnage, la nature, qui nous instruit par son exemple, nous a fait un devoir d'apprivoiser ces bêtes fauves par des règles qui, placées au-dessus de toutes les règles, n'ont de constant qu'une volonté attentive et prévoyante. S'il n'y a plus nulle part de dragons pour exercer la force des géans, qu'avons-nous besoin que des Hercules emploient contre les hommes leurs puissances de destruction ? Qu'ils aillent, ces héros invincibles, continuer leurs jeux sanglans aux pieds

du Caucase, dans les déserts d'Afrique, où les attend peut-être quelque nouveau Minotaure. La société dans laquelle ils sont nés, saura détruire sans eux tous les bœufs de Géryon qui vomissent des flammes. Si elle souffre, c'est par sa faute. Qui l'obligeait de se livrer à leurs bons plaisirs? Déjà assez de peuples ont expié leurs erreurs, quand ils négligèrent de s'unir contre Rome dans une cause commune pour la liberté du monde.

2. *La suite de l'histoire prouve qu'à mesure que la véritable humanité s'est développée, les êtres destructeurs de l'espèce humaine ont diminué de puissance et de nombre, et cela par l'effet d'une raison et d'une politique qui s'éclairent elles-mêmes.*

A mesure que la raison s'éveille, l'homme s'accoutume à reconnaître dès l'enfance qu'il est une autre gloire, plus légitime et plus vraie que la gloire sanglante des tyrans, et que, s'il est plus difficile, il est aussi plus grand de cultiver une contrée que de la ravager, de fonder une cité que de la renverser. L'Égyptien par sa patiente activité, le Grec par son génie, le Phénicien par son industrie, non-seulement ont eu dans les siècles passés un rôle plus important à remplir, mais aussi ont plus vécu, ont eu plus de vraie puissance, plus de bonheur, et un bonheur plus durable, que les Perses, que les Romains, que les Carthaginois, par

leurs déprédations, leurs conquêtes ou leur avarice. La mémoire des uns vit encore avec gloire et conservera à jamais une autorité toujours croissante, au lieu que la puissance implacable des autres n'aboutit qu'à les faire habiter parmi des ruines, où ils trouvèrent à la fin, après de longues misères et une égale corruption, la coupe empoisonnée que leur réservait une juste vengeance. Tel fut le sort des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, des Romains; même les Grecs eurent plus à souffrir des discordes intestines que du glaive de leurs ennemis. Or, comme ces principes appartiennent à l'ordre même de la nature; que, loin de se manifester dans quelques occasions rares, ainsi que des phénomènes inattendus, ils naissent et dépendent d'eux-mêmes, c'est-à-dire, des conditions de la force et de la faiblesse, des suites inévitables de la conquête, de l'incurie ou de l'orgueil; comme ils sont fondés sur les lois d'un équilibre méconnu, et qu'ils tiennent dès l'éternité au cours immuable des choses, où est celui qui doute que cette loi naturelle ne soit autant répandue qu'aucune autre, et que, si elle est perçue dans son ensemble, elle n'agisse sur la pensée avec toute l'énergie d'une vérité primitive? Ce qui peut être porté jusqu'à une certitude mathématique et démontré par des calculs politiques, doit tôt ou tard être reconnu pour vrai; car personne jusqu'ici n'a mis en doute l'exactitude

de la table de Pythagore ou des propositions d'Euclide.

Et même notre histoire, quoique née d'hier, prouve déjà qu'à mesure que les peuples s'éclairent, les ennemis de l'humanité et ses sauvages oppresseurs diminuent en égale proportion. Depuis la chute de Rome, aucune nation civilisée n'a fait reposer son existence entière sur la guerre et les conquêtes; car les peuples les plus redoutables du moyen âge étaient à demi sauvages. Comme leur culture se développa et qu'ils commencèrent à s'attacher à la propriété, peu à peu le génie plus paisible de l'industrie, de l'agriculture, du commerce et des sciences s'introduisit parmi eux, le plus souvent à leur insçu, quelquefois même contre leur gré. Les hommes apprirent à jouir sans détruire, en voyant que ce qu'ils détruisaient était aussi perdu pour eux. Ainsi la nature même des choses établit entre les peuples une balance pacifique. Après de longs siècles d'inimitié tous s'aperçurent enfin que le but qu'ils cherchaient ne pouvait être atteint qu'en unissant leurs volontés communes. Le commerce lui-même, en apparence si exclusif, n'a pas pris une autre route, puisque c'est une loi de la nature contre laquelle vont se briser toutes les passions et tous les préjugés. Les nations industrielles de l'Europe se plaignent aujourd'hui, et se plaindront bien davantage dans les temps à venir, que

l'envie et la superstition tendent à les détruire. A mesure que les lumières augmenteront, l'art de la navigation, changeant d'objet, au lieu de l'esprit de conquête, servira l'industrie qui a pour base la justice, la confiance réciproque, une noble émulation dans les arts et les sciences, en un mot, l'humanité et ses lois éternelles.

Ce qui remplit nos ames d'une inépuisable joie, c'est de respirer ce parfum de vertu qui s'élève des lois de la nature humaine; que dis-je, de le voir s'étendre et envelopper les hommes comme d'un nuage malgré leurs volontés et par sa propre essence. Dieu, qui ne pouvait affranchir l'homme de l'erreur, a voulu que les fautes, en se montrant tôt ou tard ce qu'elles sont, servissent à détromper des créatures raisonnables. Jamais en Europe un monarque, à moins d'être insensé, n'imitera les rois de Perse ni même les Romains dans la manière de gouverner ses provinces; l'expérience des affaires lui tiendrait au moins lieu de l'amour de l'humanité, aujourd'hui que les calculs politiques, plus faciles et plus rapides, sont aussi plus certains. Il faudrait être insensé pour élever de nos jours de nouvelles pyramides d'Égypte; et qui songerait seulement à une entreprise de ce genre, deviendrait la fable du genre humain, sinon par pitié pour son peuple, au moins par des considérations d'économie sociale. Nous ne supportons plus les

jeux sanglans des gladiateurs, ni les combats contre les bètes féroces ; l'humanité a quitté ces sauvages amusemens de sa jeunesse, comprenant enfin que ces extravagances coûtent plus qu'elles ne valent. De même nous n'avons plus besoin, comme les Romains ou les Spartiates, d'opprimer à grands frais des esclaves et des ilotes. Dans notre état présent, nous savons obtenir de créatures libres comme nous, ce qu'il leur fallait arracher de ces troupeaux d'hommes avec plus de fatigues et de dangers. Même le temps viendra où la traite des Nègres nous inspirera plus d'indignation que l'esclavage de l'antiquité. Si nous ne sommes pas plus humains, nous saurons mieux calculer. Pour tout dire, remercions l'Auteur des choses de nous avoir donné avec notre nature chancelante la puissance de la raison, immortel rayon de cette auréole divine dont l'essence est de disperser la nuit et de montrer les objets sous leurs formes réelles.

3. *Les progrès des arts et des découvertes mettent au pouvoir de l'humanité d'inépuisables moyens d'affaiblir ou de combattre les forces qu'elle ne peut détruire.*

Il faut que la surface de l'Océan soit agitée par des tempêtes, et l'auteur des choses ne pouvait, pour le bon plaisir de l'homme, les empêcher de se former. Mais que lui donna-t-il en retour ? L'art de la navigation. Ces orages ont forcé l'hom-

me, après mille essais, d'inventer le mécanisme merveilleux de son vaisseau, qui non-seulement l'aide à triompher, mais à profiter des vents et à fuir sur leurs ailes.

En vain le pilote égaré au sein des mers aurait-il appelé à son secours les fils de Léda; il ne lui restait qu'à découvrir sa boussole et à chercher dans les cieux ses Tyndarides, le soleil, la lune et les étoiles. Ainsi protégé par les arts, il s'élança sur l'Océan sans bornes et le brava depuis l'équateur jusqu'au pôle.

La nature ne pouvait pas davantage ôter à l'homme l'élément terrible du feu sans lui ôter son humanité même. Mais alors que fit-elle? Le feu devint entre ses mains un Protée merveilleux, un art qui purifia les vapeurs empoisonnées, les sucs malfaisans, et en tira mille secours inattendus.

Or, il en est des passions du cœur de l'homme comme des tempêtes de l'Océan, comme des ravages de l'incendie. C'est par elles et avec elles que le genre humain s'éclaire peu à peu, essayant, inventant, appliquant mille moyens, mille systèmes pour les dompter, bien plus, pour les faire tourner au bien universel, ainsi que le démontre toute l'histoire. Oter à l'homme ses passions, c'est empêcher sa raison de se former jamais, c'est le reléguer dans les antres des Troglodytes.

Pendant de longs siècles, la guerre, par exem-

ple, ne fut qu'un instrument aveugle de dévastation et de mort. Unique ressource des hommes qu'entraînaient des passions déchaînées, tant que la force personnelle, l'artifice et la fraude décidèrent de tout, même dans les cœurs les mieux nés, elle ne put éveiller que les vertus implacables des brigands et des assassins. Telles sont les guerres de la haute antiquité, celles du moyen âge et même de quelques époques des temps modernes. Au milieu de cela, l'art de la guerre naquit de ce commerce de sang, peut-être contre le gré des hommes ; ceux qui le découvrirent étant loin de penser qu'ils allaient détruire la guerre par ses fondemens mêmes. A mesure que le génie des batailles fut soumis à des règles qui elles-mêmes dépendirent de diverses inventions mécaniques, la force et les passions individuelles perdirent de leur puissance. Changés en automates, soumis à la voix de quelques chefs, les soldats ne firent plus entre eux qu'un seul corps, mu par une seule pensée. D'ailleurs les monarques seuls pouvaient risquer ces jeux sanglans, au lieu que dans l'antiquité les nations guerrières ne quittaient pas les armes. La plupart des peuples orientaux, les Grecs et les Romains, en sont une preuve évidente. Pendant des siècles, ces derniers vécurent sur les champs de bataille. La guerre des Volsques dure cent six ans, celle des Samnites soixante-onze ans. Comme

une seconde Troie, Véie soutient un siége de dix années ; et la guerre du Péloponèse, qui se prolongea vingt-huit ans parmi les Grecs, est assez célèbre par ses désastres. Au reste, si le sang versé dans les batailles est un faible malheur en comparaison des ravages et de la détresse qui accompagnent la marche des armées ou les siéges des villes, avec l'esprit de désordre et de destruction qui s'empare alors de tous les rangs, de toutes les conditions, et que des guerres passionnées enveniment incessamment sous mille formes impossibles à décrire, ne devons-nous rien aux Grecs, aux Romains, surtout aux inventeurs de la poudre à canon et des armes à feu ; n'ont-ils pas fait d'un vil et odieux trafic un art qui a ses règles, ses lois, et où les rois de nos jours cherchent encore leur plus brillante gloire ? Depuis qu'ils sont personnellement engagés dans cette lutte d'honneur, remuant des masses d'autant moins passionnées qu'elles sont plus nombreuses, nous n'avons point à craindre qu'ils s'en aillent aveuglément entreprendre le siége d'une Véie nouvelle, ou des guerres de soixante-dix ans ; la nature même de leurs immenses armées y opposerait un obstacle invincible. Ainsi donc, selon les lois éternellement immuables, éternellement actives de la nature vivante, le mal a produit quelque bien. L'art militaire a presque étouffé le génie de la guerre ; le pillage et la déprédation

ont diminué, et ce qu'ils n'ont point fait par philantropie, les généraux l'ont fait par point d'honneur. On ne peut comparer ce que sont parmi nous les lois de la guerre et le sort des prisonniers avec ce qu'ils étaient chez les Grecs. Quant à la sûreté publique, il n'y en avait alors que chez les peuples guerriers. Ainsi, dans l'empire romain, les communications furent libres et sûres, tant que les aigles de ses légions déployèrent leurs ailes sur tout son territoire. Au contraire, il était dangereux de voyager en Asie, en Afrique, et même en Grèce, où l'on ne trouvait aucune sauve-garde. Voilà comment le poison se change en remède entre les mains de l'art; quelques générations périssent, mais le tout immortel survit à la ruine des peuples, à la décomposition des parties, et apprend le bien même par le mal.

Ce que nous avons dit de la guerre, il faut le dire à plus forte raison de la politique, malgré les difficultés de cet art, puisque c'est de lui que dépend toute la destinée d'un peuple. Il n'est pas jusqu'aux sauvages de l'Amérique qui n'aient leur science politique; mais quelle science, si elle ne sert qu'à l'avantage de quelques tribus et nullement à prévenir la destruction de la nation! Des peuples peu nombreux se sont exterminés les uns les autres. D'autres, après les ravages qu'ont faits parmi eux la petite vérole, les liqueurs spiritueuses et

l'avarice des Européens, sont menacés du même sort. Plus les systèmes politiques se perfectionneront en Asie et en Europe, plus ils seront stables, plus ils seront intimement unis, si bien qu'aucun d'eux ne pourra être ni faussé ni détruit isolément. Telle est la Chine, tel est le Japon; antiques monumens dont les bases ne sont pas moins larges que profondes. Il y avait plus d'art dans la constitution générale de la Grèce, et les principales républiques luttèrent patiemment entre elles pour établir la balance des pouvoirs politiques. Des dangers communs les rapprochèrent; heureuses si leur union eût été moins imparfaite : sans doute elles n'eussent pas été moins funestes à Philippe et aux Romains que leurs ancêtres l'avaient été à Xerxès et à Darius. La fortune de Rome fut l'œuvre des nations qui l'entouraient; attaquées l'une après l'autre, c'est ainsi qu'elles furent conquises. Rome éprouva un semblable destin, et déclina avec l'art de la guerre et de la politique. Il en fut de même de la Judée, de même de l'Égypte. Un État bien ordonné pourra subir des conquêtes, mais il ne périra pas, comme le prouve la Chine elle-même, malgré toutes ses fautes.

La puissance de l'art perfectionné sera plus évidente encore, si nous parlons de l'économie intérieure d'une contrée, de son commerce, de sa législation, de ses sciences, de son industrie. Il est

évident qu'en cela l'avantage augmente dans le même rapport que l'art. Le vrai marchand ne trompe pas, parce que la fraude est le plus souvent dupe de ses artifices ; le vrai savant n'affiche pas une fausse science ; le juge qui mérite ce nom n'est pas injuste sciemment ; ce serait reconnaître qu'ils sont novices et non pas consommés dans leurs arts. Certes, le jour arrivera où le politique injuste rougira de son aveuglement ; et si la tyrannie est aujourd'hui l'objet d'une haine légitime, plus tard elle deviendra la risée des peuples. Alors, pas un homme de sens ne doutera que le politique, en agissant contre la raison, ne compte sur une base fausse, et qu'il n'obtiendra jamais un avantage réel, quelque grandes que soient les sommes qu'il calcule. C'est pour cela que l'histoire est écrite, et la suite des temps en fournira la preuve. Il faut que les fautes des gouvernemens précèdent le triomphe du bien et s'épuisent elles-mêmes, afin qu'après tant de désordres l'homme instruit par ses chutes reconnaisse à la fin que le bonheur de ses semblables ne dépend pas de quelques accidens fortuits, mais des lois immuables qui lui sont inhérentes, c'est-à-dire de la raison et de la justice. Toutefois il est temps de développer ce que nous n'avons fait qu'indiquer ; puisse la force seule de la vérité porter avec soi sa lumière et sa propre évidence.

CHAPITRE III.

L'espèce humaine est destinée à parcourir sa carrière en changeant de culture et de formes; mais son bien-être ne sera permanent qu'autant qu'il sera seulement et essentiellement fondé sur la raison et la justice.

Première loi naturelle. Il est démontré en physique générale que, *pour qu'un système demeure permanent, il faut qu'il ait atteint une sorte de perfection, un maximum ou un minimum, résultat de la direction des forces dont il se compose.* Ainsi notre terre ne serait plus aujourd'hui, si son centre de gravité n'eût été déposé au plus profond de ses abîmes, et si toutes les forces qui agissent vers lui ou par lui ne formaient entre elles un équilibre harmonique. Suivant cette grande loi, toute existence qui se prolonge porte en soi, comme fondemens même de son être, sa vérité physique, sa bonté, sa nécessité.

Seconde loi naturelle. Il est également prouvé que *des forces combinées, limitées entre elles, ou le système qui en résulte, n'atteignent leur perfection, leur beauté, qu'en atteignant un semblable maximum.* La ressemblance et la différence, la sim-

plicité dans les moyens, la variété dans les effets, le meilleur emploi des forces pour atteindre la fin la plus prochaine ou la plus profitable, voilà dont se compose cette symétrie, cette proportion harmonique que tout reproduit dans la nature, les lois du mouvement comme la forme des créatures, les êtres les plus grands comme les êtres les plus petits, et que l'homme a imitées par l'art aussi loin que s'étend sa puissance. Sur ce fondement plusieurs principes se limitent sans s'exclure, en sorte que ce qui serait fortifié par l'un est affaibli par l'autre. De là, le système entier acquiert par une savante économie avec sa forme la plus belle, sa consistance intérieure, sa bonté, sa vérité. Loi salutaire, qui bannit de la nature le caprice et le désordre; elle nous révèle même dans les parties les plus changeantes, les plus bornées de l'ordre universel, la beauté suprême dans la règle et s'exprimant par elle.

Troisième loi naturelle. Il est de même démontré que, *si un être ou un système d'êtres est violemment écarté de ce centre de vérité, de bonté, de beauté, ne trouvant hors de là aucun repos, il s'en rapprochera par ses forces intimes, soit par un mouvement de vibration, soit en poursuivant son asymptote.* Plus les forces seront actives et variées, plus l'intervalle de l'asymptote à la courbe diminuera rapidement, et les oscillations continueront avec violence jusqu'à ce que le sujet, troublé dans

ses rapports, retrouve enfin l'équilibre, l'harmonie de ses mouvemens, et par là la condition essentielle à sa durée.

Or l'humanité, soit qu'on la considère dans son tout, ou dans ses parties, les sociétés et les nations, étant de tous les systèmes permanens celui dont les forces sont les plus actives et les plus variées, cherchons d'où naît sa stabilité, en quoi consiste sa beauté, sa vérité, sa bonté la plus pure, enfin, quelle voie elle suit pour se rétablir dans son état naturel, lorsqu'elle en a été écartée par une suite d'égaremens dont l'histoire et l'expérience nous offrent tant d'exemples.

1. Puisqu'à proprement parler l'individualité est tout dans la nature, l'humanité, ce système si compliqué de capacités et de forces, ne peut se former que du concours d'un nombre indéfini de créatures intelligentes. Tout ce qui peut naître sur la terre y prend naissance et se maintient tant que sa durée s'accorde avec les lois de la nature. Ainsi, dans la disposition de son corps, comme dans les facultés de son intelligence, chaque individu porte en soi ce rapport harmonique pour lequel il est fait, et auquel il doit se conformer. Il ne manque entièrement à aucune condition, à aucune forme de l'existence humaine, depuis l'être inachevé en qui la vie peut à peine se développer et croître, jusqu'au demi-dieu de l'antiquité grecque, depuis les

passions effrénées qui fermentent dans le cœur du Nègre, jusqu'aux nobles inspirations qui éclairent la pensée du sage. Quels que soient les fautes et les erreurs de l'homme, son éducation, ses besoins et ses coutumes, partout il tend à mettre ses facultés en harmonie; car ce n'est qu'ainsi qu'il peut jouir de toute la plénitude de son être. Mais ce but est trop pur pour être atteint par un grand nombre.

2. Si l'homme individuel n'a par lui-même qu'une existence imparfaite et bornée, il se forme avec chaque société un système de forces combinées dont le résultat ne pourrait être atteint par aucune d'elles isolément. Ces forces luttent entre elles dans un obscur chaos, jusqu'à ce qu'obéissant aux lois immuables de la nature, des principes opposés se limitent l'un l'autre, et qu'il s'établisse entre eux un premier équilibre et une harmonie naissante. Les peuples changent et se modifient suivant le temps, le lieu, leur caractère natif. Chacun porte en soi, indépendamment des autres, la mesure de sa perfection. Or, ce qui décide du degré de stabilité d'une nation, du rôle plus ou moins brillant qu'elle accomplit dans l'histoire humaine, c'est la beauté, la pureté du système sur lequel elle repose, l'utilité des objets auxquels elle a appliqué ses pouvoirs, la force du lien qui resserre l'union des membres de l'État pour les faire concourir au bien. Déjà nous avons parcouru assez de peuples pour voir combien

le but auquel ils se déterminent varie suivant le temps, le lieu, les circonstances : chez les Chinois, une morale subtile et politique ; chez les Indiens, une sorte de pureté abstraite, une paisible et patiente assiduité ; chez les Phéniciens, l'art de la navigation, l'industrie commerciale. La Grèce, Athènes surtout, poursuivirent long-temps, dans les arts comme dans les mœurs, dans les sciences comme dans les institutions politiques, un idéal de beauté sensible. A Sparte et à Rome des moyens différens inspiraient la même émulation pour les vertus nationales et le dévouement héroïque. Au demeurant, comme tout cela dépendit des circonstances, du temps et du lieu, difficilement trouverait-on entre ces États quelques véritables points de comparaison dans les traits les plus importans du génie national.

3. De ces réflexions il résulte qu'il faut admettre l'existence d'un premier principe, c'est-à-dire de la *raison humaine*, qui tire l'unité de la pluralité, l'ordre du désordre, et d'un chaos apparent de forces et de directions contraires produit un tout harmonieux également beau et durable. Depuis les montagnes artificielles qui font l'ornement des jardins du Chinois jusqu'aux pyramides d'Égypte, jusqu'au beau idéal des Grecs, partout se manifeste, quoique dans des degrés très-différens, un plan, un dessein réfléchi, la trace d'un être intelligent. Plus sa raison s'applique, plus il approche de ce

point suprême qui dans sa perfection n'admet ni plus ni moins; s'il l'atteint, alors ses œuvres servent de modèle au genre humain, puisqu'ils renferment en eux les règles éternelles qui tiennent à l'essence même de la raison humaine. N'espérons donc pas revoir rien de plus noble dans son genre qu'une pyramide d'Égypte, ou que tel monument grec ou romain. Heureuses solutions de quelques problèmes de l'intelligence humaine, elles ne laissent supposer ni que la question ne soit pas épuisée, ni qu'elle puisse l'être mieux d'une manière différente; dans chacune d'elles est contenu, sous la forme la plus pure, la plus riche, la plus belle, le type idéal qu'elles devaient exprimer. En dévier d'une ligne ce serait s'égarer, et quand nos fautes se multiplieraient ou varieraient à l'infini, nous n'aurons rien fait encore tant que nous ne serons pas revenus à ce point précis, seul centre et seul appui de cette sphère d'idées.

4. La chaîne de la culture humaine qui embrasse tous les peuples, ceux que nous connaissons déjà, comme ceux que nous devons examiner plus tard, se compose d'une suite de courbes inégales et brisées. Chacune d'elles répond à des alternatives de grandeur et de déclin, et toutes elles ont leur maximum. Plusieurs d'elles se repoussent ou se limitent l'une l'autre, jusqu'à ce qu'il s'établisse dans le tout un ensemble de justes proportions. D'où il résulte

qu'un moyen de tomber dans les plus grandes erreurs serait de juger du degré de perfection d'un peuple par l'idée qu'un autre s'en est faite. Parce qu'Athènes a eu les meilleurs orateurs, est-ce à dire qu'elle ait eu les meilleures institutions ? Parce que les Chinois parlent si savamment sur la morale, leur gouvernement servira-t-il de type à tous les autres. Véritablement la progression des formes politiques a un tout autre objet que les sentences de l'école, ou que l'éloquence pathétique, bien qu'au fond tout se tienne dans le corps social, au moins par des rapports de limitation ou d'exclusion. Il n'est qu'une maxime qui assure le bonheur des États ; c'est de s'unir étroitement, même quand il faudrait renoncer pour cela à plusieurs qualités brillantes.

5. L'édifice politique une fois parvenu à son faîte, il ne peut et ne doit demeurer éternellement le même chez aucun peuple ; quel qu'il soit, ce n'est encore qu'un point dans l'étendue des âges. Le corps social ne s'y arrête pas, et plus nombreuses sont les circonstances qui l'ont élevé à ce degré, plus il est près de sa chute. Heureux si ses chefs-d'œuvre survivent pour servir de règles aux âges futurs ; ceux qui les suivent immédiatement, les touchent de trop près, et s'écrouleront en voulant les surpasser. Même les peuples les plus actifs sont souvent ceux qui tombent le

plus rapidement de la splendeur la plus vive dans les plus profondes ténèbres.

L'histoire, lorsqu'elle s'applique à une science, à une nation isolée, doit observer et constater ces époques de maximum, et tout mon désir serait que nous eussions seulement une histoire de ce genre pour les peuples les plus célèbres des temps les mieux connus. Ici nous n'avons pour objet que de traiter de l'histoire de l'humanité en général et de son état constant sous toutes les formes, sous tous les climats. Il ne s'agit de rien autre que de l'humanité, c'est-à-dire, de la raison et de la justice dans leurs rapports avec chacune des conditions et des occupations de l'homme. Or, ce qui la fait ce qu'elle est, ce n'est ni le caprice d'un souverain, ni le pouvoir insaisissable de la tradition; mais l'ensemble des lois qui constituent l'essence de la pensée humaine. Les institutions les plus corrompues témoignent elles-mêmes que, si elles n'eussent conservé en elles au moins une lueur d'équité et de raison, il y a long-temps qu'elles auraient cessé d'être; ou plutôt elles n'auraient jamais été, et comme tout le tissu de l'histoire du genre humain tient à ce point unique, nous devons y appliquer une attention particulière.

Premièrement. Dans toutes les œuvres de l'homme que cherchons-nous? que demandons-nous? Raison, plan, dessein; où ces trois choses manquent,

il n'y a rien de l'homme ; c'est une force aveugle qui se déploie. Quels que soient le temps et le lieu que notre raison considère dans le champ de l'histoire, partout elle ne cherche que soi et ne trouve que soi. Plus la vérité pure et l'intérêt du genre humain tiennent de place dans ses combinaisons, plus aussi ses œuvres sont durables, plus elles sont belles, utiles, et faites pour parler à jamais au cœur et à l'intelligence de tous les peuples, de tous les âges. En ce qui touche à la saine raison, à la conscience morale, Socrate, Confucius, Platon, Cicéron, Zoroastre, sont unanimes. Séparés sur le reste par tant de différences, tous ils ont travaillé sur cette unique base où repose le genre humain. De même que le voyageur n'a jamais une émotion de joie plus vive qu'en retrouvant à l'improviste les impressions d'une ame qui a senti et pensé comme lui ; il n'en est pas autrement lorsque dans l'histoire de notre espèce, dans tous les siècles, dans tous les peuples, il ne s'élève du fond des plus nobles ames qu'un même écho de vérité et d'amour pour les hommes. Comme aujourd'hui ma raison cherche les rapports des choses, et que mon cœur tressaillit de joie quand je les ai reconnus, de même tout homme honnête les a cherchés avant moi, quoique d'après son point de vue il les ait, selon toute vraisemblance, différemment aperçus et décrits. Là où il s'est trompé, son erreur m'a

servi autant qu'à lui, en m'avertissant de l'éviter. Quand il me conduit à la vérité, qu'il m'instruit, me console, me ravive, il est mon frère, il participe comme moi de la même ame universelle, et boit à la même coupe de vérité, de raison et de justice.

Secondement. Si dans l'histoire entière il n'est pas de spectacle plus imposant que celui d'un homme juste et raisonnable, qui, aux prises avec la fortune, reste le même à chaque époque de sa vie et quelque chose qu'il fasse; au contraire, rien ne nous attriste, rien n'éveille notre pitié comme de reconnaître dans des ames d'ailleurs grandes et généreuses des erreurs d'intelligence que, suivant les lois de la nature, elles ne peuvent manquer d'expier tôt ou tard. Trop souvent nous rencontrons dans l'histoire quelques-uns de ces anges tombés, et nous déplorons la fragilité des formes qui servent d'instrumens à la raison humaine. Quel est le fardeau que l'homme peut porter sans plier sous le poids? Que faut-il sur son chemin pour l'en détourner? Une vaine chimère, une lueur de bonne fortune, un accident éphémère, moins que cela, une vapeur, une lumière qui s'enfuit, l'entraînent dans des labyrinthes ou des abîmes sans issue. D'autres fois, s'ignorant lui-même, il cherche ce qui est au-dessus de ses forces et succombe sous ses entreprises. Quelle secrète amertume,

quand nous apercevons, au milieu de leur gloire, de nobles génies près de dévier du sentier de la raison, de la justice et du bonheur qu'ils n'ont plus la force de poursuive. Derrière eux se tient debout la furie qui les pousse malgré eux à franchir toutes les bornes du juste et de l'honnête. Ils sont alors entre ses mains, et leur vie entière se passera à souffrir des suites d'un égarement passager. Ou bien, lorsqu'enfin la fortune a devancé leurs vœux, et qu'ils se sentent arrivés à son faîte, qu'est-ce que leur ame pressent dans l'avenir, si ce n'est l'inconstance de cette faveur d'un moment et les maux qu'elle leur prépare ? En vain, généreux César, détournas-tu les yeux, quand la tête de ton ennemi vaincu te fut apportée; en vain élevas-tu un temple à Némésis. Déjà tu avais dépassé les bornes de la fortune en franchissant le Rubicon. Tu avais laissé la déesse derrière toi, et ton corps sanglant devait tomber aux pieds de ce même Pompée. Il n'en est pas autrement des institutions des peuples, toujours dépendantes de la raison ou de la folie d'un petit nombre qui sont ou disent être leurs arbitres souverains. Plus d'une fois, celles qui promettaient le plus de fruits, et les fruits les plus nobles, les plus durables, ont été renversées par un satrape aveugle, qui a abattu l'arbre dont il pouvait élaguer quelques branches. Il n'est pas plus facile aux empires qu'aux individus d'at-

teindre un vrai bonheur, sous un monarque ou un despote, dans une aristocratie ou une démocratie; le tyran et le peuple sont l'un et l'autre mal préparés à prévoir de loin les chances de la fortune. Éblouis par l'éclat d'une vaine gloire, par l'éclat d'un nom, ils se précipitent hors des règles de la prudence et de l'humanité, et ne reconnaissent leurs fautes que lorsqu'il n'est plus temps. Tel fut le destin de Rome, d'Athènes, de plusieurs autres nations; tel fut le destin d'Alexandre et de la plupart des conquérans qui ont troublé la paix du monde; car l'injustice détruit toute contrée, comme la folie toute association humaine. Ce sont là les furies dont parlent les poètes : le malheur n'est plus que leur plus jeune frère, le troisième personnage de cet effroyable drame.

Suprême Auteur du genre humain, quelle leçon à la fois simple et difficile as-tu donnée à ta famille adoptive pour sa tâche de chaque jour! La raison et la justice, ils n'ont à apprendre que cela. Qu'ils les mettent en pratique, et bientôt la lumière brille au fond de leurs ames, la bonté dans leurs cœurs, la perfection dans leurs œuvres, le bonheur dans leur vie. En les cultivant et en y restant fidèles, le Nègre peut établir sa société aussi bien que le Grec, le Troglodyte aussi bien que le Chinois. Ajoutez-y l'expérience, et la raison unie à la justice donnera à leurs entreprises une proportion, une beauté et



une consistance réelle. Au contraire, s'ils les méconnaissent, ces premières régulatrices de la vie humaine, sur quelles bases s'appuiera leur fortune, et qui les préservera des puissances ennemies de l'humanité ?

Troisièmement. Il suit également que, lorsque l'équilibre de la raison et de l'humanité a été troublé parmi les hommes, il ne se rétablit guères qu'après de violentes oscillations d'un extrême à l'autre. Une passion exalte la raison, une autre l'abaisse, et les siècles et les années roulent ainsi, ballottés çà et là, avant que l'ordre renaisse. Ainsi, lorsque Alexandre eut détruit l'équilibre de la moitié du monde, l'orage ne s'apaisa que long-temps après sa mort. Ainsi Rome troubla la paix de l'univers pour plus de mille années, et encore il fallut que des flots de peuples sauvages vinssent lui rendre le repos. Au milieu de ces convulsions des empires et des peuples, assurément on ne pouvait rien attendre qui pût ressembler à la marche lente et régulière de la courbe vers son asymptote. La chaîne de la civilisation avec ses contours heurtés, ses angles saillans et rentrans, n'imite pas le cours du ruisseau paisible de la vallée, mais du torrent qui se précipite du haut des Alpes. C'est ainsi que grondent et se brisent les passions humaines. Au reste, il est constant que la constitution entière de notre espèce est faite pour le mouvement d'oscillation.

Notre manière de marcher n'est qu'une chute continuelle de gauche à droite, et pourtant nous avançons à chaque pas; tel est aussi le mode de progression des races d'hommes et des empires. Comme le pendule, les individus parcourent le plus souvent les deux intervalles opposés, avant de se fixer au lieu de repos. Les générations se renouvellent, varient à l'infini, et malgré tous les préceptes de la tradition, le fils s'ouvre lui-même sa propre carrière. Aristote se sépara violemment de Platon, Épicure de Zénon; il fallait qu'après eux une postérité plus calme cherchât avec impartialité à profiter des deux extrêmes. Dans la constitution de l'humanité, comme dans celle de nos corps, l'œuvre du temps ne s'achève ou ne se consolide que par des oppositions nécessaires. Mais, quels que soient les replis et les détours du sol où la raison humaine doit couler à pleins bords, elle jaillit de la source éternelle du vrai, et sa nature s'oppose à ce qu'elle se perde jamais dans son cours. Quiconque boit à sa source, boit la vie et l'immortalité.

En un mot, la raison et la justice reposent sur une seule et même loi, de laquelle dépend la stabilité réelle de tout notre être. La raison observe et compare les rapports des choses, afin de les disposer dans un ordre durable. La justice n'est que la raison dans ses rapports moraux, une formule d'équi-

libre entre des forces contraires, d'où résulte l'harmonie de toute la création. Depuis le soleil qui nous éclaire, depuis tous les soleils de l'univers, jusqu'aux actions humaines les moins importantes en apparence, s'étend une seule et même loi, qui seule conserve tous les êtres et leurs systèmes avec eux ; or cette loi, c'est le rapport des forces *à un ordre et à un repos périodique.*

CHAPITRE IV.

La raison et la justice, d'après les lois mêmes qui leur sont inhérentes, doivent avec le temps se propager de plus en plus parmi les hommes, et fonder l'humanité sur des bases plus durables.

Tous les doutes de l'homme, soit qu'il se plaigne de l'incertitude de sa destinée, soit qu'il méconnaisse le mouvement progressif de l'histoire, viennent uniquement de ce que le voyageur égaré ne porte pas ses regards assez loin. S'il étendait sa vue, s'il comparait impartialement les siècles qui nous sont le mieux connus, s'il pénétrait dans les profondeurs de sa nature, s'il cherchait lentement ce que c'est que vérité et que raison, il croirait aussi fermement à leurs progrès, qu'à la vérité la mieux démontrée. Pendant des milliers d'années l'immobilité du soleil

et des étoiles fixes a été jugée hors de doute ; il a fallu que la découverte du télescope détruise sans retour cette apparente certitude. De même à quelque époque future, en comparant plus exactement les différens âges du genre humain, on n'obtiendra pas seulement une image affaiblie de cette consolante vérité ; malgré tous les désordres apparens, on parviendra à calculer les lois en vertu desquelles le mouvement s'opère dans la nature humaine. Quoi qu'il en soit, sans quitter encore les limites de l'histoire de l'antiquité, je ne ferai plus, de ce point central, que constater quelques principes généraux qui, ainsi que des étoiles fixes, éclaireront nos pas dans le chemin qui nous reste à parcourir.

Premièrement. *Les temps se tiennent entre eux en vertu de leur nature même, entraînant dans leur cours l'enfant des siècles avec ses productions et ses œuvres.*

Que l'on entasse à son gré les sophismes, toujours il restera indubitable que quelques milliers d'années ont changé l'âge de la terre, et qu'en roulant autour du soleil, elle a subi à la longue plusieurs changemens. Nous voyons dans ses abîmes ce qu'elle fut autrefois, et nous n'avons besoin que de regarder autour de nous pour voir ce qu'elle est de nos jours. Le mugissement des eaux primitives a cessé, l'Océan est rentré peu à peu dans son lit. Les fleuves errans se sont encaissés entre leurs rivages.

Les plantes et les animaux ont parcouru une suite de formes progressives, chacun suivant son genre et sa famille. Comme pas un rayon de soleil n'a été perdu sur la terre depuis la création, de même pas une feuille d'arbre, pas une graine de fleurs battue des vents, pas un débris organique, surtout pas un seul acte de quelque être animé n'a été sans résultat dans l'ordre universel des choses. La végétation, par exemple, a augmenté et s'est étendue aussi loin que possible. Chaque espèce d'animaux s'est développée dans les limites entre lesquelles elle était naturellement resserrée par d'autres. Il n'est pas jusqu'aux entreprises insensées ou destructives qui n'aient été, autant que l'industrie de l'homme, un instrument actif dans la main du temps. De nouveaux champs ont reverdi à la place des antiques cités; les tempêtes ont chassé sur leurs décombres la poussière de l'oubli; bientôt il s'est élevé de nouvelles générations qui ont bâti sur leurs ruines. Le Tout-puissant lui-même ne peut empêcher que des effets ne soient des effets; il ne peut faire que la terre soit ce qu'elle était il y a des milliers d'années, comme si ces milliers d'années et toutes leurs conséquences n'eussent jamais été.

D'où il suit qu'il est dans l'espèce humaine un progrès inséparable du progrès des âges, en ce sens au moins qu'elle est fille du temps et appar-

tient à la sphère terrestre. Si le premier père du genre humain reparaissait aujourd'hui au milieu de ses descendans, quel serait son étonnement! Son corps étant formé pour une terre encore jeune, sa constitution, ses idées, sa vie entière, étaient ce que les faisait être l'état de la nature extérieure. Or, on peut croire qu'après six mille ans au moins cet ordre a subi plus d'un changement. Dans plusieurs contrées l'Amérique n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était au temps de Christophe Colomb : deux mille ans encore, et son histoire ressemblera à un roman. C'est ainsi que nous lisons l'histoire du siége de Troie, sans pouvoir retrouver ni ses ruines, ni le tombeau d'Achille, ni l'ombre du demi-dieu. Rien ne serait donc plus utile à l'histoire du genre humain que de recueillir avec discernement, et en observant les différences du temps et du lieu, tous les documens qui nous restent sur l'organisation physique des anciens, sur leur régime alimentaire, sur leurs occupations journalières et le genre de leurs plaisirs, sur les idées qu'ils se formaient de l'amour et du mariage, des vertus et des passions, de la destinée de l'homme et de la vie future. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les courtes périodes de son existence passée, on apercevrait déjà un progrès assez important pour prouver à la fois la jeunesse éternelle de la nature et ses altérations successives. La terre qui nourrit l'homme ne le

nourrit pas seul. Elle presse tous ses enfans sur son sein ; elle les embrasse tous d'une même étreinte maternelle, et quand l'un change, il faut que tous changent en même temps.

Que ce progrès des siècles ait influé sur le caractère et le génie de l'espèce humaine, qui en doute? De nos jours, imaginer, chanter une Iliade ; écrire comme Eschyle, Sophocle et Platon, on ne le peut. Cette première simplicité de l'enfance, cette manière naïve de se représenter les objets, en un mot, l'époque de la jeunesse grecque, est passée. Il en est de même des Hébreux et des Romains ; en retour, nous connaissons une foule de choses dont les Hébreux ni les Romains n'eurent jamais aucune idée. Un jour instruit un autre jour, une année instruit une autre année. La tradition s'est enrichie, la muse de l'histoire parle cent langues, chante sur cent tons différens. En vain cette immense boule de neige que le temps roule à jamais, se grossit de mille objets étrangers, cette confusion elle-même est un enfant des siècles qui n'a pu naître que du mouvement continu d'un seul et même corps. Tout retour vers un âge qui n'est plus, fût-ce même l'année si célèbre de Platon, n'est qu'un rêve impossible à réaliser d'après les idées mêmes de l'espace et de la durée. Nous suivons le flot; mais le torrent, une fois descendu des montagnes, ne remonte plus à sa source.

Secondement. *Ce qui rend ce progrès de notre espèce plus évident encore, ce sont les habitations que l'homme s'est construites.*

Que sont devenus les temps où les peuples habitaient, comme les Troglodytes, le fond des cavernes, où, retranchés derrière leurs murailles, ils regardaient chaque étranger comme un ennemi ? Bientôt et par la conséquence naturelle des choses, malgré l'obstacle des cavernes et des murailles, il fallut que les hommes apprissent à se connaître, puisque tous ensemble ils ne sont qu'une même famille sur une petite planète. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'ils ne se connurent d'abord que comme ennemis, au point de se regarder les uns les autres avec étonnement comme autant de bêtes fauves. Tel était au reste l'ordre de la nature. La faiblesse trembla devant la force, l'imprévoyance devant la ruse, l'opprimé devant l'oppresseur, l'enfant devant l'étranger; mais cet effroi du jeune âge et tous les abus qu'il produisit n'allèrent pas jusqu'à altérer la marche de la nature. L'union entre les nations se cimentait peu à peu, quoique par des moyens aussi grossiers que l'humanité contemporaine. La raison, en s'éveillant, put briser quelques nœuds, mais non détruire le lien qui les formait, encore moins agir comme si les découvertes qui avaient été faites n'eussent pas été faites. Opposez à la géographie telle qu'elle est de nos jours, la géographie de Moïse et d'Orphée, d'Homère

et d'Hérodote, de Strabon et de Pline. De même le commerce des Phéniciens, des Grecs et de Romains, qu'est-il en comparaison du commerce de notre Europe? Ainsi la connaissance de ce qui fut nous sert à comprendre ce qui est, à deviner ce qui sera. L'homme, tant qu'il restera homme, ne se lassera pas de parcourir sa planète, pour la connaître enfin dans tous les sens : ni les tempêtes de l'Océan, ni les naufrages, ni les montagnes de glace, ni les dangers qui entourent les deux pôles n'arrêteront ses pas; dans les temps où la navigation était encore si imparfaite, ils n'ont pu l'empêcher de tenter les entreprises les plus périlleuses. Le feu secret qui lui fait braver ces dangers, c'est celui qui réchauffe son cœur, qui vivifie toute la nature humaine. La curiosité, une soif insatiable de richesses, d'honneurs, de découvertes, le désir vague d'accroître ses forces, de nouveaux besoins, de nouvelles peines inséparables du cours actuel des choses, suffiraient de reste à soutenir son courage, quand la mémoire de ceux qui ont surmonté avant lui ces obstacles, leurs succès et leur gloire ne seraient comptés pour rien. Ainsi la Providence fera servir à son œuvre les bons et les mauvais penchans, jusqu'à ce que l'homme apprenne enfin à connaître son espèce et à agir pour elle. La terre lui a été donnée en présent; il ne la quittera pas qu'il ne se la soit appropriée tout entière, autant du moins

que s'étendent son intelligence et ses besoins. N'est-ce pas aujourd'hui pour nous une étonnante merveille, que la moitié de notre planète nous soit restée pendant tant de siècles aussi inconnue que la face obscure de la lune ?

Troisièmement. *En vertu des lois mêmes de la pensée humaine, son activité n'a été jusqu'ici employée qu'à développer sur un plan plus étendu et à fonder sur des bases plus profondes l'humanité et la culture de notre espèce.*

Quel progrès merveilleux depuis le premier canot qui ait effleuré les vagues de la mer jusqu'au vaisseau européen ! celui qui creusa le premier un tronc d'arbre, et en général tous ceux qui servirent en quelque chose les sciences et les arts utiles à la navigation, furent loin d'imaginer quel effet devait résulter un jour de la combinaison de leurs découvertes. Chacun d'eux obéit isolément à l'impression du besoin ou de la curiosité; mais c'est une loi de l'intelligence humaine, et même en général de toute combinaison, que jamais un essai, une découverte ne seront faits en vain. La première fois qu'un vaisseau européen aborda aux Indes occidentales, les insulaires restèrent stupéfaits devant le monstre. C'était un prodige d'un autre monde, et leur effroi redoubla lorsqu'ils virent des hommes semblables à eux le diriger à leur gré à travers l'étendue des mers. Si, passant de l'étonnement à la réflexion,

ils eussent pu comprendre le rapport des parties au tout, le plan général, et jusqu'au moindre détail de ce monde flottant par la puissance de l'art, combien l'effort de la pensée humaine les eût transportés d'une plus profonde admiration ? Où les Européens n'étendent-ils pas leurs bras au moyen de cet unique instrument ? Où ne les étendront-ils pas dans les âges à venir ?

A cet art il en faut ajouter une foule d'autres qui, découverts dans l'espace de quelques années, ont établi l'empire de l'humanité sur l'air et sur les eaux, sur la terre et dans le ciel. Si nous pensons que quelques nations seulement ont été engagées dans cette lutte intellectuelle, pendant que la plupart des autres languissaient sous le joug des coutumes surannées ; si nous considérons que presque toutes nos découvertes ont été faites dans les premiers âges du genre humain, et qu'il existe à peine une trace, une ruine d'un monument, d'une institution antique, qui ne soit intimement liée aux premiers commencemens de notre histoire, quelle immense perspective ce spectacle de l'activité humaine ne nous fait-il pas présager ponr les âges à venir ! Dans quelques siècles de la culture moderne, dans ces rapides olympiades que le génie de la Grèce a sitôt parcourues, que n'a pas fait le genre humain, que n'a-t-il pas imaginé, inventé, exécuté, ordonné, préparé pour la postérité, et cela non pas dans l'univers

entier, non pas même dans toute l'Europe, mais dans sa plus petite partie ! Admirable fécondité de ces germes que les sciences et les arts ont si libéralement répandus ; ils se nourrissent, se réchauffent, se vivifient les uns les autres. De même que, lorsque la corde d'une lyre est ébranlée, non-seulement toutes celles qui appartiennent à son accord retentissent avec elle, mais que ses tons harmoniques se développent et se répondent d'échos en échos jusqu'à ce que le son expire par degrés insensibles: c'est ainsi que la pensée humaine s'est élevée de créations en créations, quand une fois une de ces touches harmonieuses a été frappée à l'intérieur. Dans un système où tout s'enchaîne, passer à un nouvel accord, c'était autant de fois provoquer une foule innombrable de combinaisons nouvelles.

Mais, dira-t-on, quel usage a été fait de ces arts et de ces découvertes ? La raison pratique et la justice, ou en d'autres termes, la culture et le bonheur de l'espèce humaine, s'en sont-ils enrichis ? Ici, je ne peux que m'appuyer de ce qui a été établi ci-dessus au sujet des désordres de tous les règnes de la création, et répéter qu'en vertu d'une loi naturelle, la fin à laquelle tendent essentiellement toutes choses, la durée, ne peut être atteinte que par l'ordre. Un fer tranchant peut blesser l'enfant qui s'en fait un jouet ; est-ce à dire que l'art qui a effilé et aiguisé ce fer ne soit pas un des plus

précieux pour l'homme! Tous ceux qui manient cet instrument ne sont pas des enfans; et même la douleur apprendra à l'enfant à mieux s'en servir à l'avenir. Or, un pouvoir artificiel dans la main d'un despote, un luxe étranger introduit dans une nation sans lois qui le limitent et le règlent, ne sont pas des élémens moins funestes dans l'ordre social; pourtant le malheur lui-même sert à l'instruction de l'homme, et l'art qui le premier fomenta le luxe et le despotisme, après les avoir ramenés l'un et l'autre à leurs bornes naturelles, les changera tôt ou tard en un bienfait réel. Le soc massif et brut s'effile lui-même par le long usage. Des rouages et des ressorts encore roides et rebelles se perfectionnent par les seules révolutions de l'épicycle. C'est ainsi que dans les forces humaines les abus les plus intolérables tendent d'eux-mêmes à se corriger avec le temps et à servir au bien. Les plus fortes oscillations doivent nécessairement approcher par des mouvemens réguliers du vrai point de repos. Tout ce qui peut se produire dans le genre humain, y sera accompli par l'homme; nous souffrirons pour nos fautes jusqu'à ce que nous apprenions enfin de nous-mêmes, et sans l'assistance miraculeuse de la divinité, à améliorer l'usage de nos facultés.

Il n'est donc aucune raison de douter que tout légitime emploi de l'intelligence humaine puisse et doive nécessairement servir un jour à étendre le

règne de l'humanité. Depuis que l'agriculture est inventée, ni le gland, ni l'homme ne nourrissent plus l'homme. Il a trouvé qu'il vivrait mieux et plus dignement des riches moissons de l'été, que de la chair de ses frères ou des fruits des forêts; conduit ainsi à se soumettre aux lois qu'avaient fondées des hommes meilleurs que lui, après qu'il eut appris à bâtir des maisons et des villes, il cessa d'habiter le fond des cavernes. Protégé par les lois d'une société générale, l'étranger, dans la détresse, ne fut plus exposé à la mort. Le commerce rapprocha les nations; à mesure que ses avantages furent plus généralement reconnus, le meurtre, l'oppression, la trahison, indubitables marques d'ignorance et d'incapacité, diminuèrent par degrés. Chaque conquête des arts utiles assura la propriété de l'homme, épargna ses fatigues, étendit sa sphère d'activité, par conséquent prépara un nouveau champ à la culture et à l'humanité. Combien de monumens conservés par la seule découverte de l'imprimerie! Quel mouvement elle a provoqué dans les idées, les arts, les sciences! Qu'un Européen Kang-Ti tente de nos jours, s'il le veut, d'éteindre pour jamais les lumières des contrées que nous habitons! Si les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Romains eussent possédé cet art, il n'eût pas été si facile à leurs spoliateurs de détruire tant de traces de leur génie, supposé que cela ait pu se faire ja-

mais. Que des peuples sauvages se précipitent sur l'Europe, on verra s'ils triomphent de notre tactique; ne craignons plus qu'un Attila étende ses ravages depuis les bords du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusques aux plaines de la Catalogne. Que des moines, des sybarites, des fanatiques, des tyrans rêvent tant qu'ils voudront un empire qu'ils n'ont plus, jamais ils ne ramèneront la nuit du moyen âge. Or, comme un art, soit humain, soit divin, ne peut produire rien de plus utile, rien de plus grand, que s'il répand en nous la lumière et l'harmonie, surtout lorsque par sa nature même il en assure l'éternelle possession, rendons grâce à l'Auteur des choses d'avoir communiqué au genre humain l'*intelligence*, et avec elle l'*art* qui lui est inhérent; nous avons en eux et par eux le secret et le moyen de conserver l'ordre dans l'univers.

Sur ce fondement, cessons de nous inquiéter, si tant de sublimes théories, même en morale, sont restées si long-temps de pures théories dans l'histoire de notre espèce. Combien de choses l'enfant n'apprend-il pas que l'homme seul peut appliquer! Néanmoins ce n'est pas en vain qu'il les a apprises. Ce que le jeune homme imprévoyant oublie dans le premier âge, il faudra qu'il se le rappelle dans l'âge mûr, ou qu'il l'apprenne une seconde fois; d'où il résulte que, dans la succession toujours nouvelle des formes de l'humanité, il n'est pas une

découverte, pas une vérité recueillie par les siècles qui ne porte son fruit. L'avenir rendra nécessaire ce que le présent dédaigne ; et dans la suite indéfinie des choses, tous les cas se présenteront qui peuvent exercer en quelque manière la pensée humaine. Dans la création nous concevons d'abord une *force* qui produit le chaos, puis la *sagesse* qui y établit l'ordre, puis la *bonté* qui en règle les rapports et les harmonies ; de même le premier état du genre humain ne laisse voir que des forces aveugles. Il fallait que le désordre lui-même enseignât à l'homme les voies de l'intelligence ; et à mesure que celle-ci continue son œuvre, elle reconnaît de plus en plus que la bonté seule peut fonder sa durée, sa perfection, sa beauté.

CHAPITRE V.

Une bonté suprême règle le destin du genre humain, et il n'est pas de plus noble mérite, de bonheur plus pur ou plus durable, que de coopérer à l'accomplissement de ses desseins.

Celui qui, s'arrêtant dans la contemplation de l'histoire au sens extérieur, vient à perdre les traces de Dieu et à douter de la Providence, ne tombe dans cet excès de misère que parce qu'il se borne

à une vue superficielle de son objet, ou plutôt qu'il n'a pas une juste idée de la Providence ; car s'il voit en elle un fantôme que chaque instant fait apparaître, qui ne tend qu'à briser le cours des actions humaines, toujours flottant, toujours changeant au gré de sa volonté et de son caprice, l'histoire, il faut l'avouer, est le tombeau d'une telle Providence, mais un tombeau d'où sort la vérité. Que serait en effet une Providence dont chacun pourrait se servir comme d'un magique talisman dans l'ordre universel des choses, pour exécuter ses aveugles projets ou ses vœux insensés, laissant ainsi l'univers entier sans maître, sans règle, sans loi? Le Dieu que je cherche doit être le même dans l'histoire que dans la nature; car l'homme n'est qu'une petite partie du tout, et son histoire, comme l'histoire de l'insecte, est intimement unie à ce tissu où il passe ses jours. Il faut donc qu'il y prévale un système de lois inhérentes à l'essence même des choses, et dont la divinité est si loin de pouvoir s'affranchir, que c'est en elles et par elles qu'elle se révèle dant tout l'éclat de sa puissance, avec une bonté, une sagesse, une beauté toujours égales. Tout ce qui peut se produire sur la terre s'y produit, selon des règles qui portent en elles leur propre perfection. Quoique nous les ayons développées ci-dessus, nous ne laisserons pas de les reproduire ici derechef, au moins sous les rapports immédiats

qu'elles ont avec l'histoire du genre humain. Au caractère d'une bonté suprême, d'une beauté idéale, elles joignent celui d'une nécessité absolue.

1. Tout ce qui peut vivre sur notre terre y vit réellement; car chaque organisation est un système de forces variées qui se limitent l'une l'autre, et peuvent atteindre d'elles-mêmes leur maximum de durée ; que si elles ne l'atteignaient pas, les forces se sépareraient et formeraient des groupes de genres différens.

2. Au milieu de ces organisations s'élève l'homme, la couronne de la création terrestre. Une foule innombrable de forces concentrées dans son être, ont atteint leur maximum, la raison ; en se coordonnant au centre de gravité, leurs élémens matériels ont formé son corps selon les proportions et les harmonies les plus belles. Ainsi sa destination même, la trace de sa carrière terrestre, les conditions de son bonheur et de sa stabilité, ont été empreintes dans son caractère en traits ineffaçables.

3. Or, ce caractère de l'humanité, c'est la raison; car elle comprend le langage de Dieu dans l'univers, c'est-à-dire, elle cherche par quelle harmonie les choses sont ordonnées entre elles selon leur essence. De là, sa loi intime, inhérente, est de connaître l'existence et la vérité, de classer les créatures suivant leurs rapports et leurs propriétés. Véritable

image de la sagesse suprême, elle remonte aux lois de la nature, aux idées qui, faisant le lien de tous les êtres, ont été déposées par le Créateur dans l'essence de chacun d'eux. Les actes de la raison ne peuvent donc pas être plus arbitraires que les idées de Dieu.

4. Éveillé par ses besoins les plus pressans, l'homme commença à percevoir, puis à examiner les forces de la nature; son but fut seulement de parvenir au bonheur, c'est-à-dire, au légitime emploi de ses forces dans le repos et dans l'action. Il entra en relations avec d'autres êtres, et alors même sa nature fut la mesure de ces rapports: la règle de la justice lui imposa son joug, n'étant elle-même que la raison pratique, la mesure des actions et réactions d'êtres semblables entre eux, et limités l'un par l'autre pour la stabilité de tous.

5. Tel est le principe sur lequel l'humanité repose, en sorte que jamais l'individu ne peut supposer qu'il existe dans l'intérêt d'un autre ou de la postérité. Le dernier des hommes dans la hiérarchie sociale obéit-il à la loi de raison et de justice qu'il porte en lui, il a une consistance réelle, c'est-à-dire il jouit du bien-être et de la stabilité qui le fonde : il est raisonnable, juste, heureux, non par la faveur capricieuse d'une créature ou du Créateur lui-même, mais par les lois d'un ordre naturel, universel, qui ne relève que de soi. S'écarte-t-il des

règles de l'équité, bientôt le châtiment, en naissant de ses fautes, l'oblige de revenir à la raison, à la justice, comme aux lois de son existence et de son bonheur.

6. Sa nature étant composée d'élémens si différens, il est rare qu'il parvienne au bien par le plus court chemin. Il oscille entre deux extrêmes, contraint enfin de s'accommoder à sa condition quelle qu'elle soit, ou de s'arrêter à un terme moyen dans lequel il place son bien-être. S'il se trompe en cela, il en a secrètement la conscience ; et le jour viendra où il expiera ses fautes, jusqu'à ce que ses propres efforts et son retour au bien en effacent les traces, ou que son être, ne trouvant plus d'alimens en soi, défaille avant le terme. La sagesse suprême ne pouvait attacher une plus haute utilité aux peines physiques et morales, et cet ordre est le meilleur de tous.

7. N'eût-il paru sur la terre qu'un seul homme, le but de l'existence humaine eût été accompli en lui, comme il l'a été sans nul doute dans tant d'invividus et de peuples que les circonstances des temps et des lieux ont tenus séparés de la chaîne générale de l'espèce. Or, comme tout ce qui peut vivre sur la terre subsiste, tant que rien ne s'oppose à cet état de permanence, de même l'espèce humaine, aussi bien que toute autre espèce de créature vivante, possède en soi des forces de transmis-

sion qui ont pu et dû se régler et s'ordonner suivant le système universel des choses. Par conséquent, la raison, l'essence de la pensée humaine, et son organe, la tradition, se sont propagés d'âge en âge à travers toute la suite des générations. La terre fut peu à peu occupée, et l'homme devint à chaque époque ce qu'il pouvait être sur la terre dans tel temps et dans celui-là seulement.

8. Ainsi la succession des familles et des traditions fait le lien de la raison humaine; non qu'elle soit dans chaque individu un fragment mutilé du tout, image insaisissable qui, n'existant nulle part et dans aucun sujet, ne remplirait en rien la fin du Créateur, mais dans ce sens seulement que chaque degré, chaque anneau de la chaîne de l'espèce, la porte en soi et la développe à sa manière. Les animaux se succèdent les uns aux autres comme l'homme succède à l'homme; mais de leurs générations, quelque nombreuses qu'elles soient, on ne voit pas s'élever une raison animale. La raison fondant seule la stabilité de l'humanité, sa loi est de se propager comme le caractère même de l'espèce qui, sans elle, cesserait d'être.

9. Dans l'espèce considérée en général, la raison a subi les mêmes vicissitudes que dans les membres individuels; car le tout ne se compose que d'individus. Souvent méconnue par les passions effrénées des hommes, qui s'échauffent par le contact et de-

viennent plus terribles, souvent égarée loin de ses voies légitimes, elle semble pendant de longs siècles endormie sous les cendres. A tant de désordres la Providence n'oppose d'autres remèdes que ceux qui conviennent aux individus ; c'est-à-dire que chaque faute sera suivie d'un mal équivalent, que tout acte de folie, de méchanceté, de dureté, d'injustice, sera son propre châtiment. Or, l'espèce n'apparaissant que dans des corps collectifs et sous des circonstances données, les enfans souffriront des fautes de leurs pères, les peuples de l'aveuglement de leurs chefs, la postérité de l'incurie de ses ancêtres ; que s'ils ne peuvent ou ne veulent corriger le mal, il ne reste qu'à le supporter pendant toute la suite des âges.

10. Sur ce principe, la prospérité du tout est le plus grand bien de l'individu ; car c'est un droit et un devoir pour ceux qui souffrent, de repousser un mal qu'ils peuvent éviter et de l'épargner à leurs frères. La nature ne fait rien pour les rois ou les États, mais beaucoup pour le bonheur de l'homme. Les premiers expient plus lentement leurs vices et leurs actes insensés, parce qu'ils se confient davantage dans l'ordre général, et que les plaintes du pauvre sont long-temps étouffées ; mais le moment arrive où, l'État étant ébranlé à son tour, les convulsions sont d'autant plus violentes qu'elles ont été plus tardives. Dans tout cela les lois de com-

pensation se développent de la même manière que celles du mouvement dans le choc des corps; et le plus grand roi de l'Europe n'est pas moins soumis aux principes naturels de l'espèce humaine que le dernier de ses sujets. Par sa situation même, il devrait donc être porté à les proclamer dans ses actes; car cette puissance, qu'il ne tient que des hommes, il l'a reçue pour devenir par la sagesse et la bonté un dieu-homme sur la terre.

11. Dans l'histoire du genre humain, comme dans la vie des individus les plus imprévoyans, les fautes, les égaremens, se succèdent à l'infini, jusqu'à ce que la nécessité ramène enfin le cœur de l'homme à la raison, à la justice. Tout ce qui peut se manifester se manifeste par les effets que comporte sa nature. Nulle force, pas même la plus aveugle, n'est contrariée dans son action, mais toutes sont subordonnées à ce principe, que les résultats contraires se détruiront l'un l'autre, et que le bien seul restera permanent. Le mal qui détruit un autre mal, se soumettra à l'ordre ou se dévorera lui-même. L'homme raisonnable et l'homme vertueux sont donc l'un et l'autre heureux d'un bonheur immuable dans le royaume de Dieu; car les récompenses que les choses peuvent donner, la raison les dédaigne et la vertu les fuit. Le monde néglige-t-il leurs œuvres, c'est lui seul qui en souffre; que dis-je, ni les passions ennemies, ni les convoitises insensées ne les

étoufferont ; elles triompheront quand leur jour sera venu.

12. Quoi qu'il en soit, la raison humaine poursuit sa marche à travers toutes les générations. Sans se lasser jamais, elle invente des théories qu'elle ne peut appliquer ; elle fait des découvertes que de méchantes mains vont retourner contre elle. L'abus se corrigera lui-même, et, avec le temps, le mouvement infatigable d'une raison toujours croissant fera naître l'ordre du désordre. Si les passions la combattent, elle se fortifie et s'éclaire par la lutte. On l'opprime où je suis, elle s'enfuit où vous êtes, étendant ainsi sa puissance sur la surface entière de la terre. C'est une douce espérance, et non une vaine chimère, de croire qu'à une époque future, partout où habiteront des hommes, là il y aura des hommes sensés, justes, heureux ; heureux non de leurs impressions solitaires et individuelles, mais du bonheur et de la raison de tous.

Ici je m'incline avec respect devant ce tableau des desseins de la nature sur mon espèce en général, car j'y reconnais le plan de l'univers entier. La même loi qui conserve le système du monde, qui forme chaque cristal, chaque ver de terre, chaque flocon de neige, a formé et conservé mes semblables jusqu'à ce jour ; tant qu'il y aura des hommes, elle se posera elle-même comme fondement de leurs progrès et de leur durée. Toutes les

œuvres de Dieu portent en elles-mêmes leur consistance et leur sublime enchaînement ; puisque, dans les limites où elles sont contenues, elles reposent toutes sur une système de forces opposées qu'une énergie intérieure fait concourir à l'ordre et tient en équilibre. Conduit par ce fil, je m'engage sans crainte dans le labyrinthe de l'histoire, et partout je reconnais une divine harmonie : ce qui peut arriver quelque part, arrive; ce qui peut agir, agit. Il n'y a que la raison et la justice qui demeurent ; l'égarement et la folie détruisent eux-mêmes leurs œuvres.

Aussi, lorsque suivant la tradition je vois Brutus, l'épée nue, s'écrier en face du ciel et des astres qui l'éclairent : « Vertu, toi que je croyais quelque chose, « vaine chimère, tu n'es qu'un nom ; » comment reconnaître dans ce cri de détresse le calme assuré du sage ? S'il eût possédé la vraie vertu, il eût trouvé en elle, comme dans un refuge assuré, la récompense du juste, non dans un avenir éloigné toutefois, mais promptement, immédiatement. Au contraire, si sa vertu n'était que le patriotisme d'un Romain, quelle merveille que le plus faible ait cédé au plus fort, le plus lent au plus actif? Le triomphe d'Antoine avec toutes ses conséquences appartenait à l'ordre universel des choses et à la destinée naturelle de Rome.

Or, je le demande, en est-il autrement de tous les

cœurs justes qui se plaignent si souvent parmi nous que leurs œuvres sont méconnues, qu'une force grossière, la haine et l'esclavage dominent sur la terre, et que le genre humain tout entier est en proie à ses passions et à son aveuglement. Que le génie de leur intelligence leur apparaisse et leur demande avec bonté : si leurs vertus sont, comme elles doivent être, unies à cette force de raison et d'activité, sans lesquelles il n'est pas de vertus. Chaque effort, à vrai dire, ne réussit pas toujours, quelle que soit l'occasion; agis pourtant de ton mieux, afin qu'il réussisse, et prépare, autant qu'il est en toi, son temps, son lieu, surtout cette stabilité intérieure, d'où naît le seul bien, le seul beau. Des forces aveugles ne peuvent être réglées que par la raison : mais il faut un contre-poids actif, c'est-à-dire, la prudence, le zèle et toute la puissance du bien, pour les ramener à l'ordre et les maintenir sous ce joug salutaire.

Le plus beau rêve de la vie future est d'imaginer qu'un jour nous jouirons dans une intimité fraternelle du commerce de tous les sages, de tous les justes, qui ont bien mérité du genre humain, et, parvenus aux régions où nous aspirons, ont emporté avec eux la douce récompense qui suit des travaux accomplis : jusqu'à un certain point, l'histoire nous ouvre dès à présent l'entrée de ces bocages de l'Élysée, et nous initie aux en-

tretiens, à la douce familiarité des justes et des sages de tous les temps. Ici Platon médite près de moi! Là j'entends les questions bienveillantes de Socrate, et je partage sa dernière heure. Quand Marc-Antonin converse en secret avec son cœur, il ne sait pas qu'il parle aussi au mien; et le pauvre Épictète a tracé pour moi des ordres plus impérieux que ceux des rois: dans leur détresse, Tullius, Boèce, me confient le secret de leurs vies, leurs chagrins et leurs consolations. Puissance du cœur de l'homme, si vaste et si bornée, toujours renaissante et toujours uniforme dans ses désirs et dans ses passions, dans ses faiblesses et dans ses fautes, dans ses espérances et dans ses égaremens! Mille fois le problème de l'humanité a été résolu autour de moi, et partout le résultat des efforts de l'homme est le même: « La justice et la raison, « voilà ce qui constitue l'essence de notre espèce, « sa destination et son but. » Ne demandez pas à l'histoire humaine une plus noble réponse: elle nous dévoile les conseils de la destinée, et nous enseigne malgré notre néant, à agir conformément aux lois éternelles de Dieu. En plaçant sous nos yeux les suites funestes de chaque erreur, elle nous marque les limites de notre étroite sphère dans ce grand système, où la sagesse et la bonté, opposées à des forces aveugles, tirent l'ordre du chaos, sans cesser jamais de triompher dans la lutte.

Jusqu'ici nous avons erré péniblement à travers le champ obscur qu'ont foulé les anciens peuples. Maintenant que nous apercevons enfin un nouveau jour naissant, cherchons quelle moisson ont produit dans la succession des âges ces germes de l'antiquité. Rome a détruit l'équilibre des nations ; elle a épuisé de sang tout un monde. A la place de cet équilibre détruit, quel nouveau système va s'établir ? quelle créature nouvelle s'élèvera des cendres de tant de nations ?

LIVRE XVI.

En approchant des anciens peuples du Nord, de ceux qui nous ont légué leurs institutions et leurs mœurs, c'est-à-dire, de nos ancêtres pour la plupart, rien n'est plus inutile, je pense, que de faire l'apologie de l'esprit de vérité. Que servirait, en effet, de parler avec indépendance des Africains et des Orientaux, s'il fallait altérer ou cacher notre opinion, sitôt qu'il est question de ces peuples qui nous tiennent de plus près que tous ceux dont les cendres reposent par-delà les Alpes et le Taurus; l'histoire vit de vérité, et plus qu'elle la philosophie de l'histoire du genre humain a besoin de l'amour impartial du vrai.

La nature elle-même a séparé cette contrée par une muraille de rochers connus sous les noms de Mous-Tag, d'Altaï, de Kizig-Tag, d'Ourals, de Caucases, de Taurus, d'Hémus; enfin, par les monts Krapacks, par les géans des Alpes et par les Pyrénées. Au nord de ces barrières, les habitans d'un autre sol, d'un autre climat, devaient infailliblement prendre une forme, un caractère presque entièrement inconnus des peuples du Midi; puisque c'est en traçant les contours des montagnes que la nature a établi sur

la terre les différences les plus frappantes. C'est là qu'elle repose sur son trône éternel, qu'elle distribue les fleuves aux vallées, les saisons à l'année, réglant avec les climats les besoins, souvent même la destinée des peuples. Si donc on nous raconte que par-delà ces montagnes, des nations, après avoir habité pendant des siècles ou des milliers d'années les immenses plaines de sable et de sel de la Tartarie, ou les forêts et les bruyères de l'Europe septentrionale, ont introduit dans les contrées les plus polies de l'antiquité grecque et romaine, un caractère vandale, gothique, scythe, tartare, dont on aperçoit encore les traces en Europe, nous n'en serons nullement étonnés; surtout, loin de nous attribuer faussement à nous-mêmes cet éclat mensonger d'une culture trop vantée, nous chercherons, comme Renauld, à reconnaître notre image dans le miroir de la vérité; et si nous portons encore sur nous les ornemens et le clinquant de la barbarie de nos pères, notre gloire sera de les échanger contre la culture et l'humanité, seule parure qui puisse embellir notre espèce.

Mais, avant de pénétrer dans l'intérieur de cet édifice si célèbre sous le nom de république européenne, et qui par ses effets est devenu sur la terre entière un objet d'étonnement ou d'épouvante, cherchons quels furent les peuples qui, activement ou passivement, ont contribué à ériger ce

temple gigantesque. Il est vrai que notre histoire du Nord compte à peine quelques pages : chez les peuples les plus connus elle ne remonte pas au-delà des Romains ; et ce que nous savons de ces nations barbares ou nomades est ce que l'homme se rappelle de sa naissance ou de ses premières années. A peine s'il reste quelques débris des plus anciennes au fond des montagnes, dans des réduits cachés, dans quelques contrées agrestes et presque impénétrables, où cependant leur origine est encore indiquée par des traces de leurs langues, de leurs traditions, de leurs mœurs. Ceux qui les ont conquis se sont partout emparés des territoires les plus fertiles et les plus étendus ; sils n'en ont pas été chassés par d'autres, ils les possèdent encore par le droit de la guerre qu'ils tiennent de leurs ancêtres, et les gouvernent à la manière tartare ou avec plus d'équité, selon les règles si lentement acquises de la justice et de la politique. Adieu, douces contrées, heureux rivages de l'Inde, de l'Asie, de la Grèce et de l'Italie ; si jamais nous vous revoyons, ne cherchez plus en nous que des conquérans du Nord.

CHAPITRE PREMIER.

Les Basques, les Gallois et les Cimbres.

De cette foule de tribus qui ont habité jadis la péninsule ibérique, celle des Basques a seule survécu depuis la plus haute antiquité : dispersés au pied des Pyrénées, ils ont conservé jusqu'à ce jour leur langue originale, l'une des plus anciennes du monde. Peut-être ont-ils occupé jadis une grande partie de l'Espagne, comme semblent l'indiquer beaucoup de noms de fleuves et de villes de cette contrée, malgré les altérations qu'ils ont subies[1]. Il paraît que c'est à eux que nous devons le mot *silber*[2], c'est-à-dire le nom du métal qui, avec le fer, a été l'instrument de la plupart des révolutions de l'Europe et du monde. Selon la tradition, l'Espagne fut en effet la première contrée de l'Europe qui exploita ses mines; placée sous la main des Carthaginois et non loin des Phéniciens, ce fut le premier Pérou pour les premières nations commerçantes de cette partie du monde. Les peuples que nous connaissons sous

1. Voyez *Investigaziones historicas de las antiquedades de Navarra*, por Moret; *Pamplona*, 1665, *lib. I.* Oihenarti, *Notitia utriusque Vasconiæ*; *Par.*, 1638, *lib. I*; et surtout Larramendi *Diccionario trilingue*, *de las perfecciones de el Bascuence*, *P. II.*

2. Argent.

les noms de Vascons et de Cantabres, nous apparaissent dans l'histoire de l'antiquité vifs, actifs, courageux, passionnés pour la liberté. Ils accompagnèrent Annibal en Italie, et les poètes romains ne prononcent leurs noms qu'avec une sorte de terreur. Aidés des Celtes espagnols, ce sont eux qui firent coûter si cher aux Romains la conquête de cette contrée. Auguste fut le premier qui put en triompher, et encore seulement en apparence, puisque tous ceux qui ne voulurent pas être esclaves, s'enfuirent dans les montagnes. Lorsque les Vandales, les Alains, les Suèves, les Goths et d'autres nations teutoniques s'écoulèrent comme un torrent au pied des Pyrénées, en fondant à la hâte quelques royaumes dans le voisinage, ce peuple, toujours brave, toujours infatigable, fit assez voir que son courage n'avait point été abattu sous le joug des Romains; plus tard, quand Charlemagne, après avoir battu les Sarrasins en Espagne, revint par leur pays, il les trouva semblables à leurs pères; et ce furent eux qui, par leur attaque imprévue, décidèrent la déroute de Roncevaux, si fameuse dans les romans du moyen âge, et où périt le grand Roland. Aussi redoutables aux Francs en Espagne et en Aquitaine, qu'ils l'avaient été jadis aux Suèves et aux Goths, nul effort ne leur coûta pour arracher leur patrie des mains des Sarrasins, et jusques dans les siècles les plus barbares ils conservèrent leur

caractère, même sous le joug des moines. Quand enfin, après une longue nuit, l'aurore de la science brilla sur l'Europe, la poésie des Provençaux réfléchit en quelque sorte ses rayons les plus doux sur ce pays, qui devait un jour donner à la France plus d'un heureux génie. Espérons que bientôt la langue, les mœurs, l'histoire d'un peuple si intéressant et si actif nous seront mieux connues ; et ce qu'a fait un Macpherson pour les Gallois, sans doute un second Larramendi le fera pour les Basques, en rassemblant les débris dispersés de leur génie national [1]. Probablement elle s'est conservée parmi eux, la tradition de cette célèbre bataille de Roland, qui, illustrée par l'épopée monacale de l'archevêque Turpin, a donné naissance dans le moyen âge à tant de romans et de poëmes ; au moins leur pays, comme les remparts de Troie, a-t-il rempli long-temps l'imagination des peuples d'une foule d'aventures qu'on croyait véritables.

Les Gallois, qui sous le nom de Celtes et de Gaulois, furent toujours plus renommés que les Basques, n'eurent pas au reste un destin différent.

---

1. Larramendi, dans l'ouvrage prolixe que nous venons de citer sur les perfections de la langue basque, ne pouvait songer à rien de semblable, §§. 18 — 20. L'histoire de la poésie espagnole de Dieze, p. 111, prouve d'ailleurs que le même reproche s'applique à son *Arte del Bascuence*, et peut-être tout ce qui restait de ces monumens est-il perdu aujourd'hui.

Possesseurs en Espagne d'une contrée aussi étendue que fertile, ils la disputèrent avec gloire aux Romains; dans les Gaules, auxquelles ils donnèrent leur nom, ils fatiguèrent dix ans le génie de César, et non-seulement dans la Grande-Bretagne ils coûtèrent à ses successeurs de plus longs efforts, mais des efforts inutiles, puisqu'enfin l'île ne fut pas conquise et qu'il fallut l'abandonner. Outre cela, leurs tribus et leurs colonies occupaient les lieux qu'elles ne remplissaient pas dans l'Helvétie, dans l'Italie supérieure, dans le Midi de l'Allemagne le long du Danube jusqu'à l'Illyrie et la Pannonie. Dans les premiers temps, les Romains n'eurent pas d'ennemis plus redoutables. Leur Brennus mit Rome en cendres, et étouffa presque au berceau celle qui ne devait en sortir que pour conquérir le monde. Quelques tribus pénétrèrent en Thrace, en Grèce et en Asie mineure, où elles se rendirent plus d'une fois formidables sous le nom de Galates. Mais où la nation s'établit vraiment d'une manière plus durable, et non sans quelque apparence de culture, ce fut dans les Gaules et les îles britanniques. C'est là que se célébraient ses fêtes mystérieuses, et que régnaient les chefs des Druides; là se formèrent au fond des bruyères ces institutions dont l'Angleterre, l'Irlande et les îles voisines montrent encore les monumens dans d'énormes monceaux de pierres; comme les pyramides d'Égypte, qui sait combien

de milliers d'années ces monumens doivent durer encore, et si jamais ils cesseront d'être des énigmes pour la postérité ? Une forme de constitution civile et militaire, que ces peuples seuls connaissaient, subsista parmi eux jusqu'au temps où les Romains la détruisirent à la suite des discordes qui divisaient les chefs. Ils avaient sur la nature et sur les arts toutes les idées que leur condition pouvait leur suggérer ; encore moins manquaient-ils de ce qui fait l'ame des peuples barbares, de chants et de poëmes. Dans la bouche de leurs bardes, ces hymnes servaient à célébrer les exploits et la valeur des ancêtres [1]. A côté de César et de ses armées resplendissantes de tout l'éclat de la culture romaine, ces

---

1. Sans parler ici de ce qui a été recueilli ou inventé, touchant les Celtes, par d'anciens écrivains, tels que Pelletier, Pezron, Martin, Picard, etc., ni de ce qui a été avancé sur l'origine et les institutions des habitans indigènes des îles britanniques par des Anglais, des Écossais, des Irlandais, tels que Barrington, Cordiner, Henry, Jones, Macpherson, Maitland, Lhwyd, Owen, Shaw, Valencey, Whitaker, etc., nous pouvons nous hasarder à citer un ouvrage allemand où la critique est certainement appliquée avec autant de fermeté que dans aucun de ceux que nous venons de nommer : c'est l'Histoire de la Grande-Bretagne, par Sprengel (continuation de l'Histoire universelle, t. XLVII). Dès le commencement il relève sans effort une foule d'anciennes erreurs concernant les Gallois et les Cimbres. L'auteur donne d'ailleurs, suivant son habitude, en peu de mots une idée juste et précise des monumens historiques des Bretons.

nations semblent, il est vrai, des hordes à demi sauvages ; mais comparées à d'autres peuples du Nord, même à diverses tribus germaniques, on s'étonne de voir combien elles leur sont supérieures par la finesse, les qualités déliées du caractère, surtout par l'amour des arts, par les progrès des idées et des institutions politiques ; car si le caractère national dans nos contrées est encore en plusieurs points tel que l'a peint Tacite, de même, malgré les changemens des siècles et des races, les Gaulois de César sont encore reconnaissables dans les Gaulois de nos jours. Il est vrai que des branches si nombreuses et si étendues d'une même souche ont dû nécessairement différer l'une de l'autre, suivant le temps, le lieu, les rencontres particulières, les divers degrés de civilisation ; et l'on s'explique sans peine comment le Gallois sur les grèves de l'Irlande, ou sur les âpres sommets de l'Écosse, a conservé si peu de ressemblance avec les peuples gaulois ou celtibères qu'ont amollis le voisinage des villes et le commerce des nations plus polies.

L'histoire des Gallois se termina tristement au sein de leurs vastes territoires. Suivant les traditions les plus anciennes, des deux côtés du détroit ils avaient pour voisins les Belges ou les Cimbres, qui paraissent les avoir envahis de toutes parts ; des deux côtés ils furent conquis d'abord par les Romains, ensuite par divers peuples teutoniques : souvent

opprimés par ces derniers avec la plus aveugle violence, abattus, chassés, exterminés, leur langue même n'a survécu que sur les frontières de leur patrie, en Irlande, dans les Hébrides, et au fond des bruyères de l'Écosse. Goths, Francs, Bourguignons, Allemands, Saxons, Northmans, d'autres nations encore, mêlées et confondues sur leur sol, s'en sont emparés maintes fois, ont détruit leur langue et effacé leur nom.

Quoi qu'il en soit, l'oppression n'a point réussi à faire disparaître de la surface de la terre tous les monumens où respire le caractère de ce peuple. Plus douce, plus triste, plus touchante que l'accord d'une harpe, une voix s'échappe d'un tombeau, c'est la voix d'Ossian, fils de Fingal, et de quelques-uns de ses compagnons. Non-seulement elle nous retrace, comme dans un miroir magique, le souvenir des temps passés, mais les impressions de tout un peuple, ses émotions, son génie, ses rapports avec le temps et le lieu, retentissent avec elle dans nos ames et font battre nos cœurs. Ossian et ses frères nous en disent plus sur l'état intérieur des anciens Gallois, que ne pourrait faire un historien; outre qu'ils sont de véritables apôtres de l'humanité, telle qu'elle existe même dans les formes les plus simples de la société humaine. L'ame renvoie à l'ame un son plaintif, et chaque corde qui frémit est un accent de douleur. Ce qu'Homère

a été pour les Grecs, Ossian aurait pu l'être pour les Gallois, si la Calédonie eût été la Grèce et Ossian Homère ; mais, pendant que sous un ciel brumeux, errant dans un désert, sur des rochers couronnés de nuages, ses chants ne retentissent que des cris de détresse d'un peuple opprimé et mourant, et que son génie s'élève du tombeau de ses pères, semblable à un flambeau funèbre, Homère, né dans l'Ionie, au milieu d'un peuple plein de jeunesse et d'avenir, environné d'îles et de tribus florissantes, décrit aux premiers rayons du jour, sous un autre climat, dans une autre langue, les objets qui se présentent à ses yeux sous ces formes distinctes, lumineuses, éclatantes, dont tant d'autres génies s'emparèrent après lui. De là il est certain que, chercher un Homère grec dans les montagnes de la Calédonie, c'est mal choisir le lieu. Et pourtant, résonne, résonne encore, harpe mystérieuse d'Ossian ; heureux cent fois celui qui prête l'oreille à tes tendres accords [1] !

Le nom même des Cimbres prouve qu'ils habi-

1. Pendant que deux nations, les Écossais et les Irlandais, se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à Ossian et à Fingal, on s'étonne que ni l'une ni l'autre ne s'empresse de justifier ses droits en publiant les plus beaux poëmes d'Ossian avec le *chant original*, que le peuple paraît avoir conservé. Il serait difficile de les inventer à plaisir ; et ces poëmes, en paraissant dans l'idiome natif, suivis d'un glossaire et de quelques notes convenables, non-seulement se serviraient de preuves à



taient des montagnes; et supposé qu'ils fussent les mêmes que les Belges, nous les rencontrons le long des bords occidentaux du Rhin, depuis les Alpes jusqu'à son embouchure; peut-être aussi s'étendirent-ils jadis jusqu'à la Chersonèse cimbrique, qui, selon toute vraisemblance, était dans l'origine une contrée beaucoup plus étendue. Refoulés peu à peu sur les rivages de la mer par les tribus germaines qui les harcelaient incessamment, ils poussèrent à leur tour les Gallois dans la Grande-Bretagne et s'emparèrent bientôt des côtes orientales et occidentales. Comme d'ailleurs leurs tribus communiquaient entre elles des deux côtés de la mer, et qu'elles étaient moins inexpérimentées que les Gallois dans plusieurs arts, rien ne convenait mieux à leur situation que d'exercer la piraterie. Il paraît néanmoins qu'ils étaient plus sauvages que ces derniers, et les progrès qu'ils firent sous le joug des Romains furent presque nuls. Dès que leurs maîtres eurent abandonné l'île, ils tombèrent dans un tel état de barbarie et de faiblesse, qu'ils

eux-mêmes, mais aussi nous feraient mieux connaître la musique, la langue, la poésie des Gallois, que les savantes leçons de leur Aristote, Blair. Les compatriotes du poète trouveraient dans une semblable *Anthologie gallique* une sorte d'ouvrage classique, où se conserveraient à jamais les plus beaux modèles de la langue; les étrangers profiteraient de ces inspirations, et ce livre aurait toujours une haute importance pour l'*histoire de l'humanité*.

furent obligés tantôt de les rappeler à leur secours, tantôt d'engager à leur solde une armée de Saxons. Les excès que commirent ces mercenaires germains passent toute croyance : dispersés en hordes, ils ravagèrent le pays par le feu et par l'épée ; ni les hommes ni les choses ne furent épargnés. La contrée fut changée en désert, et à la fin nous voyons ceux des malheureux Cimbres qui ne furent pas exterminés, se réfugier à la pointe occidentale de l'Angleterre ; dans les montagnes du pays de Galles et de Cornwaille, et fuir jusqu'en Bretagne.

Rien n'égale la haine que les Cimbres conçurent contre le traîtres qui les avaient asservis ; loin de s'éteindre, elle s'alimenta sourdement, pendant de longs siècles, jusque dans les antres des montagnes où ils étaient enfermés. C'est là qu'ils conservèrent, avec leur indépendance, le caractère natif de leur langue, leur gouvernement et leurs mœurs, dont nous retrouvons quelques traits principaux dans l'ordonnance qui réglait la cour des rois et des officiers [1]. Mais, enfin, le temps de leur destruction arriva. Le pays de Galles fut conquis et joint à l'Angleterre. Il n'y resta des Cimbres que leur langue, qui s'y conserve encore de même qu'en Bretagne ; mais si bien mutilée et corrompue, qu'il faut se hâter de retenir au moins son caractère dans des

1. Sprengel, *Geschichte von Grossbritannien*, p. 379 — 392.

livres [1]; car, de même que toutes les langues qui ont appartenu à des peuples opprimés et détruits, elle périra infailliblement, et d'abord en Bretagne, comme il est vraisemblable. Selon le cours naturel de l'histoire, les caractères des peuples s'effacent peu à peu; leurs traits s'altèrent à la longue, et, confondus dans le creuset du temps, sans formes et sans vie, ils y perdent jusqu'à leurs noms, ou s'y purifient pour recevoir une empreinte nouvelle.

Au reste, les Cimbres ne nous ont laissé rien de plus remarquable, rien qui ait agi plus fortement sur l'imagination des hommes, que la tradition du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde. D'après la nature des choses, il se passa long-temps avant qu'elle fût écrite, et encore elle ne reçut son coloris romanesque qu'après les croisades. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle naquit chez les Cimbres; car le roi Arthur régnait dans le comté de Cornwaille, et là, comme dans le pays de Galles, son nom est cent fois répété dans les traditions populaires. Embelli plus tard par le génie créateur des Normands, ce conte reçut vraisemblablement sa première forme en Bretagne, où habitait une colonie de Cimbres; de là il s'étendit, avec

1. Voyez Borlase, Bullet, Lloyd, Rostreuen, Le Brigant, la traduction de la Bible, etc.; les traditions poétiques du roi Arthur et de ses chevaliers n'ont cependant été jusqu'ici que très-imparfaitement étudiées dans leurs formes originales.

une foule d'ornemens nouveaux, en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, et pénétra même dans la poésie plus polie des temps modernes. Il s'y mêla des fables orientales que les légendes sanctifièrent de leurs pieux commentaires. Ainsi naquit par degrés, sous la puissance de l'enchanteur Merlin (Gallois d'origine), cette foule merveilleuse de chevaliers, de géans, de fées et de dragons, qui pendant tant de siècles ont fait les délices des chevaliers et des femmes. Dans quel temps précis ce roi Arthur a-t-il vécu? Question aussi difficile qu'inutile; mais que l'on recherche les fondemens, l'histoire et l'influence de ces traditions poétiques dans toutes les nations et tous les âges où elles ont dominé, qu'on les place sous leur jour véritable comme un simple phénomène de l'humanité contemporaine, voilà, après les beaux travaux qui ont été faits dans ce sens, une glorieuse aventure à tenter, non moins instructive toutefois que divertissante. [1]

1. On trouve quelques matériaux utiles dans l'Essai de Thomas Warton sur l'origine de la poésie romanesque en Europe, par lequel il a fait précéder son Histoire de la poésie anglaise; mais comme il suit évidemment un système faux, il faudrait donner à tout l'ensemble une autre forme. On pourrait recueillir des données suffisantes dans Percel, ainsi que dans la nouvelle *Bibliothèque des romans*, dans les notes des Anglais sur Chaucer, Spencer, Shakspeare, dans leur archéologie, dans les remarques de Dufresne et d'autres sur

CHAPITRE II.

Les Finois, les Lettoniens et les Prussiens.

Les peuples que nous appelons Finois, et auxquels ce nom n'est pas moins étranger que celui de Lapons à l'une des branches de cette même race (car ils s'appellent eux-mêmes *Suomi*), s'étendent même encore de nos jours à l'extrémité septentrionale de l'Europe, le long des côtes de la Baltique, et même jusqu'en Asie. Dans les premiers temps il est certain qu'ils occupaient en tous sens un plus vaste territoire : outre les Lapons et les Finois, cette même souche comprenait en Europe les Ingres, les Esthoniens et les Livoniens; ceux qui lui étaient alliés de près sont les Syrans, les Permiens, les Wogouls, les Wotiaks, les Tchérémisses, les Morduins, les Ostiaks Condisques, et, si on compare les langues, les Hongrois-Madgiares ont encore la même origine.[1]

---

différens anciens historiens. Une histoire rapide, écrite par Sprengel, rétablirait l'ordre dans ce chaos et y répandrait sans doute une vive lumière.

1. Büttner, *Vergleichungs-Tabellen der Schriftarten* (Tables comparées des modes d'écriture); Gatterer, *Einleitung zur Universalhistorie* (Introduction à l'histoire universelle), Schlœtzer, *Allgemeine nordische Geschichte* (Histoire générale du Nord). Ce dernier ouvrage, renfermé dans le volume XXXI de la continuation de l'Histoire universelle, contient d'importantes

Quelle portion de la Norwége et de la Suède les Finois ont occupée jadis, on l'ignore jusqu'ici; ce que nous savons, c'est qu'ils furent incessamment refoulés par les Germains scandinaves vers les frontières du Nord, où ils sont encore relégués. Leurs tribus semblent avoir été plus actives sur les côtes de la mer Blanche et de la Baltique, puisqu'ils exerçaient la piraterie et se livraient à un petit commerce. Dans la Permie ou Biarmie ils avaient élevé avec une magnificence barbare un temple à leur idole Jumala. C'est là d'ailleurs que les aventuriers de l'Allemagne du Nord se rendirent en plus grand nombre, pour faire des échanges, pour piller et lever des tributs. Toutefois, si jamais cette race d'hommes ne sont arrivés d'eux-mêmes à un état complet de maturité, la faute en est, non à leurs facultés, mais à leur situation : ils n'étaient pas guerriers comme les Germains; car, de nos jours même, après de si longs siècles d'oppression, toutes les traditions, tous les chants populaires des Lapons, des Finois et des Esthoniens témoignent de leur génie pacifique. N'y ayant d'ailleurs aucun lien entre la plupart de leurs tribus, souvent même nulle forme d'institution politique, il arriva, ce qui était infaillible, lorsqu'ils furent heurtés par d'au-

recherches sur l'origine et l'histoire ancienne des peuples du Nord. Il fait vivement désirer un recueil des divers travaux du même genre de Ihre, Suhm, Lagerbring.

tres peuples, que les Lapons furent chassés vers le pôle Nord, les Finois, les Ingres, les Esthoniens, réduits en esclavage; les Livoniens presque exterminés : tel fut le sort des nations des bords de la Baltique ; il n'est pas de page plus triste dans l'histoire de l'humanité.

Les seuls peuples de cette race qui se soient rangés parmi les conquérans, sont les Ougres ou Madgiares. Il paraît qu'ils s'établirent d'abord sur le territoire des Baskirs, entre le Volga et le Jaïk ; ils y fondèrent même, entre la mer Noire et le Volga, un royaume hongrois, qui se démembra presque aussitôt. Plus tard, les Khazares les soumirent ; les Petchénègues les dispersèrent comme ils fondaient le royaume des Madgiares sur les frontières de la Perse, et que, malgré les attaques furieuses des Bulgares, ils pénétraient en Europe divisés en sept hordes. Refoulés par ces derniers, l'empereur Arnolphe les appela à son secours contre les Moraves. De la Pannonie, ils courent en Moravie, en Bavière, dans la haute Italie, qu'ils ravagent impitoyablement. Ils renversent tout dans la Thuringe, la Saxe, la Franconie, le pays de Hesse, la Souabe, l'Alsace, la France, et enfin l'Italie. Ils imposent un tribut honteux aux empereurs d'Allemagne ; après cela des pertes fréquentes, et les défaites complètes de leurs armées en Saxe, en Souabe, en Westphalie, les affaiblirent tellement, que les Allemands n'eurent

plus rien à craindre d'eux, et que la Hongrie elle-même fut jointe aux Domaines apostoliques. Aujourd'hui qu'ils sont mêlés à des Slaves, à des Germains, à des Valaques et à d'autres peuples, ils ne composent que le plus petit nombre des habitans, et dans peu de siècles leur langue sera probablement éteinte.

L'origine des Lithuaniens, des Courlandais et des Lettons reste couverte d'obscurité; ils est probable qu'ils furent refoulés peu à peu jusque sur les rivages de la Baltique. Quoique leur langue ait été mélangée, elle conserve encore un caractère particulier, et semble fille d'une mère qui elle-même est sortie de contrées plus éloignées. Au milieu des peuples germains, slaves et finois qui l'entouraient, la paisible race lettonienne ne pouvait s'étendre librement, encore moins se polir et s'éclairer, comme ses voisins les Prussiens; ce qui la rend digne d'intérêt, ce sont les malheurs que lui causèrent, ainsi qu'à tous les habitans de ces côtes, les violences des Polonais nouvellement convertis, des chevaliers teutons et de tous ceux qui vinrent à leur secours. Le sang qui coula dans ces guerres longues demi-sauvages, où l'humanité fut tant de fois outragée, ne se tarit qu'après que les anciens Prussiens eurent été presque détruits, et les Courlandais et les Lithuaniens réduits à un état d'esclavage qui devait durer jusqu'à nos jours.

Peut-être se passera-t-il des siècles avant que ce joug ne soit brisé ; et au lieu de la patrie et de la liberté, que ces peuples ont perdues par la plus violente injustice, ils reçoivent en retour les lentes leçons de l'humanité, qui les préparent peu à peu à l'usage d'une liberté meilleure.[1]

Jusqu'ici nos regards n'ont rencontré que des peuples dépossédés, opprimés, mourans ; il est temps de rechercher quels furent ceux qui consommèrent leur ruine.

---

1. Il est à désirer que nous ayons bientôt une histoire rapide du peuple prussien, pour laquelle Hartknoch, Prætorius, Lilienthal, etc., ont déjà tant fait ; peut-être est-elle écrite déjà, quoiqu'elle ne soit pas parvenue à ma connaissance. Sans presque un seul encouragement d'aucun genre, ce petit coin de la terre a fait beaucoup pour son histoire et celle des nations voisines : le nom seul de Bayer tient lieu d'un grand nombre. Il est surtout important d'examiner avec la souche même de ce peuple, l'ancienne constitution prussienne, établie sur les bords de la Vistule, laquelle rappelle encore le nom de son fondateur Widevut et d'un chef de Druides Kriwe. Pour l'histoire de la Livonie, les noms de Arndt, de Hupel, sont assez connus.

CHAPITRE III.

Des nations germaniques.

Nous touchons maintenant à ces peuples qui, par la force et la grandeur de leur corps, par leur esprit guerrier, leur goût chevaleresque pour les exercices militaires, hardis, entreprenans, infatigables, mettant leur gloire à suivre en troupes leurs chefs, sans savoir dans quel lieu, se partageant entre eux comme un butin les terres soumises, fiers surtout d'étendre avec leurs conquêtes le domaine des institutions germaniques, ont plus fait que tous les autres peuples ensemble pour le bien et pour le mal de cette partie du monde. Des bords de la mer Noire, les armes des Germains portèrent la terreur dans toute l'Europe. D'abord un empire gothique s'établit depuis le Volga jusqu'à la Baltique : dans la Thrace, la Mésie, la Pannonie, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, et jusqu'en Afrique, on voit à diverses époques pénétrer différentes tribus germaniques qui y fondent des États. C'est par elles que les Romains, les Sarrasins, les Gallois, les Cimbres, les Lapons, les Finois, les Esthoniens, les Sclavons, les Courlandais, les Prussiens, furent chassés de leurs territoires, que bientôt elles se disputent entre elles. Non contentes de fonder tous les empires de l'Europe, elles y introduisent leurs lois et

leur hiérarchie sociale. Rome, attaquée maintes fois, est presque toujours prise et saccagée; Constantinople leur est quelque temps soumise; Jérusalem devient une monarchie chrétienne : après cela, il faut encore que cette race d'hommes régisse plus ou moins les quatre parties du monde, tant par les mains des princes qu'ils ont établis sur presque tous les trônes d'Europe, que par les empires qu'ils ont fondés, tant par leur puissance sociale, que par leur industrie et leur commerce; mais s'il n'est pas d'effet sans cause, nous devons trouver un fil dans cette immense succession d'événemens et d'idées.

1. *Ces causes ne sont pas seulement dans le caractère de la nation ; sa situation tant physique que politique, d'innombrables circonstances qui ne se sont trouvées ainsi réunies dans aucun autre peuple du Nord, ont concouru à tout son développement.* Grands, forts, bien proportionnés, les yeux bleus, le regard menaçant, où se peignaient pourtant la constance et la tempérance; soumis à leurs chefs, mais à eux seulement, intrépides dans l'attaque, calmes dans le danger, sans acception de nations ni de races, ils se montrèrent pour toutes, même pour les Romains dégénérés, amis fidèles, ennemis implacables. De bonne heure les Germains servirent dans les armées romaines, et ils furent surtout recherchés pour former la garde des empereurs; enfin, lorsque l'empire, miné de toutes

parts, fut trop faible pour se soutenir lui-même, ce fut à des troupes germaines qu'il confia sa défense contre leurs propres frères. Dans cette alliance, qui dura quelques siècles, plusieurs de ces peuples acquirent dans la science et la discipline militaire un degré de perfection auquel les autres barbares restèrent toujours étrangers; joint à cela que l'exemple des Romains et le secret de leur faiblesse, qu'ils apprirent à connaître, les excitèrent à tenter pour eux-mêmes des conquêtes et des entreprises nationales. Puisque cette Rome ainsi impuissante et déchue, avait autrefois subjugué tant de peuples et s'était donnée pour la maîtresse du monde, comment seraient-ils moins heureux, eux dont elle empruntait toute sa force? Aussi, si l'on excepte les anciennes invasions des Teutons et des Cimbres, et si l'on fixe l'origine de ce qui suivit aux entreprises des Arioviste, des Marbute et des Herrmann, ceux qui les premiers violèrent le territoire romain, furent les peuples limitrophes, ou les chefs qui avaient appris dans les armées de l'empire, avec le secret de l'art militaire, celui de la faiblesse de Rome et de Constantinople. Quelques-uns servaient même encore en qualité d'auxiliaires, quand ils se décidèrent à garder pour eux-mêmes ce qu'ils avaient reconquis pour d'autres. Au reste, comme, toutes les fois qu'un empire puissant est dans le voisinage d'un État épuisé

qui réclame son appui, le plus grand s'enrichit de la substance du plus petit, les Romains mirent eux-mêmes le glaive dans la main des Germains, qui, placés au centre de l'Europe en face de l'empire, furent bientôt admis, soit nécessité, soit prévoyance, dans les armées, et jusque dans la cité.

2. *La longue résistance que diverses nations de notre Germanie opposèrent à Rome, fortifia nécessairement leur puissance et leur haine contre un ennemi héréditaire, dont la plus grande gloire était de les avoir vaincues.* Depuis les bords du Rhin jusqu'à ceux du Danube, les Romains se montrèrent redoutables aux Germains; mais, quoique ceux-ci eussent combattu avec eux les Gaulois et d'autres peuples, ce n'était pas qu'ils leurs fussent soumis comme à des maîtres. De là les longues guerres du temps d'Auguste. A mesure que la faiblesse de l'empire éclata, ce ne furent plus qu'incursions, pillage, déprédations, qui ne pouvaient finir qu'avec lui. Les ligues *marcomane* et *souabe*, que formèrent divers peuples contre les Romains, l'établissement dans toutes les tribus germaniques, même les plus éloignées, du *ban* et *arrière-ban*, qui faisait de chaque homme un frère d'armes, d'autres institutions encore, donnèrent à la nation entière, outre sa constitution, le nom de Germains ou Allemands, c'est-à-dire, peuples confédérés; modèle encore grossier d'un système qui devait après de

longs siècles s'étendre à toutes les nations de l'Europe.[1]

3. *Avec une constitution militaire ainsi établie, les Germains devaient nécessairement être privés de plusieurs qualités qu'ils sacrifièrent volontiers à leurs goûts ou à leur besoin principal, c'est-à-dire, à la guerre.* Peu zélés pour l'agriculture, le partage annuel des terres dans plusieurs tribus empêcha qu'ils ne s'attachassent individuellement à leurs propriétés, et que leur industrie ne se tournât de ce côté. Il y en eut, surtout à l'Est, qui ne furent long-temps que des chasseurs et des bergers tartares. L'idée grossière de la communauté des pâturages et des propriétés, était une des notions favorites de ces nomades, et elle les suivit dans toutes les contrées, dans tous les royaumes dont ils s'emparèrent. L'Allemagne fut donc long-temps une immense forêt, entrecoupée çà et là de prairies, de marais, d'étangs, où habitaient, avec les héros ger-

1. Il serait inutile de donner ici une description détaillée de toutes les constitutions germaniques, qui changèrent avec les temps, les tribus et les contrées; ce qui en est resté dans l'histoire des peuples paraîtra naturellement dans son lieu. D'après les nombreux documens de Tacite, Mœser en a tracé un tableau qui tient intimement à son sujet, et qui dans son bel enchaînement semble presque un système idéal, quoiqu'il y ait une grande vérité dans les détails. Mœser, *Osnabrückische Geschichte*, t. I (Histoire d'Osnabruck), et ses *Patriotische Phantasien* (Rêveries patriotiques), *passim*.

mains, l'ours et l'élan, anciens témoins, aujourd'hui détruits, des temps héroïques de notre histoire. De sciences, ils s'en inquiétaient peu, et le petit nombre d'arts dont ils avaient besoin, étaient abandonnés aux femmes ou à des esclaves enlevés pour la plupart. Avec ce caractère, excités par la vengeance, le besoin, l'ennui de l'inaction, par l'instinct social ou tout autre sentiment, ces peuples devaient être pressés d'abandonner leurs sauvages forêts pour chercher de meilleures contrées, ou s'enrôler à la solde de l'empire. De là plusieurs tribus, alliées ou ennemies, furent mutuellement dans une éternelle agitation. Quelques-unes, plus paisibles, se fixèrent d'abord; mais en général aucun peuple n'a plus souvent changé de séjour et de lieu. En s'ébranlant, une tribu en entraînait presque toujours beaucoup d'autres avec elle, et la horde devenait une armée. Beaucoup de nations germaniques, les Vandales, les Suèves [1], tirent leurs noms de cette habitude d'errer tant sur mer que sur terre, par où ils se rapprochaient assez de la condition des Tartares.

Gardons-nous donc, dans l'histoire de l'ancienne Germanie, de nous attacher de préférence à quelque point de nos institutions modernes ; les anciens Allemands n'ont rien de commun avec elles : ils

1. *Wandeln, schweifen* (errer).

suivirent un autre flot de nations. A l'Occident ils refoulent les Belges et les Gallois, pour s'établir au centre de plusieurs autres tribus. A l'Orient, ils s'avancent jusqu'à la Baltique, et quand elle arrêta leur marche et leurs déprédations, ne trouvant nulle ressource sur ses grèves sablonneuses, à la première occasion ils tournèrent naturellement leurs pas au Midi, vers des territoires abandonnés. De là vient qu'un grand nombre de nations qui envahirent l'empire, avaient d'abord habité les rivages de la Baltique; c'étaient au reste les plus barbares, et leurs séjours dans ces contrées n'ont presque aucun rapport avec le renversement de la puissance romaine. Il faut chercher la cause de ce dernier choc beaucoup plus loin, dans la Mongolie asiatique; car c'est là que les Huns de l'Occident furent heurtés par les Igours et d'autres peuples. Ils passent le Volga, tombent sur les Alains près des bords du Don; envahissent le grand royaume des Goths sur la mer Noire. Ainsi furent ébranlés plusieurs nations germaniques du Midi, les Ostrogoths, les Wisigoths, les Vandales, les Alains, les Suèves, que suivirent les Huns. Il en fut tout différemment des Saxons, des Francs, des Bourguignons et des Hérules; ceux-ci surtout montrèrent long-temps un héroïsme sans gloire en vendant leur sang aux Romains.

Une autre erreur serait d'attribuer à tous ces

peuples les mêmes mœurs, la même culture ; d'autant qu'ils se montrèrent très-différens dans leurs rapports avec les nations conquises. Ce que les barbares Saxons firent en Angleterre, les hordes errantes des Alains et des Suèves en Espagne, ne fut pas imité en Italie par les Ostrogoths, ni par les Bourguignons dans les Gaules. Les tribus qui avaient long-temps habité sur les frontières des Romains ou près de leurs colonies et de leurs places de commerce, tant à l'Occident qu'au Midi, étaient moins grossières et moins aveugles que celles qui se précipitèrent des rivages glacés et des forêts incultes du Nord. D'où il résulte que rien ne serait plus vain, par exemple, que si chaque horde de Germains voulait s'attribuer la mythologie des Goths scandinaves. Où ces Goths n'ont-ils pas pénétré ? de combien de manières cette mythologie n'a-t-elle pas été modifiée, changée, embellie ! Les premiers Germains n'ont à réclamer, comme il est vraisemblable, que leur *Theut* ou *Tuisto*, *Mann*, *Hertha* et *Wodan*, c'est-à-dire, un père, un héros, la terre et un chef d'armées.

Au moins est-ce pour nous une joie fraternelle de voir que le trésor de la mythologie germanique a été recueilli et conservé sur les confins du monde habitable, en Islande, après avoir été enrichi des traditions des Normands et des chrétiens. L'Edda, si on la considère comme un monument de la

langue et du génie de la race germanique, mérite le plus vif intérêt. Selon la méthode qu'on emploîra, il peut être très-instructif ou très-inutile de comparer la mythologie de ces peuples du Nord avec celle de la Grèce; surtout que l'on ne s'attende à trouver parmi leurs Scaldes ni un Ossian ni un Homère. Est-ce partout que la terre porte les mêmes fruits? et les plus nobles productions de ce genre ne supposent-elles pas une longue culture, des conditions également rares dans les peuples et dans l'époque contemporaine? Sachons donc estimer à son prix, dans ces poëmes et ces traditions, tout ce que nous y trouvons: inspirations hardies, génie original inculte, sentimens vrais, durables, profonds, heureuses combinaisons des premiers rudimens de notre langue. Rendons grâce à tous ceux qui, en nous conservant ces trésors nationaux, en ont amélioré ou étendu l'usage. Parmi ceux qui, dans ces derniers temps, se sont honorablement distingués dans ces recherches [1], je citerai surtout le nom de Suhm avec le respect et la reconnaissance que lui doit tout historien de l'humanité. C'est lui qui du fond de l'Islande a réfléchi sur nous avec une splendeur nouvelle cette belle lumière du Nord. Non-seulement cela, mais il a cherché avec d'autres à

1. Sæmund, Snorro, Resenius, Worm, Torsæus, Stephanius, Bartholin, Keisler, Ihre, Gœranson, Thorkelin, Erichsen, les Magnæi, Anchersen, Eggers, etc.

en étendre l'influence jusque sur l'horizon actuel de nos connaissances. Le mal est que nous Allemands nous ne possédons que quelques débris des trésors de notre ancienne langue [1]. Ils sont perdus, les poëmes de nos Bardes, et le chêne vieilli de notre langue héroïque ne laissera bientôt voir que de verts rameaux nés d'hier.

A peine les nations germaniques eurent-elles embrassé le christianisme, qu'elles combattirent pour lui, comme elles avaient combattu pour leurs rois et leurs chefs ; et cette vraie foi de l'épée s'exerça généreusement, je ne dis pas seulement contre les Allemands, les Thuringiens, les Bavarois, les Saxons, les malheureux Slaves, les Prussiens, les Courlandais, les Livoniens et les Esthoniens, mais aussi contre leurs propres tribus. Au reste, leur vraie gloire fut de résister aux dernières irruptions des barbares, comme des murailles vivantes contre lesquelles se brisa la fureur aveugle des Huns, des Hongrois, des Mogols et des Turcs. Non-seulement ce sont eux qui en grande partie ont conquis l'Europe et lui ont donné leur empreinte, mais aussi qui l'ont défendue et protégée ; sans eux, jamais elle ne serait ce qu'elle est devenue. Le rang qu'ils tenaient parmi les autres peuples, leur confédéra-

1. Excepté quelques fragmens dispersés çà et là, toutes nos richesses en ce genre, et elles sont peu nombreuses, ont été recueillies par Schilter dans son *Thesaurus*.

tion militaire, leur caractère national, telles furent les bases sur lesquelles s'établirent la culture, la liberté, la sûreté de l'Europe ; leur situation politique a-t-elle contribué à ralentir les progrès des temps qui suivirent, c'est ce qu'un témoin impartial, l'histoire, doit montrer dans tout son jour

CHAPITRE IV.

Les nations slaves.

Si le rôle que remplissent dans l'histoire les nations slaves est loin d'être proportionné à l'étendue du territoire qu'elles occupaient, c'est, entre autres raisons, qu'elles vivaient très-éloignées de l'empire romain. Pour la première fois elles s'offrent à nous sur le Don, puis sur le Danube, là au milieu des Goths, ici parmi les Huns et les Bulgares, avec lesquels elles troublent plus d'une fois l'empire, soit comme auxiliaires, soit comme alliés ou tributaires. Quelques entreprises rares et soudaines ne font pas qu'elles aient jamais été, ainsi que les Germains, un peuple guerrier, intrépide, aventureux; le plus souvent elles se contentèrent de suivre en paix ces derniers, occupant les lieux qu'ils abandonnaient; en sorte qu'à la fin elles restèrent maîtresses des vastes contrées qui s'étendent depuis le Don jusqu'à l'Elbe, et depuis l'Adriatique jusqu'à la Baltique. En-deçà des monts Carpathes, leur territoire

comprenait, depuis Lauenbourg et le Mecklenbourg, la Poméranie, le Brandebourg, la Saxe, la Lusace, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Pologne et la Russie. Au-delà de ces confins, établies depuis long-temps en Valaquie et dans la Moldavie, elles ne cessèrent d'empiéter sur leurs voisins dès que les circonstances leur furent favorables. Enfin, l'empereur Héraclius les reçut en Dalmatie, et ce sont elles qui fondèrent, à divers intervalles, les royaumes d'Esclavonie, de Bosnie, de Servie et de Dalmatie; outre que leurs tribus étaient en grand nombre dans la Pannonie, elles occupaient l'angle sud-est de l'Allemagne, depuis la Marche du Frioul, et leurs domaines se terminaient avec la Styrie, la Carinthie et la province de Carniole; immense contrée qui, dans sa partie européenne, n'est encore habitée de nos jours que par une seule nation.

Toujours empressés de s'établir sur de nouveaux territoires à mesure que d'autres peuples les abandonnaient, colons, agriculteurs ou bergers, leur industrie, aussi variée qu'infatigable, ranima, vivifia les contrées qu'avaient maintes fois épuisées et ravagées ceux qui les avaient précédés. Ils se plaisaient aux travaux des champs, aux paisibles soins des troupeaux et des moissons, à diverses occupations domestiques; et des produits de leurs terres et de leurs industries ils alimentèrent un commerce non moins utile aux autres qu'à eux-mêmes. Le long de

la Baltique, depuis Lubeck, ils construisirent des villes maritimes, parmi lesquelles Vinète, dans l'île de Rugen, était l'Amsterdam des Slaves. Qu'ils entretinrent des communications avec les Prussiens, les Courlandais, les Lithuaniens, c'est ce qu'atteste la langue même de ces peuples : ils bâtirent Kief sur le Dniéper, Nowogorod sur la Wolckowa; bientôt ces établissemens devinrent des villes d'autant plus florissantes, qu'elles unissaient la mer Noire à la Baltique, et exportaient les productions de l'Asie au Nord et à l'Occident de l'Europe. En Allemagne, exploiter les mines, fondre et battre les métaux, extraire le sel, fabriquer le lin, préparer l'hydromel, planter des arbres fruitiers, tant de travaux ne les empêchaient pas de se livrer à leurs goûts pour les jeux et la musique. Généreux, hospitaliers jusqu'à l'excès, amis de la liberté des champs, mais soumis et fidèles, le pillage et la déprédation leur furent toujours odieux. Malgré ces vertus, peut-être même à cause d'elles, ils n'échappèrent pas à l'oppression. Comme ils n'aspirèrent jamais à la souveraineté du monde, n'y ayant parmi eux aucun prince héréditaire qui entretînt l'esprit guerrier, et que d'ailleurs ils consentirent sans peine à payer d'un tribut le droit de vivre en paix dans leurs foyers, diverses nations, la plupart d'origine germanique, se réunirent pour les accabler de concert.

Déjà sous Charlemagne éclatent ces guerres

odieuses dont la religion chrétienne fut le prétexte, et l'avantage du commerce le seul but véritable. Pour les héros Francs, il était en effet plus commode de traiter en vassaux ces peuples actifs, commerçans, agricoles, que d'imiter leur industrie. Ce que les Francs ont commencé, les Saxons l'achevèrent. Dans toutes les provinces, les Slaves sont ou exterminés, ou asservis, et leurs terres partagées entre les évêques et les nobles. Les Germains du Nord ruinent leur commerce sur la Baltique; leur Vinète est détruite par les Danois, et les tribus qui survivent en Allemagne y sont réduites au même état que plus tard les Péruviens ont subi sous le joug espagnol. Le moyen donc de s'étonner si après des siècles d'oppression, après l'exécration que ce peuple a nourrie contre ses maîtres, contre ses assassins chrétiens, oubliant enfin son ancien caractère, il n'a plus que les ruses, la basse cruauté et les vices d'un esclave? Là où il lui reste quelque lueur de liberté, son empreinte originale n'a point encore disparu. Son malheur fut que cet amour pour le repos et pour les occupations domestiques n'ait pas produit une institution militaire de quelque durée, d'autant qu'il ne manqua pas de valeur, une fois engagé dans la lutte; à quoi il faut ajouter sa funeste situation, voisin d'un côté des Germains, de l'autre exposé sans défense aux irruptions des Tatares de l'est, surtout des Mongols, qui mirent tant de fois sa pa-

tience à l'épreuve. Mais la roue du temps tourne sans s'arrêter : bientôt la législation et la politique de l'Europe, au lieu de l'esprit militaire, ne tendront qu'à exciter le génie paisible de l'industrie, et à multiplier les relations amicales des peuples. Or, puisque les contrées qu'habitent ceux dont il est ici question sont en grande partie les plus belles de l'Europe, si elles étaient partout cultivées, vivifiées par l'industrie, alors, mais seulement alors, nations déchues, jadis nations libres, nations florissantes, vous sortiriez de votre long sommeil ; brisant vos fers, vous jouiriez enfin de votre belle patrie, depuis l'Adriatique jusqu'aux monts Carpathes, depuis le Don jusqu'à la Baltique, et les paisibles fêtes du commerce et de l'industrie y renaîtraient de toutes parts.

Après les importans travaux qui déjà ont été préparés dans différentes contrées pour l'histoire de ces peuples [1], espérons que de nouvelles recherches combleront les vides qu'ils ont laissés. Si les débris croulans de leurs traditions, de leurs coutumes, de leurs chants nationaux sont enfin recueillis, peut-être aurons-nous un jour sur cette race une histoire complète, qui manque encore au tableau de l'humanité.

1. Voyez Frisch, Popowitsch, Müller, Jordan, Stritter, Gerken, Mœhsen, Anton, Dobner, Taube, Fortis, Sulzer, Rossignoli, Dobrowski, Voigt, Pelzel, etc.

CHAPITRE V.

Peuples étrangers en Europe.

Les Hongrois exceptés, toutes les nations que nous venons d'examiner habitent en Europe depuis un temps si reculé, qu'elles peuvent passer pour autochtones ; car si la comparaison des langues permet de croire qu'elles aient été un jour établies en Asie, ce serait néanmoins sortir des bornes de l'histoire que de chercher leurs traces depuis le temps où elles ont quitté l'arche de Noë.

D'ailleurs, d'autres peuples survinrent après elles sur le même théâtre; et le bonheur ou le malheur de l'Europe dépendit du rôle qu'ils jouèrent et qui pour quelques-uns n'est point encore fini.

Tels sont les Huns, que l'on voit sous Attila traverser, conquérir et ravager une si grande étendue de territoire; peuple d'origine mongole, comme il paraît, d'après la description d'Ammien. Au lieu de consentir à s'éloigner de Rome, si le grand Attila eût établi le siége de son empire dans la métropole du monde, quel effroyable changement dans toute la suite de l'histoire de l'Europe ! Heureusement ses peuples dispersés se retirèrent dans leurs steppes, et ne laissèrent pas derrière eux un saint empire *demi-romain*, *demi-kalmouk*.

Après les Huns paraissent le Bulgares, qui jouèrent

un si épouvantable drame dans l'Europe occidentale. Soumis, enfin, comme les Hongrois, au joug du christianisme, leur langue même se confondit avec celle des Slaves; le nouveau royaume qu'ils avaient fondé avec les Valaques du mont Hémus ne tarda pas à s'écrouler. Alors ils se perdirent dans cette masse de peuples dont la Dacie, l'Illyrie et la Thrace forment le territoire, et de nos jours une seule province de l'empire turc porte leur nom, sans rappeler au reste un seul trait distinctif de leur caractère.

Nous ne dirons rien de plusieurs autres peuples, tels que les Khazares, les Avares, les Petchénègues, qui, après avoir long-temps troublé l'empire d'Orient, et même les Goths, les Slaves, et d'autres nations de l'Occident, se retirèrent enfin en Asie, ou se perdirent lentement dans la foule sans laisser aucun vestige de leur passage.

Encore moins nous arrêterons-nous à ces restes d'anciens Illyriens, de Thraces, de Macédoniens, d'Albanais, de Valaques et d'Arnauthes. Loin d'être étrangers, non-seulement ils appartiennent à une ancienne souche européenne, mais ils furent eux-mêmes une des principales familles de l'Occident; aujourd'hui ce ne sont plus qu'un mélange informe de débris de divers peuples et de diverses langues.

D'une autre part, cette seconde invasion des

Huns qui ravagèrent l'Europe sous Gengiskan et ses successeurs, est étrangère à notre sujet. Les premiers poussèrent brusquement leurs conquêtes le long du Dniéper, puis ils changèrent de projets et revinrent sur leurs pas. Après avoir porté le fer et le feu jusqu'au sein de l'Allemagne, leurs successeurs furent vaincus et chassés. Le petit-fils de Gengiskan subjugua la Russie, qui pendant un siècle et demi resta tributaire des Mongols; enfin elle brisa ce joug, auquel elle soumit à son tour ses anciens maîtres. Plus d'une fois les Mongols, ces loups dévorans sortis des antres de l'Asie, ont ravagé le monde; mais jamais ils n'ont pu changer l'Europe en déserts ils n'y songèrent pas même : le pillage leur suffit.

Nous ne parlerons donc ici que des peuples qui ont séjourné plus ou moins long-temps dans nos contrées, et qui y ont possédé des territoires. Tels sont :

1. Les Arabes. Non-seulement ce peuple ébranla le premier l'empire d'Orient sur tous ses fondemens, mais pendant sept cent soixante et dix ans il fut maître d'une partie de l'Espagne, outre qu'il régna long-temps sur toute ou presque toute la Sicile, la Sardaigne, la Corse, la Campagne de Naples, qui la plupart ne lui furent arrachées que lentement et par lambeaux. Aussi, après avoir exercé un violent empire sur le génie de ses voisins et de ses contemporains, presque partout il a laissé des

traces encore vivantes dans les langues, les institutions, les sentimens et les caractères nationaux. Dans plusieurs contrées il éleva le flambeau des sciences sur l'Europe alors barbare ; et, pour nos ancêtres, ce ne fut pas un faible avantage des croisades, que d'avoir appris à connaître ses frères d'Orient. Comme plusieurs de ces derniers embrassèrent le christianisme dans les pays où ils habitaient, ils furent ainsi peu à peu incorporés à l'Europe, en Espagne, en Sicile et d'autres lieux.

2. Les Turcs, sortis du Turkestan, encore étrangers parmi nous, malgré plus de trois siècles de séjour. Ils précipitèrent la ruine de l'empire d'Orient, inutile fardeau à soi-même et aux autres depuis près de mille ans; et sans le savoir ni le vouloir, ils ramenèrent les arts à l'Occident. Leurs fréquentes attaques, en tenant en haleine les puissances européennes, les empêchèrent de tomber sous un joug étranger; triste compensation pour tant de maux, après qu'ils eurent changé en désert les plus belles contrées de l'Europe, et réduit le plus ingénieux des peuples à un état d'esclavage pire que la barbarie. Combien d'illustres monumens détruits par leurs mains! que de débris dispersés; ils ne relèveront jamais! Leur empire est une vaste prison pour tous les Européens qui l'habitent. Il périra quand son jour sera venu; car, que font-ils en Europe, ces hommes qui après

des milliers d'années ne sont et ne veulent être que des barbares d'Asie.

3. Les Juifs, que nous considérons ici seulement comme des plantes parasites, qui, jetées sur le tronc de presque tous les peuples européens, se nourrissent plus ou moins de leur substance. Après la chute de Rome antique, encore peu nombreux en Europe, les persécutions des Arabes les y chassèrent en foule, et ils se partagèrent eux-mêmes entre les peuples. Qu'ils aient apporté la lèpre dans nos contrées, rien ne le prouve; banquiers, trésoriers, esclaves de l'empire, dans tous les siècles de barbarie vils instrumens d'usure, c'est assez qu'ils aient, dans leur intérêt propre, entretenu si long-temps l'orgueilleuse et farouche ignorance des Européens en ce qui tient au commerce. Fréquemment opprimés, la violence leur arracha souvent ce qui était le produit de l'avarice et de la fraude, ou même de l'industrie, de la patience et de l'ordre; et plus ils comptaient sur de semblables exactions, plus ils redoublaient d'artifice et de déloyauté. Malgré cela, ils furent et sont encore indispensables dans plusieurs pays; de même il est certain que la littérature hébraïque fut conservée par leurs soins: du milieu des plus profondes ténèbres ils répandirent les connaissances que les Arabes avaient acquises en médecine, en histoire naturelle, et rendirent au genre humain une foule

de services qu'on ne pouvait attendre que d'eux seuls. Le temps approche en Europe où nul ne fera plus de différence du Juif et du Chrétien; car alors le Juif vivra selon les lois européennes et concourra à l'intérêt de tous : de barbares institutions ont pu seules y mettre obstacle jusqu'ici, et même faire servir au mal son industrieuse activité.

4. Je laisse les Arméniens, puisqu'ils n'ont paru dans nos contrées qu'en voyageurs. A leur place, dans presque toutes les contrées de l'Europe, je vois comme sortir de terre, un peuple nombreux, étranger, idolâtre, les Bohémiens. Qui sont-ils? d'où viennent-ils, ces sept ou huit cent mille hommes, que comptent les historiens les plus récens[1]? Partie du fond de l'Inde, une caste dégradée, exclue par sa naissance de toute institution divine ou civile, fidèle après tant de siècles à cette abjecte destinée, à quoi est-elle propre en Europe, si ce n'est à subir le joug militaire, qui pour elle est encore le plus rapide moyen de discipline.

---

1. Grellmann, *Historischer Versuch über die Zigeuner*, p. 87. Rüdiger, *Zuwachs zur Sprachenkunde*, p. 82.

CHAPITRE VI.

Réflexions et conséquences générales.

Tel nous apparaît le tableau des peuples de l'Europe, vague et confus assemblage, dont le désordre augmenterait encore si nous en poursuivions l'image à travers les siècles qui nous sont même le mieux connus. Il n'en est point ainsi du Japon, de la Chine, de l'Inde, ni en général d'une contrée qui trouve ses limites assurées dans sa constitution ou la place qu'elle occupe. Et cependant l'Europe au-delà des Alpes n'est-elle pas circonscrite par une vaste mer, en sorte que ses peuples ont pu s'adosser les uns aux autres comme des murailles vivantes ? Un coup d'œil rapide sur la situation de cette partie du monde, sur le caractère de ses peuples, nous conduira à d'autres résultats.

1. De ce côté de l'Orient, jetez les yeux sur l'immense plateau que l'on nomme la Tartarie asiatique, et en lisant l'histoire des troubles de l'Europe au moyen âge, redites avec Tristram : « C'est « de là que vinrent nos malheurs. » Je ne recherche point si tous les Européens y ont demeuré, ni combien de temps ils s'y sont arrêtés; car alors l'Europe du Nord était peu différente de la Sibérie ou de la Mongolie, avec ses essaims de hordes. Çà et là erraient nonchalamment des tribus nomades,

soumises au gouvernement héréditaire des Khans sous des Magnats tartares. Outre cela, comme l'Europe de ce côté des Alpes est un *plan incliné* qui se déroule depuis les sommets populeux de la Tartarie jusqu'aux rivages de la mer, une horde en descendant à l'Occident entraînait une autre horde, et l'Europe par sa situation présenta longtemps l'image d'un vaste camp de Tartares. Tel fut pendant plus de mille ans le déplorable spectacle de l'Europe, les empires et les nations ne trouvant nulle part aucun repos, soit habitude d'errer, soit nécessité de céder à des peuples nouveaux. Mais s'il est incontestable que dans l'ancien monde les montagnes principales de l'Asie, en se prolongeant dans nos contrées, ont établi une énorme différence entre le climat et le caractère du Midi et du Nord, consolons-nous au moins d'être tristement relégués de ce côté des Alpes, en pensant que par les mœurs et les institution nous appartenons à la chaîne européenne, et non pas aux steppes de la Tartarie d'Asie.

2. L'Europe, surtout en comparaison de l'Asie septentrionale, est une *terre tempérée, coupée dans tous les sens par une foule de rivières, de côtes, de promontoires et de baies.* Or, cela seul donne un immense avantage aux peuples qui l'habitent. Par la mer d'Azoph et le Pont-Euxin, ils touchaient aux colonies grecques et au plus riche commerce

du monde. Tous ceux qui s'y arrêtèrent, ou qui y établirent leur séjour, mis en communication avec d'autres peuples, ont fait quelques progrès dans les sciences et les arts. Au reste, la Baltique fut toujours pour le Nord de l'Europe ce que la Méditerranée fut pour le Midi. Déjà les côtes de la Prusse avaient été connues des Grecs et des Romains par l'échange de l'ambre; et les nations qui les occupèrent, malgré la différence des origines, suivirent toutes quelque branche d'un commerce qui s'unit bientôt à celui du Pont-Euxin, et même s'étendit jusqu'à la mer Blanche. Ainsi se forma entre l'Asie et le Nord de l'Europe un lien social auquel furent admis des peuples d'ailleurs à demi barbares [1]. Sur les côtes de la Scandinavie et de la mer Noire on ne vit plus que marchands, pirates, voyageurs, aventuriers, parcourir en tous sens les mers, les côtes, les contrées de tous les peuples de l'Europe, et les remplir de leurs merveilleux exploits. Les Belges unirent entre elles les Gaules et la Grande-Bretagne; la Méditerranée elle-même ne fut point exempte des expéditions des Barbares. Ils firent des pélerinages à Rome, commercèrent avec Constantinople et s'enrôlèrent dans ses armées.

De toutes ces circonstances, jointes aux longues

1. On trouve à ce sujet quelques documens très-importans dans l'Histoire du commerce de l'Allemagne par Fischer. (*Geschichte des deutschen Handels*, t. I.)

migrations par terre, se forma dans cette petite partie du monde une *tendance générale des peuples à s'unir*, et si les Romains à leur insçu l'avaient préparée par leurs conquêtes, elle ne pouvait au reste se développer que là. Nulle part les peuples n'ont été autant mélangés qu'en Europe; nulle part ils n'ont si souvent, si brusquement changé de séjour, de coutumes et de mœurs. Laissant à part les familles et les individus, déjà dans beaucoup de contrées il serait assez difficile aux habitans de dire à quelle race, à quelle nation ils appartiennent; s'ils son Goths, Maures, Juifs, Carthaginois, Romains; s'ils descendent des Gaulois, des Cimbres, des Bourguignons, des Francs, des Normands, des Saxons, des Slaves, des Finois ou des Illyriens, et comment le sang de leurs ancêtres est arrivé jusqu'à eux. Dans la succession des siècles, cent causes font que le caractère natif de divers peuples de l'Europe s'est altéré par le mélange; autrement, il eût été difficile que l'*esprit général* de l'Europe se développât jamais.

3. Si dans l'origine *les plus anciens habitans de cette partie du monde* ne se rencontrent que sur les montagnes, ou le long des côtes ou sur les langues de terre, c'est un fait naturel, qui se reproduit dans toutes les parties du monde, jusque dans les îles des mers d'Asie. Le plus souvent les montagnes sont peuplées d'une race particulière,

ordinairement moins polie par la culture, et qui selon toute vraisemblance occupa la première le pays dont elle fut chassée par de nouvelles tribus, plus jeunes et plus hardies. Pouvait-il en être autrement en Europe, là où les nations se sont plus pressées, plus heurtées qu'en aucun autre lieu? Toutefois la chaîne de migration se borne à quelques noms principaux, et, chose remarquable, en changeant de contrées, nous retrouvons les mêmes peuples, qui semblent s'être suivis dans un ordre constant. Ainsi, aux Gaëls succèdent les Cimbres, aux Cimbres les Allemands, à ceux-ci les Slaves. Comme les couches du globe se superposent dans une progression régulière, ainsi dans nos contrées nous apparaissent les couches des peuples, souvent, il est vrai, altérées et bouleversées, mais dont l'état primitif est toujours reconnaissable. Pendant qu'elles se distinguent encore, ceux qui s'appliquent à l'étude des mœurs et des langues doivent hâter leurs recherches, puisque chaque chose en Europe tend aujourd'hui à perdre par degrés sa forme et son caractère national. Quoi qu'il en soit, l'historien de l'humanité se gardera d'adopter de préférence une race exclusive, pour y sacrifier celles auxquelles leur situation a refusé le même degré de gloire ou de bonheur. Les Slaves eux-mêmes ont servi à instruire les Allemands, et peut-être les Cimbres et les Lettoniens auraient atteint les Grecs, s'ils eussent

été différemment placés parmi les peuples. Libre à nous de nous réjouir que le monde romain, au lieu de rester la possession des Huns et des Bulgares, ait été régénéré par une race semblable à celle des Germains, forte, belle, noble dans sa culture, chaste dans ses mœurs, pleine d'honneur, de générosité, de loyauté. Pour cela, la prendrons-nous pour le peuple choisi de Dieu en Europe; et ne serait-ce pas le civil orgueil d'un barbare, de penser que l'univers lui appartient par le droit de naissance, n'y ayant pour les autres qu'esclavage et misère. Le barbare subjugue les peuples, le vrai conquérant les instruit.

4. *Aucun peuple en Europe ne s'est élevé de lui-même à un état policé.* Au contraire, chacun s'est efforcé de conserver autant que possible la rudesse antique de ses mœurs; à quoi ils furent tous singulièrement aidés par un climat sévère, plus encore par la nécessité d'une constitution militaire. Ainsi pas une tribu européenne n'a possédé ou inventé un alphabet qui lui appartînt en propre. Les inscriptions runiques de l'Espagne, comme celles du Nord, furent empruntées au système littéral de quelques autres contrées, et la civilisation entière du Nord, de l'Orient et de l'Occident de l'Europe, est un arbre dont les racines sont dans Rome, la Grèce et l'Arabie. Il se passa long-temps avant qu'il pût sortir de ce sol volcanisé, et porter

des fruits naturels quoique d'abord amers et sauvages. Pour cela il fallut un instrument particulier, *une religion étrangère*, et ce que les Romains n'avaient pu faire par les armes, fut accompli par une conquête spirituelle. Préalablement à tout le reste, nous avons donc à examiner le nouveau moyen de civilisation, dont le but fut de réunir pour le bien de chacun dans ce monde et dans celui qui le suit, tous les peuples en un peuple; car son action n'a été nulle part si puissante qu'en Europe.

« Il s'élève avec gloire, le signe qui rend à l'uni-
« vers l'espérance et la foi; des milliers d'ames
« lui adressent leurs vœux, des milliers de cœurs
« respirent à son approche : il ôte à la mort son
« aiguillon, il déroule au loin des étendards de
« victoire. Le guerrier sauvage a frémi dans tous
« ses membres; il a rencontré la croix et déposé
« ses armes. »

LIVRE XVII.

Soixante et dix ans avant la dispersion de l'empire des Juifs naquit un homme qui devait produire dans l'intelligence des peuples, dans leurs mœurs comme dans leur législation, une étonnante révolution. Jésus, né pauvre, quoique issu des anciens rois, élevé dans la partie la plus grossière de la contrée, loin des sages et des lettrés de sa nation alors profondément déchue, vécut ignoré pendant la plus grande partie de sa courte vie. Enfin, consacré sur le Jourdain par une révélation céleste, il prend avec lui, pour disciples, douze hommes de même condition que lui; il parcourt avec eux une partie de la Judée, puis les envoie çà et là annoncer l'approche d'un nouveau règne. Or, le royaume dont il était l'envoyé, il le nommait le royaume de Dieu, royaume céleste, auquel ne devaient participer que des élus, et qui exigeait au lieu d'un grand appareil de cérémonies et de devoirs extérieurs, un cœur pur et des vertus spirituelles. *L'humanité la plus touchante* respire dans le petit nombre de discours que l'on a conservés de lui; elle vit dans ses actes, elle est fortifiée par sa mort, et le nom de prédilection qu'il se choisit pour lui-même, fut

celui de *Fils de l'homme.* Au reste, si dans sa nation il trouva de nombreux disciples, surtout parmi les pauvres et les opprimés, si ses voies furent bientôt altérées par ceux qui tyrannisèrent le peuple sous le voile de la sainteté, en sorte que nous avons peine à dire en quel temps il se révéla publiquement, n'en cherchons pas d'autres causes que dans les temps où il vécut.

Qu'était-il donc, ce royaume du ciel dont Jésus annonçait l'approche, dont il suscita le désir au monde et qu'il s'efforça d'établir, et ses paroles et ses actions, jusqu'à la dernière et éclatante profession de foi qu'il fit devant son juge, tout prouve que ce n'était pas une domination terrestre. Sauveur spirituel de sa race, il voulut former des *hommes de Dieu* qui, quelle que fût leur loi, agiraient dans l'intérêt d'autrui selon les principes les plus purs, et, patiens dans le mal, régneraient en souverains dans le royaume de la vérité et de la justice. Il est trop évident qu'un but semblable est le seul qui s'accorde avec les intentions de la Providence sur notre espèce, le seul auquel peuvent et doivent concourir, je ne dis pas les sages, mais toutes les nobles ames de l'univers, selon la pureté de leurs conceptions ou de leurs efforts ; car quel est pour l'homme l'idéal de sa perfection et de son bonheur, si ce n'est cette pure humanité, partout répandue, partout active?

Je m'incline en contemplant ton auguste image, ô toi chef et fondateur d'un royaume si grand dans son objet, si illimité dans sa durée, si simple, si vivant dans ses principes, si puissant dans ses moyens, que la sphère de cette vie terrestre lui paraît trop circonscrite. Que l'on me montre dans l'histoire une révolution à la fois si paisible et si rapide, qui, par de faibles instrumens, se propage sur toute la terre d'une manière si merveilleuse, avec une suite aussi indéfinie de conséquences, tant dans le bien que dans le mal; car tel fut parmi les peuples l'œuvre non pas, il est vrai, de *ta religion*, c'est-à-dire de ta charité vivante, de ton amour des hommes; mais plutôt d'une *religion en toi*, c'est-à-dire, d'un culte irréfléchi pour ta personne et pour ta croix: ton ame, pleine de l'avenir, l'avait assez prévu, et ce serait une injure à ton nom que de s'arrêter à tant d'impur limon descendu de ta source limpide. Nous en fuirons l'approche autant qu'il se pourra, laissant ton image paisible s'élever seule sur tout ce champ de l'histoire qui t'emprunte sa lumière.

CHAPITRE PREMIER.

Origine du christianisme, et principes fondamentaux sur lesquels il repose.

Si l'on s'étonne d'abord qu'une révolution qui devait s'étendre à plus d'une partie du monde, soit née dans une terre aussi méprisée que la Judée, un second examen nous en dévoile les causes historiques. La révolution dont nous parlons était intellectuelle, et quel que fût le dédain des Grecs et des Romains pour les Juifs, ces derniers pouvaient se glorifier de posséder avant tous les autres peuples de l'Asie et de l'Europe, des écritures sur lesquelles leurs institutions étaient fondées, et qui par cela même excitaient, au moins sous un rapport, le goût des sciences et des lettres. Ni les Grecs ni les Romains n'eurent jamais un semblable code de lois politiques et religieuses, surtout si l'on ajoute qu'étroitement uni aux anciennes archives des familles, le soin en était spécialement confié au zèle superstitieux d'une tribu nombreuse.

De cette lettre vieillie sortit naturellement et par degrés un sens plus délié, auquel les Juifs s'accoutumèrent dans leur vie errante parmi d'autres nations. Au canon de leurs saintes écritures s'ajoutèrent des chants, des maximes morales, des dis-

cours inspirés; écrits à des époques et dans des circonstances différentes, le recueil qui les rassemble fut considéré comme un seul système, auquel on chercha un sens général. Sacrés dépositaires de la loi nationale, les prophètes, chacun suivant son caractère, l'un qui avertit, l'autre qui encourage, l'un qui menace, l'autre qui console, mais qui tous raniment l'espérance nationale, présentaient au peuple l'image de ce qu'il devait être et de ce qu'il n'était pas; bientôt ces fruits de leurs cœurs et de leurs pensées firent germer dans la postérité de nouvelles idées, dont chacun dirigea la culture à son gré. Voilà comment se forma peu à peu cette foi systématique en un roi qui, plus puissant que les plus grands des anciens rois, devait relever son peuple déchu, ramener pour lui des jours dorés et commencer une ère nouvelle. Ces idiotismes qui, dans le langage des prophètes, étaient purement théocratiques, concentrés dans la pensée universelle d'un Messie, prirent un caractère idéal et devinrent la prérogative ou le sceau de la nation. Dans la Judée, la détresse croissante du peuple lui rendait ces images plus précieuses; dans d'autres contrées, en Égypte, par exemple, où beaucoup de Juifs s'étaient établis depuis la chute de la monarchie d'Alexandre, ces idées reçurent une empreinte grecque; des livres apocryphes renouvelèrent d'antiques prédictions, et le temps approchait où ces

rêveries ayant atteint leur terme, devaient tomber d'elles-mêmes. Alors parut un homme du peuple, dont la pensée, élevée au-dessus des chimères terrestres, unit toutes les espérances, tous les vœux, tous les pressentimens des prophètes dans le symbole d'un règne idéal, qui ne devait être rien moins qu'un royaume israélite des cieux. Dans ce plan sublime il comprit la ruine prochaine de son peuple ; il prédit à son temple superbe, à son culte dégénéré en superstition, une chute prompte et déplorable. Le royaume de Dieu devait s'étendre entre toutes les nations, et celle qui croyait le posséder elle seule, ne fut plus à ses yeux qu'un cadavre à demi corrompu.

Quelle étonnante puissance d'ame il fallut pour distinguer et annoncer quelque chose de ce genre dans la Judée, le mauvais accueil que ces doctrines reçurent des sages et des grands du peuple le montrent suffisamment. On les regarda comme un acte de révolte contre Dieu et Moïse, comme une injure à la nation, dont elles renversaient les espérances héréditaires. Rien même ne fut plus difficile aux apôtres que de détruire dans le christianisme les traces toujours renaissantes de l'ex-judaïsme ; et pour le faire comprendre aux Hébreux convertis, même hors de la Judée, le plus savant des apôtres, Paul, eut besoin de toutes les ressources de la dialectique judaïque. Mais la Providence donna elle-

même le premier ébranlement, et en bouleversant la Judée, elle renversa les murs qui mettaient une éternelle barrière entre le peuple élu de Dieu et tous les peuples de l'univers. Le règne était passé d'un culte national qu'avaient également flétri l'orgueil et la superstition; s'il avait été nécessaire dans ces premiers âges où chaque nation, circonscrite dans une étroite sphère de famille, mûrissait lentement comme une touffe de raisins sur son vert rameau, depuis des siècles tous les efforts humains avaient tendu dans cette contrée à rapprocher les peuples par la guerre, le commerce, les arts, les sciences, et à exprimer de chacun d'eux une liqueur commune à tous. Les préjugés des religions nationales s'opposaient la plupart à cette union; alors, pendant qu'avec l'esprit de tolérance des Romains se développait dans toute l'étendue de leur vaste empire la philosophie éclectique, mélange bizarre de toutes les écoles et de toutes les sectes, du sein de la nation la plus opiniâtre, et qui se croyait la première et la seule entre toutes les autres, sortit une croyance populaire qui fit de tous les royaumes un seul royaume. Époque glorieuse, époque redoutable dans l'histoire de l'humanité, selon la manière dont elle devait s'accomplir; elle fit tous les peuples frères, en leur apprenant à connaître un seul Dieu, un seul Sauveur; elle pouvait les rendre esclaves, si la religion leur était imposée comme un joug.

Que serait-ce si les clefs du royaume céleste, tant de ce monde que de l'autre, devenaient entre les mains des autres peuples un pharisaïsme aussi dangereux qu'elles l'avaient été jamais entre les mains des Juifs ?

Ce qui ouvrit au christianisme une voie si rapide et si ferme, ce fut une croyance qu'avait établie son fondateur lui-même, je veux dire, *la foi en son prochain retour, en la manifestation de son règne sur la terre.* Jésus avait professé cette croyance devant son juge ; il l'avait confirmée plus d'une fois par ses paroles dans les derniers jours de sa vie ; et ses disciples, qui l'avaient reçue de lui, attendaient l'arrivée de son règne. De là les chrétiens spirituels se formèrent un royaume spirituel, les chrétiens charnels un royaume charnel ; et les imaginations exaltées de ces temps et de ces contrées, sans se séparer de la nature sensible dans leurs conceptions idéales, produisirent des apocalypses demi-judaïques, demi-chrétiennes, où s'entassaient confusément les prophéties, les signes et les rêves. D'abord, il fallait que l'antéchrist fût détruit ; il fallait qu'avant le retour du Christ il se manifestât, qu'il grandît en puissance, que ses abominations s'accomplissent, jusqu'au temps où le Sauveur vînt le renverser et opérer la résurrection de son peuple. De telles espérances ne pouvaient manquer d'exciter d'ardentes persécutions contre

les premiers chrétiens. Rome, maîtresse de l'univers, aurait-elle vu avec indifférence des doctrines qui annonçaient sa ruine prochaine et la représentaient comme un objet anti-chrétien d'horreur ou de mépris ? Aussi de tels prophètes passèrent-ils bientôt pour les ennemis de leur pays et du monde, orgueilleux novateurs qu'une haine implacable animait contre le genre humain ; il y en eut même qui, ne pouvant attendre plus long-temps le retour du Sauveur, se précipitèrent eux-mêmes dans le martyre : ce qu'il y a de certain, c'est que cette espérance prochaine d'un règne du Christ dans le ciel ou sur la terre, unit entre elles les ames par de puissans liens et les détacha du monde. Ils le prirent en dédain comme un fantôme mensonger, et n'aperçurent plus autour d'eux que la cité qu'ils croyaient si proche. De là, ce qui autrement leur eût été impossible, l'incroyable fermeté qu'ils opposèrent à l'esprit des temps, à la puissance de leurs persécuteurs, aux railleries des incrédules. Étrangers voyageurs ici-bas, leur patrie était là où leur chef les attendait jusqu'au jour de sa manifestation prochaine.

Outre ces faits généraux que nous venons d'indiquer, il nous semble nécessaire de nous arrêter à quelques points de détail qui n'ont pas eu une action moins efficace sur tout le développement du christianisme.

1. *Les sentimens de charité et d'humanité du Christ* devaient unir ses disciples par un même lien de concorde, d'indulgence, de commisération active pour le pauvre et le malade, en un mot, par tous les devoirs de l'humanité, en sorte que le christianisme n'est rien autre en lui-même qu'une association plus touchante d'amitié et d'amour fraternel. Or, jamais ce sublime instinct d'humanité n'a mieux servi qu'à l'origine la cause de l'Évangile; le pauvre et le malade, le faible et l'opprimé, l'esclave et le serf, le publicain et le pêcheur, l'embrassaient avec ardeur; d'où les payens appelèrent les premières assemblées chrétiennes des assemblées de mendians. De plus, la nouvelle religion ne pouvant et ne voulant détruire la distinction des rangs institués par la loi contemporaine, il ne lui resta que les ames douces, les cœurs compatissans, et les touffes d'ivraie qui voulurent se régénérer sur cette terre de sainteté. De riches veuves attirèrent par leurs dons un si grand nombre de mendians, que dans certaines occasions le repos de toute l'institution en fut troublé. Si d'un côté l'aumône était regardée comme le vrai trésor du royaume céleste, de l'autre elle était recherchée avec un égal empressement, et dans les deux cas, non-seulement ce noble orgueil qui naît du mérite indépendant et d'une utile industrie, mais même la vérité et l'impartialité, firent souvent place aux



plus basses flatteries. Les dons pieux des assemblées devinrent la propriété assurée des martyrs; les largesses faites à l'Église naissante furent plus vantées que le pur esprit du christianisme, et la doctrine elle-même reçut plus d'une atteinte de ces louanges exagérées. Quoique le caractère et les besoins du temps soient une excuse, encore est-il constant que, si l'on considère la société humaine comme un immense hôpital, et le christianisme comme son tronc d'aumône, il ne peut s'ensuivre que les plus funestes conséquences en morale, ainsi qu'en politique.

2. *Le christianisme devait être une société gouvernée par des chefs et des maîtres sans nulle autorité temporelle.* Vrais pasteurs de leurs brebis, ils devaient les conduire, juger leurs différens, corriger leurs fautes avec autant de sévérité que d'amour, et les conduire au ciel par leurs conseils, leurs préceptes et leurs exemples. Noble et admirable mission, quand elle est dignement remplie, et qu'il se présente un vaste champ à ses bienfaits; elle adoucit les rigueurs de la loi, aplanit les difficultés et les contestations, et rassemble en un seul être le médecin de l'ame, le juge et le père. Mais que dire si, dans le laps des âges, les bergers traitèrent leurs troupeaux humains comme de véritables brebis, s'ils les menèrent au milieu des ronces comme de viles bêtes de somme? ou si, à

la place du berger, le loup vint au nom du ciel faire la garde du troupeau! Alors une puérile obéissance devint une vertu chrétienne; alors ce fut un mérite de renoncer à l'usage de sa raison, d'écouter, au lieu de la voix de sa conscience, l'opinion d'un étranger, d'autant que l'évêque n'était plus un apôtre, mais un ambassadeur, un témoin, un maître, un juge, un arbitre. Rien ne fut plus hautement vanté que la foi absolue, aveugle; chaque opinion individuelle devint une odieuse hérésie, qui fermait à celui qui l'embrassait le royaume de Dieu et de l'Église. Au mépris des préceptes et de la doctrine du Christ, les évêques et leurs inférieurs s'immiscèrent dans les querelles de famille, dans les affaires civiles; bientôt ils se disputèrent entre eux la suprématie. De là cette ardeur de posséder les siéges épiscopaux et d'étendre indéfiniment leurs droits; de là l'interminable querelle entre la croix et le sceptre, entre la main droite et la main gauche, entre la couronne et la mitre. S'il est vrai que dans les temps de tyrannie rien n'est plus nécessaire que des juges probes et religieux à des hommes qui ont le malheur de vivre sans institutions politiques, à peine peut-on imaginer un plus grand scandale que ce long débat entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel qui, dans sa marche déréglée, empêcha l'Europe, pendant plus de dix siècles, de prendre une forme stable.

3. *Le christianisme avait un formulaire dont on faisait profession dans le baptême*, et quelque simple qu'il fût, il n'est pas trois mots dans les langues humaines qui aient fait naître plus de dissensions, de persécutions et de troubles, que ces expressions si innocentes, le *Père*, le *Fils* et le *S. Esprit*. A mesure qu'on s'éloigna des véritables principes du christianisme, en tant qu'une institution active, fondée pour le bien de l'humanité, on alla se perdre en spéculations par-delà le cercle de la raison humaine. On inventa les mystères, et bientôt le système entier des doctrines chrétiennes fut changé en mystères. Quand les livres du Nouveau Testament eurent été introduits dans l'Église comme canoniques, leur témoignage et même celui des livres juifs, quoiqu'ils fussent rarement lus dans l'original, que le sens primitif en eût été depuis long-temps altéré ou perdu, servirent à démontrer des choses que ni les uns ni les autres ne pouvaient démontrer qu'à grand'peine. Aussi les systèmes, les hérésies se multipliaient, pendant que pour les combattre on choisit le pire des maux, des *assemblées* et des *synodes ecclésiastiques;* et de là quelle atteinte portée à l'esprit du christianisme et au sens commun! L'orgueil et l'intolérance se donnèrent la main; partout régnèrent la discorde, l'esprit de parti, l'insolence et la bassesse; à la fin, ce furent la force, le caprice, l'arrogance, la ruse, le mensonge ou le

hasard qui, sous le nom du S. Esprit, décidèrent de tout dans l'Église, pour le temps et pour l'éternité. Bientôt personne ne fut plus habile à régler les articles de croyance que les empereurs convertis; Constantin leur ayant transmis le droit inné de promulguer des symboles et des canons touchant le Père, le Fils et le S. Esprit, touchant *ομοουσιος* et *ομοιουσιος*, sur la nature unique ou double du Christ, sur Marie, mère de Dieu, et la lumière créée ou incréée qui apparut au baptême du Christ. De telles prétentions, et les résultats qu'elles produisirent, feront à jamais la honte des princes byzantins et de tous ceux qui seraient tentés de les imiter; car avec leur aveugle puissance ils entretinrent et perpétuèrent des persécutions, des schismes et des révoltes qui, au lieu de développer le génie ou la vertu des peuples, ne firent que miner sourdement l'Église, l'État et leurs trônes eux-mêmes. L'histoire du premier royaume chrétien, de l'empire de Constantinople, offre un si triste spectacle de trahisons, de cruautés, d'ignorance, que, jusqu'au dernier moment de sa ruine, il doit servir d'exemple à tous les gouvernemens polémiques de la chrétienté.

4. *Le christianisme avait de saintes écritures, qui, excepté un petit nombre, se composaient, soit d'épîtres de circonstances, soit de communications orales.* Avec le temps, elles devinrent l'étendard de

la foi; bientôt elles servirent de bannières à tous les partis; mutilées, altérées, dénaturées au gré de tous les besoins, chacun y trouva la démonstration qu'il cherchait: faux évangiles, fausses épîtres, fausses révélations, les noms des apôtres sanctifièrent tout, et l'audace n'eut pas de bornes. Loin d'être imputées à péché, ces *pieuses fraudes*, plus odieuses que le parjure, puisqu'elles s'étendent indéfiniment à toute la suite des générations, étaient un acte méritoire pour l'honneur de Dieu et le salut des ames. De là tant d'écrits supposés des apôtres et des pères de l'Église; de là ces innombrables fictions de miracles, de martyrs, de donations, de constitutions, de décrets, qui, semblables au voleur dans les ténèbres, se glissèrent dans l'histoire du christianisme, dès l'antiquité, et pendant tout le moyen âge, jusqu'à la réforme. Une fois admis ce principe odieux, qu'il est permis pour le bien de l'Église de trahir la vérité, d'inventer des fraudes, d'écrire des impostures, adieu la fidélité historique; plus de mesures ni d'entraves pour la parole, la mémoire, l'imagination des hommes, si bien que la *véracité chrétienne* aurait pu devenir proverbiale à plus juste titre que la foi grecque ou punique. Or, la chute parut d'autant plus profonde, que le christianisme suivit de plus près l'époque des meilleurs historiens de la Grèce et de Rome, après lesquels l'histoire semble presque entièrement

perdue pendant de longs siècles. Elle déchoit rapidement jusqu'aux chroniques monacales des évêques et de l'Église; à l'intérêt de l'humanité, du monde ou de l'État, substituant celui de l'Église, où plutôt des ordres, des cloîtres et des sectes; accoutumé au ton des homélies, n'ayant de croyance et de foi que celle de son évêque, le chroniqueur considéra le monde entier comme un peuple de croyans, comme un troupeau de chrétiens.

5. *Le christianisme n'avait que deux cérémonies très-simples et parfaitement appropriées à leur objet*, puisque rien au monde ne fut plus éloigné de l'intention du fondateur que d'en faire une religion cérémoniale; bientôt cependant, suivant l'influence variée des contrées, des provinces et des temps, le christianisme, altéré dans sa source, embrassa des cérémonies judaïques et payennes : ainsi le baptême des innocens fut changé en un exorcisme de Satan, la commémoration du départ d'un ami devint la manifestation d'un Dieu, un holocauste sans victime, un miracle pour la rémission des péchés, un viatique pour l'autre monde. Par un autre malheur, le christianisme se développa dans des siècles d'ignorance, de barbarie et de mauvais goût. D'où il résulta que ses institutions, ses édifices, ses fêtes, ses hymnes, ses prières et ses rites, manquèrent souvent de grandeur et de véritable noblesse. Ses cérémonies furent transportées

de lieux en lieux, de contrées en contrées. Ce qui dans l'origine avait un sens local, le plus souvent né d'une ancienne tradition, le perdit dans des pays éloignés et par l'effet du temps. Les liturgies chrétiennes devinrent ainsi un étrange mélange de pratiques judaïques, égyptiennes, grecques, romaines, et souvent ce qui en faisait d'abord la puissance ne fut plus que ridicule et suranné. Une *histoire du génie du christianisme*, tel qu'il se révèle dans ses fêtes, ses temples, ses rites, ses consécrations, ses compositions littéraires, présenterait, si elle était traitée philosophiquement, l'image la plus pittoresque que le monde ait jamais vue d'une institution qui ne devait avoir aucune forme extérieure. Or, comme ce génie s'introduisit peu à peu dans la jurisprudence et dans la politique, dans les établissemens domestiques, les fêtes, les spectacles, les danses, le chants, les tournois, les guerres, les armes, les triomphes, les fêtes publiques, il est impossible de dire combien la direction de la pensée humaine en fut long-temps altérée, et quelle ineffaçable empreinte la croix laissa sur le front des peuples. Pendant des siècles les *pisciculi christiani* nagérent dans des flots bourbeux et troublés par l'orage.

6. *Le Christ vécut dans le célibat et il avait une vierge pour mère ; calme et confiant, il aimait la solitude et priait en silence.* Les Orientaux, les

Égyptiens surtout, naturellement enclins à la contemplation, à l'isolement, à une sorte d'oisiveté religieuse, portèrent principalement dans le sacerdoce l'idée de la sainteté du célibat, et regardèrent la virginité, la solitude, la vie contemplative comme autant d'états agréables à Dieu : déjà les Esséniens, les Thérapeutes, et d'autres solitaires partout répandus en Égypte, avaient porté les choses à un tel excès, que le goût de la retraite, les vœux, les pénitences, les jeûnes, les prières et la vie monastique furent seulement encouragées de nouveau par le christianisme. Changeant de formes avec les lieux, selon les modifications qu'il subit, ce caractère fut tantôt un bien, tantôt un mal ; mais en général, dès qu'il devint une loi irrévocable, ou un joug servile, ou un instrument politique, il ne fut pas moins funeste à la société entière qu'à ses membres en particulier. Depuis la Chine et le Thibet, jusqu'à l'Irlande, au Mexique et au Pérou, ces cloîtres de Bonzes, de Lamas et de Talapoins, ces cellules de moines chrétiens et de nonnes, selon leurs ordres et leurs degrés, furent le plus souvent des prisons d'État, des geôles de piété, des écoles de barbarie, de vice et d'oppression, ou plutôt de hideux repaires de débauches et d'infamie. Et sans vouloir priver ici aucun ordre spirituel de la reconnaissance que lui doivent les sciences, l'éducation et l'agriculture, nous ne fermerons point nos oreilles

aux soupirs étouffés, aux sourds gémissemens qui s'échappent de ces lugubres enceintes, nous ne couvrirons pas d'un voile les rêves délirans et les cabales de ces moines furibonds, qui certes ne reparaîtront jamais dans un siècle éclairé. Jamais ils n'appartinrent au christianisme; car le Christ n'était pas un moine, ni Marie une nonne. Les plus anciens des apôtres étaient accompagnés de leurs femmes, et le Christ ni aucun des douze n'eut pas la moindre idée de ces visions insensées.

7. *Enfin, comme le but du christianisme était de fonder sur la terre un royaume du ciel*, et de convaincre les hommes de l'instabilité de toutes choses, il forma, il est vrai, dans tous les temps des ames pures et paisibles, qui ne cherchaient point les yeux du monde et faisaient le bien en présence de Dieu. Malheureusement aussi, de grands abus conduisirent à un faux enthousiasme, qui, presque dès l'origine, suscita une foule aveugle de martyrs et de prophètes; ils voulaient établir un royaume du ciel sur la terre, sans savoir dans quel lieu, ni par quel moyen. Ils résistèrent à l'autorité séculière, brisèrent les liens de la discipline des États sans pouvoir en instituer de meilleurs; sous le prestige de l'enthousiasme chrétien, se déguisèrent un orgueil rampant, d'aveugles prétentions, d'impurs désirs, la convoitise et l'ignorance. Si les Juifs crédules avaient suivi de faux Messies, les chrétiens s'a-

bandonnèrent comme eux à de hardis imposteurs, flattant, encensant, sanctifiant les plus vils despotes, comme si bâtir des églises et prodiguer les donations eût été établir le royaume de Dieu sur la terre. Ainsi le lâche Constantin trouva des louangeurs, et, selon les lieux et les circonstances, ce langage mystique d'un fanatisme visionnaire devint celui des deux sexes. Plus d'une fois le Paraclet était apparu, plus d'une fois l'esprit avait parlé par la bouche d'une femme à un amant enthousiaste. C'est dans l'histoire qu'il faut voir cette suite de discordes et de troubles que causèrent au monde chrétien les Chiliastes, les Anabaptistes, les Donatistes, les Montanistes, les Priscillianistes, les Circumcellions, etc.; tant d'imaginations déréglées, mettant leur gloire à mépriser, à renverser les sciences, à détruire les institutions et les arts, à jeter au vent les cendres des institutions et des hommes; des contrées entières ébranlées par une imposture manifeste, par un accident éphémère ou ridicule; et enfin, l'attente de la fin du monde précipiter l'Occident sur l'Orient. Gardons-nous toutefois de refuser au veritable enthousiasme du christianisme l'éloge qu'il mérite; bien dirigé, il fit en moins de temps plus de choses que n'en firent jamais la froideur et l'indifférence des philosophes. Le vent emporte les feuilles avec les illusions de l'année; le fruit seul demeure. La flamme du temps consume l'herbe et l'ivraie; elle raffine l'or pur.

Si c'est avec une tristesse secrète que j'ai retracé ces honteux abus des meilleures choses, je poursuis maintenant avec joie les traces du christianisme dans différentes parties du monde; car, de même que le remède peut devenir un poison, le poison peut devenir un remède, et ce qui est pur et bon dans son principe, doit infailliblement triompher.

CHAPITRE II.

Progrès du christianisme dans l'Orient.

Nourri au berceau dans l'oppression, le christianisme conserva, tant que dura l'empire des Juifs, la marque de son ancien état. Sans doute les *Nazaréens* et les *Ébionites* étaient les débris de la première société chrétienne : pauvres, obscurs, perdus depuis long-temps, ils ne sont plus connus dans l'histoire des hérétiques que par cette opinion que le Christ est un homme fils de Joseph et de Marie. Malheureusement leur Évangile est perdu ; c'est là que nous aurions trouvé, comme il est vraisemblable, un informe recueil des traditions locales les plus anciennes touchant la vie du Christ; de même il faut croire que les anciens livres des Sabéens ou des chrétiens de S. Jean ne mériteraient pas moins notre attention. Bien qu'on ne puisse attendre de cette secte menteuse, mélange de Juifs et de chré-

tiens, un tableau véridique des temps de la primitive Église, cependant des fables jettent souvent une vive lumière sur des traditions de ce genre.[1]

L'Église de Jérusalem dut sa puissante influence sur les autres assemblées chrétiennes à l'autorité du nom des apôtres : Jacques, frère de Jésus, ce sage et vénérable vieillard, l'ayant long-temps présidée, sa forme servit naturellement de modèle aux autres. Modèle juif, néanmoins ; à quoi j'ajoute que, chaque ville, chaque siége des premiers temps du christianisme voulant être converti par un apôtre, on ne vit plus nulle part qu'imitations de l'Église de Jérusalem, assemblées apostoliques. L'évêque qui avait reçu d'un apôtre l'onction de l'Esprit saint, prit sa place et même son autorité ; cette puissance qu'il venait de recevoir, il la communiqua à son tour et devint bientôt une espèce de grand-prêtre, un médiateur entre Dieu et l'homme. Si le premier concile de Jérusalem avait parlé au nom du S. Esprit, d'autres l'imitèrent, et dans plusieurs provinces asiatiques on s'effraie de voir avec quelle rapidité les évêques obtiennent la suprématie spirituelle. Il en résulta que l'autorité des

1. Les documens les plus nouveaux et les plus importans qui concernent cette secte se trouvent dans l'ouvrage de Norberg : *Comment. de relig. et lingua Sabœorum*, 1780 ; il devrait être imprimé avec l'Essai de Walch et d'autres, comme cela se faisait dans les plus anciens recueils.

apôtres, en descendant visiblement sur les évêques, donna une forme aristocratique à la plus ancienne constitution de l'Église; déjà même y était caché le germe de la papauté et de la hiérarchie du moyen âge. Ce que l'on dit de la pureté virginale de l'Église pendant les trois premiers siècles, est un songe, ou une exagération.

Dans les premiers temps du christianisme s'étendit au loin une philosophie orientale, qui, considérée de plus près, n'est rien qu'une branche de la doctrine éclectique ou néo-platonicienne, telle que pouvaient la produire les circonstances et les temps. Elle enlaça de ses formes le christianisme et le judaïsme, sans pourtant descendre d'eux, et sans leur rapporter aucun fruit. Dès l'origine, les gnostiques furent flétris du nom d'hérétiques par les chrétiens, qui ne pouvaient souffrir au milieu d'eux ces écoles de sophistes, dont un grand nombre nous seraient restés inconnus, s'ils n'étaient inscrits sur les tables du schisme. Nous regrettons la perte de leurs écrits, qu'il nous eût été important de comparer au canon du Nouveau Testament; ce que l'on aperçoit dans quelques opinions encore subsistantes de cette secte nombreuse, c'est qu'elle tentait, par des moyens grossiers, de mêler au judaïsme et au christianisme les fictions du platonisme oriental touchant la nature de Dieu et la création du monde; son but était de former de cet assemblage, le plus

souvent sous le voile de noms allégoriques, une théologie métaphysique, une théodicée et une philosophie morale. Quoique l'historien de l'humanité ne sache ce que c'est que schisme et qu'hérésie, ces informes essais n'en sont pas moins dignes d'occuper ses méditations. Le christianisme s'applaudit que de telles rêveries ne soient jamais devenues sa doctrine dominante; mais certes, après tous les troubles que cette secte a causées dans l'Église, un examen purement philosophique des sources d'où elle a tiré ses idées, des intentions qu'elle a laissé paraître, des effets qu'elle a produits, ne serait pas inutile à l'histoire de l'esprit humain.[1]

Une doctrine qui s'étendit plus au loin et prétendait établir un christianisme parfait, fut celle de Manès. Le chef périt, et ses nombreux disciples furent poursuivis avec tant d'acharnement en tous temps, en tous lieux, que le nom de Manichéens devint, surtout depuis les anathèmes de S. Augustin, la plus terrible flétrissure de l'hérésie. On s'indigne aujourd'hui de cet esprit de persécution dans l'Église naissante, et l'on reconnaît enfin qu'un grand nombre de ces hérésiarques, de ces visionnaires, étaient des esprits profonds et hardis, qui non-seulement essayèrent de combiner entre elles

1. Après Beausobre, Mosheim, Brucker, Walch, Jablonski, Semler, etc., nous avons sur ce sujet des vues plus étendues et plus précises.

la religion, la métaphysique, la philosophie morale et la loi naturelle, mais aussi de les faire concourir à l'établissement d'une société réelle, à un système de religion politique et philosophique. Plusieurs d'entre eux aimèrent véritablement les sciences, et il ne leur manqua que d'avoir pu acquérir des connaissances plus précises. Le parti catholique serait devenu lui-même une eau stagnante, si ces vents orageux ne l'eussent agité jusque dans ses dernières retraites, en le forçant au moins à défendre ses traditions écrites. Il était loin encore, le temps de la raison pure, celui d'une réforme morale et politique; et ni dans la Perse, ni dans l'Arménie, ni plus tard parmi les Bulgares ou les Albigeois, il n'y eut une seule place pour la société religieuse de Manès.

Les sectes chrétiennes pénétrèrent jusque dans l'Inde, dans le Thibet et dans la Chine; mais par quelles voies, nous l'ignorons [1]. Il est certain que l'ébranlement qui dans les premiers siècles de l'ère chrétienne partit des confins opposés de l'Asie,

---

1. Il serait à désirer que les Traités de Deguignes, insérés dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, fussent recueillis et traduits, comme l'ont été ceux de Ducaylus, de Saint-Palaye, etc. Ce moyen me paraît le plus propre, soit à tirer des enceintes désertes des sociétés savantes ce qui peut y être digne de remarque, soit à répandre les découvertes de quelques individus isolés et à en composer un tout uniforme.

se fit sentir jusques au sein de ces peuples. La doctrine de Boudha ou de Fo, que l'on dit être venue de Bactres, reprit une vie nouvelle : elle s'étendit à Ceilan, au Thibet, à la Chine. Les livres hindous qui la contiennent furent traduits en chinois, et la grande secte des Bonzes acheva de se former. Sans attribuer au christianisme toutes les superstitions de ces derniers, ni même jusques à un certain point le système monacal des Lamas et des Talapoins, il fut, ce semble, le levain qui de l'Égypte à la Chine fit fermenter de nouveau les imaginations des peuples et en modifia plus ou moins le développement. Dans divers mythes de Boudha, Crishnâ, etc., on croit reconnaître des idées chrétiennes sous le voile du génie hindou; et le grand Lama des montagnes, qui probablement apparut pour la première fois dans le quinzième siècle, est, selon toute apparence, vu la sainteté de sa personne, l'austérité de ses doctrines, ses bulles et ses ordres religieux, un parent éloigné du Lama des bords du Tibre. La différence est que d'un côté le manichéisme ou le nestorianisme a été enté sur des idées et des mœurs asiatiques, et de l'autre, l'orthodoxie chrétienne sur une souche romaine; avec cela, ces deux proches parens auraient peine à se reconnaître l'un l'autre, tant leurs relations ont été rares.

Nous connaissons beaucoup mieux la secte plus

éclairée des Nestoriens, qui s'étendit au loin en Asie, surtout depuis le cinquième siècle, et rendit d'importans services à la civilisation [1]. Presque dès le commencement de l'ère chrétienne, l'école d'Édesse brilla de tout l'éclat des sciences de Syrie. Le roi Abgar, qui passait pour avoir eu un commerce épistolaire avec le Christ lui-même, transporta à Édesse, quand il quitta son séjour de Nisibe, les collections de livres jusque-là renfermées dans les temples. A cette époque, tous ceux qui désiraient s'instruire, se rendaient à Édesse, de toutes les parties du monde; outre la théologie chrétienne, on y enseignait les beaux-arts en langue grecque et syriaque, de sorte qu'elle fut probablement la première université chrétienne du monde. Déjà elle fleurissait depuis quatre siècles, quand les doctrines de Nestorius, qu'elle défendait, firent proscrire ses professeurs et renverser ses écoles. De là, les lettres syriaques s'étendirent non-seulement en Mésopotamie, en Syrie, en Palestine, en Phénicie, mais jusqu'en Perse, où elles reçurent le plus honorable accueil. Il y eut même un pape nestorien qui régna sur tous les chrétiens de cette contrée, et plus tard sur ceux

1. Pfeifer, Extrait de la Bibliothèque orientale d'Assemann (Erlangen, 1776); ouvrage précieux sur ces régions presque inconnues de l'histoire : il nous manque encore une histoire systématique de l'Orient chrétien et surtout du nestorianisme.

d'Arabie, de l'Inde, de la Mongolie et de la Chine. S'il fut le même que le célèbre *Prêtre-Jean* (Près-Tadschani, prêtre du monde), dont le moyen âge a raconté tant de merveilles, ou si, par un singulier mélange de doctrine, c'est à lui que remonte l'origine du grand Lama, dans un pareil éloignement qui pourrait le décider [1]? Il nous suffit de savoir qu'en Perse les Nestoriens étaient employés de préférence en qualité de médecins, d'ambassadeurs, de ministres; les écrits des chrétiens furent traduits en persan, et le syriaque devint la langue savante du pays. Quand l'empire de Mahomet s'étendit, surtout sous les Ommiades, les Nestoriens occupèrent les plus hautes charges de l'État et devinrent vice-rois des provinces conquises. Depuis que les khalifes se furent établis à Bagdad, et même lorsqu'ils transportèrent leur séjour à Samara, le patriarche des Nestoriens eut une partie de leur autorité. Sous Al-Mamon, qui encouragea l'instruction parmi le peuple et appela dans l'Académie de Bagdad des médecins, des astronomes, des philosophes, des naturalistes, des mathématiciens, des géographes et des annalistes, les Syriens furent les alliés et les maîtres des Arabes

1. Fischer, dans son introduction à l'Histoire de la Sibérie (§. 38), a rendu cette opinion très-probable. D'autres sont pour le Ung-Khan, le Khan des Kéraïtes. Voyez Koch, Table des révolutions, t. I, p. 265.

Ils s'empressèrent à l'envi de traduire en arabe les ouvrages des Grecs, dont plusieurs avaient déjà paru en langue syriaque; et si plus tard la lumière qui commença à dissiper les ténèbres de l'Europe partit de l'Arabie, elle devait une partie de son éclat aux chrétiens syriens. Leur langue: qui de tous les dialectes orientaux de cette contrée, employa la première les lettres voyelles, est aussi celle qui possède les plus anciennes et les plus belles traductions du Nouveau Testament. C'est par elle que les sciences grecques furent transportées en Asie, d'où l'Arabie les ramena en Europe. Sous de telles circonstances, qu'on juge si les missions nestoriennes durent s'étendre au loin, quand elles ne furent pas opprimées ou chassées par d'autres sectes chrétiennes. Hautement protégées par la dynastie des Tchinggis-Khanides, souvent leurs patriarches accompagnaient le Khan dans ses expéditions, et leurs doctrines se répandirent jusque chez les Mongols, les Oïgours et d'autres peuples tartares. Samarkande devint une métropole, Cashgar et d'autres villes eurent des évêques, et si le célèbre monument chrétien de la Chine est authentique, on y trouve tout une chronique des émigrations des prêtres du Taçin. Lorsque de plus on considère que, sans l'assistance anticipée du christianisme, le système entier de l'islamisme n'eût jamais été ce qu'il est, il demeure évident

que ce premier levain a mis en mouvement le génie de toute ou presque toute l'Asie, du Midi jusqu'au Nord.

N'espérons pas cependant que de cet ébranlement soudain va sortir un nouveau monde, semblable à celui de la Grèce ou de Rome. Les Nestoriens, qui ont fait tant de choses, ne formaient pas un peuple, une race sortie d'elle-même de son sol maternel; c'étaient des chrétiens, des moines. Ils pouvaient bien enseigner leurs langues, mais à quoi l'employer? à des liturgies, des commentaires de l'Écriture, des rituels pour les cloîtres, des sermons, des controverses, des chroniques, d'insipides poëmes? Aussi dans toute la littérature syriaque-chrétienne, pas une seule étincelle de cette flamme vivante qui élève et réchauffe les ames; de froides combinaisons, des généalogies, des chroniques, des sermons mis en vers, ils n'ont pas eu d'autre poésie. Dans les sciences qu'ils ont cultivées, l'esprit de découvertes et l'originalité leur ont toujours manqué. C'est donc là tout ce que peut faire, malgré ses artificieuses précautions, le génie monacal de l'ascétisme et de la polémique; partout il s'est montré sous cette forme stérile : ainsi domine-t-il encore sur les montagnes du Thibet, où l'institution de ses ordres superstitieux ne laisse pas voir la moindre trace de liberté ni d'invention. Le plus souvent ce qui vient du cloître n'est fait que pour le cloître.

Il est par conséquent certaines provinces de l'Asie chrétienne que l'histoire peut ne visiter qu'en passant. Le christianisme parvint de bonne heure en Arménie, et la langue antique et renommée de cette contrée s'enrichit d'un alphabet, de deux ou trois traductions de l'Écriture et d'une histoire arménienne. Mais ni Misrob avec son alphabet, ni son disciple Mosès de Chorène[1], avec son histoire, ne purent donner à ce peuple une littérature ou une législation nationale. L'Arménie fut toujours ouverte à toutes les conquêtes ; foulée jadis par les Perses, les Grecs, les Romains, elle le fut depuis par les Arabes, les Turks, les Tartares, les Kurdes; ses habitans ne laissèrent pas, il est vrai, de suivre avec constance leur ancienne occupation, le commerce ; mais jamais un établissement scientifique ou politique ne parut sur ce sol, ni avant ni après le christianisme.

Un spectacle plus déplorable encore est celui de la Géorgie chrétienne. Une foule d'églises et de cloîtres, des patriarches, des évêques et des moines; des femmes d'une éclatante beauté, des hommes d'une infatigable bravoure, et avec cela, le père vend son enfant, l'homme sa femme, le prince ses sujets, le dévot son prêtre. Étrange christianisme

---

1. *Whiston's Vorrede zu Mosis chorenensis hist. Armen.*, 1736. Schrœder, *Thesaur. ling. Armen. diss.*, p. 62.

que celui de ces joyeuses bandes de voleurs et de traîtres !

L'Évangile fut d'ailleurs traduit de bonne heure en arabe, et plusieurs sectes chrétiennes se sont donné beaucoup de peine pour la conversion de cette belle contrée; souvent les Juifs et les chrétiens s'y persécutèrent mutuellement, mais aucun des deux partis ne produisit rien d'important, quoiqu'ils aient de loin à loin porté quelques rois au trône. Tout tomba devant Mahomet, et de nos jours pas une seule société chrétienne ne subsiste en Arabie, où sont pourtant des tribus entières de Juifs. Animées d'une haine mutuelle, trois religions, nées l'une de l'autre, gardent le sanctuaire de leur berceau sur les confins des déserts d'Arabie.[1]

Voulons-nous maintenant dans une vue générale apprécier les effets produits par le christianisme sur les provinces asiatiques, recherchons d'abord quels avantages l'influence religieuse pouvait promettre à cette partie du monde.

1. Sans doute le christianisme a cherché en silence à établir un royaume du ciel sur la terre, c'est-à-dire, un meilleur ordre de choses pour le bien des peuples; mais cet idéal de perfection, cet

1. Les voyages de Bruce en Abyssinie offrent un tableau remarquable du christianisme de ces contrées. Si l'on peut en tirer en général quelque conséquence nouvelle, c'est ce que le temps apprendra.

état suprême, nulle part il n'a été aperçu, même de loin, ni en Asie ni en Europe. Syriens et Arabes, Arméniens et Persans, Juifs et Druzes, tous sont restés ce qu'ils étaient. Il n'est pas dans ces contrées une seule institution qui soit fille du christianisme, lors même que la vie d'anachorète, le monachisme et la hiérarchie qu'il produit, source éternelle de troubles et d'ardentes convoitises, serait le véritable type d'un État chrétien. Les patriarches et les évêques envoyèrent çà et là des missions pour agrandir leurs sectes, leurs diocèses et leur puissance; ils flattèrent les princes, afin d'en obtenir quelque influence dans les affaires, ou des cloîtres, ou des communautés. Déchaînés l'un contre l'autre, les partis ne songèrent qu'à s'étouffer mutuellement, ainsi se heurtèrent entre eux les Juifs et les chrétiens, les Nestoriens et les Monophysites; la pensée ne venant à aucun d'eux d'agir franchement, librement pour le bien d'un État ou d'une contrée. Le sacerdoce de l'Orient, qui eut toujours je ne sais quoi de monacal, voulait servir Dieu et non les hommes.

2. De trois moyens d'agir sur les hommes, l'instruction, l'autorité, les cérémonies du culte religieux, le premier, le plus pur et le plus légitime, est aussi le plus efficace. L'éducation de la jeunesse et de l'âge mûr, dès qu'elle comprend les devoirs et les occupations les plus essentielles de l'homme,

maintient ou répand en abondance des principes utiles à l'ordre social. La gloire d'en avoir popularisé un grand nombre dans beaucoup de contrées, est un des priviléges incontestables du christianisme. Par les homélies, les hymnes, les catéchismes, les professions de foi et les prières, les peuples reçurent des idées plus justes de Dieu et de la morale. Des traductions et des commentaires des livres saints les conduisirent peu à peu à l'art de l'écriture et aux lettres humaines; et lorsque les nations étaient encore si près de l'enfance qu'elles ne pouvaient saisir que des fables, au moins fut-ce une fable sainte qui se renouvela au milieu d'eux. D'où il suit évidemment que tout dépendait, soit de la capacité du maître, soit de l'objet qu'il enseignait; c'est-à-dire que, la question changeant avec les personnes, les peuples, les temps et les contrées, notre examen ne peut atteindre que ce qui devait être enseigné, ou plutôt la doctrine dominante de l'Église. Effrayée de la hardiesse ou de l'incapacité de plusieurs de ses docteurs, elle tendait à la brièveté et se borna à une étroite sphère. C'était s'exposer à épuiser promptement ses sujets de doctrine et se réduire bientôt à de vaines répétitions; le culte des ancêtres perdant ainsi, après quelques générations, tout le prestige de la nouveauté, il était à craindre que ses ministres finissent par s'éloigner d'une doctrine surannée qui pour eux n'avait plus aucun sens.

Aussi le plus souvent les missions chrétiennes ne produisirent-elles d'effets qu'à leur début; bientôt, un second flot apaisant le mouvement du premier, tout alla avec l'habitude se perdre dans la paisible et uniforme succession des cérémonies du sacerdoce; il fallut que les rites extérieurs, en se multipliant, tinssent lieu de ce qui leur donnait la vie, de la doctrine. Voilà comment se forma le cérémonial, triste mannequin, immobile et sans ame, sous ses anciens habits de fête. Il fut inventé pour la commodité du maître et du disciple; car, si l'on voulait, il prêtait à penser; sinon, rien n'empêchait de dire que le vaisseau de la religion était et demeurait intact. Comme au reste l'Église se tint dès l'origine à l'unité, les formes qui dispersaient le moins le troupeau étaient surtout favorables à cette unité vide et trompeuse. Ces réflexions se confirment par l'exemple des Églises d'Asie: de nos jours elles sont ce qu'elles étaient il y a deux mille ans, des corps endormis et mourans; l'hérésie y est éteinte, n'ayant plus même en elles assez de force pour produire l'hérésie.

L'autorité du sacerdoce peut-elle donc remplacer la puissance de la doctrine et le mouvement de la vie? en quelques points, jamais en tous. Un vieillard, dans la sainteté de son ministère, semble porter avec lui, comme une douce auréole, l'expérience d'un père, la sagesse qui en est le fruit, le calme

inaltérable d'une vie remplie. Qu'on se rappelle la vénération qui saisit tant de voyageurs à l'aspect des vieux patriarches, des prêtres et des évêques de l'Orient. La simplicité imposante de leurs demeures, de leurs vêtemens, de leurs mœurs, de leurs habitudes, ajoute à cette impression; et plus d'un digne anachorète, s'il n'eût dérobé au monde son savoir, ses conseils et ses consolations, eût plus fait qu'une foule de prêcheurs oisifs au milieu du tumulte des rues et des places publiques; car la plus noble autorité de l'homme n'est que *doctrine*, c'est-à-dire un exemple fondé sur l'expérience et la réflexion : au contraire, la précipitation et les préjugés prennent-ils la place de la vérité, plus un personnage est respectable, plus son autorité devient dangereuse et funeste.

3. La vie entière de l'homme ayant pour but immédiat de concourir à l'activité d'une société générale, il est évident que tout ce qui dans le christianisme pourrait s'y opposer, doit tôt ou tard disparaître. Un membre mort est mort; non-seulement cela, mais il est retranché dès que le corps se sent vivre et que ce fardeau l'incommode. Tant que les missions furent en activité en Asie, elles répandirent et reçurent la vie; mais depuis qu'elle leur fut ôtée par la puissance temporelle des Arabes, des Tartares, des Turks, elles ne firent plus que languir. Leurs cloîtres et leurs cours épiscopales res-

semblent à des ruines des anciens âges; tristes et déserts, la plupart ne se maintiennent que par leurs présens, leurs tributs et leurs serviles complaisances.

4. Puisque le christianisme agit principalement par ses doctrines, il s'ensuit que sa puissance dépend en partie de la langue dans laquelle il s'exprime, et des lumières intellectuelles qu'il a déposées dans ses croyances orthodoxes. Non-seulement il se propage à l'aide d'une langue polie ou universelle, mais il lui emprunte une sorte de culture et de pompe. Au contraire, que, reniant toutes les langues vivantes, il revienne par-delà les siècles à un dialecte suranné, mais, selon lui, d'origine divine; qu'il s'enferme dans les étroites bornes d'un idiome encore grossier, comme dans un manoir désert, il passera dans ces ruines les tristes jours d'un exilé ou d'un misérable tyran. En Asie, lorsque le grec, et plus tard le syriaque, eurent fait place à l'idiome triomphant de l'Arabie, les connaissances qu'ils servaient à répandre disparurent avec eux, ou du moins ne restèrent plus que dans des liturgies, des professions de foi, une théologie monacale. C'est donc s'égarer que d'attribuer à la pensée d'une religion ce qui au fond n'appartient qu'aux instrumens par lesquels elle agit. Voyez les chrétiens de Saint-Thomas dans l'Inde, les Géorgiens, les Arméniens, les Abyssins et les Koptes; que sont-ils? qu'en a fait le christianisme. Les Koptes

et les Abyssins possèdent d'anciennes bibliothèques qui leur sont inaccessibles à eux-mêmes, et où les Européens trouveraient peut-être des trésors. Ils ne s'en servent pas, et ne peuvent s'en servir : leur christianisme est tombé dans la plus misérable superstition.

5. Ici il me reste à payer à la langue grecque le tribut d'éloges qui lui est dû à tant de titres dans l'histoire de l'humanité ; c'est elle qui servit à répandre ces flots de lumière que le christianisme a réfléchis sur notre Europe. Si les conquêtes d'Alexandre, les règnes qui suivirent, et plus tard la puissance romaine, n'eussent si long-temps étendu et conservé son domaine, difficilement le christianisme eût-il jeté tant d'éclat en Orient ; car, médiatement ou immédiatement, vraies ou fausses, les lumières des orthodoxes, comme celles des hérétiques, jaillirent du sein de la parole grecque. Au même foyer se purifièrent les langues arménienne, syriaque, arabe, et supposé que la plupart des monumens du christianisme eussent été écrits même dans le dialecte juif contemporain, l'Évangile n'aurait pu être prêché et répandu dans la langue alors universelle. Probablement le fleuve qui s'étend aujourd'hui à travers toutes les nations se fût perdu près de sa source, et les chrétiens, devenus ce que furent les Ébionites, ce que sont les disciples de S. Jean et les Thomatistes, de misé-

rables tribus, n'auraient jamais exercé la moindre influence sur le génie des peuples. Quittons donc l'Orient où ils naquirent, pour les suivre sur le théâtre de leur véritable puissance.

CHAPITRE III.

Progrès du christianisme dans les contrées grecques.

Nous avons observé que le développement du christianisme fut surtout favorisé par l'*hellénisme*, c'est-à-dire, par l'alliance du génie natif des Juifs avec les opinions des autres peuples. Le culte de l'Évangile marcha rapidement dans cette voie, et bientôt de vastes contrées, où habitaient d'abord quelques Grecs judaïsans, furent peuplés des apôtres de la doctrine nouvelle. C'est dans une ville grecque que fut proclamé d'abord le nom de chrétiens; c'est dans la langue grecque que se répandirent au loin les écrits des premiers disciples, puisqu'elle dominait plus ou moins depuis l'Inde jusqu'à l'Atlantique, depuis la Libye jusqu'à l'obscure Thulé. Par un autre concours de choses non moins funeste qu'heureux, la Judée, située dans le voisinage de l'Égypte, touchait à la province qui a le plus influé sur la première forme du christianisme. Jérusalem avait été son berceau, Alexandrie fut son école.

Depuis les temps des Ptolémées le commerce avait attiré en Égypte une foule de Juifs qui cherchèrent à s'y créer une nouvelle Judée; ils y bâtirent un temple, traduisirent peu à peu en grec leurs saintes écritures, et même en composèrent d'apocryphes. Les sciences avaient d'ailleurs à Alexandrie, depuis Ptolémée-Philadelphe, de brillans établissemens, tels qu'il ne s'en trouvait nulle part, même à Athènes. Quatorze mille élèves y avaient été très-long-temps logés et instruits aux frais de l'État. Là étaient réunis son célèbre Musée, son immense bibliothèque, les monumens de gloire des poètes et des savans de tous les genres. Là s'élevait, au centre du commerce du monde, la grande école des peuples. De ce conflit de nations, et du mélange gradué de chacune d'elles au sein de l'empire grec et romain, naquit la *philosophie néo-platonicienne*, et en général ce vaste *syncrétisme* qui chercha à concilier les principes de tous les partis, et confondit en peu de temps dans une même pensée le génie de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Éthiopie, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome et du monde barbare. Il est étonnant à quel point ce système a dominé dans presque tout le monde romain, quand partout se rencontraient des philosophes qui détournaient les idées de leur pays natal pour les rapporter à la masse commune: toutefois nulle part il n'a autant fleuri que dans Alexandrie.

C'est alors que le christianisme vint se joindre au torrent et attirer à soi tout ce qui put s'assimiler à sa substance. Déjà dans les écrits de S. Jean et de S. Paul les idées platoniciennes avaient été introduites dans le christianisme. En traitant des matières philosophiques, les premiers pères de l'Église durent se servir des expressions généralement reçues; et quelques-uns d'eux, par exemple, trouvèrent leur *Logos* parlant et agissant long-temps avant le christianisme dans les ames de tous les sages. Peut-être eût-ce été un bonheur si le christianisme fût resté ce qu'il devait être d'après les remontrances d'un S. Justin et d'un S. Clément d'Alexandrie, une philosoplie libre qui, ne méconnaissant dans aucun temps la vertu ni l'amour de la vérité, ignore ce que c'est qu'ériger en loi suprême un vain formulaire de mots. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les pères de l'Église qui se formèrent dans Alexandrie occupèrent le premier rang. Le seul Origène a plus fait que dix mille évêques et patriarches; car, sans la critique savante qu'il appliqua aux sources du Nouveau Testament, on peut croire que ces origines eussent été facilement placées au rang des fables populaires de l'antiquité: quelques-uns de ses disciples héritèrent de son génie, et, par la force de leur pensée et de leur polémique, la plupart des pères de l'école d'Alexandrie se séparèrent toujours du fanatisme et de l'ignorance d'un grand nombre de leurs contemporains.

Sous d'autres rapports, il faut avouer que l'Égypte devint par sa philosophie, alors en crédit, une école de corruption pour le christianisme; car, après l'invasion des idées platoniciennes, sur lesquelles s'exerça avidement toute la subtilité grecque, pendant près de deux siècles on ne vit partout que troubles, querelles, persécutions, inimitiés, bouleversemens; et de là le culte de l'Évangile reçut avec la *forme sophistique* celle qui était la plus étrangère à sa nature. Du seul mot *Logos* sortirent une foule d'hérésies et d'iniquités, dont le logos intérieur, la saine raison, s'indigne. La plupart de ces querelles ne pouvaient subsister ou naître que dans la langue grecque; que n'y furent-elles ensevelies, au lieu d'être érigées en doctrine universelle pour tous les lieux et toutes les langues! En vain chercherait-on sous ces cendres une vérité, une nation capable de donner aux sciences humaines un seul élan, à l'intelligence une force nouvelle, à la volonté un noble but. Toute cette polémique qui s'exerça contre les Ariens, les Photiniens, les Macédoniens, les Nestoriens, les Eutychiens, les Monophysites, les Trithéites, les Monothélites, aurait pu être brusquement étouffée sans nul résultat fâcheux pour le christianisme ou la raison. Pour retrouver le vrai sens des premiers monumens du christianisme et en faire une exposition franche et simple, il fallut oublier ou détruire et ces antécédens, et tant de grossiers dé-

crets sortis de ces conciles de courtisans et de spoliateurs; même il n'est pas rare qu'ils affligent encore çà et là quelques ames timorées ou plutôt persécutées en leur mémoire. Ces sectes, dans leur manie de spéculation, ressemblent à l'hydre aux cent têtes, au polype dont le plus petit membre est un polype, qui lui-même, brisé en tous sens, engendre encore le mouvement et la vie. Dans l'histoire, ce tissu inutile, funeste au genre humain, se déroule pendant plusieurs siècles. Cent fois il a été teint de sang, et l'ignorance ou la bassesse en a profité pour tout arracher, biens, honneurs, amis, repos, patrie, et la vie même, à une foule innombrable d'hommes souvent les plus respectables. De pieux orthodoxes, les Barbares, les Bourguignons, les Goths, les Lombards, les Francs et les Saxons, prirent avec tout le zèle d'ardens sectaires une violente part à ces guerres pour ou contre les Ariens, les Bogomiles, les Cathares, les Albigeois, les Vaudois, etc., véritable Église militante, qui, formée de nations ennemies, ceignit non sans fruit l'épée pour le symbole du baptême! Peut-être n'est-il pas dans les lettres humaines un champ plus stérile que l'histoire de ces débats chrétiens entre la parole et le glaive; ils avaient si bien dépouillé les monumens du christianisme de leur sens véritable, la législation civile de ses principes et de ses règles fondamentales, qu'il faut savoir gré aux Barbares et aux

Sarrasins d'avoir brisé par leurs sauvages irruptions les entraves de la raison humaine. Gloire à tous ceux[1] qui nous ont montré sous leurs véritables formes les instigateurs de tels débats, un Athanase, un Cyrille, un Théophile, un Constantin, une Irène; car, tant que dans le christianisme les noms des pères de l'Église et des conciles seront prononcés avec une crainte servile, l'homme ne jouira ni de l'Écriture, ni de sa propre intelligence.

Au reste, la doctrine morale de l'Évangile ne trouva pas un sol plus favorable, soit en Égypte, soit dans toute l'étendue des provinces grecques. Par une suite des plus déplorables abus, de là sortirent ces grossières légions de cénobites et de moines qui, non contens de promener leurs extases dans les déserts de la Thébaïde, comme des soldats mercenaires envahirent souvent des pays entiers, troublèrent les conciles et les élections épiscopales, forçant leur saint esprit de prononcer tout ce que leur inspirait un génie malfaisant. J'honore la

1. Après les anciens travaux nés de la réforme, et ceux de Calixtus, Dallæus, Dupin, Leclerc, Mosheim, etc., on se rappellera toujours avec respect les vues étendues de Semler sur l'histoire ecclésiastique; Spittler, qui lui a succédé, se distingue par ses aperçus pénétrans et lumineux : d'autres viendront après eux, et chaque période de l'histoire ecclésiastique paraîtra peu à peu sous son vrai jour.

solitude, sœur méditative de la société, souvent sa législatrice et sa compagne ; elle convertit en principes ou en utiles alimens l'expérience et les passions d'une vie tumultueuse. Je m'attendris sur cette douce solitude des ames, qui, lasses enfin du joug et des persécutions des hommes, trouvent en ellesmêmes le repos et le ciel. De ce nombre furent assurément la plupart des premiers chrétiens, que le despotisme d'un grand empire militaire et le spectacle de la corruption des villes chassèrent dans le désert, où un ciel propice suffit de reste à leurs besoins. Mais que notre mépris n'en soit que plus profond pour cet isolement né de l'orgueil et de l'égoïsme, qui, dédaignant la vie active, place le mérite dans la contemplation et la pénitence, se repaît de fantômes, et, loin d'éteindre les passions, fomente la plus vile de toutes, un indomptable et misérable orgueil. Malheureusement le christianisme servit de prétexte à ces égaremens, lorsque de simples conseils, qui ne s'adressaient qu'au plus petit nombre, devinrent des lois générales essentielles au salut de tous, et que le Christ ne fut plus cherché qu'au désert. Alors le ciel dut appartenir à des hommes qui dédaignaient d'être citoyens de la terre, et repoussaient les dons les plus précieux de la nature humaine, raison, morale, talens, amitié, sentimens sacrés de père, d'époux, de fils. Maudites soient les apologies

que d'aveugles interprètes de l'Écriture ont si facilement et si imprudemment faites du célibat ou de la vie oisive et contemplative! Maudites les fausses impressions qu'une éloquence fanatique peut encore laisser à la jeunesse, après avoir si long-temps égaré et bouleversé l'intelligence humaine! D'où vient que dans les écrits des pères de l'Église on trouve si rarement une morale pure, et que le bien et le mal, l'or et le plomb, y sont si fréquemment mélangés[1]? Sans parler ni de la composition ni du style, ne cherchant ici que la morale et l'esprit général, je demande comment il nous est impossible de placer à côté de l'école de Socrate un seul livre des hommes les plus excellens de ces temps, quoiqu'ils eussent encore à leur disposition une foule des ouvrages de l'antiquité? D'où vient que les meilleures maximes des pères, comparées à la morale des Grecs, contiennent encore tant d'exagérations monacales? C'est que la nouvelle philosophie avait étrangement faussé la pensée de l'homme, en lui apprenant à errer dans les vagues espaces du ciel au lieu de vivre sur la terre; et comme il ne peut y avoir de plus grande infirmité que celle-là, rien n'est plus digne de pitié que de la voir s'étendre par la doctrine, l'autorité, l'institution, au

1. Barbeyrac, Leclerc, Thomasius, Semler, en donnent assez de preuves. La Bibliothèque des pères de l'Église, par Rœsler, fait de cette opinion une vérité populaire.

point de troubler pendant des siècles les sources les plus pures de la morale.

Quand enfin le christianisme, vainqueur sous l'étendard de l'empire, eut reçu avec le titre de religion dominante impériale et romaine, ce nom qui s'élève au-dessus de tous les noms de la terre, les suites de la fréquente confusion de l'Église et de l'État apparurent sans voile, et presque aucune des choses humaines ne fut plus envisagée sous son jour véritable. Ceux qui prêchaient la tolérance, longtemps aigris par l'oppression, devinrent eux-mêmes intolérans ; les devoirs politiques furent confondus avec les relations de l'homme avec l'Être divin : par degrés insensibles une religion moitié judaïque, moitié monacale, devint la base de l'empire de Byzance chrétienne. Au milieu de cela, comment les rapports naturels établis entre le crime et la peine, le devoir et les droits, ou plutôt entre les diverses parties du corps politique, n'auraient-ils pas été aveuglément méconnus ou brisés. Incorporé à l'État, l'ordre ecclésiastique n'avait pas cependant, comme chez les Romains, une action régulière, immédiate ; des colléges de moines et de mendians, au profit desquels furent promulguées une foule d'ordonnances oppressives pour le reste de la société, inconciliables entre elles, mais fréquemment altérées, corrigées, changées, afin qu'il restât au moins une forme de peuple, tel était le sacer-

doce. Au grand et faible Constantin est due la gloire d'avoir à son insçu nourri de sa propre main ce monstre à deux têtes, qui, sous le nom de pouvoir spirituel et temporel, se joua effrontément de lui-même et des autres, et après deux mille années ne sait encore que penser de l'œuvre que la religion et les gouvernemens ont à accomplir parmi les hommes. De lui nous viennent ce pieux et royal arbitraire dans les lois, cette flexibilité toute chrétienne, humble apanage des princes, qui devait amener bientôt le plus horrible despotisme à sa suite[1]. De là les corruptions, les avanies de cette infame période byzantine; de là cet encens vénal offert au plus odieux des empereurs chrétiens; de là ce déplorable chaos où flottèrent si long-temps les choses spirituelles et temporelles, l'hérésie et l'orthodoxie, les Barbares et les Romains, les généraux et les eunuques, les prêtres et les femmes, les empereurs et les patriarches; un royaume sans base, le vaisseau battu des vents, sans agrès et sans pilote; le gouvernail à celui qui pouvait s'en emparer. O vous, anciens Romains, Sextus, Caton,

---

1. L'histoire des changemens dans le gouvernement, les lois et la pensée des hommes pendant le période qui suivit la conversion de Constantin jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, a été écrite avec une pénétration et une habileté remarquables par un anonyme français. Il en a paru une traduction allemande à Leipsic en 1794.

Cicéron, Brutus, Titus, et vous Marc-Antonin, qu'eussiez-vous dit de cette Rome nouvelle, de cette cour impériale de Constantinople, depuis son origine jusqu'à sa chute?

Encore moins l'éloquence de cette Rome impériale et chrétienne est-elle comparable à l'éloquence antique des Grecs et des Romains. On entendit des hommes vraiment divins, des patriarches, des évêques, des prêtres; mais à qui parlaient-ils, sur quels objets, et que pouvaient ou que devaient produire leurs inspirations les plus hautes? Une foule stupide, dégradée, effrénée, voilà ceux auxquels ils prêchaient le règne du ciel, les saintes maximes d'un juste, qui déjà s'était trouvé seul dans son temps et n'eut jamais rien de commun avec une semblable populace. Un autre intérêt, bien plus pressant, était de suivre l'orateur dans ses digressions sur l'infamie des cours, les cabales des hérétiques, des évêques, des prêtres, des moines, ou sur le spectacle grossier des théâtres, des jeux, des fêtes et du luxe des femmes. O combien je regrette, noble Chrysostôme à la bouche d'or, que tes flots d'éloquence ne soient pas tombés dans de meilleurs temps! Cette solitude, où tu avais passé tes plus beaux jours, tu la quittas trop tôt, et dans la brillante métropole tu n'eus plus que des jours troublés. Ton zèle apostolique s'égara sans retour; enveloppé par le flot des cabales des palais et du sacer-

doce, plus tard, chassé, puis rappelé, tu mourus enfin dans la misère. Ainsi finirent plusieurs hommes justes dans cette cour licencieuse; le mal est que leur zèle ne fut pas toujours exempt de fautes. Comme celui qui respire un air pestilentiel, s'il se préserve de la contagion, rappelle au moins par ses traits pâles et son corps languissant quel danger il a couru, de même ici les périls et la corruption étaient trop grands pour que la prévoyance ordinaire pût y échapper. D'autant plus glorieux sont les noms du petit nombre des généraux, des empereurs ou des évêques, des patriarches et des hommes d'État, qui brillent comme de rares étoiles dans ce ciel sulfureux et chargé d'orages; mais souvent, il est vrai, le nuage dérobe leurs formes à nos yeux.

Si nous cherchons enfin quel goût dominait dans les sciences, les arts et les institutions morales au sein de ce premier et vaste empire chrétien, nous n'apercevons que le misérable luxe de la barbarie. Depuis les temps de Théodose, lorsqu'au milieu du sénat, en face de la déesse de la victoire, Jupiter et le Christ se disputèrent la possession de l'empire romain, et que Jupiter perdit sa cause, les grands monumens de l'antiquité, les temples, les statues des dieux s'écroulèrent brusquement ou par degrés dans tout l'univers connu; et plus la ferveur était vive, plus on s'appliqua à ne laisser

aucun vestige du culte des anciens démons. Selon le but et l'origine des églises chrétiennes, elles ne pouvaient être construites sur le plan des temples d'idoles; les cours de justice, les lieux d'assemblées publiques, les basiliques, leur servirent de modèles, et quoique les plus anciennes, construites sous Constantin, offrent encore la noble simplicité des monumens de l'antiquité, puisqu'elles se formaient en partie de leurs débris, ou du moins qu'elles s'élevaient au milieu d'eux, néanmoins cette simplicité a déjà le type chrétien. Ces colonnes, recueillies çà et là au hasard, furent rassemblées sans goût, et la merveille de l'art chrétien dans Constantinople, la superbe Sainte-Sophie, fut surchargée d'ornemens barbares. En vain tant de trésors de l'antiquité furent-ils réunis dans cette Babel, ni l'art, ni la poésie grecque ne reparurent avec eux. On ne sait que penser de ce luxe insensé qui jusque dans le dixième siècle accompagnait le prince, soit en paix, soit en guerre, soit dans le palais, soit dans le temple, et qu'un esclave, né sous la pourpre, a entrepris de décrire [1]; on se demande comment un empire ainsi constitué n'a pas été détruit plus tôt.

Au reste, de tels abus ne peuvent être tous imputés au christianisme; car Byzance fut dès l'ori-

1. *Constant. Porphyrogenn.*, *l.* 2, *de cerimon. aulæ Byzantin. Lips.*, 1751.

gine un centre brillant de corruption et de misère. Ce n'était pas une Rome nouvelle, qui, grandie dans l'oppression, au milieu des combats et des dangers, dut s'élever elle-même à la domination du monde. Établi aux dépens de Rome et des provinces, le nouvel État fut d'abord surchargé d'une foule parasite que son oisiveté, jointe à l'hypocrisie, à l'adulation, à la vanité des titres, réduisit à se nourrir des faveurs de l'empereur, c'est-à-dire, de la substance de l'État. Sous le plus beau ciel, au centre de tous les peuples, la nouvelle cité s'endormit dans les plaisirs. L'Asie, la Perse, l'Inde, l'Égypte lui fournissaient ces objets de luxe dont elle communiquait une partie au nord de l'Occident. Son port était rempli des vaisseaux de toutes les nations; et même dans les derniers temps, quand les Arabes avaient déjà conquis sur l'empire grec l'Égypte et l'Asie, l'habitude des plaisirs, devenue un besoin, retint le commerce sur les rivages du Pont-Euxin et de la mer Caspienne. Alexandrie, Smyrne, Antioche, la Grèce entière, avec ses ports nombreux, ses établissemens, ses villes, ses arts, la mer Méditerranée avec ses îles, surtout le caractère léger de la nation grecque, nous expliquent pourquoi la capitale de l'empire chrétien fut bientôt une école de vices et de démence. Ce qui autrefois avait fait la fortune de la Grèce, ne servit plus alors qu'à sa ruine.

Avec cela, nous ne tairons aucun des services



que cet empire a pu rendre au monde dans sa situation et sa sphère. Malgré sa faiblesse, long-temps il servit de barrière contre les Barbares; beaucoup d'entre eux perdirent dans son voisinage, ou plutôt à son service et sous l'influence de son commerce, leur première rudesse, et acquirent peu à peu le sens du goût pour les mœurs et les arts. Le meilleur roi des Goths, Théodoric, fut élevé dans Constantinople, et le bien qu'il fit dans l'Italie honore l'empire d'Orient. Plus d'un peuple barbare a reçu de Constantinople les premiers germes de la civilisation, l'écriture littérale et le christianisme. Ainsi l'évêque Ulphilas modifia pour ses Goths de la mer Noire l'alphabet grec et traduisit dans leur langue le Nouveau Testament. Les Russes, les Bulgares, d'autres peuples slaves, furent convertis par Constantinople à la religion et à la morale chrétienne avec moins de violence que leurs frères d'Occident par les Francs et les Saxons. Le recueil des lois romaines fait par les ordres de Justinien, quelque imparfait ou incomplet qu'il puisse être, et malgré les abus qu'il produisit, est encore un monument immortel du génie romain, une vraie logique de la raison pratique, la pierre de touche de toutes les législations futures. Ce fut le bonheur du monde civil que la langue et la littérature grecques, quoique dégradées par un mauvais usage, se soient conservées dans cet empire, jusqu'à ce que l'Europe

occidentale ait été préparée à les recevoir des mains des réfugiés byzantins. En trouvant une Constantinople sur le chemin du saint sépulcre, les pélerins et les croisés du moyen âge rapportèrent dans leurs cellules et leurs manoirs, pour prix de mille déloyautés, de nouvelles idées de luxe, de culture et d'institutions, qui au moins préparèrent de loin d'autres temps à l'Europe occidentale. Les Vénitiens et les Génois étendirent leur commerce à l'exemple d'Alexandrie et de Constantinople; leurs richesses se formèrent en grande partie des ruines de cet empire, et ses dépouilles firent la fortune de l'Occident. Sans parler de la soie qui nous est venue de Perse par Constantinople, que ne doivent pas à l'empire d'Orient et le Saint-Siége de Rome et l'Europe, qui y trouva un contre-poids contre cette cour elle-même.

Enfin elle tomba avec tous ses trésors et ses habits de fêtes, cette orgueilleuse Babylone, si riche et si pompeuse; l'orage la précipita sous le joug de ses sauvages conquérans. Depuis longtemps sans force pour protéger ses provinces, dès le cinquième siècle la Grèce entière avait été la proie d'Alaric. Çà et là, à l'Orient, à l'Occident, au Nord, au Sud, les Barbares la cernaient chaque jour de plus près; et souvent la ville était assaillie au dedans par des bandes de Barbares plus dangereux encore. Les temples furent renversés, les

statues foulées aux pieds, les bibliothèques livrées aux flammes. L'empire partout trahi et vendu; ses plus fidèles serviteurs, pour dernière récompense, torturés, mutilés, les yeux crevés, les oreilles et le nez coupés, ou enterrés vivans, c'est ainsi que l'iniquité et l'infamie, l'adulation, un orgueil insensé, le parjure et l'esprit de révolte, régnèrent sur ce trône brillant de tout l'éclat de l'orthodoxie chrétienne. Malgré ses richesses et son orgueil impérial, malgré ses pompes dans les arts et les sciences, l'histoire de sa lente agonie est un terrible avertissement pour tous les gouvernemens d'eunuques, de prêtres et de femmes. Ici reposent ses ruines : le plus ingénieux des peuples de la terre, les Grecs, changés par mille ans d'infortune, perfides, ignorans, superstitieux, sont devenus les misérables esclaves des prêtres et des moines, à peine capables de recouvrer jamais l'antique génie de leurs ancêtres. Ainsi finit le premier et le plus brillant État de la chrétienté. Puisse-t-il n'en jamais reparaître de semblable !

CHAPITRE IV.

Progrès du christianisme dans les provinces latines.

Rome était la métropole du monde : Rome donnait l'ordre de tolérer ou d'exterminer les chrétiens. Ce fut donc dès l'origine un des premiers besoins du christianisme, que d'agir sur ce centre universel de puissance et de grandeur.

Que les Romains aient laissé aux peuples conquis une pleine liberté dans leurs croyances religieuses, nul ne le conteste ; sans cette tolérance et l'état entier de la législation contemporaine, jamais le christianisme ne se fût étendu avec tant de rapidité dans des contrées lointaines. Il naquit dans l'éloignement parmi un peuple méprisé, dont la superstition était passée en proverbe. Dans Rome régnaient des empereurs faibles, insensés, cruels, et il manquait à l'État un conseil qui en dominât l'ensemble. Long-temps on confondit les chrétiens avec les Juifs, partout répandus en grand nombre dans l'Italie et les provinces latines ; vraisemblablement ceux-ci furent poussés par la haine à dénoncer à l'empire la religion naissante. Les Romains à leur tour, ne voyant dans les chrétiens que des tribus infidèles au culte de leurs ancêtres, les prirent pour

des athées, ou, à cause de leurs assemblées secrètes, pour des Égyptiens qui se déshonoraient, comme d'autres mystagogues, par de barbares superstitions. Ce ne fut plus qu'une caste réprouvée, à laquelle Néron put imputer ses crimes et l'incendie de Rome. Le sentiment qu'inspira une si horrible injustice, semble s'être borné à cette froide pitié qu'on réservait aux esclaves persécutés sans motifs. Sans approfondir davantage leur doctrine, on la laissa s'étendre dans l'empire de la même manière que toutes les autres.

A mesure que les principes de la foi nouvelle éclatèrent au grand jour, les Romains, qui ne connaissaient qu'un système de religion politique, apprirent avec stupéfaction que ces malheureux prétendaient insulter les dieux de l'empire comme des puissances infernales, et flétrissaient, sous le nom d'école du démon, le culte rendu aux protecteurs de l'empire. Indignés de les voir refuser aux images des empereurs un culte qui devait les honorer eux-mêmes, et s'affranchir de tous les devoirs civils et militaires, ils les regardèrent naturellement comme des ennemis dignes de la haine et du mépris du genre humain. Les empereurs, selon leurs dispositions naturelles et les rapports favorables ou hostiles qu'on leur faisait des chrétiens, donnaient des ordres analogues, dont l'exécution dans les provinces dépendait de l'opinion des gouver-

neurs ou de la conduite de ceux qu'ils concernaient. Mais des persécutions telles que celles qui dans des temps moins éloignés ont éclaté contre les Saxons, les Albigeois, les Vaudois, les Huguenots, les Prussiens et les Livoniens, ne furent point connues sous les Romains ; de semblables guerres religieuses répugnaient à leur génie. Les trois premiers siècles du christianisme, illustrés par les persécutions, furent donc les temps de triomphe des martyrs de la foi chrétienne.

Rien de plus noble, en effet, que de confirmer jusqu'à la dernière heure sa croyance et sa foi par l'innocence de ses mœurs et l'intégrité de son caractère ; aussi les chrétiens, là où ils montrèrent cette innocence et cette fermeté, s'attirèrent plus de disciples par l'élévation de leurs ames que par leurs légendes merveilleuses. Plusieurs de leurs persécuteurs s'étonnèrent de leur courage, même sans comprendre pourquoi ils s'exposaient d'eux-mêmes aux supplices. Au demeurant, l'homme n'atteint que ce qu'il poursuit de toute son ame ; et ce que des tribus entières ont confirmé dans la vie et dans la mort, ni un jour ni un siècle ne peut l'étouffer aisément. Leur ardeur se communique, leur exemple fructifie, même quand il n'éclaire pas. C'est donc à la constance de ses premiers fidèles que l'Église doit les profondes bases sur lesquelles elle s'est développée incessamment

pendant des milliers d'années; des mœurs efféminées, des principes mal assurés auraient tout perdu dès l'origine, comme une précieuse liqueur s'évapore au contact de l'air.

Dans certains cas cependant il importe de savoir pour quelle cause un homme combat et meurt. Est-ce pour sa conviction intime, pour rendre témoignage à la foi, à la vérité, dont les récompenses s'étendent au-delà du tombeau? est-ce pour confirmer un fait important, essentiel, qu'il a lui-même vu, et dont le dépôt qui lui a été confié pourrait périr sans lui? Alors le martyr meurt en héros, sa conviction le soutient dans les tourmens; le ciel s'ouvre devant lui. Ainsi mourait chaque témoin oculaire des premiers événemens du christianisme, quand venait le moment de sceller de son sang la vérité; la renier, eût été démentir l'histoire qu'il connaissait; il était plus facile à un juste de se sacrifier lui-même. Mais de tels martyrs n'appartenaient qu'aux premiers temps du christianisme; ils ne devaient pas être nombreux, et nous ne savons rien ou presque rien ni de leur vie, ni de leur mort.

Il n'en est point ainsi de ceux auxquels l'histoire ne parvint qu'à travers de longs siècles, ou de vastes contrées, comme un bruit lointain, une tradition, une histoire écrite; leur témoignage ne pouvait être authentique, puisqu'il n'était que la

parole d'autrui, ou plutôt la foi qu'ils avaient aux choses scellées du sang de leurs ancêtres. Or, comme cela s'applique à tous les chrétiens convertis hors de la Judée, on s'étonne que même dans les provinces latines les plus éloignées, la seule autorité de ces martyrs, c'est-à-dire, une tradition lointaine et presque impossible à démontrer, ait suffi pour établir tant de merveilles. Sur la fin du premier siècle, lorsque les écrits composés dans l'Orient eurent pénétré jusque dans nos contrées, ceux qui ne les comprenaient pas dans la langue originale, étaient obligés de s'en rapporter aux explications de leurs directeurs, ou à la paraphrase de quelque version. Et qu'on juge si le clergé de l'Occident remontait fréquemment aux sources de sa croyance, quand les Orientaux dans leurs conciles, suivaient moins le sens de l'Écriture que l'opinion générale des premiers pères de l'Église. La tradition et la foi pour lesquelles tant d'hommes avaient donné leurs vies, devinrent donc peu à peu le plus puissant argument du christianisme : à mesure que l'ignorance augmenta avec la pauvreté et l'éloignement, non-seulement les traditions et les confessions des martyrs, mais aussi les paroles des évêques et des prédicateurs, furent partout reçues aveuglément comme le témoignage authentique de l'Église.

Et pourtant, d'après l'origine même du christia-

nisme, il était difficile qu'il se propageât d'une autre manière; établi sur un fait, comme tous les autres faits, il avait besoin de signes intermédiaires, de récits, de croyance. Passant de bouche en bouche, puis fixé par l'écriture, et changé en tradition positive, il est enfin soumis à l'examen et comparé à d'autres traditions; mais alors presque nulle part ne se trouvent plus de témoins oculaires; heureux du moins que l'histoire enseigne que la croyance qu'ils ont établie a été scellée de leur sang. La foi humaine n'en demande pas davantage.

Ainsi on éleva avec confiance les premiers autels chrétiens sur des tombeaux. C'était parmi des tombeaux qu'on s'assemblait. Au fond même des catacombes étaient des autels sur lesquels se célébrait la sainte cène. Là on solennisait sa profession de foi, là on jurait d'y être fidèle au nom des morts dont on était entouré. Les premières églises furent bâties sur des sépulcres, ou du moins les corps des martyrs étaient déposés sous les autels; plus tard, quelques ossemens suffirent à la consécration. Enfin, ce qui était d'abord le sceau d'une société de confesseurs du Christ, le symbole de son origine et de son établissement, ne fut plus qu'une cérémonie, une forme vaine : de même le baptême, précédé d'une profession de foi, fut d'abord célébré sur les tombeaux des fidèles; ensuite on érigea des baptistères, sous lesquels furent ensevelis

les chrétiens, en signe qu'ils étaient morts dans la foi. Une chose en appela une autre, et la forme entière des cérémonies et des usages de l'Église d'Occident vint en partie de cette profession de foi et de ce culte né parmi les tombeaux.[1]

Sans doute il parlait fortement à l'ame, ce lien d'obéissance et de fidélité, parmi des sépulcres. Lorsque, suivant Pline, les chrétiens s'assemblaient avant le jour, pour chanter des hymnes divins à la louange de leur Christ, pour s'unir par le sacrement dans un même vœu de pureté, de charité, de vertus morales, les tombeaux silencieux de leurs frères devenaient pour eux un éloquent symbole d'une éternelle constance, et confirmaient leur foi dans cette résurrection que leur Seigneur et leur maître avait le premier atteinte dans le martyre. Combien cette vie terrestre leur semblait passagère! la mort, comme une imitation de sa mort, image douce et glorieuse, leur paraissait plus assurée que la vie présente, et tout l'esprit des premiers écrits du christianisme vit de convictions de ce genre. Ainsi s'explique cette soif excessive du martyre, alors que, las de cette vie illusoire, on cherchait

1. Voyez sur ce sujet les ouvrages de Ciampini, d'Aringhii, de Bingham, etc. Une histoire de ces cérémonies, fondée sur le témoignage des Églises les plus anciennes et des monumens eux-mêmes dans leurs rapports avec l'histoire ecclésiastique, montrerait tous ces objets sous leur véritable jour.

avidement, sans nulle utilité terrestre, le baptême de sang et de feu, comme la couronne héroïque du Christ. Il était inévitable qu'on rendît avec le temps des honneurs presque divins aux ossemens des morts, et que peu à peu la superstition s'en servît pour exciter des extases, guérir les malades et produire d'autres miracles. Plus que cela, il était à redouter que cette légion de héros chrétiens, dont les corps étaient déposés avec une sorte d'adoration dans la nef des églises, ne remplissent en peu de temps tout le ciel de l'Église, au point d'en exclure les autres bienfaiteurs de l'humanité. De là naquit une nouvelle mythologie chrétienne, et quelle mythologie? celle que nous voyons sur les autels, que nous trouvons dans les légendes.

Dans le christianisme tout reposant sur la croyance, la croyance sur un symbole, le symbole sur la tradition, l'ordre et l'autorité ne pouvaient s'y maintenir que par des dons miraculeux ou par la force de la discipline ecclésiastique. Sur ce fondement s'établit l'autorité des évêques, et pour conserver l'unité de croyance, c'est-à-dire l'union entre diverses sociétés, il fallut des conciles et des synodes. Quand ces derniers n'étaient pas unanimes, ou qu'il s'élevait contre eux une opposition dans d'autres contrées, on prenait pour arbitres les évêques les plus respectés; d'où la conséquence qu'il devait nécessairement s'élever *un chef aristocrate* au sein de

cette aristocratie apostolique. Mais ce chef, qui devait l'être, qui pouvait le devenir? L'évêque de Jérusalem était trop éloigné et trop pauvre. Sa ville avait subi de terribles ravages, son diocèse était resserré par le voisinage d'autres siéges apostoliques, et du sommet de son Golgotha, il restait étranger à la domination de l'univers. Au premier rang étaient les évêques d'Antioche, d'Alexandrie, de Rome, de Constantinople, et la situation même des choses témoignait que celui de Rome devait l'emporter, même sur son rival le plus dangereux, le patriarche de Byzance. Le siége de ce dernier était trop près du trône de l'empereur; élevé ou abaissé au gré de chaque caprice, il ne pouvait prétendre qu'à la pompe d'un évêque de cour. Au contraire, depuis que les empereurs, après avoir quitté Rome, s'étaient établis sur les confins même de l'Europe, mille circonstances se réunirent pour donner la primauté de l'Église à cette ancienne métropole du monde. Pendant des siècles, les nations avaient été accoutumées à vénérer le nom de Rome; elle-même imaginait que le génie éternel de la domination planait encore sur ses collines. C'était là suivant le témoignage de l'Église, que tant de martyrs avaient scellé leur foi, que les plus grands des apôtres, Pierre et Paul, avaient reçu leurs couronnes. Dès les premiers temps, le bruit se répandit que cette ancienne Église apostolique avait été le siége de l'*épiscopat*

de Pierre ; bientôt on démontra quelle avait été la suite entière de ses successeurs. Or, comme les clefs du royaume céleste avaient été expressément déposées entre les mains de cet apôtre, et que l'édifice indestructible de l'Église était fondé sur sa profession de foi, quoi de plus naturel que Rome prît la place d'Antioche ou de Jérusalem, et prétendît à gouverner en mère toute la souveraineté chrétienne. De bonne heure, les honneurs et le droit de préséance, même dans les conciles, appartinrent à l'évêque romain, quoique souvent inférieur par la science et la puissance. Dans les contestations on le choisissait pour arbitre; mais ce qui n'avait été long-temps qu'un conseil officieux, devint avec le temps un droit irrécusable, et le jour arriva où sa voix fut décisive. Situés au centre du monde civilisé, un vaste champ s'ouvrait aux évêques de Rome pour propager leurs doctrines et leur puissance à l'Occident, au Sud et au Nord. Soit faiblesse, soit éloignement, le trône de Byzance ne pouvait leur porter ombrage. Les belles provinces de l'empire romain, l'Italie et ses îles, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule, une partie de l'Allemagne, où le christianisme avait dès long-temps pénétré, s'étendaient autour d'eux comme de fertiles terres qui n'avaient besoin que de culture. Plus loin étaient les Barbares, dont les arides contrées furent bientôt préparées à recevoir les semences du christianisme. Libres, presque sans

concurrens, il y avait là pour les papes plus de conquêtes à faire que dans les provinces orientales, depuis long-temps occupées par d'anciens évêques, ou à demi épuisées par tant d'oisives spéculations, de controverses, de débats, par l'aveugle despotisme des empereurs, par les irruptions des Arabes Mahométans et d'autres nations encore plus redoutables. La loyauté des Barbares du Nord présentait d'ailleurs moins d'obstacles à la religion nouvelle, que la perfidie des Grecs ou que le fanatisme des Asiatiques. Le christianisme, qui souvent dégénérait parmi ces derniers en un aveugle délire, fut tempéré dans ces climats plus doux par les précautions de l'évêque d'Occident. Autrement, il est probable qu'il serait tombé dans l'état d'épuisement auquel il est aujourd'hui réduit en Orient après tant d'efforts insensés.

Sans doute l'évêque de Rome a beaucoup fait pour le monde chrétien. Fidèle au nom qu'il portait, non-seulement il a conquis l'univers par la foi, mais il s'est créé par les institutions, les mœurs, les coutumes, un empire plus durable, plus puissant et plus intime que celui de l'antique Rome elle-même. Sans prétendre jamais à la gloire des sciences, il en laissa le soin à d'autres, par exemple, aux cours métropolitaines d'Alexandrie, de Milan, d'Hippône même, et à tous ceux qui la recherchèrent. Pour lui, son œuvre fut de soumettre à sa volonté les

plus savans évêques, et de gouverner le monde non par la philosophie, mais par la politique, les traditions, les lois et les pratiques ecclésiastiques, d'autant que lui-même il n'était rien que par les usages et la tradition. Aussi l'Église d'Occident doit-elle à Rome cette foule de cérémonies touchant la célébration des fêtes, la hiérarchie sacerdotale, l'institution des sacremens, les prières et les offrandes pour les morts; les autels, les calices, les luminaires, les jours de jeûne, l'adoration de l'hostie et de la mère de Dieu, le célibat des prêtres et des moines, l'invocation des saints, le culte des images; les processions, les messes pour les trépassés, les bulles, les canonisations, la transsubstantiation, etc. Nés le plus souvent d'un concours d'objets que le génie enthousiaste de l'Orient avait jadis combinés à son gré, d'autres fois modifiés selon les coutumes locales de l'Occident, et principalement de Rome, ces usages furent peu à peu introduits dans le grand rituel de l'Église[1]. Telles furent les armes qui conquirent l'univers; ce furent les clefs du royaume du ciel et de la terre : devant elles s'agenouillèrent des peuples

1. Je doute que sans l'exacte connaissance de Rome, de sa statistique et du caractère de son peuple, il soit possible d'écrire une histoire vraiment fidèle de ces usages et de ces établissemens. Souvent on s'égare en cherchant ce qui dans Rome apparaît à la première vue.

que jamais le glaive n'avait intimidés. Les cérémonies romaines eurent plus de puissance sur eux que toutes les spéculations de l'Orient. Au reste, nul contraste n'est plus frappant que celui de ces lois ecclésiastiques avec l'ancienne politique du capitole; elles changèrent un sceptre de fer en un bâton pastoral, et ramenèrent peu à peu les habitudes barbares des nations payennes à la loi de l'Évangile. Après avoir acheté sa suprématie par tant de fatigues, le pasteur de Rome, par sa situation et même contre sa volonté, dut s'immiscer plus qu'aucun de ses frères dans les affaires de l'Occident; et si la propagation du christianisme fut en elle-même un bienfait, nul n'y eut autant de part que lui. Par ses envoyés et ses avertissemens il convertit l'Angleterre, la plus grande partie de l'Allemagne, les royaumes du Nord, la Pologne et la Hongrie. Outre cela, quand les Huns, les Sarrasins, les Tartares, les Turcs et les Mongols menaçaient d'accabler pour jamais l'Europe, il servit avec d'autres à sa délivrance. Si toutes les dynasties chrétiennes d'empereurs, de rois, de princes, de comtes, de chevaliers, dévoilaient par quels moyens elles ont acquis jadis leur puissance sur les peuples, le grand Lama à la triple couronne, porté sur les épaules de ses prêtres désarmés, pourrait les bénir de sa crosse sacrée et dire: « Sans moi, jamais vous ne « seriez devenus ce que vous êtes. » L'antiquité

nous a d'ailleurs été conservée par ses soins, et Rome est digne d'être le temple pacifique où ces trésors sont rassemblés.

L'Église a donc subi autant de modifications locales à l'Occident qu'à l'Orient. Il y avait une Égypte latine, l'Afrique chrétienne, où se développèrent plusieurs doctrines africaines. Les expressions hardies que Tertullien appliqua à la réparation des péchés, Cyprien à la pénitence, Augustin à la grâce et au libre arbitre, s'introduisirent peu à peu dans le système canonique, et bien que l'évêque de Rome suivît ordinairement un terme moyen, tantôt il manqua de science, tantôt d'autorité, pour diriger le vaisseau de l'Église à travers ce vaste océan de doctrines. C'est ainsi que S. Augustin et S. Jérôme ont traité avec trop de rigueur le savant et religieux Pélage. Le premier ne combattit les Manichéens que par un manichéisme plus épuré; et ce qui dans cet homme extraordinaire ne tint souvent qu'à l'éclat de son imagination ou à l'emportement de la controverse, devint une flamme dévorante dans le système de l'Église. Mais, paix à vos cendres, ô vous, grands défenseurs de ce que vous nommiez l'unité de la foi, votre tâche laborieuse est accomplie; peut-être même votre influence sur tout l'univers chrétien n'a-t-elle été que trop durable et trop profonde.

Toutefois, il ne faut pas ici oublier le premier

ordre qui fut introduit dans l'Occident, je veux dire les Bénédictins. Heureusement pour l'Europe, tous les efforts faits pour naturaliser dans nos contrées la vie monastique de l'Orient avaient été inutiles, lorsque, sous la protection de Rome, cet ordre modéré parvint à s'établir sur le mont Cassin. Sous un climat moins prodigue, il adopta un régime moins sévère, outre que ses régles, établies par un laïque pour d'autres laïques, lui faisaient une loi du travail. De là il se montra fort utile en Europe dans plusieurs contrées sauvages et désertes. Parmi tant de peuples nouveaux, combien de territoires aujourd'hui riches et féconds, et qui ne doivent en partie leur culture qu'aux mains des Bénédictins! Si nous considérons les lettres, leur industrie monacale fit tout ce qu'on pouvait attendre d'elle. Quelques-uns d'eux ont écrit des bibliothèques entières, et l'ordre lui-même s'est imposé le devoir de défricher les déserts du monde littéraire, en publiant ou commentant un nombre presque incroyable de monumens précieux, surtout du moyen âge. Sans les moines de S. Bénoît, il est probable que la plus grande partie des écrits de l'antiquité ne serait point arrivée jusqu'à nous; et le dénombrement des saints abbés, des évêques, des cardinaux, des papes qui sont sortis de leurs rangs, joint à l'indication seule de leurs travaux, remplirait une foule de volumes. Le bénédictin Grégoire le Grand a plus fait lui seul

que n'auraient pu faire dix souverains spirituels ou temporels ; enfin, c'est par cet ordre qu'a été conservée l'ancienne musique d'Église, dont les effets sont encore si puissans sur la pensée humaine.

Nous nous arrêterons ici. Avant de parler de l'influence du christianisme sur les Barbares, nous devons d'abord les observer de près, examiner comment les uns après les autres ils pénétrèrent par grandes masses dans l'empire romain, puis y fondèrent des royaumes auxquels Rome elle-même prêta son appui, et quelles conséquences s'en suivirent dans l'histoire de l'humanité.

LIVRE XVIII.

Comme les torrens des montagnes, lorsqu'ils se précipitent avec fracas dans une profonde vallée, renversent ses faibles digues et sillonnent au loin son territoire, alors que la vague obéit à la vague, que le flot brise le flot, jusqu'à ce que les champs, les prairies, les arides bruyères, deviennent une vaste mer, qui, s'abaissant par degrés, laisse après elle, avec des traces de dévastation, l'image de la vie qui renaît et de la fécondité qui s'accroît : tels apparurent les peuples du Nord dans leurs fameuses irruptions au sein des provinces romaines. Long-temps combattus, repoussés, quelquefois reçus en qualité d'auxiliaires ou d'alliés, souvent abusés et trahis, ils se firent enfin justice, demandèrent ou conquirent des terres, et pour ainsi dire s'amoncelèrent les uns sur les autres. Au lieu de rechercher le droit qu'ils pouvaient avoir sur les pays qu'on leur céda ou dont ils s'emparèrent [1], notre objet sera donc de

1. Gatterer, dans ses Esquisses d'histoire universelle (Gœttingue, 1773; p. 449, etc.), donne une idée précise, quoique rapide, des migrations et irruptions de ces peuples, et de leurs changemens fréquens de frontières. Ce même sujet a été traité avec plus de développement par Mascon, Histoire des Allemands (Leipsic, 1727, 1737); par Krause, Histoire des événemens les plus importans de l'Europe moderne, etc.

considérer quel usage ils en firent et quelles institutions nouvelles ils introduisirent en Europe. Partout de nouveaux peuples furent entés sur une souche vieillie: quels rejetons et quels fruits l'humanité leur doit-elle?

CHAPITRE PREMIER.

Royaumes des Visigoths, des Suèves, des Alains et des Vandales.

An 395 à 400 Appelés par la trahison de deux ministres des empires d'Orient et d'Occident, de Ruffin et de Stilicon, les Visigoths répondent en ravageant d'un côté la Thrace et la Grèce, de l'autre l'Italie. Alaric assiége Rome, et comme Honorius fut infidèle à ses promesses, il s'en empare une seconde fois et la livre au pillage. Chargé de butin, le chef visigoth s'avance jusqu'au détroit de Sicile, et il se préparait à conquérir l'Afrique, ce grenier de l'Italie, quand la mort arrêta le cours de ses victoires. L'heureux spoliateur fut enseveli dans un fleuve avec beaucoup de choses d'une grande valeur. Son successeur Adolphe ou Athaulf, sous le titre d'em-
412 pereur, s'éloigne de l'Italie pour marcher contre les Vandales, les Alains et les Suèves, qui se précipitaient alors sur les Gaules et l'Espagne. Bassement trahi, il fonde néanmoins le premier royaume visi-
414 goth et épouse Placidie, fille de l'empereur Théo-

dose. Les fameuses villes de Narbonne, Toulouse, Bordeaux lui appartenaient, et quelques-uns de ses successeurs étendirent encore leur domaine dans les Gaules. Mais comme de ce côté les Francs étaient dans leur voisinage, et que les Goths Ariens ne pouvaient attendre des évêques catholiques que haine et perfidie, ils tournèrent leurs armes avec plus de succès contre les Pyrénées; long-temps aux prises avec les Alains, les Suèves, et les Vandales, après que les Romains eurent été entièrement dis- 585
persés ou asservis, ils restèrent les maîtres de la péninsule espagnole, de la Lusitanie, et même d'une partie de la Gaule méridionale et des côtes de l'Afrique.

Nous n'avons rien à dire du royaume des Suèves 407 à 585
en Espagne pendant les cent soixante-dix-huit années qu'il dura. Après une suite non interrompue d'infortunes et de misères, il perdit jusqu'à son nom et se fondit dans l'empire des Goths-Espagnols.

L'arrivée des Visigoths dans ces contrées fut signalée par des faits plus importans. Déjà dans la Gaule, lorsque leurs rois habitaient encore Toulouse, Érich fit recueillir un livre de lois[1], et son successeur Alaric tira des écrits des jurisconsultes romains un code qui précéda celui de Justinien[2],

1. *Pithoni Codex legum Wisigothor.* Paris, 1579.

2. Schulting, *Jurisprud. ante-justinian.*, p. 683. *Gothofredi Proleg. Cod. Theodos.*, c. 6, 7.

et fut sans doute le premier corps de droit écrit
506 des Barbares. La plupart des peuples germains, les Bourguignons, les Angles, les Francs et les Lombards, en l'adoptant, nous ont aussi conservé une partie du code Théodosien, quoique d'ailleurs les Goths lui préférèrent toujours leurs propres lois et leurs coutumes. De l'autre côté des Pyrénées ils entrèrent dans une contrée qui sous les Romains avait été une province florissante, long-temps célèbre par ses villes, ses institutions civiles et son commerce. Pendant que Rome déchue s'était endormie dans le luxe, l'Espagne avait donné à la métropole du monde une suite d'hommes illustres dont les écrits conservaient encore la trace du génie espagnol.[1] D'ailleurs, le christianisme avait de bonne heure pénétré en Espagne, et comme l'esprit de ce peuple, frappé de l'étrange spectacle de tant de nations mêlées et confondues sur son sol, avait contracté quelque chose d'aventureux et d'extraordinaire, les histoires et les pénitences merveilleuses, l'isolement de l'anachorète, l'orthodoxie, le martyre, la pompe de l'Église sur de saints tombeaux, s'allièrent d'autant mieux avec son genre d'imagination, que l'Espagne, par sa situation, était elle-même un vrai palais chrétien. De ce centre il

1. Lucain, Méla, Columelle, les deux Sénèque, Quintilien, Martial, Florus, etc. Voyez l'Histoire de la poésie espagnole par Velasquez (traduction); Gœttingue, 1769.

était facile de donner des avis ou de demander des décisions, soit à l'évêque de Rome, soit à celui d'Hippone, d'Alexandrie et de Jérusalem. Le même avantage s'offrait pour veiller sur les hérétiques et les poursuivre jusqu'au fond de la Palestine. De là vint que les Espagnols furent déclarés ennemis de l'hérésie, et l'on sait comment leur orthodoxie s'exerça contre les Priscillianistes, les Manichéens, les Ariens, les Juifs, les Pélages, les Nestoriens, etc. La hiérarchie naissante des évêques de cette péninsule apostolique, ses conciles fréquens et sévères servirent d'exemples à la cour romaine; et si plus tard le royaume des Francs seconda son suprême pasteur par le glaive temporel, long-temps auparavant l'Espagne l'avait aidé par sa puissance spirituelle. Dans un royaume si puissant par son antique culture et la force de l'institution sacerdotale, il ne fut pas facile aux Goths, infidèles Ariens, de briser dès l'abord le joug du catholicisme. Long-temps, il est vrai, ils refusèrent de courber la tête; tantôt employant la douceur, tantôt la persécution, ils ne négligèrent rien pour rapprocher les deux Églises; mais en vain : l'Église romaine demeura inébranlable; et depuis, les Ariens furent condamnés dans différens conciles, à Tolède, avec autant de sévérité que si jamais aucun des leurs n'eût monté sur le trône d'Espagne. Après la mort du roi Léovigild, le dernier qui ait conservé dans son ame

586 la mâle vigueur des anciens Goths, lorsque son fils Reccard eut traité avec l'Église catholique, les lois du royaume, alors promulguées dans l'assemblée des évêques, furent empreintes du caractère épiscopal et monacal. Des peines corporelles, que les Allemands avaient jusque-là en horreur, commencèrent à s'introduire parmi eux; on y découvre même l'idée d'un tribunal d'hérésie, long-temps avant qu'ils aient connu le nom d'inquisition.[1]

L'établissement des Goths ne fut donc jamais qu'incomplet et précaire dans ces belles contrées; là où, entourés de montagnes et de mers, ils auraient pu fonder un empire à la fois brillant et durable, si le génie et le courage ne leur eussent pas manqué, et s'ils eussent triomphé du climat et de l'Église. Mais l'impétuosité de ce torrent, qui sous Alaric s'était précipité sur la Grèce et l'Italie, s'était ralentie depuis long-temps. Cet Athaulf, qui avait juré de renverser Rome et d'élever sur ses ruines, pour dominer le monde, une nouvelle cité gothique, fut vaincu dès qu'il se fut laissé reléguer dans un coin de l'empire, et qu'il eut pris Placidie pour épouse. La conquête s'étendait lentement, et ce fut à prix de sang que les Allemands achetèrent des

1. Les décisions des conciles, recueillies dans le grand ouvrage intitulé *España sagrada*, se trouvent aussi dans l'Histoire d'Espagne de Ferrara. Pour les lois des Visigoths, voyez, outre Pithou, le *Codex leg. ant.* de Lindenbrog, etc.

Allemands quelques lambeaux de provinces. Lorsqu'enfin, après de longs débats avec l'Église, les évêques et les grands du royaume, c'est-à-dire les deux extrêmes opposés, commencèrent à se rapprocher, il n'était plus temps de poser en Espagne les vrais fondemens d'un empire gothique. Si jusque-là les rois avaient été choisis par la nation, alors les évêques consacrèrent leurs personnes et rendirent leur puissance héréditaire. Au lieu de diètes générales, on eut des assemblées ecclésiastiques, et l'ordre épiscopal fut le premier du royaume. Les grands de la cour perdirent leur première loyauté au sein du luxe et de la mollesse, les guerriers leur antique valeur au milieu des riches domaines qu'ils s'étaient partagés, les rois leurs vertus et leur foi à l'ombre des priviléges que la religion leur accordait. Ainsi le royaume resta de toutes parts ouvert, sans défense, aux irruptions étrangères ; et lorsqu'enfin l'ennemi arriva des rivages d'Afrique, il répandit une telle terreur, qu'après une seule bataille les innombrables peuplades des Arabes restèrent maîtresses, après deux ans, de la plus grande et de la plus belle partie de l'Espagne. Plusieurs évêques trahirent leur 713
pays ; le reste des grands se soumirent ou s'enfuirent, et succombèrent çà et là. Faute d'une institution fondamentale, le royaume, dont toute la force reposait sur le courage et le dévouement

personnel de ses Goths, fut sans soutien dès que cette espérance lui manqua. Sans doute, il est possible que les conciles de l'Espagne aient donné un grand développement aux rites et à la discipline de l'Église ; quant aux institutions civiles, Tolède en fut long-temps le tombeau.[1]

Trahies et dispersées, lorsque les vaillantes tribus des Goths sortirent enfin des montagnes, et qu'en sept ou huit cents ans elles reconquirent, à peine après trois mille sept cents combats ce qu'une victoire et deux années leur avaient enlevé, cet étrange mélange du génie goth et chrétien ne dût-il pas apparaître tel qu'un fantôme évoqué de la tombe ? Chrétiens, ils arrachèrent au joug des infidèles leur terre si long-temps profanée ; une seule église qu'ils pouvaient consacrer de nouveau, devenait l'inestimable prix de leur victoire. Ainsi, de toutes parts s'élevèrent de leurs ruines, comme autant de monumens du triomphe de la croix et de l'épée, une foule innombrable d'évêchés et de monastères; et plus la conquête se prolongea, plus cet enthousiasme fut constant dans ses œuvres. C'étaient d'ailleurs les temps les plus brillans de la chevalerie et de la cour de Rome.

1. Je n'ai point eu connaissance des recherches d'un Suédois sur les causes de la rapide décadence de ce royaume. L'ouvrage d'Iserhielm, *De regno Westro-Gothorum in Hispania* (Upsal, 1705), ne contient que des déclamations académiques.

Les rois firent au pape l'hommage féodal de quelques contrées reprises sur les Maures, et jurèrent de régner en véritables fils de l'ancienne Église. Partout les évêques balancèrent leur autorité, et les chevaliers chrétiens, qui les avaient aidés à reconquérir le nouveau royaume, le partagèrent avec eux et devinrent les *grandes y ricos hombres*, ou le premier ordre de la noblesse.

Comme les orthodoxes avaient autrefois chassé les Juifs et les Ariens, ils expulsèrent alors les Juifs et les Maures, en sorte que cette contrée jadis si florissante, qui avait nourri tant de peuples, ne fut plus qu'un fertile désert. Mais aujourd'hui elles sont encore debout, les colonnes des institutions, soit antiques, soit nouvelles, de ce christianisme gothique. Le temps, qui en a érigé beaucoup d'autres au milieu d'elles, n'a pu changer ni les fondemens, ni les proportions de l'édifice. Le trône de l'évêque de Tolède ne s'élève plus, il est vrai, en face du trône du roi catholique, et la sainte inquisition, depuis son établissement, est bien plutôt l'instrument du despotisme que celui du fanatisme. Dans cette terre romantique de superstition, la chevalerie a construit sur ses collines tant de châteaux forts, d'inaccessibles manoirs, que les os de S. Jacques à Compostelle y reposent plus en sûreté que ceux de S. Pierre au pied du Capitole. Un grand nombre d'archevêques et d'évêques, sur-

tout plus de trois mille monastères, s'enrichissent des dépouilles d'un royaume qui, pour étendre sa foi dans deux autres parties du monde, a employé le feu, le fer, la fraude et jusqu'à des chiens dévorans. Dans l'Amérique espagnole seulement on compte un aussi grand nombre de princes ecclésiastiques qui ont régné avec tout le faste catholique. Quant aux lettres, les Espagnols imitèrent fidèlement les poètes de Rome chrétienne, sa polémique et ses canons; sur ce modèle, les commentaires de l'écriture et les légendes se multiplièrent si bien, que rien n'échappa à cette influence religieuse, ni le théâtre, ni les jeux populaires, ni les danses, ni les combats de taureaux. Une jurisprudence moitié gothique, moitié épiscopale, fut intimement combinée avec le droit romain canonique, et toute l'intelligence de la nation, dégénérée en puériles subtilités, ne produisit plus que les fruits des déserts, quelques bruyères et quelques ronces sauvages[1]. Enfin, après avoir consumé pendant près de cinq siècles la substance de l'État, quoique ces offices de cour qui, chez les Goths, comme chez d'autres peuples allemands, étaient des charges purement personnelles, ne conservent plus que leur ombre, quoique

1. Il y a une foule de commentaires espagnols tant sur le Droit romain que sur les *Siette partidas*, les *Leyes de Toro*, les *Autos y acuerdos del concejo real*. On y retrouve toute la pénétration de ce peuple.



la puissance royale ait su tantôt s'unir aux papes, tantôt humilier l'orgueil des grands et limiter leur ambition : tant que des élémens aussi contradictoires formeront la base du corps politique et se réuniront dans le caractère national, les belles contrées du Tage et du Guadalquivir ne seront probablement long-temps qu'une seconde Afrique sous le ciel de l'Europe, une cité chrétienne demi-maure, demi-gothique.

Chassés de l'Espagne par les Visigoths, les Vandales passent en Afrique avec le reste des Alains, et y forment un premier essaim de pirates chrétiens, plus puissans et plus riches que ne le furent jamais leurs successeurs mahométans. Leur roi 429
Genseric, l'un des Barbares les plus intrépides que à 439
l'histoire connaisse, s'empara en peu d'années, et avec une armée peu nombreuse, des fertiles côtes de l'Afrique, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux déserts de la Libye. Après s'être créé une force navale, ce lion de Numidie ravage toutes les côtes de la Méditerranée, depuis la Grèce et l'Illyrie jusqu'aux colonnes d'Hercule, et même jusqu'à la Gallicie. Il prend les îles Baléares, la Sardaigne, une partie de la Sicile. Pendant dix jours il livre si impitoyablement au pillage Rome, 455
la métropole du monde, qu'il enlève et transporte dans sa Carthage la coupole d'or du Capitole, les anciennes dépouilles du temple de Jérusalem, une

quantité innombrable d'ouvrages d'arts ou de choses précieuses dont la mer n'engloutit qu'une faible partie; enfin, une foule de prisonniers dont il sut à peine que faire, et parmi lesquels étaient une impératrice et ses deux filles. Il maria l'aînée, Eudoxie, à son fils; il renvoya la plus jeune avec sa mère, et fut au reste, par sa valeur et sa politique, digne de l'amitié et de l'alliance du grand Attila, qui depuis la Lena d'Asie jusqu'au Rhin, épouvanta, soumit et désola le monde. Juste envers ses sujets, austère dans ses mœurs, modéré, sobre, rarement cruel, et seulement quand le soupçon ou la colère l'agitait, toujours actif, toujours
477. vigilant, Genseric jouit d'une vie aussi longue qu'heureuse, et laissa à ses deux fils un État florissant, où étaient réunis les trésors de l'Occident. Sa dernière volonté décida de la destinée de son royaume : il voulut que le trône fût toujours occupé par le plus âgé de sa famille, comme devant être le plus expérimenté, et de là il mit la discorde entre ses successeurs pour toute la suite des âges. Le plus âgé de sa famille ne fut plus jamais en sûreté depuis que la lutte fut instituée entre la jeunesse et la vieillesse. Les frères et les cousins s'assassinèrent les uns les autres; tous se craignirent ou s'envièrent. Et comme le fondateur ne laissa son génie à aucun de ses descendans, ses Vandales tombèrent bientôt dans la mollesse et l'inertie du

climat de l'Afrique. La vie des camps, au lieu d'exercer leur antique courage, commença par corrompre leurs mœurs, et après un faible intervalle, égal au plus au règne de Genséric, l'empire entier fut détruit dans une campagne. Le huitième roi, Gélimer, fut conduit à Constantinople pour 534
servir avec tous ses trésors à la pompe triomphale d'autres Barbares, et mourut abandonné dans une chaumière. Ses Vandales, réduits en captivité, furent enfermés dans des forteresses, et le reste de la nation se dispersa sur les frontières de la Perse. Ainsi s'évanouit, comme un palais enchanté, plein d'or et d'argent, ce royaume superbe, dont on rencontre encore çà et là quelques médailles sur le sol de l'Afrique. Les vases du temple de Salomon, dont Genséric s'était emparé à Rome, furent portés une troisième fois en triomphe à Constantinople ; de là reportés à Jérusalem, offerts en don à son Église chrétienne, il est probable qu'ils furent enfin répandus dans l'univers entier, sous la forme de monnaies, marquées d'une sentence arabe.

Ainsi flottent au gré des âges les choses sacrées ; ainsi s'évanouissent les royaumes ; ainsi se métamorphosent les nations et les temps. Si ce royaume vandale eût pu se maintenir en Afrique, presque toute l'histoire de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et le cours entier de la civilisation européenne, eussent été changés. Aujourd'hui c'est

à peine si l'on retrouve un seul vestige de ce peuple dans le nom d'une des provinces d'Espagne.[1]

CHAPITRE II.

Royaumes des Ostrogoths et des Lombards.

Avant de parler des Lombards et des Ostrogoths, il nous reste à considérer quelque temps ce météore qui paraît à l'horizon de l'Europe, le fléau de Dieu, la terreur du monde, *le roi des Huns*,
376 *Attila.* Déjà nous avons remarqué que l'irruption des Huns du fond de la Tartarie décida ce dernier mouvement général de toutes les nations germaniques, qui lui-même fut cause de la chute de l'empire romain. La puissance des Huns en Europe
433 parvint sous Attila à son plus haut degré; les em-
à 447 pereurs d'Orient, qu'il méprisait comme des esclaves de leurs esclaves, devenus ses tributaires, payèrent chaque année deux mille cent livres pesant d'or à celui qui ne porta jamais qu'une grossière saie de laine. Les Goths, les Gépides, les Alains, les Hérules, les Akasires, les Thuringes et les Slaves lui étaient soumis; pendant qu'au nord de la Pan-

1. Mannert, *Geschichte der Vandalen*; Leipsic, 1785. Ce premier essai n'est pas indigne de l'homme qui plus tard, dans son âge mûr, s'est élevé un monument immortel dans sa Géographie des Grecs et des Romains.

nonie il habitait une maison de bois dans un village, au milieu d'un désert[1]. Pendant que ses compagnons et ses hôtes buvaient dans des coupes d'or, il se servait d'un vase de bois ; aucun ornement d'or, aucune pierre précieuse, pas même sur son épée ou sur les harnais de son cheval. Juste, équitable, généreux à l'excès envers ses sujets, implacable contre ses ennemis, rendant aux Romains orgueil pour orgueil, tout à coup il apparaît, excité probablement par Genseric, roi des Vandales, avec une armée de cinq ou six cent mille hommes de diverses nations ; il dirige sa course à l'Occident, traverse la Germanie, passe le Rhin, 450
étend ses ravages jusqu'au milieu des Gaules. Tout tremble devant lui, lorsqu'enfin il se forme de tous les peuples de l'Occident une masse confuse qui marche à sa rencontre. Avec une profonde habileté, Attila se retire par la plaine de Châlons, où son passage était libre. Les Romains, les Goths, les Latins, les Armoricains, les Bréons, les Bour-

1. Les traits de la figure historique d'Attila sont empruntés en grande partie à l'ambassade de Priscus, que l'on ne pourrait cependant suivre avec confiance pour écrire la vie entière du chef des Huns. On trouve quelques lumières sur ce sujet, et principalement sur les mœurs du peuple, dans divers ouvrages de F. C. J. Fischer, qui a découvert et publié un ancien poëme, *De prima expeditione Attilæ* (Leipsic, 1780), avec des notes, et tracé un Tableau des usages des Européens dans les cinquième et sixième siècles (Francfort, 1784).

guignons, les Saxons, les Alains et les Franks sont réunis contre lui : il donne lui-même le signal de la bataille. Elle fut sanglante; le chef des Visigoths périt avec des milliers d'hommes, et quelques ac-
452 cidens fortuits décidèrent de la victoire. Attila traverse le Rhin sans être poursuivi; l'année suivante, il revient, passe les Alpes, dévaste l'Italie, détruit Aquilée, pille Milan, brûle Pavie, et fond sur Rome pour achever d'un seul coup la ruine de l'empire d'Occident. Alors Léon, évêque romain, s'avance à sa rencontre, et obtient par ses larmes que la ville sera épargnée : il le suit dans son camp à Mantoue, et le conjure de quitter l'Italie.

Le roi des Huns repasse les Alpes, et déjà il songeait à se venger de la bataille qu'il avait perdue dans
454 les Gaules, lorsque la mort arrêta ses projets. Ses Huns accompagnèrent ses funérailles de longues lamentations; car avec lui était tombée leur épouvantable puissance. Son fils Éliac le suivit peu après; et les débris de son peuple revinrent en Asie ou se perdirent par degrés. Célébré sous le nom d'Etzel dans les poëmes de la plupart des nations germaniques, c'est le héros qui convie à sa table les poètes de tant de contrées diverses pour chanter les exploits de leurs ancêtres. C'est le monstre représenté avec des cornes sur les monnaies, dans différens tableaux, et dont on a métamorphosé le peuple en troupeaux de singes et d'hommes des

bois. Heureusement Léon fit ce qu'aucune armée ne pouvait faire, et préserva l'Europe d'un joug kalmouk; car le genre de vie, les mœurs et le caractère entier des hordes d'Attila prouvent également qu'elles sortaient de la Mongolie.

L'invasion des Hérules n'appelle pas moins notre attention, puisqu'elle mit fin à l'empire d'Occident. Long-temps ils avaient été avec d'autres peuples germaniques à la solde des Romains; quand l'empire réduit à la détresse cessa de les payer, ils se payèrent eux-mêmes. En Italie on leur abandonna le tiers des terres, et un heureux aventurier, Odoacre, chef des Scyrres, des Rugiens et des Hérules, fut
le premier roi de cette contrée. Romulus, le der- 476
nier des empereurs, étant tombé entre ses mains, la jeunesse et la beauté de ce prince excitèrent sa pitié; il lui accorda une pension annuelle et une des maisons de plaisance de Lucullus dans la Campanie. Pendant dix-sept ans, Odoacre gouverna, non sans glorie, son royaume jusqu'aux côtes de la Sicile, quoiqu'il eût à lutter contre de grandes catastrophes publiques. Enfin, ces belles contrées tentèrent l'ambition du chef des Ostrogoths, Théodoric. Ce jeune héros obtint que la cour de Byzance lui cédât l'Italie, puis il renversa Odoacre, qui, sur son
refus de tenir un traité ignominieux, fut mis à mort. 493
Ainsi commence le règne des Ostrogoths.

Connu dans l'histoire populaire sous le nom de

Dietrich de Berne, le fondateur de cet empire, Théodoric, non moins remarquable par la culture que par la droiture naturelle de son esprit, élevé en ôtage à Constantinople, avait rendu d'importans services à la cour d'Orient. Déjà revêtu des dignités de patriarche et de consul, une statue avait été érigée en son honneur vis-à-vis du palais impérial. Mais ce fut en Italie qu'il acquit sa plus brillante gloire et le nom d'un prince juste et bienfaisant. Jamais, depuis les temps de Marc-Antonin, cette partie du monde civilisé n'avait été gouvernée avec tant de sagesse et d'humanité, qu'aux temps où il étendit sa puissance sur l'Italie et l'Illyrie, sur une partie de l'Allemagne et des Gaules, sa protection sur l'Espagne, et maintint l'équilibre entre les Visigoths et les Francs. Quoiqu'il eût triomphé dans Rome, il ne prit point le titre d'empereur et se contenta du nom de Flavius. Mais, en effet, il exerça toute l'autorité impériale, nourrit le peuple romain, rendit à la ville ses anciennes fêtes, et, comme il était Arien, envoya à Constantinople, dans les troubles de l'arianisme, l'évêque de Rome en qualité d'ambassadeur. Tant qu'il vécut, la paix ne fut point altérée entre les Barbares, les royaumes visigoths, francs, vandales et thuringiens étant unis au sien par des traités ou par une communauté d'origine. Sous lui, l'Italie commença à respirer; l'agriculture et les arts furent encouragés;

chaque peuple retint ses lois et ses coutumes. En même temps qu'il conservait et respectait les monumens de l'antiquité, il élevait de nobles édifices, quoique dans un goût différent de celui des Romains, d'où vint probablement le nom d'architecture gothique. Sa cour était honorée parmi tous les Barbares; de loin à loin les sciences parurent même y jeter quelque lueur. Les noms de ses principaux officiers, de Cassiodore, de Boèce, de Symmaque, sont encore révérés de nos jours, et l'on n'a point oublié comment ces deux derniers périrent sur le simple soupçon d'avoir cherché à réveiller l'antique liberté romaine. Au reste, les terreurs du vieux roi ont peut-être une excuse, quand on songe qu'il n'avait pour successeur qu'un petit-fils en bas âge, outre qu'il savait assez sur quelles bases mal assurées reposait sa puissance. On peut regretter que cet empire ait été si promptement détruit, et que Théodoric plutôt que Charlemagne n'ait pas le premier déterminé la forme des institutions politiques et spirituelles de l'Europe.

Le grand roi mourut après avoir gouverné ses 526
domaines avec autant de sagesse que de gloire pendant trente-quatre années. Alors éclatèrent les vices cachés dans la constitution politique des peuples germains. Amalasonte, digne tutrice du jeune Athalaric, fut contrariée par les chefs dans l'éducation du prince, et lorsqu'après la mort prématurée de

son pupille, elle choisit, pour l'aider dans l'admi-
nistration, l'infame Théodat, qui la récompensa par
le poison, ce fut le signal de la révolte des Goths.
Divers chefs se disputaient l'empire; l'avare Justinien
s'immisce dans leurs querelles, et son général Béli-
536 saire rassemble une flotte sous le prétexte de délivrer
l'Italie. Les Goths, désunis, sont de toutes parts
cernés et trahis. Ravenne, séjour de leurs rois, est
540 prise par ruse, et Bélisaire revient à Constantinople,
traînant après lui les trésors de Théodoric et un roi
captif. Bientôt la guerre recommence : deux fois le
vaillant chef des Goths, Totila, s'empare de Rome;
deux fois il épargne la ville, dont il rase les murs et
546 qu'il laisse ouverte et sans défense. Ce fut un second
549 Théodoric, qui, pendant les onze années de son
gouvernement, déconcerta plus d'une fois les arti-
fices des l'empire byzantin. Lorsqu'enfin il eut péri
552 dans une bataille, et que son casque et sa saie en-
554 sanglantée eurent été apportés aux pieds du frivole
Justinien, la ruine des Goths fut décidée, quoi-
qu'ils se défendissent encore vaillamment, réduits à
moins de sept mille hommes.

Rien n'est révoltant comme l'histoire de cette guerre, où luttaient d'un côté la justice et l'intrépidité contre la foi grecque, l'avarice, la bassesse italienne, et que termina l'eunuque Narsès, en renversant cet empire que Théodoric avait élevé pour la gloire de l'Italie. Pour son malheur, elle tomba

sous ce gouvernement faible autant que cauteleux des Exarques, d'où naquirent bientôt tant de désordres et de vices. Là, comme en Espagne, la religion et les institutions mêmes des peuples goths furent cause de leur perte. Fidèles Ariens, il était impossible que la cour romaine les souffrît si près d'elle ou les acceptât pour maîtres. Aussi tout fut-il employé contre eux, même l'appui de Constantinople, malgré les dangers qui y étaient attachés. D'ailleurs leur caractère ne s'était point rapproché de celui des Italiens. Étrangers et conquérans, on leur préférait ces Grecs sans foi, qui, armés pour délivrer l'Italie, l'avaient si honteusement désolée, et l'auraient épuisée si, contre sa volonté, les Lombards ne fussent venus à son secours. Les Goths furent dispersés, et leurs dernières tribus repassèrent les Alpes.

Il appartint aux Lombards de donner leur nom à la haute Italie, qui avait refusé le nom plus honorable des Goths. Justinien les appela contre ces derniers du fond de la Pannonie, et ils s'approprièrent leurs dépouilles. Alboin, célèbre parmi plusieurs nations germaniques, suivi d'une foule innombrable de femmes, d'enfans, de troupeaux et d'instrumens domestiques, vint à la tête de ses 568
tribus habiter et non ravager les terres jusque-là occupées par les Goths. Maître de la Lombardie, ses soldats, en l'élevant à Milan sur un bouclier, le 574

proclamèrent roi d'Italie, et il périt bientôt après. Son épouse Rosamonde, qui l'avait fait assassiner, s'unit à son meurtrier et s'enfuit au-delà des Alpes. L'orgueil et les cruautés du successeur que les Lombards lui donnèrent, décidèrent les grands à ne plus élire de roi et à se partager son héritage. De là se formèrent trente-six duchés, et ce fut le premier établissement de la constitution lombarde en Italie.

Plus tard, lorsque la nation fut obligée de se donner un nouveau roi, ces puissans feudataires pour la plupart ne firent que ce qu'ils voulurent; souvent même le droit de les choisir fut enlevé au chef de l'État, et il n'eut sur ses vassaux que l'autorité précaire qu'il tenait de sa personne. Telle fut l'origine des duchés de Frioul, de Spolète, de Bénévent, que beaucoup d'autres imitèrent ; dans un pays peuplé de villes, rien n'était plus facile à un duc, à un comte, que de trouver un point d'appui à sa puissance. Mais ce qui faisait leur force, faisait la faiblesse de l'État, et sans doute le royaume des Lombards eût péri en moins de temps que celui des Goths, si Constantinople eût retrouvé un Justinien, un Bélisaire, un Narsès. Pourtant, dans cet état de langueur, il put encore achever la
743 ruine de l'exarchat ; mais il avança la sienne. L'évêque de Rome, qui ne souhaitait en Italie qu'un gouvernement faible et divisé, s'alarmait du

voisinage et de la puissance des Lombards. Comme Étienne n'espérait plus aucun secours de Constantinople, il passe les Alpes, va éveiller dans Pépin, 752
usurpateur de la couronne des Franks, l'ambition de devenir l'auguste protecteur de l'Église. Il le 753
sacre roi légitime et reçoit en récompense, même avant la conquête, les cinq villes et l'exarchat dont on devait dépouiller les Lombards.

Charlemagne, fils de Pépin, achève l'œuvre de son père ; après avoir accablé de sa puissance le royaume des Lombards, il est en retour proclamé par le S. Père patrice de Rome, protecteur de 774
l'Église, puis enfin couronné empereur romain par 800
l'inspiration du S. Esprit. Quel fut en Europe le résultat de cette innovation, la suite le montrera suffisamment. En Italie, le grand coup de filet du successeur de Pierre enveloppa enfin les débris toujours renaissans du royaume lombard. Dans les deux siècles de sa durée, il avait ranimé et multiplié la population d'une contrée épuisée et mourante. Sa loyauté germanique avait partout rétabli la sûreté, le bien-être, et il avait laissé à tous les États la liberté de conserver leurs lois ou d'adopter les siennes. Concise, méthodique, sévère, sa législation lui survécut long-temps, et Charles, qui dispersa la nation, conserva ses lois et seulement y en ajouta de nouvelles. Dans diverses parties de l'Italie elles partagèrent l'autorité du Droit romain,

et excitèrent encore une vive admiration après que la jurisprudence de Justinien eut docilement apparu à l'ordre de l'empereur.

Malgré cela, il est certain que la constitution féodale des Lombards, en servant de modèle à diverses nations d'Europe, eut pour le monde moderne de funestes conséquences. C'était la félicité des évêques de Rome, que des États ainsi morcelés, dont les vassaux ne relevaient que d'eux-mêmes, ou du moins ne tenaient à leurs seigneurs que par les plus faibles liens ; car, selon l'ancienne maxime : *diviser pour régner*, ils étaient prêts à tirer avantage de chaque désordre. Comtes, ducs et barons pouvaient être soulevés contre leurs suzerains, et l'Église vendait chèrement l'absolution des péchés à des hommes d'armes et de grossiers vavasseurs. La loi féodale, ancien appui de la noblesse, lui servait à s'élever des offices à l'hérédité, et, quand la faiblesse de l'anarchie le permettait, à la souveraineté territoriale. Peut-être tout ce système était-il moins nuisible dans une contrée depuis si longtemps fécondée par la culture, où les villes, les arts, l'industrie, le commerce, soutenus par des relations avec la Grèce, l'Asie et l'Afrique, ne pouvaient, non plus que l'ineffaçable empreinte du caractère romain, jamais périr entièrement. Cependant, même en Italie, la division des fiefs fut une source de troubles interminables, et empêcha que ce beau

pays ne retrouvât jamais la ferme consistance des temps antiques de son histoire. Dans d'autres États, l'application formelle des institutions lombardes, qui se retrouvent en germe dans toutes celles des nations germaniques, eut de plus grands dangers. Bientôt Charlemagne ajoute la Lombardie à ses domaines et la transmet à ses fils ; de royaume en royaume, le titre d'empereur est colporté jusqu'en Allemagne ; et cette malheureuse contrée, où jamais l'unité politique ne put dominer, est, avec l'Italie, enlacée des mille replis toujours changeans de la loi féodale. Depuis ce temps, même avant qu'un empereur eût promulgué le droit écrit de Rotharis et l'eût joint à la jurisprudence de Justinien, la constitution fondamentale que reçurent des pays peu riches en villes, presque sans arts, ne fut certes pas celle qui leur convenait le mieux. Au milieu de l'ignorance et des préjugés de ces siècles la législation des Lombards passa peu à peu pour le Droit public de l'Empire ; et ces peuples se survécurent dans leurs coutumes, qui furent recueillies de leurs cendres et érigées en lois.[1]

De tels changemens modifièrent aussi l'état de l'Église. D'abord les Lombards, comme les Goths,

---

1. Sans parler ici de ceux qui ont traité l'histoire des lois en général ou en particulier, l'Histoire de Naples de Giannone, ouvrage excellent dans son genre, est très-utile en tout ce qui a rapport aux lois des peuples qui ont régné sur l'Italie.

étaient Ariens; mais lorsque Grégoire le Grand eut ramené à l'orthodoxie la reine Théodolinde, cette muse des peuples teutoniques, le zèle des nouveaux convertis éclata bientôt en bonnes œuvres. Rois, ducs, comtes et barons, tous se disputèrent l'honneur de bâtir des cloîtres et d'agrandir le patrimoine de l'Église par d'amples donations. Rome acquit ainsi de riches domaines depuis la Sicile jusqu'au pied des Alpes Cottines. En effet, si la puissance temporelle avait rendu ses fiefs héréditaires, le moyen qu'il n'en fût pas ainsi de ceux de la puissance spirituelle, qui devait songer à l'avenir d'une éternelle postérité! Avec son patrimoine, chaque Église reçut un saint pour protecteur, et avec ce patron un avide intercesseur qu'il fallait satisfaire à tout prix. Ses images, ses reliques, ses fêtes, ses prières produisaient des miracles; les miracles produisaient de nouveaux dons, et jamais cette mutuelle reconnaissance du saint et des vassaux, de leurs femmes, de leurs enfans, ne fut trompée dans ses calculs. Même, jusqu'à un certain point, la constitution féodale s'introduisit dans l'Église. Comme le duc l'emportait sur le comte, de même l'évêque d'un duché prétendit à la préséance sur l'évêque d'un comté. Au manteau ducal fut opposée la crosse de l'archevêque, et le duc spirituel eut pour suffragans les évêques des villes de second ordre. Les abbés enrichis,

devenus des barons spirituels, s'efforcèrent de se soustraire à la juridiction de leurs évêques et aspirèrent à une pleine indépendance. Changé en empereur ou roi spirituel, l'évêque de Rome s'empressa de seconder l'établissement de cette hiérarchie, préparant ainsi la voie aux principes que le faux Isidore fonda publiquement dans l'Église catholique. Tant de fêtes, de cérémonies, de messes et d'offices, occupaient une foule de serviteurs ecclésiastiques; pour les vases et les vêtemens de l'Église, qui plaisaient au goût des Barbares, il fallait des gardes-trésoriers; pour les patrimoines, des administrateurs, qui tous relevaient d'un seul et même protecteur spirituel et temporel, à la fois pape et empereur; d'où l'Église et l'État se disputaient avidement la bannière de la loi féodale. La chute des Lombards servit à l'élévation de la papauté, c'est-à-dire, d'un nouvel empire, qui donna une forme nouvelle à tout le monde civil; car le monde ne change pas seulement par la conquête, mais bien plus par la puissance des idées, par le nouveau rapport des croyances, des législations et des droits.

CHAPITRE III.

Royaumes des Allemands, des Bourguignons et des Francs.

Les Allemands, qu'on voit d'abord piller les frontières de l'empire d'Occident, ravager ses forteresses et ses villes, étaient un des plus grossiers des peuples d'origine tudesque. Lorsque Rome tomba, ils occupèrent la partie orientale des Gaules, et, avec leur ancien territoire, ils se trouvèrent maîtres d'une belle contrée à laquelle ils auraient pu donner de fécondes institutions. Il en fut autrement; les Francs
469 fondent sur eux : leur roi périt dans un combat; le peuple est soumis, asservi ou détruit. Enfin, sous la protection des vainqueurs, ils s'érigent en duché,
536 puis reçoivent la foi chrétienne, et plus tard des lois écrites. Jusqu'à nos jours, elles se sont conservées pour témoigner du caractère simple et inculte de ceux qu'elles gouvernèrent. Sous les derniers Mérovingiens le chef de ce peuple lui fut ôté, et il se perdit alors dans les rangs de la nation franque. Si c'est de lui que descendent les Suisses allemands, sachons-lui gré d'avoir défriché pour la seconde fois les forêts de ces montagnes, de les avoir peuplées par degrés de huttes, de hameaux,
610 de tours, d'églises, de cloîtres et de villes. N'oublions-pas d'ailleurs ceux qui l'ont converti, S. Co-

lomban et ses compagnons, surtout S. Gall, que la fondation de son monastère a mis au rang des bienfaiteurs de l'Europe. La plupart des auteurs classiques qui ont été conservés, ont traversé le moyen âge sous la protection de ces moines irlandais ; leurs paisibles hermitages au milieu des peuples barbares furent, sinon des foyers de science, au moins des écoles de perfectionnement moral, et la clochette de leurs cellules retentit comme un signe d'espérance à travers ces siècles orageux.[1]

Les Bourguignons commencèrent à adoucir leurs mœurs, aussitôt après leur alliance avec les Romains. Ils se laissèrent enfermer dans des villes et ne montrèrent aucune répugnance contre l'agriculture, les arts et le commerce. Les Romains leur ayant cédé 435
une province dans les Gaules, ils y vécurent en paix, cultivèrent le blé et les vignes, défrichèrent les forêts ; et vraisemblablement ils auraient fondé un empire durable dans cette délicieuse contrée, qui s'étend entre le lac Léman et les frontières de la Provence, si vers le Nord l'orgueil des Francs et leur ardeur de déprédation ne s'y fussent opposés. Malheureusement cette même Clotilde, dont l'exem-

1. Tout ce qui touche aux communications de ces peuples avec la Suisse, reçoit une éclatante lumière de l'Histoire des Suisses de J. de Muller ; ouvrage où le sens historique paraît à un si haut degré. Rien ne serait plus à désirer qu'une histoire des origines des peuples de l'Europe par cet écrivain.



ple convertit les soldats de Hlodewig à la foi chrétienne, était une princesse bourguignonne, qui, pour tirer vengeance de quelques atrocités de sa
534 famille, détruisit son royaume paternel. Quoiqu'il ait à peine duré un siècle, ses lois et quelques décisions de ses conciles sont parvenus jusqu'à nous; mais c'est surtout par la culture des bords du lac de Genève et des provinces gauloises, que ce peuple a éternisé son nom. Pendant que d'autres contrées voisines n'étaient encore qu'un désert inhabitable, celle-ci devint de bonne heure, entre ses mains, un véritable Éden. Gondebaud, son législateur, releva les ruines de Genève, et ces murs ont protégé pendant plus de mille ans une étroite cité, qui a plus fait pour l'Europe que de vastes contrées : heureux bords, où la pensée et l'imagination de l'homme ont maintes fois pris leur essor et jeté d'ardentes flammes. Même sous les Francs, les Bourguignons retinrent leurs lois ; d'où l'on s'explique pourquoi, au temps de la chute des Carlovingiens, ils furent les premiers qui se choisirent un roi. Ce nouvel État dura deux siècles, et son exemple ne fut pas perdu pour d'autres peuples, qui se constituèrent après lui.

Il est temps de parler de cet empire des Francs qui causa la perte de tant d'autres. Après des efforts opiniâtres, ils réussirent à fonder, d'abord sur d'é-
486 troites bases, un État qui bientôt soumit les Alle-

mands, refoula les Visigoths jusqu'en Espagne, vainquit les Bretons dans l'Armorique, dompta les Bourguignons, et détruisit sans pitié le royaume des Thuringiens. Lorsque la race déchue des Mérewig et des Hlodewig se livra aux vaillans maires du palais, Charles Martel tailla en pièces les Arabes et 731
subjugua les Frisons. A peine les maires du palais 752
furent-ils rois, que Charlemagne disperse les Lom- 771
bards, soumet, avec les îles Majorque et Minorque, l'Espagne jusqu'à l'Èbre, le midi de l'Allemagne jusqu'à la Pannonie, le nord jusqu'à l'Elbe et l'Eider, ravit à Rome son titre impérial, et porte l'épouvante parmi les peuples limitrophes, les Huns et les Slaves. Empire puissant! le plus puissant de tous depuis les Romains, et dans son origine comme dans sa chute également mémorable pour l'Europe entière; cherchons comment il a acquis cette prééminence sur tous les États contemporains.

1. *La situation des Francs était en elle-même plus assurée que celle d'aucune des peuplades errantes qui les entouraient.* Lorsqu'ils pénétrèrent dans les Gaules, non-seulement l'empire romain était déjà détruit, mais les plus vaillantes des nations qui les avaient précédés étaient ou établies ou dispersées. Les Gaulois affaiblis leur offrirent une facile conquête : tant de malheurs les avaient accablés sans relâche, qu'ils acceptèrent volontiers

ce nouveau joug, et les derniers débris des Romains se dissipèrent d'eux-mêmes comme une ombre. Quand Clovis eut assuré par le fer et le sang ses nouvelles frontières, et arraché la vie à tous ses voisins qui lui faisaient ombrage, le champ lui resta libre, et la France ressembla à une île entourée de montagnes, de fleuves, de mers et d'immenses solitudes de peuples subjugués. Les Allemands et les Thuringiens soumis, aucun peuple ne fut plus empressé d'émigrer après eux; d'atroces représailles firent assez expier aux Saxons et aux Frisons leurs témérités. Pour le bonheur des Francs, ils étaient éloignés de Rome et de Constantinople; car s'ils eussent vécu en Italie, sans doute les mœurs corrompues de leurs rois, la déloyauté de leurs chefs, l'incurie de leur gouvernement avant l'élévation des maires du palais, tout cela ne leur promettait pas un meilleur sort que celui des peuplades plus estimables des Goths et des Lombards.

2. *Clovis fut le premier roi orthodoxe des Barbares;* ce qui le servit mieux que toutes les vertus. Quel cercle de sainteté fut aussitôt tracé autour du premier né de l'Église! Magique puissance, dont l'effet s'étendit à tout l'Occident de l'Europe chrétienne; les Gaules et la Germanie romaine se remplissent d'évêques; sur les bords du Rhin et du Danube ils se rangent en bon ordre : Mayence,

Cologne, Besançon, Worms, Spire, Strasbourg, Constance, Metz, Toul, Verdun, Tongres, Lorch, Trente; Brixen, Bâle et d'autres anciens siéges du christianisme, opposent comme un bouclier le roi orthodoxe aux hérétiques et aux payens. Le premier concile tenu dans les Gaules réunit trente-deux évêques, parmi lesquels cinq métropolitains. La puissance de Clovis fut doublée par le ferme appui de ce corps politique et spirituel. C'est lui qui livra aux Francs le royaume arien des Bourguignons; les maires du palais briguèrent sa protection; l'évêque de Mayence, Boniface, mit la couronne des Francs sur la tête de l'usurpateur, et dès les temps de Charles Martel, le patriciat romain et le patronage de l'Église devinrent des objets d'envie. D'une autre part, on ne peut reprocher à ces protecteurs du culte chrétien d'avoir manqué de fidélité ou de tendresse pour leur pupille. Ils relevaient les ruines des villes épiscopales, portégeaient les diocèses, convoquaient les évêques à leurs champs de Mai, et en Allemagne l'Église doit en partie aux rois francs les dépenses que les peuples firent pour elle: ils établirent des évêchés et des archevêchés à Salzbourg, Wurtzbourg, Eichstedt, Augsbourg, Freisingen, Ratisbonne, Passau, Osnabruck, Brême, Hambourg, Halberstadt, Minden, Verden, Paderborn, Hildesheim et Munster; les abbayes de Fulde, Hirschfeld, Kempten, Corwei, Elwang, Saint-

Éméran; de là, ces seigneurs spirituels furent appelés par la même puissance à siéger dans les diètes, conjointement avec leurs feudataires et leurs vassaux. Le roi des Français est le fils premier né de l'Église; l'empereur d'Allemagne, son plus jeune frère, n'a reçu en héritage que le patronage de l'Église.

3. *Sous de telles circonstances, les institutions des peuples germaniques durent se développer plus promptement et avec plus d'éclat dans les Gaules qu'en Italie, qu'en Espagne, ou même qu'en Allemagne.* Le premier pas pour fonder une monarchie suprême fut fait par Clovis, dont l'exemple servit de loi. Malgré les fréquentes divisions de territoire, malgré tant de bouleversemens qu'enfantèrent les crimes de la maison royale ou l'indépendance effrénée des grands, elle ne périt jamais; car l'intérêt de l'Église était de la conserver. D'audacieux et habiles officiers de la couronne prirent la place de rois imbécilles; les conquêtes continuèrent, et l'on aima mieux abandonner la race de Clovis, que perdre un royaume aussi nécessaire à toute la chrétienté romaine. Comme partout, la constitution des nations teutoniques reposait proprement sur la personnalité du roi et les offices de la couronne, et plus que nulle part, dans ce royaume jeté entre les Arabes et les peuples idolâtres, tout concourait à fortifier la digue que la maison de Pépin d'Hé-

ristal avait d'abord opposée aux invasions des Orientaux. Grâce à lui et à sa vaillante postérité, les conquêtes des Sarrasins, les progrès des peuples du Nord et de l'Afrique rencontrèrent un obstacle; l'Europe conserva de ce côté des Alpes au moins une lueur de science, et reçut à la fin un système d'institutions d'origine tudesque, auquel d'autres nations furent unies plus tard librement ou forcément. La figure de Charlemagne dominant toutes ces générations si utiles à l'Europe, sa seule image peut ici nous tenir lieu d'un grand nombre. [1]

Issu des officiers de la couronne, Charlemagne avait pour père un roi parvenu. Ses idées devaient donc porter l'empreinte de son origine, surtout des institutions de son royaume : perfectionner cet ordre dans lequel il avait été élevé, et qu'il croyait le meilleur de tous, c'était une loi pour lui, puisque chaque arbre croît sur son sol. Vêtu de l'habit des Francs, il cachait sous la saie l'ame d'un Franc, et nous ne pouvons mieux étudier la législation de son peuple, que dans les idées qu'il s'en forma et les changemens qu'il y apporta. Il convoqua des champs de Mai, dont il fit ce qu'il voulut. Il

1. Dans la Nouvelle histoire du gouvernement de Charlemagne (Hambourg, 1791), Hegewisch présente, ce me semble, les mêmes vues. L'ouvrage entier, remarquable par l'esprit de pénétration, est un commentaire des résultats que je ne fais qu'indiquer ici.

institua, mais avec le consentement national, les lois et les capitulaires les plus favorables à l'État. Chaque ordre fut respecté selon son caractère, et long-temps tous les peuples soumis conservèrent leurs lois. Son but était de les unir en un seul corps, ayant assez de génie pour animer chaque membre. Il laisse s'éteindre dans l'oubli des chefs dangereux, qu'il remplace sous le nom de comtes par des officiers de la couronne; il soumet ces derniers, et même les évêques, à l'inspection de ses commissaires, et tout son pouvoir s'emploie à briser un despotisme né de l'avarice des satrapes, de l'insolence des nobles et de l'oisiveté des moines. Dans les domaines de la couronne, l'empereur n'était plus qu'un chef de famille; il aurait aimé l'être dans son vaste empire, pour y répandre partout l'ordre et l'esprit de vie. Mais la barbarie de son siècle, l'esprit militaire et sacerdotal des Franks lui opposèrent trop d'obstacles. Il fut aussi juste qu'aucun homme, excepté lorsque les intérêts de l'Église et de l'État l'entraînèrent à des actes de violence. Si le zèle et la fidélité dont il était l'objet touchaient son ame, il se fût néanmoins indigné plus tard de voir son fantôme servir au soutien d'une constitution défaillante qui n'existait plus que dans les titres. Tel est, au reste, le cours des choses; des officiers de la couronne avaient préparé l'élévation de sa race; des officiers d'un carac-

tère dégradé détruisirent misérablement, après sa mort, son diadème, son empire, l'œuvre de son génie et de sa vie entière. La postérité reçut de lui en héritage l'ordre de choses qu'il s'était efforcé de réduire ou de transformer, des seigneurs, des serfs, et la pompe barbare du trône des Francs. Il avait converti les dignités en offices; après lui, les offices redevinrent bientôt d'inutiles et fastueuses dignités.

D'ailleurs Charles tenait de ses ancêtres un ardent désir de conquêtes. Après tant de victoires contre les Frisons, les Allemands, les Arabes et les Lombards; quand, depuis Clovis, c'était une maxime d'État, d'assurer par le ravage des pays voisins les frontières qu'on venait d'occuper, il s'avança à pas de géant dans cette même carrière. Des querelles personnelles amenèrent des guerres, qui bientôt naquirent l'une de l'autre et remplirent en grande partie ce règne d'un demi-siècle. L'ardeur guerrière des Francs s'exerça sur les Lombards, les Arabes, les Bavarois, les Hongrois, les Slaves, sur les Saxons surtout, contre lesquels Charles déploya la plus énergique puissance pendant une guerre de trente-trois ans. Ses succès furent si décisifs qu'il fonda le premier en Europe une monarchie durable. En effet, malgré les échecs que les Normands, les Slaves et les Hongrois firent éprouver à ses successeurs, quoique son vaste royaume ait

été affaibli, morcelé, agité par une foule de divisions et de troubles intérieurs, cependant il y eut depuis lors un boulevard contre les immigrations tartares depuis l'Elbe jusqu'aux confins de la Pannonie. Sa France, contre laquelle s'étaient déjà brisés les Huns et les Arabes, devint sous sa garde une barrière infranchissable.

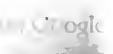
Ajoutons que Charles était Franc autant par le caractère de sa religion, que par son amour pour les sciences. Par des causes politiques, le catholicisme, depuis Clovis, se transmettait en héritage avec la couronne; et quand la race de Charlemagne s'empara du pouvoir, son triomphe fut d'autant plus rapide que l'Église la soutenait sur les degrés du trône, et que l'évêque romain la bénit à la face de toute la chrétienté. A l'âge de douze ans, Charles avait vu dans la maison de son père le Saint-Pontife et reçu sa bénédiction pour son règne à venir. Long-temps l'œuvre de la conversion de l'Allemagne s'était faite sous la protection, souvent même avec l'assistance des rois Franks; et si à l'Occident le christianisme était le rempart le plus sûr contre les entreprises des barbares idolâtres, n'en était-il pas de même au Nord, et Charlemagne ne devait-il pas convertir les Saxons par l'épée? Franc orthodoxe, il n'avait aucune idée des institutions qu'il détruisait ailleurs; pour la sûreté de son empire, il continua la sainte œuvre de

l'Église, et ne se montra pas moins complaisant que son père envers le pape et les évêques. Ses successeurs, surtout lorsque le siége de l'empire eut été transféré en Allemagne, suivirent les mêmes voies ; bientôt les Slaves, les Wendes, les Polonais, les Prussiens, les Livoniens et les Esthoniens furent si brusquement convertis qu'aucun de ces nouveaux croyans ne tenta plus de franchir les saintes barrières de l'empire germanique. Si pourtant le saint et bienheureux *Carolus* (comme l'a nommé la bulle d'or) eût vu lui-même ce que devinrent plus tard ses établissemens religieux et scientifiques, ses riches évêchés, ses cathédrales, ses écoles, ses lois canoniques, saint et bienheureux Karl, sans doute dans ta colère tu les eûs brisés la plupart de ta francisque et de ton sceptre.

4. Enfin, *l'évêque de Rome marqua ces révolutions de son sceau, et pour ainsi dire conféra la couronne du monde à l'empire des Francs.* Dès les temps de Clovis, il était leur allié ; il s'était réfugié auprès de Pépin, et avait reçu de lui en présent la dépouille des terres conquises sur les Lombards. Plus tard il eut recours à Charlemagne, qui le rétablit victorieusement dans Rome, et reçut en récompense dans la fameuse nuit de Noël la couronne impériale romaine. Charles sembla d'abord confus et troublé; mais les joyeuses acclamations du peuple le réconcilièrent avec ce nouvel hon-

neur ; et, selon l'opinion de tous les peuples d'Europe, comme c'était alors le plus haut degré de puissance et de gloire, qui en était plus digne que ce Franc ; lui, le plus grand monarque d'Occident, roi de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, noble appui de la cour de Rome, défenseur et propagateur du christianisme, respecté de tous les rois de l'Europe, même jusque dans les mosquées de Bagdad ? Bientôt il s'accorda avec la cour de Byzance, prit le titre d'empereur de Rome, quoiqu'il résidât à Aix-la-Chapelle, ou plutôt qu'il parcourût incessamment ses vastes domaines. Il avait mérité la couronne ; pour le bien de l'Allemagne, que n'a-t-elle été ensevelie avec lui !

En effet, que devint-elle après sa mort sur la tête du faible et bon Lodwig? Quand ce dernier l'eut imprudemment partagée, quel instrument d'oppression ne fut-elle pas entre les mains de ses successeurs ! Le royaume s'écroule ; tant de voisins irrités, les Normands, les Slaves, les Huns, fondent sur lui et le ravagent ; les institutions sont détruites; le fer décide de tout. D'odieuses guerres, dont le clergé et le pontife de Rome se font les dignes arbitres, arment le frère contre le frère, le père contre le fils. Des évêques deviennent princes. A l'approche des Barbares tout se retire dans l'enceinte des châteaux. En Allemagne, en France, en



Italie, les gouverneurs et les officiers de la couronne s'érigent eux-mêmes en petits souverains; partout règnent l'anarchie, la fraude, la cruauté, la discorde. Quatre-vingt-huit ans après le couronnement de Charles, sa race tombe dans le plus profond abaissement; avant un siècle, le dernier de ses petits-fils s'éteint dans la misère. Lui seul pouvait conserver intact un empire d'une si vaste étendue, si artificiellement constitué, divisé entre tant de parties contraires, et qui portait si loin ses prétentions : dès que l'ame eut quitté ce corps gigantesque, il tomba en dissolution, et pendant des siècles il ne fut plus qu'un hideux et informe cadavre.

Repose en paix, grand roi, trop grand pour ceux qui te succédèrent. Mille ans sont écoulés, et le Rhin et le Danube ne sont point encore unis, quoique ton génie entreprenant ait si tôt commencé l'œuvre. C'est toi qui dans ce siècle as fondé pour les sciences et l'éducation des institutions dont la postérité a abusé et dont elle abuse encore. Comparés aux législations qui apparurent après toi, tes capitulaires semblent inspirés du Ciel. N'as-tu pas recueilli les bardes de l'antiquité, que ton fils Lodwig méprisa, vendit, ou dont il détruisit pour jamais la mémoire? Tu aimais la langue de nos pères, et tu la cultivas, comme tu pouvais le faire. Des contrées les plus éloignées tu réunis des sages

à ta cour ; Alcuin, ton philosophe ; Angilbert, l'Homère de ton Académie ; le bon Éginhart, ton secrétaire, tous ils étaient dignes de toi ; tu ne haïssais que l'ignorance, la barbarie et l'apathique orgueil. Peut-être reparaîtras-tu sur la terre dans les premières années du dix-neuvième siècle, et changeras-tu le mouvement de cette machine qui a commencé il y a mille ans. Jusque-là, nous honorerons tes reliques, abusant légalement de tes institutions et prenant en dédain les antiques débris de ton industrie franque. Grand Charles, tu as pour tombeau l'empire qui périt avec toi ; la France, l'Allemagne et la Lombardie sont ses ruines.

CHAPITRE IV.

Royaumes des Saxons, des Northmans et des Danois.

L'histoire des peuples germaniques situés au milieu du continent, offre je ne sais quel caractère tout à la fois uniforme et incomplet. Nous approchons aujourd'hui des nations maritimes, dont les attaques furent plus rapides, les représailles plus violentes, les possessions plus incertaines ; aussi rencontrons-nous, comme au milieu des tempêtes de l'Océan, des hommes d'une intrépidité inouïe, de merveilleuses entreprises que le plus

heureux succès a couronnées, des empires dont le génie respire encore la brise rafraîchissante des mers.

Dès le milieu du cinquième siècle, les Anglo- 449
Saxons, après avoir long-temps vécu de pillage et de guerres, arrivent des côtes septentrionales de l'Allemagne au secours des Bretons. Hengist et Horsa (le cheval et la cavalle) étaient leurs chefs; ce fut un jeu pour eux de soumettre les Pictes et les Calédoniens; comme la contrée leur plut, ils y appelèrent un grand nombre de leurs frères;
mais il leur fallut cent cinquante ans pour s'asseoir 582
en repos, lorsqu'après des guerres d'extermination et les plus effroyables ravages, ils se furent emparés de toute l'Angleterre, les pays de Galles et de Cornouailles exceptés. Confinés dans ces montagnes, jamais les Cimbres n'en purent sortir pour reconquérir, à l'exemple des Visigoths en Espagne, leur antique territoire; car les Saxons, peuples sauvages, mais chrétiens catholiques, avaient été trop tôt confirmés et fortifiés dans leurs illégitimes possessions.

Peu après l'établissement du premier royaume saxon, la fille d'un roi orthodoxe de Paris avait préparé son époux idolâtre Éthelbert (Adelbert) au christianisme, que le moine Augustin, armé
d'une croix d'argent, introduisait solennellement 597
en Angleterre. Enflammé du saint désir d'étendre

par d'habiles alliances la foi sur tous les trônes,
Grégoire le Grand, alors pontife de Rome, après
avoir tracé lui-même la profession de foi de l'ar-
725 dent missionnaire, l'avait envoyé en son nom,
premier archevêque de cette île fortunée, qui dès
les temps d'Ina avait libéralement payé à S. Pierre
le denier de l'Évangile. Bientôt il y eut à peine
en Europe une contrée plus riche en monastères
et en pieuses fondations, quoique les lettres hu-
maines en aient tiré moins d'avantages qu'on
n'aurait pu l'espérer. Le christianisme ne crois-
sait pas ici comme en Espagne, en France, en
Italie, et même en Irlande, sur la souche d'une
ancienne Église apostolique. De nouveaux rejetons
sortis de Rome, mêlèrent leurs rameaux à l'Évan-
gile des grossiers Saxons et lui donnèrent une
forme inconnue jusque-là; mais le mérite des
moines anglais dans la conversion des vainqueurs
n'en est que plus frappant, et du moins les chro-
niques qui en perpétuent le souvenir eussent été
importantes pour l'histoire nationale, si les ravages
des Danois les eussent épargnées.

Une barbare heptarchie saxonne, le christianisme et le paganisme, armant les uns contre les autres sur une étroite péninsule, des royaumes de forces inégales, quel spectacle! et pourtant pendant plus de trois cents ans s'agita cet informe chaos, d'où sortirent à grand'peine quelques institutions ecclé-

siastiques et les premières ébauches d'une législation écrite, telles que celles d'Adelbert et d'Ina.
Enfin, sous Egbert, les sept royaumes se réunis- 828
sent. Plus tard, quelques princes n'auraient manqué ni de force ni de courage pour relever leur peuple, si les incursions des Normands et des Danois, qu'une nouvelle soif de pillage retenait sur la mer, n'eussent détruit pour long-temps toute espérance d'un meilleur sort sur les côtes de France et d'Angleterre. L'histoire ne ramènera jamais une scène plus misérable et plus sanglante ; et si jadis les Saxons avaient cruellement souffert par les mains de Charles, les Bretons et les Cimbres par celles des Angles, ils se vengèrent sur les descendans de leurs oppresseurs, jusqu'à ce que leur furie se fût lassée. Mais comme les plus grandes ames se montrent dans les plus grands orages, ainsi l'Angleterre
eut entre autres son Alfred, modèle des rois dans 872
les temps de détresse, astre immortel dans l'histoire de l'humanité.

Après avoir reçu dès son enfance l'onction royale des mains de Léon IV, il resta dans l'ignorance tant que le désir de lire les chants épiques des Saxons n'eut pas éveillé son génie ; alors il passa de ces poëmes aux écrits des Romains. Cette paisible étude l'occupait encore tout entier, lorsque, dans sa vingtième année, la mort de son frère l'appela au trône et à tous les dangers dont jamais un trône

fut environné. Aussitôt que les Danois, alors maîtres
du pays, eurent remarqué la valeur et les succès
du jeune roi, ils unirent en diverses rencontres
875 leurs forces contre lui. Alfred qui, après leur avoir
livré huit batailles dans un an, avait reçu plu-
sieurs fois leurs sermens sur les saintes reliques;
Alfred, aussi juste et clément après la victoire,
que brave et intrépide dans le combat, fut réduit à
878 se sauver sous des habits de paysan et à se faire le
serviteur de la veuve d'un berger inconnu.

Mais son courage ne l'abandonna pas. Avec quelques compagnons, il se construisit une habitation au milieu d'un marais qu'il appela l'île d'Éthélingey, ou des Nobles, et qui alors était tout son royaume. Pendant plus d'un an qu'il y resta, il n'y fut ni oisif ni abattu. De là, comme d'une invisible forteresse, il fondait sur les Danois, se nourrissait lui et les siens de leurs dépouilles, lorsqu'enfin, après plusieurs combats, un de ses fidèles leur enleva l'étendard magique auquel ils attachaient leur fortune. Vêtu en joueur de harpe, il pénètre dans leur camp et les charme par ses heureux chants. On le conduit dans la tente des princes, et partout il ne voit que négligence, désordre, indiscipline. Alors il revient sur ses pas, fait savoir à ses amis par de secrets envoyés qu'il est vivant, et leur donne rendez-vous au fond d'une forêt. Une petite armée se réunit et le reçoit avec des cris de joie.

Aussitôt il se précipite à l'improviste sur les lignes éparses des Danois, les enveloppe, les brise et envoie ses prisonniers peupler, en qualité de colons ou d'alliés, les terres désertes du Northumberland et tout le littoral oriental de l'île. Il préside au baptême de leur roi, lui donne son nom et profite du premier moment de repos pour marcher contre d'autres ennemis qui désolaient le pays, divisés en innombrables essaims. Avec une incroyable rapidité il ramène l'ordre dans un État déchiré, relève les villes détruites, se crée une armée sur terre et sur mer, et protège ses côtes par une flotte de cent vingt vaisseaux. Au premier signal d'attaque jamais son secours ne se fit attendre, et dans un moment d'alarmes, tout le pays ressemblait à un camp où chacun connaît son poste.

Ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, il trompa l'attente de ses ennemis; il donna à son peuple une armée, une flotte, quelques ébauches des sciences, des arts, des villes, des lois, et un ordre social. Il composa des livres, et se fit l'instituteur de la nation dont il était le défenseur. Aussi grand dans la vie privée que dans la vie publique, il partagea sagement ses heures comme ses occupations, et sut se ménager, outre de nobles loisirs, de riches trésors pour ses munificences royales. Né un siècle après Charlemagne, peut-être fut-il plus grand que lui, dans un cercle heureusement plus limité.

Quoique sous ses successeurs les nouvelles déprédations des Danois et les troubles du clergé qui produisirent tant de maux, ne suscitèrent pas un second Alfred, cependant, par l'heureux effet de ses institutions, l'Angleterre compta dès l'origine d'excellens rois; même les fréquentes attaques de quelques peuples maritimes servirent à la tenir incessamment en haleine. Les noms d'Athelstan, d'Edgar, d'Edmond côte-de-fer, y seront toujours en honneur, et, sous le règne de ce dernier, si elle devint tributaire des Danois, ce fut par la
1016 trahison des nobles. Canut le grand fut, il est vrai, reconnu pour roi; mais cet heureux aventurier du Nord n'eut que deux successeurs. L'Angleterre reprit sa liberté, et peut-être fut-ce un malheur pour elle que les Danois aient laissé en repos le pacifique Édouard. Il recueillit des lois et laissa à d'autres le soin de gouverner. Les mœurs des Normands passèrent de France en Angleterre, et Guillaume le conquérant profita de sa situation. Une
1066 seule bataille, qui le plaça sur le trône, changea pour jamais l'état entier du royaume. Il est donc nécessaire d'étudier de plus près le caractère des Normands, puisque non-seulement l'Angleterre, mais la plus grande partie de l'Europe leur doit cet éclat chevaleresque dont elle brilla plus tard.

Dès les temps les plus anciens, des tribus germaniques, les Saxons, les Frisons, les Francs,

paraissent sur les mers du Nord. Sous des noms divers, les Danois, les Norwégiens, les Scandinaves se distinguent entre tous par leur audace. Les Anglo-Saxons et les Jutes abordent en Angleterre; à mesure que les conquêtes des rois francs, surtout de Charlemagne, s'étendent au Nord, les mers se couvrent de nouvelles peuplades plus aventureuses, et le nom des Normands est enfin plus redouté sur la Baltique que ne le fut jamais sur le continent celui des Markomans, des Francs, des Allemands et d'autres nations unies.

Il faudrait redire l'histoire de cent aventuriers célèbres, si je m'arrêtais aux poëmes et aux traditions dont leurs exploits maritimes ont fourni le sujet; du moins je ne peux oublier ceux dont la gloire a été de découvrir des terres nouvelles ou de fonder des royaumes; car on s'étonne de l'immense étendue des contrées qu'ils ont parcourues ou occupées. A l'Orient, c'est Rurik (Roderik) qui
établit avec son frère un royaume dans Novogorod 862
et jette ainsi les fondemens de l'empire russe; là
Askold et Dir préparent dans Kief un État, qui 865
s'unit à celui de Novogorod; Ragnwald se fixe à 882
Poloczki, sur les bords de la Duna, et ouvre le 990
règne des grands-ducs de Lithuanie; au Nord,
Naddod, jeté par un orage sur les côtes d'Islande, 861
découvre une île qui sert bientôt d'asile aux prin-
cipales familles de la Norwége, c'est-à-dire au 875

corps de noblesse le plus pur assurément de toute
l'Europe ; là se conservent et s'embellissent les
chants, les traditions du Nord, et pendant plus
de trois siècles y règne une liberté déjà éclairée et
puissante ; à l'Occident, les îles Faeroë, Shetland,
868 les Orcades, les Hébrides, sont visitées et peuplées
en partie par les Normands ; la plupart d'entre elles
sont long-temps gouvernées par des Iarles du Nord,
et c'est à peine si les Gallois trouvent encore
quelque retraite inaccessible pour se dérober aux
peuples germains. Réfugiés en Irlande dès les temps
795 de Charlemagne, Olof se fixe à Dublin, Stirik à
Waterford, Ywar à Limerik. En Angleterre, ils
furent redoutés sous le nom de Danois ; non-seulement
ils possédèrent avec des comtes saxons, pen-
827 à dant plus de deux cents ans, les terres soit inféo-
1066 dées, soit allodiales du Northumberland, mais toute
1014 à la contrée leur fut soumise sous les règnes de Ca-
1052 nut, de Harold et de Hardicanut. Dès le sixième
siècle, les côtes de France avaient appris à les
craindre, et les tristes pressentimens de Charle-
magne ne tardèrent pas à se réaliser après sa mort.
On a peine à croire quelle épouvante ils répandi-
840 rent sur le littoral de la mer et des fleuves en
France et en Allemagne ; la plupart des villes et
des établissemens qui y avaient été fondés par les
Romains ou par Charlemagne, furent detruits.
911 Hrolf, nommé Robert dans son baptème, est à la

tête des ducs de Normandie et le père de plusieurs familles royales. De lui descendit Guillaume le conquérant, qui donna une nouvelle forme à l'Angleterre ; et par une suite de ces changemens, l'Angleterre et la France furent engagées pendant quatre cents ans dans des guerres où les deux peuples s'exercèrent l'un l'autre avec une incroyable obstination. Ces Normands qui, soit in- 1029
trépidité, soit bonheur, arrachèrent aux Arabes l'Apulie, la Calabre, la Sicile, même Jérusalem et Antioche, étaient de simples aventuriers sortis du duché de Hrolf; et les successeurs de Tancrède, auxquels appartinrent les couronnes de Sicile et d'Apulie, avaient la même origine. Qui suivrait 1130
ces peuples dans leurs divers états, pélerins, aventuriers, voyageurs, mercenaires de Constantinople, errans sur presque toutes les terres et les mers, jusqu'au Groënland et en Amérique, écrirait un roman merveilleux. Pour nous, d'après notre but, nous indiquerons les principales conséquences de leur caractère national.

Quoique les habitans des côtes du Nord soient restés long-temps aussi grossiers que leur sol et leur climat, leurs institutions et leurs mœurs, pourtant il y avait en eux, surtout dans cette vie aventureuse des mers, un germe qui aurait bientôt produit les fruits les plus heureux dans un climat moins sévère. La force et l'audace, cette adresse,

cette grâce dans tous les exercices, qui plus tard fut une des premières qualités du chevalier, un profond sentiment d'honneur, la puissance d'une glorieuse origine, le respect si connu des hommes du Nord pour le sexe le plus faible, les femmes elles-mêmes promises en récompense au plus vaillant, au plus beau, au plus noble, voilà par quels charmes les pirates du Nord enchantèrent le midi de l'Europe. Sur le continent, tout plie sous des lois; il faut que chaque volonté s'érige elle-même en loi ou périsse faute d'exercice. Sur l'immense Océan, où l'on échappe à toutes les entraves des empires et des rois, la pensée se rafraîchit et s'exalte; elle appelle la guerre et les dangers : le jeune pilote va chercher à l'aventure des dépouilles qu'il brûle de rapporter comme marques de sa valeur à sa fiancée qui l'attend au rivage, ou à sa femme ou à ses enfans. Un autre va conquérir dans des terres lointaines un établissement plus durable. Pour tous, une vie oisive ou inutile est le dernier abaissement, que punissent le mépris dans ce monde et l'enfer dans l'autre. Au contraire, le courage, l'honneur, la fidélité jusqu'à la mort, le respect chevaleresque pour les femmes, telles furent les vertus dont se forma par degrés, à l'aide de quelques heureuses circonstances, la galanterie si renommée du moyen âge.

Les Normands s'étant établis dans une des pro-

vinces de France, Hrolf, leur chef, épousa la fille du roi. Plusieurs de ses compagnons, à son exemple, s'allièrent aux plus nobles familles du pays, et la cour de Normandie fut bientôt la plus brillante de l'Occident. Convertis au christianisme, ils ne pouvaient exercer long-temps la piraterie contre des États chrétiens; mais ils accueillirent et civilisèrent tous ceux de leurs frères qui les suivirent, en sorte que ces côtes, dans une si favorable situation, devinrent le point central et l'école de cette population errante. Opprimés par les Danois, les chefs des Anglo-Saxons se mirent sous leur protection, et Édouard le confesseur, élevé au milieu d'eux, leur donna l'espérance de régner un jour en Angleterre; aussi, lorsqu'après une seule bataille Guillaume le conquérant resta maître du pays, et qu'il livra aux Normands les emplois tant civils qu'ecclésiastiques, la langue et les mœurs des vainqueurs furent bientôt les seules connues dans les châteaux et à la cour. Ce qu'ils avaient autrefois appris en France et approprié à leur nature encore rude et grossière, ils le transportèrent dans la Grande-Bretagne; d'où naquit une première ébauche de constitution féodale et de justice forestière. Plus tard, quoiqu'un grand nombre des lois des conquérans eussent été abolies, et que le génie plus doux des Anglo-Saxons se relevât peu à peu, cependant le caractère que les familles normandes

avaient introduit dans l'idiome et les mœurs nationales ne disparut jamais; de là vient que sur le rameau de la langue anglaise reverdissent divers rejetons de la langue romaine. Difficilement la nation britannique serait-elle devenue ce qu'elle a été avant d'autres, si la paix n'eût été troublée alors au fond de ses antiques bruyères. Mais, long-temps harcelée par les Danois, les Normands arrivèrent, qui lui préparèrent une longue suite de guerres navales avec la France. Ainsi s'alimenta son activité; long-temps conquise, elle devint conquérante à son tour; et ces diverses révolutions accomplies, on vit enfin paraître un édifice politique qui ne serait probablement jamais sorti du système monacal des Anglo-Saxons. Jamais un Edmond ou un Edgar n'aurait pu résister comme Guillaume au pape Hildebrand, et dans les croisades, les chevaliers d'Angleterre n'eussent point rivalisé avec ceux de France, si le génie de leur nation, d'ailleurs forcément excité par diverses circonstances, n'eût reçu des Normands une nouvelle vie. Peut-être pour le bien du genre humain est-il aussi nécessaire aux peuples d'être entés les uns sur les autres, qu'aux arbres et aux fruits de la terre d'être transplantés en des saisons convenables. A moins de changer de place, le meilleur rejeton languit et périt à la longue.

S'ils furent moins heureux dans la possession de Naples et de la Sicile qui leur échappent, la con-

quête de ces belles contrées reste le prodige de la valeur individuelle et du génie aventureux. Dans leurs pélerinages à Jérusalem ils avaient appris à les connaître, et quatre-vingts ou cent chevaliers, en s'armant pour la défense du faible, leur en ouvrent l'entrée. Rainulfe fut le premier comte d'Aversa, et trois des vaillans fils de Tancrède, servis par leur bonne fortune, furent créés comtes, puis ducs d'Apulie et de Calabre, en récompense de leurs exploits chevaleresques contre les Arabes. D'autres fils de Tancrède, Guillaume bras-de-fer, Drogon et Humfroy les suivent. Roger et Robert Guiscard chassent les Arabes de la Sicile, et Robert cède à son frère cette belle conquête. Boémond, fils de Robert, va chercher fortune en Orient, et comme son frère l'y suivit, Roger, devenu premier roi des Deux-Siciles, fut investi du pouvoir spirituel et temporel. Sous son règne et celui de ses successeurs, les sciences jettent quelque éclat dans ce coin de l'Europe : l'école de Salerne s'éleve en face des Arabes et des moines du mont Cassin. La jurisprudence, la médecine, l'histoire naturelle reparaissent tout à coup, comme la fleur printanière après un long hiver. Les princes normands se maintiennent avec fermeté dans ce dangereux voisinage de la cour de Rome. Deux des saints Pères étant tombés en leur pouvoir, ils font des traités avec eux, et leur politique est plus adroite que

celle de la plupart des empereurs allemands. Le mal est qu'en s'alliant à ces derniers, ils leurs donnèrent des droits à leur succession, et surtout, que les projets de Fréderic, dernier des empereurs souabes, aient été si cruellement déçus. Depuis ce temps, misérables jouets des peuples, ces deux royaumes restèrent la proie des conquérans, des vice-rois étrangers, et surtout d'une noblesse qui de nos jours même est un obstacle à toute idée de perfectionnement dans des contrées jadis si florissantes.

CHAPITRE V.

Des peuples du Nord et de l'Allemagne.

Si l'histoire des royaumes du Nord est couverte d'obscurité jusqu'au huitième siècle, elle a sur beaucoup d'autres l'avantage d'être précédée d'une mythologie qui, avec ses traditions et ses chants, est à elle-même son propre commentaire. Première philosophie de l'histoire, qui, excepté l'Edda, ne s'offre ainsi toute vivante que dans la mythologie grecque, dans son sein se réfléchissent le génie des peuples, leurs institutions divines et humaines, leurs désirs et leurs passions, leurs espérances et leurs chimères dans le ciel et sur la terre. Joint à cela qu'après l'expulsion ou l'asservissement de la race finoise, ces nations n'ayant plus été visitées par au-

cun ennemi étranger, la marche de leurs annales en est d'autant plus simple; car une fois que la voie fut ouverte vers les contrées du Midi, quelle tribu pensa jamais à retourner dans ces tristes régions? Sous un climat sévère, l'homme n'obéit long-temps qu'à l'impulsion du besoin, et de là les peuples germaniques du Nord conservèrent plus long-temps que leurs frères leur premier état d'indépendance. Des montagnes et des déserts séparaient les tribus; quelques troupeaux, quelques champs cultivés, la chasse dans les forêts, la pêche des fleuves, des lacs ou le long des côtes, fournissaient à leur subsistance. Ceux auxquels ces ressources manquaient, allaient çà et là sur la mer chercher une meilleure fortune. Dans ces contrées lointaines, comme dans une Helvétie septentrionale, l'antique simplicité des mœurs teutoniques s'est long-temps conservée; elle y régnera encore lorsqu'en Allemagne elle ne sera plus qu'une tradition surannée.

Là, comme partout, les hommes libres furent peu à peu soumis à des nobles; les nobles devinrent rois des déserts et des bruyères, et d'une foule de petits rois sortit un maître suprême. Mais au moins sur les côtes du Danemarck, de la Norwége et de la Scandinavie, qui ne voulait pas vivre sous le joug, pouvait aller chercher une autre terre; de là, comme nous l'avons vu, toutes les mers de

ces contrées furent long-temps peuplées d'intrépides aventuriers, auxquels la piraterie ne semblait pas une occupation moins légitime ou moins glorieuse que la pêche de la baleine ou du veau marin. Plus tard, les rois, adoptant eux-mêmes ce genre d'industrie, se dépouillèrent les uns les autres; mais leurs conquêtes leur échappèrent bientôt. Les côtes de la Baltique furent surtout dévastées : fatigués de piller, les Danois ne se reposèrent qu'après avoir détruit, avec le commerce des Slaves, les riches ports
1043 de Vinète et de Julin; de même ensuite, long-temps
1170 avant les hordes saxonnes, ils subjuguèrent et soumirent à des tributs les Prussiens, les Courlandais, les Livoniens et les Esthoniens.

Au caractère et au genre de vie des peuples septentrionaux, rien n'était plus contraire que le christianisme, qui bientôt renversa le culte héroïque d'Odin. Déjà Charlemagne avait tout employé pour soumettre au baptême les Danois avec les Saxons; son fils Lodwig réussit le premier dans Mayence à convertir un petit roi du Jutland; mais les sujets furent moins dociles que le chef, et long-temps encore ils désolèrent les contrées chrétiennes, trop bien avertis par l'exemple des Saxons, que le christianisme avait rendus esclaves des Francs. C'était à de profondes racines que tenait la haine de ces peuples contre la religion nouvelle, et plutôt que d'être contraint de l'embrasser, Kettil aima mieux, trois ans

avant sa mort, s'ensevelir tout vivant dans son tombeau. Du milieu des îles et des montagnes du Nord, quel charme pouvait attirer ces peuples sous le joug de ces symboles, de ces doctrines épiscopales, de ce système hiérarchique qui, renversant toutes les traditions des ancêtres, détruisant, méconnaissant les mœurs nationales, les rendait, malgré la stérilité de leur pays, esclaves et tributaires d'une cour spirituelle des rivages du Tibre. Leurs langues, leurs sentimens avaient si bien reçu l'empreinte de la religion d'Odin, que tant qu'il en resterait une seule trace, leur ame était fermée au christianisme. Un culte ennemi des traditions, des chants, des coutumes, des temples et des monumens du paganisme, n'était pas fait pour des peuples qui, tenant profondément à toutes ces choses, méprisaient au contraire les légendes et les pratiques des moines. Le repos du dimanche, la foule des fêtes et des pénitences, les mariages prohibés à certains degrés, les vœux monastiques, la classe entière des prêtres, qu'ils méprisaient, étaient autant d'obstacles à la conversion des hommes du Nord; et les saints missionnaires qui leur furent envoyés, même leurs rois nouvellement baptisés, furent long-temps bannis ou persécutés; avant que l'œuvre de la foi fût consommée. Au reste, le pêcheur de Rome avait pour chaque nation des filets différens, et l'ardeur fervente des missionnaires francs et anglo-saxons,

ou plutôt la pompe du nouveau culte, la musique sacrée, la fumée de l'encens, les tapisseries, les cathédrales, les autels somptueux, le son des cloches, le spectacle des processions, frappèrent les Barbares d'une sorte de vertige. Fortement épris des fantômes et de la sorcellerie, lorsque leurs maisons, leurs églises, les cimetières et tous les objets usuels eurent été avec eux désenchantés du paganisme par la puissance de la croix, le christianisme les posséda si bien qu'ils tombèrent sous le joug d'une double superstition. Malgré cela, ceux qui les convertirent, et S. Anscaire avant tous les autres, furent réellement de nobles ames et des héros à leur manière dans les fastes de l'humanité.

Enfin nous touchons à la contrée qu'on appelle la patrie des peuples d'origine tudesque, terre de refuge pour ses enfans, l'antique Germanie. Lorsque tant de tribus eurent émigré de son sein, la moitié du territoire fut occupée par une race étrangère, les Slaves ; et le reste, après de nombreuses vicissitudes, réduit par la conquête des Francs à l'état de province du grand empire. Les Frisons, les Allemands, les Thuringiens, plus tard les Saxons, furent soumis et convertis ; avec quelle rigueur, on le conçoit, puisque ces derniers, sitôt quils furent *Kerstens* (chrétiens) et qu'ils eurent abjuré la grande idole Woden, furent forcés de céder leurs propriétés et leurs droits au saint empereur Karl, de déposer à

ses pieds et leur liberté et leur vie, et de jurer fidélité au Dieu trinitaire et au roi très-puissant. Retenus sous le joug des Francs, ces peuples, jusque-là si indépendans, languirent à demi détachés de leurs institutions primitives. Presque toujours traitées avec dureté ou mauvaise foi, la plupart des tribus furent reléguées dans des contrées éloignées, et de toutes celles qui restèrent, aucune ne trouva ni le temps ni le lieu convenable pour se donner une forme propre. Aussitôt après la mort du géant, qui seul, en embrassant cet assemblage de parties incohérentes, en empêchait la ruine, notre Allemagne, changeant incessamment de limites et de maîtres, devint la proie des faibles Carlovingiens; et comme nécessairement elle prit part aux querelles et aux guerres toujours renaissantes sous cette malheureuse famille, qu'on imagine ce que devint au milieu de tant de secousses sa constitution intérieure. Par malheur elle formait la limite septentrionale et orientale de l'empire franc, c'est-à-dire de la catholicité romaine, contre laquelle s'armaient de toutes parts des nations sauvages, pleines d'une implacable haine, et qui commencèrent par faire tomber leur vengeance sur cette contrée. Pendant que d'un côté les Normands venus jusqu'à Trèves, imposaient à la nation une paix ruineuse, de l'autre le sauvage Arnolf se précipitait avec ses Hongrois pour détruire le

royaume morave des Slaves, ouvrant ainsi carrière à une longue suite de dévastations. Enfin, les Slaves restèrent les ennemis héréditaires des Allemands, et déployèrent contre eux pendant des siècles leur valeur guerrière.

Ainsi harcelée et démembrée, l'Allemagne eut plus à souffrir encore des instrumens qui servirent à élever et maintenir l'empire des Francs. Évêchés, archevêchés, abbayes, chapitres, tout ce qui sur la frontière de l'empire avait été établi pour la conversion des payens, lui resta en héritage; des offices, des chancelleries, dans des lieux qui ne tenaient plus à l'empire; des ducs, des margraves, établis pour la défense des frontières, et dont le nombre s'était incessamment augmenté au temps des invasions des Danois, des Wendes, des Polonais, des Slaves et des Hongrois. Alors le plus brillant et le plus vain ornement de l'Allemagne fut la couronne impériale; seule elle a fait plus de mal à ce pays que toutes les expéditions des Tartares, des Hongrois et des Turcs. Le premier Carlovingien qui y régna, Lodwig, n'était pas empereur de Rome, et les papes se jouèrent si bien de ce titre, tant que dura l'empire partagé des Francs, qu'il fut porté par divers princes d'Italie, et même par un comte de Provence, mort aveugle. Arnoul, bâtard de Karleman, eut le même honneur, qu'au reste son fils n'obtint pas, et que ne souhaitèrent pas les deux



premiers rois de sang germanique, Conrad et Henri. Aussi vainement qu'aveuglément, Othon, qui reçut à Aix-la-Chapelle la couronne de Charlemagne, prit pour modèle ce noble Franc; ayant délivré d'une tour la belle Adélaïde, cette seule aventure lui donna le trône d'Italie et lui ouvrit le chemin de Rome. De là une suite interminable de querelles et de guerres, depuis la Lombardie jusqu'à la Calabre et la Sicile; des flots de sang versés pour l'honneur de l'empereur germain, les Allemands trahis par les Italiens, les empereurs et les impératrices outragés dans Rome, l'Italie asservie par l'Allemagne, l'Allemagne poussée hors de son foyer par l'Italie, son génie et ses forces transportés au-delà des Alpes, sa constitution mise sous la dépendance de Rome, la nation armée contre elle-même, ennemie de soi-même et des autres, et après tant de maux, nul avantage qui réponde à un honneur si chèrement acquis. *Sic vos non vobis* fut toujours sa devise.

Mais c'est la gloire de la nation allemande que, placée par l'enchaînement des choses dans des circonstances si difficiles, elle ait servi de boulevard à la liberté de toute l'Europe chrétienne. Henri l'oiseleur la créa pour ce rôle, et Othon le grand sut en profiter; fidèle et dévouée à son chef, elle le suivit avec ardeur lors même que, perdu dans le chaos général des institutions germaniques, il ne sut plus quel chemin prendre. Incapable qu'il était

de la protéger contre les spoliations des seigneurs féodaux, il fallut qu'une partie des habitans s'enfermât dans des villes et arrachât à ses maîtres la liberté du commerce, sans laquelle cette contrée aurait long-temps offert l'image d'une seconde Tartarie. Ainsi, au sein d'un État divisé, se forma, par la seule force intime de la nation, un État paisible dont le négoce, les métiers et les corporations formèrent le lien. Même sous les entraves de la féodalité, l'industrie, loin d'être étouffée, grâce à la patience et à la loyauté des Allemands, s'appliqua à divers arts nouveaux, qui furent aussitôt communiqués aux autres peuples. Ce que ceux-ci ont perfectionné, presque toujours ceux-là l'ont découvert; mais sous le joug du besoin, rarement ils ont eu pour récompense de voir fleurir leurs arts dans leur propre patrie. Répandus en foule dans des pays étrangers, au Nord, à l'Est, à l'Occident, ils devinrent les maîtres des autres peuples dans la plupart des inventions mécaniques. Il en aurait été de même des sciences, si les établissemens fondés pour elles et qui étaient entre les mains du clergé, changés par les gouvernemens en autant d'instrumens d'une politique artificielle, n'eussent été dépouillés ainsi de tout leur caractère. Les monastères de Corwei, de Fulde, etc., ont seuls mieux mérité de l'intelligence humaine, que de vastes territoires dans d'autres contrées; et

dans l'obscur labyrinthe de ces âges, le sens droit, loyal, imperturbable de la race germanique ne disparaît jamais.

Les femmes, dans leur sphère, ne restèrent point inférieures aux hommes. Activité domestique, chasteté, fidélité, honneur, ces traits furent constamment l'apanage de leur sexe, dans toute la race, dans toutes les tribus germaniques. Dès les temps les plus anciens, les arts industriels étaient entre leurs mains. Elles tissaient et fabriquaient la toile, dirigeaient les ouvriers, et, même dans les plus hautes classes, présidaient seules à l'économie domestique. A la cour même, l'épouse du Keisar était chargée du soin d'administrer une maison nombreuse ; à cela s'employait souvent la plus grande partie de son patrimoine, et certes ce n'est point un malheur pour les peuples qu'un tel ordre de choses se soit long-temps maintenu chez divers princes. En outre la religion romaine, qui avait ailleurs tant abaissé la condition des femmes, eut moins d'influence dans ces contrées que dans celles du Midi. Jamais dans les couvens de l'Allemagne la débauche ne se montra avec tant d'effronterie que de l'autre côté du Rhin, des Alpes ou des Pyrénées ; le plus souvent, au contraire, ils servirent d'ateliers à l'industrie tudesque. La galanterie des mœurs chevaleresques ne s'y changea pas en licence comme dans des pays plus efféminés ; le climat seul obligeait

à une vie close et sédentaire, pendant que les autres peuples pouvaient poursuivre en plein air leurs occupations et leurs plaisirs.

Enfin, dès que l'Allemagne eut une existence propre et distincte, elle eut pour sa gloire, sinon de grands monarques, au moins des princes amis du travail et de l'ordre, parmi lesquels s'élèvent sans égaux, Henri, Othon et les deux Fréderics. Dans une sphère plus déterminée ou plus assurée, que n'eussent pas fait de tels hommes!

Après avoir rapidement parcouru ce qui appartient aux individus, il est temps de s'élever à une vue générale des institutions germaniques dans toutes les contrées où elles se sont étendues. Quels étaient leurs principes fondamentaux et quelles furent leurs conséquences?

CHAPITRE VI.

Considérations générales sur les institutions des peuples germaniques en Europe.

Si les institutions sociales sont le plus noble fruit de la pensée humaine, puisque, subordonnées à l'ordre entier des choses, changeant avec le temps, le lieu, les circonstances, elles supposent, outre un nombre infini d'expériences, une vigilance infatigable; on prévoit que celles des Germains, nées

sur les bords de la mer Noire, ou au milieu des forêts du Nord, durent produire des résultats très-divers parmi des peuples cultivés ou dégradés par le luxe et la superstition. Les vaincre fut plus facile que de les gouverner et de se constituer au milieu d'eux. De là, les empires fondés par les Germains disparurent ou déclinèrent si promptement, que toute la suite de leur histoire n'est que l'inutile effort d'une machine viciée dès l'origine.

1. *Les conquêtes des peuples germains reposent toutes sur l'idée de communauté de propriétés.* La nation est une personne; chaque possession nouvelle lui appartient par le droit de la guerre, et doit être partagée de telle sorte que le tout demeure une propriété commune. Comment cela? des tribus de bergers dans leurs steppes, des chasseurs dans leurs forêts, une bande de guerriers chargés de dépouilles, une société de pêcheurs sur le bord des lacs, peuvent diviser entre eux leur butin sans cesser d'être unis; pour une nation conquérante, qui s'étend sur une vaste étendue de territoire, la même chose présente d'autres difficultés. Tout homme de guerre, devenu propriétaire d'une partie des terres conquises, resta soumis envers l'État au service des armes et à quelques autres redevances personnelles; mais bientôt, l'esprit public s'éteignant par degrés, il ne fréquenta même plus les assemblées de la nation; et à mesure que ses

devoirs militaires lui pesèrent davantage, il chercha à les remplacer par des obligations d'un autre genre. C'est ce qui arriva chez les Francs : le champ de Mars ayant été bientôt abandonné, les décisions y restèrent au pouvoir du roi et de ses serviteurs ; même il fallut une extrême vigilance pour maintenir l'arrière-ban dans son premier état. De là, par une suite nécessaire, la puissance des hommes libres déchut au point quils transmirent avec d'amples compensations leur service militaire au corps plus alerte des chevaliers, et ainsi la nation, comme un fleuve partagé et divisé, alla paisiblement se perdre dans une molle oisiveté. Cela posé, si dans le temps même de ce premier déclin, cet empire ainsi affaibli a été violemment attaqué, quelle merveille qu'il ait succombé ? quelle merveille que, même sans ennemis étrangers, par le seul effet d'une profonde incurie, la propriété et les droits les plus importans des Leudes aient passé à des mains féodales ? La constitution était faite pour la guerre, ou pour un état de choses dans lequel tout devait rester en mouvement ; nullement pour un genre de vie industrieux et paisible.

2. *Chaque roi amenait avec lui une foule de nobles, ses compagnons, ses frères d'armes, ses écuyers et ses serviteurs, qui tous étaient investis d'une partie des terres conquises.* Ces propriétés, d'abord purement personnelles, devinrent avec le

temps héréditaires. Le seigneur territorial donna tout ce qu'il put donner, jusqu'à ce qu'il se fut lui-même réduit à un entier dénuement. Le plus souvent, par une suite nécessaire de ces institutions, les vassaux épuisaient si bien leurs seigneurs, les serviteurs leurs maîtres, que, si l'État durait quelque temps, le roi, dépouillé de ses droits les plus précieux, devenait le plus pauvre de toute la contrée. De là, comme dans le cours de si longues hostilités il était inévitable que la souche même de la nation, les hommes libres, ne fussent déprimés par la noblesse, si eux-mêmes ne s'élevaient au même rang, facilement conçoit-on que l'ordre des chevaliers, alors indispensable, ait acquis une si haute importance. Des hordes guerrières avaient conquis ces nouveaux royaumes ; celui qui resta le plus longtemps sous les armes, obtint la meilleure part, tant qu'il y eut quelque chose à gagner par l'épée. Ainsi le chef n'avait rien, parce qu'il avait tout donné ; les hommes libres n'avaient rien, parce qu'ils avaient été dépouillés ou anoblis ; tout le reste était serf.

3. *La communauté de propriété rendait la présence du roi partout nécessaire dans l'État ; d'où un grand nombre de gouverneurs, de ducs et de comtes.* Comme dans la constitution germanique les pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif n'étaient point encore partagés, rien, ce semble, ne pouvait



empêcher que, sous des rois faibles, les gouverneurs des grandes villes, ou des provinces éloignées, ne devinssent, avec le temps, des seigneurs ou des satrapes. Semblables à un fragment d'architecture gothique, leurs districts renfermaient en petit tout ce que le royaume renfermait en grand, et sitôt qu'ils se furent accordés avec la noblesse, selon la situation des choses, le petit royaume se suffit à lui-même, quoique toujours dépendant de l'État. Ainsi morcelés, divisés, les royaumes des Lombards et des Francs ne furent plus contenus en faisceau que par le faible lien du nom royal : il en eût été de même des établissemens des Goths et des Vandâles, s'ils eussent duré plus long-temps. Pendant plus de cinq siècles, tous les États germaniques s'épuisent en efforts pour réunir ces fragmens épars, dont chacun veut être un tout, et de nos jours il en est qui n'ont pu encore retrouver çà et là leurs propres membres. Dans la constitution même est contenue la première cause de cette division ; c'est un polype, dont chaque partie isolée est à elle seule un tout vivant.

4. *Tout reposant sur la personnalité dans ce corps multiple, le roi, bien qu'il fût loin d'être absolu, représentait la nation dans sa personne et l'économie de ses affaires privées. En conséquence sa dignité collective, c'est-à-dire une fiction d'État, se communiquait à ses gardes, à ses officiers, à*

ses serviteurs. Des services auprès du roi étaient considérés comme les premières fonctions de l'État, puisque ceux qui l'entouraient, chapelains, écuyers, maires du palais, l'assistaient presque toujours dans les conseils, la cour de justice et d'autres circonstances. Si tout cela s'accordait merveilleusement avec la grossière simplicité de ces temps, il n'était pas moins absurde que ces chapelains, ces écuyers tranchans fussent en réalité des pouvoirs représentatifs de l'empire, les premiers membres de l'État, dont les dignités demeuraient héréditaires jusqu'à la consommation des siècles; pourtant cet attirail d'un luxe barbare est encore ce qui forme en Europe l'institution fondamentale de tous les empires germaniques, quoiqu'au reste plutôt fait pour la tente d'un Khan tartare, que pour le palais du père, du juge et du chef d'une nation.** L'ancienne fiction d'État fut prise pour la vérité pure. Tout l'empire ne fut plus que la table, l'office, les écuries du roi. Étrange métamorphose! le vassal et l'homme-lige pourront toujours être représentés par ces serfs auliques; mais le corps de la nation, ou plutôt les compagnons et les frères d'armes du roi, dont nul n'avait été son serviteur, seront incapables de transmettre leurs pouvoirs à aucun des officiers de sa maison. Nulle part cette constitution tartare ne parut avec plus d'éclat que sur le sol de la France; d'où elle fut transportée en Angleterre et en Sicile

par les Normands, en Allemagne avec la couronne impériale, de là dans les royaumes du Nord, enfin, de la Bourgogne en Espagne avec une pompe inouïe, modifiant partout ses formes et ses effets suivant les conditions du temps et du lieu. Jamais ni les Grecs, ni les Romains, ni Alexandre, ni Auguste n'eurent l'idée d'une fiction d'État, qui constitue l'économie de la maison d'un chef d'armée comme le résultat et la mesure des forces sociales; mais sur les bords du Jaïsk et du Jéniscéi elle est indigéne, et ce ne sont pas de faux emblèmes que ces hermines et ces palatines qui sont parmi nous l'ornement du manteau royal.

5. A grand'peine cet ordre de choses se serait-il introduit et maintenu en Europe, si, comme nous l'avons vu, il n'eût été précédé d'un autre genre de barbarie, avec lequel il se trouva les plus étroites sympathies, je parle du *vandalisme du papisme romain*. En effet, le clergé possédant seul les derniers débris des lumières, sans lesquelles les vainqueurs eux-mêmes ne pouvaient subsister dans leurs nouveaux territoires, le seul moyen d'ajouter les sciences à leurs conquêtes, sans les acquérir eux-mêmes, était d'appeler les évêques dans leurs rangs. Ils les y appelèrent. Ceux-ci devinrent nobles avec les nobles, officiers de cour avec les officiers de cour; outre qu'ils ne refusèrent ni bénéfices, ni terres, ni priviléges, par diverses raisons ils eurent

en beaucoup de choses la prééminence sur les laïques, et aucun ordre social ne dut être plus cher au papisme. Or, s'il est incontestable que l'ordre spirituel a éminemment contribué à adoucir l'âpreté des mœurs et à ramener la paix générale, d'un autre côté on ne peut nier que cette double juridiction et l'établissement d'un État indépendant au sein de l'État, aient ébranlé le corps social dans tous ses fondemens. Nulle opposition n'était en soi plus choquante que celle du papisme romain et du caractère germanique. Le premier, opprimant incessamment le second, se l'appropria même en partie, et confondit tout à la fin dans un chaos moitié allemand, moitié romain. Ce que les peuples teutoniques avaient autrefois le plus abhorré, leur fut alors sacré, et leurs propres principes furent retournés contre eux. Enlevés à l'État, les domaines de l'Église devinrent dans toute l'Europe une propriété commune, et les évêques de Rome les administrèrent avec une inquiète vigilance que jamais aucun prince ne montra au même degré. Constitution féconde en contradictions, intarissable source de querelles et de ruines.

6. *Un État ne tire sa subsistance ni des soldats ni des moines*; et parce que ces institutions, au lieu de venir au secours de la classe industrieuse, tendaient à soumettre le monde entier au joug féodal des évêques et des nobles, l'État fut privé

de son ressort le plus puissant, *du libre concours de l'industrie et de l'activité de l'esprit de découvertes.* L'homme de guerre regardait comme indigne de lui de cultiver les champs, et se dégradait en effet. La noblesse et les monastères ne songeaient qu'à augmenter leurs serfs, et le servage ne servit jamais qu'au mal. Tant que les terres et les domaines furent considérés, non comme un corps organique, fécond dans chacune de ses parties et de ses productions, mais comme une propriété morte, un immeuble indivisible, qui avec les serfs appartenait à la couronne ou à l'Église, ou au chef d'une famille noble, il est incroyable combien le véritable emploi des terres, la mesure légitime des forces humaines, furent dénaturés et méconnus. La plus grande partie du sol fut changée en bruyères; ainsi que des bêtes de somme, les hommes furent attachés à la glèbe avec cette odieuse loi, de ne pouvoir jamais s'en affranchir. Les arts et les métiers ne furent guères plus heureux. Abandonnés aux femmes et aux serfs, ils restèrent long-temps, pour le plus grand nombre, des occupations serviles. Même, quand les monastères, après avoir appris du monde romain à en mieux apprécier l'utilité, les eurent appelés dans l'enceinte de leurs murs, quand les empereurs leur eurent accordé des priviléges de corporations urbaines, la marche des choses ne fut point encore changée. Comment les arts naîtraient-ils, si l'agri-

culture est elle-même opprimée? si le premier élément des richesses, la liberté de l'industrie, l'ame du commerce, sont étouffées? si toute puissance, toute grandeur, toute propriété, est celle des moines et des soldats? Selon le génie des temps, les arts ne pouvaient donc être remis en honneur que par des communautés, des *universités*, sous la forme de corporations; pesantes entraves que le manque de sûreté rendit nécessaires, et qui empêchèrent l'activité de la pensée humaine de se développer ailleurs que dans le sein des corps constitués. De telles institutions sont cause que des territoires qui depuis des siècles auraient été cultivés, sont encore abandonnés; qu'une foule d'ordres, de métiers, de sociétés conservent fidèlement les erreurs et les préjugés des anciens temps. Dans les corps privilégiés, la pensée humaine s'est peu à peu moulée sur l'équerre et le compas.

7. De tout ce qui précède, il résulte que l'idée de la constitution nationale des peuples germaniques, noble et naturelle en soi, ne fut qu'un *essai hardi*, propre à engendrer une foule d'abus, dès qu'elle fut appliquée à de vastes royaumes, nouvellement conquis, depuis long-temps polis par la culture; en un mot, à la catholicité romaine. Avant d'acquérir quelque degré de stabilité, elle eut besoin d'être lentement éprouvée, modifiée au Nord et au Midi par divers peuples d'une raison saine et

vigoureuse. Dans de petites municipalités, dans le cercle de la puissance judiciaire, et partout où la présence du peuple n'est pas un vain mot, sa supériorité est incontestable. Ces principes des anciens Germains, que chacun doit être jugé par ses pairs; que le représentant de la justice ne tient son droit que des juges; que la peine infligée à chaque crime est une réparation faite à la société; qu'elle doit être prononcée, non d'après la lettre, mais d'après un examen réel du fait; ces grandes vérités d'ordre social, ainsi que beaucoup de coutumes touchant l'administration de la justice, les corps de métiers et d'autres institutions du même genre, attestent assez le sens droit et l'équité de ces peuples. En ce qui regarde l'État, le principe de la communauté de propriété, de l'union pour la défense de l'indépendance nationale était en lui-même plein de noblesse et de grandeur. Mais il supposait le concours actif de quelques hommes assez habiles pour tenir réunis tous les membres d'un corps gigantesque, établir entre eux un rapport durable, et y entretenir la vie; et comme de tels hommes n'apparaissent pas sur la terre par droit de naissance, les forces sociales se perdirent en mouvemens désordonnés, renversèrent les faibles et remplacèrent long-temps la raison et l'industrie par une confusion tartare. Cependant, pour l'intérêt du monde, le système politique des nations germaniques a

protégé les débris de la culture humaine contre les tempêtes des siècles, développé l'esprit public de l'Europe et étendu son action lente et silencieuse sur toutes les contrées du globe. Enfin nous apparaît, non loin de nous, un énorme fantôme, une monarchie spirituelle, qui pourtant n'a pas atteint le but où elle semblait aspirer.

LIVRE XIX.

Jamais simple allusion n'enferma en soi tant et de si graves conséquences que ce mot dit à S. Pierre, que sur le roc de sa foi serait construite une Église indestructible, et que les clefs du royaume des cieux lui seraient confiées. L'évêque qui, suivant la croyance générale, siégeait dans la chaire de S. Pierre et près de son tombeau, s'appliqua ces paroles; et par une suite de circonstances inévitables, comme non-seulement il était devenu chef de la plus grande Église de la chrétienté, mais qu'il avait acquis le pouvoir de créer arbitrairement des ordonnances et des statuts spirituels, de convoquer des conciles et d'en disposer à son gré, d'imposer, de tracer des professions de foi, d'effacer tous les crimes, de distribuer des indulgences dont lui seul était dépositaire, ou plutôt, lorsqu'il posséda l'autorité de Dieu sur la terre, par une conséquence nécessaire il passa promptement de la monarchie spirituelle à la monarchie temporelle. S'il avait autrefois limité la puissance des évêques, il limita alors celle des princes de la terre. Il octroya en Occident une couronne impériale sans en connaître les droits. De la même main dont il lançait les ana-

thèmes et les interdictions, il élevait et renversait les empires, châtiait et absolvait les rois; il suspendait parmi les peuples l'exercice du culte, déliait de leurs devoirs les sujets et les vassaux, privait son clergé de femmes et d'enfans, et fondait un système que de longs siècles ont pu ébranler, non détruire. Un tel phénomène excite l'attention, et puisque nul souverain n'a rencontré plus d'obstacles que l'évêque romain, au moins mérite-t-il que nous parlions de son règne sans animosité et sans haine, comme de tout autre établissement politique. [1]

CHAPITRE PREMIER.

Hiérarchie romaine.

Avant de jeter les fondemens d'un édifice, on a coutume d'en dresser le plan; rarement il en est ainsi d'un monument politique, que le temps seul peut achever. Dans Rome, à peine si la grandeur spirituelle eût pu naître jamais de l'action non

1. Quoique depuis Sarpi, Puffendorf, etc., quelques parties de l'histoire de la cour romaine aient été traitées avec un talent remarquable, il semble qu'il nous manque encore une histoire pragmatique du papisme, sous un point de vue véritablement impartial. L'auteur de l'Histoire de la réformation a devant lui le moyen de donner une rare perfection à son ouvrage.

interrompue d'une seule et même pensée. Autant que nul autre trône, le Saint-Siége fut occupé par des évêques de génie différent, et ses plus habiles entreprises rencontrèrent de funestes époques. Mais sa politique, à laquelle il dut sa stabilité et son élévation, fut de profiter même de ces temps désastreux et des fautes de ses prédécesseurs comme de celles de ses ennemis. D'une foule de faits historiques, choisissons les principaux, et indiquons les bases sur lesquelles se fonda la grandeur de Rome.

Déjà que ne dit pas le nom de Rome? L'antique reine du monde, la tête et la couronne des nations, inspirait à son évêque l'envie de devenir à son tour le chef des peuples. Jamais dans Antioche ou dans Jérusalem la tradition de l'épiscopat ou du martyre de S. Pierre n'eût eu une action politique si puissante qu'au sein de l'Église florissante de l'immortelle Rome. Dans l'enceinte même de ses murs, combien son pontife ne trouva-t-il pas d'appuis qui devaient l'élever presque sans le concours de sa volonté? L'orgueil du peuple romain, auquel avaient dû céder tant d'empereurs, provoqua sa première ovation; pasteur du peuple souverain, de là il conçut l'idée de s'instruire lui-même à cette haute école de sciences et de politique où l'on venait en pélerinage, même depuis les temps du christianisme, étudier les lois de la métropole; et il se promit de gouverner le

monde, comme les anciens Romains, par ses statuts et sa juridiction. Sous ses yeux resplendissait encore tout l'éclat du paganisme; dans la constitution de Rome, cette pompe étant restée unie au pouvoir suprême, le peuple cherchait dans son évêque chrétien l'ancien *Pontifex Maximus*, *Aruspex* et *Augur*. Accoutumé à des triomphes, à des fêtes, à des cérémonies publiques, il vit avec joie le christianisme sortir des tombeaux, des catacombes, et paraître enfin dans des temples dignes de la grandeur romaine; ainsi Rome, par ses fêtes, ses rites, ses institutions, devint une seconde fois la reine des nations.

Rome annonça d'abord l'esprit de sa politique en imposant à la chrétienté *l'unité*, *la pureté de doctrine*, *l'orthodoxie et le catholicisme*, sur lesquels devait reposer l'Église. Dès le second siècle, S. Victor ose refuser de reconnaître pour frères les chrétiens d'Asie, parce qu'ils ne célèbrent pas la pâque en même temps que lui. Même il est vraisemblable que la première scission des juifs et payens convertis s'effaça dans Rome, où reposaient en paix les restes de S. Pierre et de S. Paul. Cette tendance à une doctrine universelle se maintint constamment dans la cour du Saint-Siége, et si quelques papes eurent peine à échapper au reproche d'hérésie, leurs successeurs s'empressèrent toujours de briser leurs traces et de rentrer sous la bannière

de l'Église orthodoxe. Quoique souvent menacée et opprimée, jamais Rome ne faiblit devant les hérétiques. Les empereurs d'Orient, les Ostrogoths, les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards étaient Ariens : quelque temps même ceux-ci furent maîtres de Rome ; mais Rome resta catholique. Peu après, elle se sépara brusquement de l'Église grecque, quoique celle-ci fût à elle-seule un demi-monde. Fondée sur l'universalité, l'inaltérable pureté d'une doctrine qui se disait elle-même fille de l'Écriture et de la tradition, il ne fallait que quelques rencontres favorables pour l'élever au dernier degré du trône spirituel.

Ces heureuses circonstances se présentèrent. Après que les empereurs eurent quitté l'Italie, quand l'empire divisé fut devenu la proie des Barbares, et que Rome mourante, tant de fois prise et ravagée, eut passé entre toutes les mains, son évêque fut plus d'une fois son libérateur. C'était le père de la métropole abandonnée, et les Barbares qui vénéraient la majesté de Rome, redoutaient son pontife suprême. Attila se retire; Genseric se soumet; les rois Lombards, apaisant leur fureur, se prosternent à ses pieds, avant même qu'il fût maître absolu de Rome. Long-temps il maintint l'équilibre entre les Grecs et les Barbares, et il eut l'art de diviser pour mieux gouverner. Enfin, cette politique épuisée, il s'appuie sur la France catholique,

dont il s'était prudemment ménagé le secours. Il passe les Alpes, et obtient de son libérateur plus qu'il ne demandait, sa ville épiscopale et toutes celles de l'exarchat. Plus tard, Charlemagne est proclamé empereur de Rome, et dès-lors on ne connaît plus qu'une Rome, un Empereur, un Pape; trois mots inséparables, qui renfermaient en eux le destin du monde. A peine peut-on croire à quels excès d'audace l'évêque de Rome se livra contre le fils de son bienfaiteur, et jusqu'où furent poussées ses prétentions dans la suite. Il s'interposait entre les empereurs, les déposait, leur ôtait et leur rendait à son gré des couronnes que lui-même croyait leur avoir données. Dans leur crédule loyauté, les Allemands, qui pendant trois cent cinquante ans se rendirent à Rome pour le salut de ce joyau sacré, qui tant de fois lui sacrifièrent le sang de leurs frères, furent cause que l'arrogance des papes ne connut plus de bornes. Jamais, sans le concours actif des souverains de l'Allemagne, et de la déplorable constitution de l'Empire, on n'eût vu s'élever un Hildebrand; et de nos jours encore l'Allemagne, par ses institutions, est un des plus forts appuis du trône romain.

Comme la situation de Rome payenne avait favorisé son génie conquérant, plus tard il en fut encore ainsi de Rome chrétienne. Des côtes de la mer du Nord et de la Baltique, des rivages du Pont-Euxin

et du Wolga, arrivaient des peuples innombrables, obligés, s'ils voulaient vivre en paix dans ce pays d'orthodoxie, de s'incliner devant l'évêque de Rome et de recevoir la bénédiction de sa croix orthodoxe: il allait chercher ceux qui ne venaient pas, envoyait des prières et de l'encens à des nations qui lui rendaient en retour de l'or, de l'argent, et donnaient des forêts et des champs à ses nombreux serviteurs. Mais leur don le plus précieux fut celui de leurs cœurs simples et primitifs : la connaissance du mal les conduisait au mal; à mesure que se multipliaient les catégories des cas de conscience, les indulgences acquéraient plus de valeur. Ainsi les clefs de S. Pierre ne restaient pas oisives, et jamais elles ne tournèrent sans salaire sur leurs portes de bronze. Quel riche héritage pour le clergé que les terres des Goths, des Allemands, des Francs, des Angles, des Saxons, des Suédois, des Slaves, des Polonais, des Prussiens et des Hongrois! Plus ces peuples tardaient à entrer dans le royaume du ciel, plus ils payaient cher le droit d'y être admis, souvent même au prix de leurs libertés et de leurs territoires; selon qu'ils vivaient dans un plus grand éloignement à l'Orient ou au Nord, que leur conversion avait été plus lente, leur reconnaissance était plus généreuse, et la foi d'un peuple était d'autant plus inébranlable qu'il l'avait plus péniblement acquise. Enfin, le domaine de l'évêque de

Rome, touchant d'un côté au Groënland, s'étendit de l'autre depuis les bords de la Duna et du Dnieper jusqu'aux derniers promontoires de l'Europe occidentale.

L'apôtre des Allemands, Winfred ou Boniface, contribua, plus que tous les empereurs, à établir l'autorité souveraine des papes sur les évêques placés hors du diocèse de Rome. Isolé dans les terres des payens, il avait juré au pape un serment de fidélité que la crédulité des uns, les prétentions des autres érigèrent en loi pour tous les évêques, et bientôt pour tous les royaumes catholiques. Les partages de territoire, si fréquens sous la race carlovingienne, en divisant les diocèses des évêques, donnèrent au pape de nombreuses occasions de substituer sa juridiction à la leur. Enfin, le Recueil des décrets du faux Isidore apparut pour la première fois sous cette même dynastie, selon toute vraisemblance dans l'intervalle de l'empire gallo-franc à l'empire germanique, et la fraude, l'ignorance, la préoccupation les ayant fait passer pour authentiques, ils consacrèrent d'une seule fois tous ces abus naissans du sceau d'une antique autorité. Vingt diplômes impériaux auraient moins servi le Saint-Siége que cet unique livre; car l'ignorance, la superstition, qui inondèrent tout le monde occidental, formèrent cet océan sans rivage, que la nef de S. Pierre parcourut si long-temps en triomphe.

Au reste les évêques de Rome excellèrent surtout à faire servir à leur avantage les circonstances les plus imprévues. Long-temps opprimés par les empereurs d'Orient, souvent même par ceux d'Occident, il fallut néanmoins que Constantinople leur cédât le rang d'évêques universels, et l'Allemagne l'investiture de l'ordre spirituel de l'Empire. L'Église grecque se sépare du Saint-Siége, et cela encore à l'avantage de ce dernier. En aucun temps il n'eût obtenu sur elle l'autorité qu'il conquit en Occident, et qui fut ainsi plus fortement centralisée. Mahomet apparaît : les Arabes soumettent une grande partie du midi de l'Europe : ils pénètrent même jusque dans le voisinage de Rome et explorent le pays ; mais ces malheurs sont la félicité du pape ; assez habile pour tirer avantage tant de la faiblesse des empereurs grecs, que des dangers dont l'Europe est menacée, il s'annonce comme le libérateur de l'Italie, et lève lui-même l'étendard du christianisme contre les infidèles. Guerre terrible, dont il augmente l'horreur par ses bans et ses interdictions, et dont il est non-seulement le hérault, mais le trésorier et le général. De la même manière il profite des victoires des Normands sur les Arabes ; il les investit de terres qu'il ne possède pas, et s'appuie sur eux pour agir plus librement dans sa marche. Tant il est vrai que le succès est à celui qui, ne sachant dans l'origine où il arrivera, fait habile-

ment et patiemment servir à son œuvre toutes les circonstances que les temps lui présentent.

Exposons ici sans amour et sans haine quelques-uns des principes qui ont été le plus utiles à la cour de Rome.

1. *La souveraineté de Rome reposait sur la foi;* sur une foi nécessaire au salut des hommes, dans le temps comme dans l'éternité. Dans ce système était compris tout ce qui peut agir sur la pensée humaine, et Rome seule en soutenait le fardeau. Depuis son berceau jusqu'à sa tombe, jusqu'au milieu des flammes du purgatoire, l'homme retenu sous le joug de l'Église ne pouvait lui échapper sans tomber dans un abîme de maux irréparables. Elle moulait sa tête, elle apaisait et troublait son cœur. La confession la rendait dépositaire de ses pensées les plus cachées, des secrets les plus profonds de sa conscience, ou plutôt de tout ce qu'il portait en lui ou hors de lui. Pendant le cours entier de sa vie, le fidèle croyant restait en tutelle sous sa discipline; à l'approche de la mort, pour mieux exciter la générosité du pénitent, elle l'enchaînait d'une foule de liens qu'elle venait complaisamment briser de ses propres mains. En cela, nulle distinction entre le roi et le mendiant, le soldat et le moine, l'homme et la femme; la raison et les sens égarés, chacun était condamné à ne pouvoir se passer de guides qui ne lui manquaient

jamais. Or, comme l'homme est naturellement indolent, une fois que son ame s'est accoutumée à céder à une direction supérieure, comme il lui est difficile de s'en passer, que loin de là il transmet à sa postérité le joug dont s'est aidée sa faiblesse, la suprématie de l'Église s'établit sur les fondemens les plus profonds. Maîtresse de l'intelligence et de la foi des fidèles, rien ne manquait à son pouvoir. Quoi de plus simple que de semer des germes spirituels, et de moissonner des fruits temporels? Quand un croyant mourait, déjà depuis long-temps ce corps lui avait légué son ame.

2. *Les moyens dont l'Église se servait pour diriger la foi, étaient non les plus grands, les plus élevés, mais les plus petits et les plus populaires;* elle n'ignorait pas ce qu'il faut pour contenter la dévotion des hommes. Un crucifix, un tableau de Marie et de son enfant, une messe, un rosaire, servaient mieux ses projets qu'un long appareil de raisonnemens : encore dispensait-elle ces dons avec la plus stricte économie. Si une messe suffisait, la communion n'était pas célébrée; si une messe basse, on n'y ajoutait pas les chants; qui mangeait le pain transsubstantiel, renonçait au vin mystique. Par cette sage parcimonie l'Église pouvait, sans s'appauvrir, répandre une foule innombrable d'indulgences et de présens. En effet, on peut défier la plus sordide avarice de produire



plus de choses que l'Église avec un peu d'eau, de pain ou de vin, quelques perles de verre ou de bois, un peu de laine, de baume ou une croix; rituels, prières, cérémonies, rien ne fut inventé ni établi sans profit. Des formes surannées sont maintenues, quoique des temps nouveaux en provoquent de nouvelles; il faut qu'une pieuse postérité trouve son salut où l'ont trouvé ses pères. Surtout l'Église n'avoue jamais ses fautes quelles qu'elles soient; devenues trop manifestes, un art merveilleux les efface en secret; autrement, elles restent ce qu'elles sont, et selon l'occasion, loin de s'améliorer, tout empire. En conséquence de cette habileté prévoyante, avant que le ciel fût peuplé de saints, l'Église fut remplie de richesses et de prodiges; même pour les miracles des saints, l'imagination des chroniqueurs dut faire peu de frais. Tout fut établi et construit sur le grand principe de la popularité; on chercha l'objet trivial et commun, sachant bien que même les choses les moins dignes de croyance, répétées fréquemment et effrontément, ébranlent la pensée et finissent par obtenir la foi.

3. Sur ce fondement, la politique romaine combina si bien *les moyens les plus habiles et les plus grossiers*, qu'à grand'peine sera-t-elle surpassée un jour dans les uns ou dans les autres. En temps de besoin, ou vis-à-vis du pouvoir et des richesses,

qui sera plus humble, plus adulateur, plus rampant que les papes? Ici c'est un tendre père, là c'est S. Pierre, qui parle par leur bouche. S'il le faut, qui mettra dans ses actions plus de force et d'emportement, dans ses paroles plus de fiel et de rudesse? En vérité, ils faisaient mieux que disputer; ils décrétaient; et le caractère des bulles romaines, auquel on n'a presque rien à comparer, est une audace déguisée que rien ne fléchit, larmes, prières, supplications, menaces, châtimens. De là le ton étrange des lois, des mandemens, des décrets de l'Église au moyen âge, si différent de la dignité de l'ancienne législation romaine : accoutumé à parler un langage imperturbable aux laïques et à tous ceux qui relèvent de son autorité, le serviteur du Christ ignore ce que c'est que se rétracter jamais. Entouré du prestige de l'autorité paternelle, ce saint despotisme fut toujours plus puissant que l'apparente courtoisie d'une politique frivole à laquelle nul ne se confie. Il savait ce qu'il voulait, et par quelles voies il devait obtenir l'obéissance.

4. *La politique de Rome ne s'attacha de préférence à aucun objet déterminé de la société civile : elle n'exsitait que pour elle seule.* Employant tout ce qui lui était favorable, elle pouvait détruire tout ce qui lui était contraire ; car elle ne dépendait que d'elle-même. Un État spirituel, nourri de la substance de tous les États chrétiens, devait infailible-

ment, s'il y trouvait son avantage, se montrer favorable aux sciences, à la morale, à l'ordre public, à l'agriculture, aux arts et au commerce, mais l'histoire entière du moyen âge prouve qu'en aucun temps l'esprit du papisme ne seconda de lui-même le mouvement des saines connaissances, ni le progrès des institutions humaines. Les meilleurs germes devaient être étouffés, sitôt qu'il y voyait quelque danger pour lui, et il fallait que le papiste le plus éclairé déguisât ou dénaturât ses idées, dès qu'elles ne coïncidaient plus avec les intérêts éternels de la cour de Rome. D'une autre part, tout ce qui servait sa puissance, arts, impôts, révoltes, troubles populaires, donations de territoire, était soigneusement recherché et ménagé pour la plus grande gloire de Dieu. Au sein de tous ces mouvemens, l'Église était le centre immobile de l'univers.

5. *La souveraineté romaine osait faire servir à son but tout ce qui lui était utile :* la guerre et l'épée, le feu et les prisons, des écrits forgés, le parjure sur l'hostie sainte, des tribunaux d'inquisiteurs, des interdictions, l'outrage et la misère, les afflictions temporelles et éternelles. Pour soulever une contrée entière contre son suzerain, il suffisait de lui ôter, jusqu'à la dernière heure, tous moyens de salut. Les clefs de S. Pierre contrôlaient à la fois les lois de Dieu et celles des hommes, les droits des individus et ceux des nations.

6. *Et comme les portes de l'enfer ne devaient pas prévaloir contre cet édifice ;* comme ce système d'institutions canoniques, transmis de S. Pierre à ses successeurs avec le pouvoir de lier et de délier, avec la puissance des saints signes et le don du Saint-Esprit, ne prêchait qu'Éternité, qui pourrait se représenter un empire appuyé sur des bases plus profondes! L'ordre entier des ecclésiastiques lui appartenait, corps et ame ; avec leurs têtes tonsurées et leurs vœux irrévocables, ils étaient ses serviteurs jusqu'à la consommation des siècles. Le lien qui unit le prêtre à l'Église est indissoluble. Privé d'enfant, de femme, de père, d'héritier, rameau séparé de l'arbre de l'espèce humaine, il végétera sur le tronc éternellement stérile de l'Église; n'existant que par elle, n'ayant de richesses que ses richesses, d'honneur que son honneur, mais au reste, point de rétractation, point de regret possibles, tant que la mort n'aura pas brisé ses fers. En retour ces vassaux de l'Église recevaient de vastes récompenses; riches esclaves, qu'elle élevait peu à peu au-dessus de tous les grands de la terre; elle créait des honneurs pour les ambitieux, des dévotions pour les dévots, et chacun trouvait en elle le charme qui l'attirait. Ajoutez à cela, comme le caractère propre de cette institution, qu'aussi longtemps que le moindre fragment subsiste, le tout survit dans son entier, vivant et agissant dans cha-

que maxime individuelle; c'est le roc de Pierre, d'où le pêcheur jette son filet merveilleux; c'est la tunique indivisible, qui, mise au sort par les soldats, ne peut écheoir qu'à un seul.

7. Et quel était dans Rome, à la tête du saint collége, ce chef unique? Était-ce un enfant au berceau, auquel on jurait serment de féauté, c'est-à-dire, une soumission aveugle à tous les égaremens qui signaleront sa vie? Un jeune débauché, dont la faveur s'achetait par une servile complaisance pour les extravagances de son âge, par une vie toute livrée à ses caprices? C'était un homme mûr ou un vieillard, presque toujours versé dans les affaires ecclésiastiques, et qui connaissait d'avance le champ qu'il allait cultiver. D'autres fois, allié aux princes de son temps, il était choisi dans une époque critique, pour résoudre une difficulté de circonstance. Il n'avait que peu d'années à vivre et point de postérité pour laquelle il pût légitimement amasser un pieux héritage; si, malgré cela, il songeait à thésauriser, qu'était-ce en comparaison des immenses richesses du pontificat chrétien? L'ambition de la cour de Rome croissait avec le temps. Le vieillard expérimenté n'était élevé sur le Saint-Siége que pour mettre son nom à tout ce qui arrivait. Plusieurs papes plièrent sous le faix: habiles législateurs, politiques pleins d'audace et d'activité, d'autres firent plus en quel-

ques années qu'un gouvernement faible n'aurait pu faire en un demi-siècle. Est-il besoin seulement de citer les pontifes les plus éminens par leurs vertus et leur génie, nous en compterons un grand nombre, dont plusieurs nous feront regretter qu'ils n'aient pas travaillé à un autre but. Beaucoup plus rarement que les couronnes séculières, la tiare romaine a été souillée par la mollesse et la débauche : encore le plus souvent ces fautes ne sont-elles tant remarquées que parce qu'elles furent les fautes des papes.

CHAPITRE II.

Effet de la hiérarchie sur l'Europe.

D'abord il faut considérer quel bien le christianisme pouvait produire sous cette forme même et par sa nature propre. Compatissant pour les pauvres et les affligés, il les prit sous sa protection contre les fureurs des Barbares : œuvre sainte, à laquelle concoururent un grand nombre d'évêques des Gaules, de l'Espagne, de la Germanie et de l'Italie. Leurs habitations et leurs temples servaient de refuge aux opprimés : ils rachetaient les esclaves, délivraient les prisonniers, réprimaient de tout leur pouvoir le commerce d'hommes dont les Barbares étaient avides. La générosité, la douce commisération du christianisme envers la partie souffrante de l'humanité, seront toujours sa meilleure apo-

logie. Dès sa naissance, il travaille à l'émancipation de l'homme, comme le témoignent plusieurs lois très-impolitiques des empereurs de Constantinople. Dans l'Église d'Occident, son secours étant encore plus nécessaire, une foule de décrets des évêques d'Espagne, des Gaules et d'Allemagne naissent de toutes parts, même sans l'assistance du pape.

De même il est certain qu'au milieu des troubles de ces âges, les temples et les monastères étaient des sanctuaires où l'industrie, le commerce, l'agriculture, les arts et les métiers trouvaient un refuge assuré. Les ecclésiastiques établirent des foires annuelles, auxquelles l'Allemagne donne encore aujourd'hui le nom de *Messes*, et quand les proclamations royales ou impériales étaient impuissantes et méprisées, ils instituèrent la trève de Dieu. Retirés dans les murs des couvens, les artistes et les ouvriers y cherchaient une sauve-garde contre les prétentions féodales de la noblesse. Les moines cultivaient, tant par leurs bras que par ceux d'autrui, les champs presque abandonnés. Ils faisaient eux-mêmes tout ce qui était nécessaire à leurs cloîtres, ou du moins fournissaient à une industrie monacale un asile solitaire et de modestes récompenses. C'est dans les monastères que les débris de l'antiquité furent sauvés et transmis à divers intervalles à la postérité dans de fidèles copies. Enfin, le culte divin conserva, avec la langue latine,

un faible lien qui devait aider les siècles suivans à se rattacher à la littérature et aux sages préceptes de l'antiquité. Dans ces temps, il fallait de saints manoirs où le pélerin pût trouver protection, sûreté, hospitalité et repos. Des voyages de ce genre établirent bientôt entre les peuples des liens d'amitié ; car le bâton du pélerin protégeait celui que l'épée n'aurait point défendu. Ainsi se répandaient quelques connaissances des pays étrangers, et se formait, quoiqu'encore naissant et grossier, le génie des traditions, des contes, des romans et des poëmes.

Cela posé, puisqu'un grand nombre de ces résultats étaient indépendans de l'évêque de Rome, reste à examiner quels avantages propres et distincts l'Europe a recueillis de la souveraineté spirituelle.

1. *La conversion de plusieurs nations payennes.* Mais comment furent-elles converties ? Souvent par le fer et par le feu, par des tribunaux secrets, par des guerres d'extermination. Et que l'on ne dise pas que ces excès ne peuvent être attribués à l'évêque de Rome : il les approuva, il en profita, il les imita tant qu'il lui fut possible. De là, ce tribunal d'inquisition, qui excita tant de cantiques d'alégresse ; de là, ces pieuses croisades, dont les papes, les princes, les chevaliers, les prélats, les chanoines et les prêtres se partagèrent les depouilles. Tout ce qui ne périt pas, est réduit en servage et peut-être y languit encore de nos jours. Ainsi s'or-

ganise l'Europe chrétienne ; ainsi sont fondés des royaumes dont le pape dispose à son gré ; et bientôt la croix du Christ est portée, comme un signe de mort, sur toute la surface du globe. L'Amérique se teint du sang de ses habitans ; en Europe les peuples asservis maudissent encore ceux qui les ont convertis ; et vous, innombrables victimes de l'inquisition, au midi de la France, en Espagne et dans d'autres contrées, vos os sont consumés, vos cendres jetées aux vents ; mais avec l'histoire des atrocités exercées contre vous, se perpétue la voix du sang, le cri éternel de l'humanité qui poursuit vos bourreaux.

2. On attribue à la hiérarchie le mérite d'avoir uni *tous les peuples de l'Europe en une seule république chrétienne :* expliquons-nous. Que les nations s'inclinent devant une seule croix, et entendent une seule messe, c'est quelque chose ; mais est-ce tout? Loin qu'il fût avantageux pour elles de dépendre de Rome dans les affaires spirituelles, le tribut qui leur était imposé, joint à une armée innombrable de moines, d'ecclésiastiques, de nonces et de légats, les ruinait sans ressources. Si, moins que jamais, la paix régna alors entre les nations de l'Occident, la faute en est en grande partie à la fausse politique que le pape lui-même établit en Europe. Le christianisme mit des bornes à la piraterie payenne ; mais les empires chrétiens les plus puissans luttèrent

entre eux de ruse et de violence, et tout resta en proie à des troubles intérieurs qu'excitait incessamment une soif de pillage temporel et spirituel. De ce double système de l'existence d'un État sacerdotal au sein de tous les États, il s'ensuivit qu'aucun corps politique ne put se constituer selon ses principes naturels; l'on n'y pensa même que lorsqu'on eut échappé à la domination du pape. L'Europe ne se forma donc en république chrétienne que dans sa lutte contre les infidèles; faible et inutile triomphe, puisqu'à peine si les croisades peuvent être des titres de gloire pour tout autre que pour le poète épique.

3. On a prétendu, à l'éloge de la hiérarchie, *qu'elle a servi à contrebalancer le despotisme des princes et des nobles, à élever les classes inférieures.* En reconnaissant ce qu'il y a de juste dans cette idée, force est néanmoins de ne l'admettre qu'avec de grandes restrictions. La constitution originale des nations germaniques répugnait par elle-même si bien au despotisme, qu'il serait plus vrai de dire que les évêques l'ont enseigné aux rois, si l'on peut enseigner ce mal inhérent à la pensée de l'homme. Ainsi, le principe oriental ou monacal d'une soumission aveugle à la volonté des chefs s'introduisit dans la législation et l'éducation populaire à l'instigation des évêques, qui l'empruntèrent faussement à l'Écriture, ou au génie de Rome, ou à celui de leurs



propres ordres. Ils changèrent l'exercice de la souveraineté en une vaine et oisive dignité, et avec l'huile du droit divin, ils répandirent un esprit de présomption et de vertige sur les conseils des rois. Presque toujours ce furent des membres du sacerdoce que ceux-ci firent servir à l'établissement de leur puissance despotique. Abondamment fournis de priviléges et de présens, peu leur importait que d'autres fussent sacrifiés. Ainsi n'étaient-ce pas en général les évêques qui prévenaient, exagéraient eux-mêmes les prétentions des princes séculiers? qui du moins les secondaient avec le plus de zèle, et sanctifiaient les plus odieuses entreprises? En un mot, le pape, seigneur des rois, despote des despotes, décidait de droit divin. Au temps des empereurs carlovingiens, francs et souabes, il affecta d'ambitieux projets qu'un laïque n'aurait pu laisser paraître sans être couvert d'une réprobation universelle; et la vie seule de l'empereur Fréderic II de la maison de Souabe, depuis sa minorité sous la tutelle d'un pontife, fameux jurisconsulte, jusqu'à sa mort et à celle de son petit-fils Conradin, montre seule tout ce que l'on pourrait dire de la magistrature suprême des papes au-dessus des princes de l'Europe. Jamais la chaire apostolique ne sera lavée du sang de cette maison. Quel effroyable fardeau que la souveraineté d'un seul sur tous les rois et tous les peuples chrétiens! L'histoire de Gré-

goire VII, génie sans doute assez éminent, d'Innocent III, de Boniface VIII, parle sur cela assez éloquemment.

4. Non moins incontestables sont *les grands établissemens que la hiérarchie a fondés dans tous les pays catholiques*, et peut-être les sciences seraient-elles restées dans le plus profond abandon, si, dans leur détresse, elles n'avaient eu pour se soutenir les miettes et les débris de ces saintes tables. Ne nous méprenons pas toutefois sur l'esprit des temps. Une puérile dévotion eut toujours plus de prix pour les Bénédictins que l'industrie agricole. Ils cessaient de travailler, sitôt qu'ils pouvaient s'en dispenser: et de tous les trésors qu'ils amassèrent, combien furent transportés à Rome, ou enlevés à leur destination naturelle! Après les Bénédictins, parurent une foule d'autres ordres aussi utiles à la hiérarchie que nuisibles aux arts, aux sciences, à l'État et à l'humanité; surtout les mendians. Tous, au reste, tant ceux d'hommes que ceux de femmes, si l'on excepte les frères et sœurs de la charité, n'appartiennent qu'à des temps de grossièreté, de barbarie et d'ignorance. Qui songe aujourd'hui à fonder un monastère suivant les règles de S. Benoît, pour améliorer la culture du sol, ou une cathédrale pour sanctifier une foire annuelle? Qui demande à un moine la connaissance de la théorie du commerce, à un évêque de Rome des

perfectionnemens dans l'économie politique, ou au docteur d'un chapitre un système d'éducation nationale ? Cependant tout ce qui a favorisé, même comme but secondaire, le progrès des sciences, de la morale, de l'ordre public et de la civilisation, a été pour ces siècles d'un prix inestimable.

Au reste, qu'il ne soit pas ici question de ces vœux obligés d'abstinence, d'oisiveté, de pauvreté monacale, quels que soient les temps et les sectes religieuses! La souveraineté du Saint-Siége ne pouvait s'en passer. Ils achevaient de briser les derniers liens sociaux du serviteur de l'Église, afin de le réduire à ne vivre que pour elle; mais l'humanité qui les réprouvait, en a long-temps souffert. Qu'il se voue au célibat, à la mendicité, qu'il s'inflige la discipline et dise des chapelets, celui qui le peut et qui le veut; mais qu'aux dépens d'une industrie utile, active, au mépris des intérêts de la famille, des sentimens et des lois de notre nature, des congrégations entières aient reçu, sous l'apparence de la sainteté et d'un céleste héroïsme, des priviléges, des bénéfices et un salaire éternel, qui essayera de les louer ou de les justifier? Au sein des couvens le mysticisme énervé des religieuses, les menées insidieuses des moines, les iniquités flagrantes et impunies des ecclésiastiques, le lien conjugal incessamment souillé, les biens des mains-mortables convoités et usurpés, l'excessive ambition de tous

les ordres, et tant d'autres égaremens de ce genre, après avoir long-temps troublé la paix de Grégoire VII, n'ont laissé que des conséquences trop frappantes dans le livre de l'histoire.

5. Nous ne célébrerons pas davantage les *pélerinages* de quelques saints oisifs ; où ils ne servirent pas immédiatement par des moyens clandestins le commerce et les arts, leur utilité pour la connaissance des peuples et des contrées fut aussi imparfaite qu'éventuelle. Sans doute il était assez commode de trouver en tous lieux sûreté et protection sous le saint habit de pélerin, au fond des monastères le toît et la subsistance, dans chaque pays des compagnons de voyage, enfin à l'ombre d'une église ou d'une tombe révérée des forces dans le malheur ou l'absolution dans le péché. Mais, si des charmes de l'illusion nous revenons à la vérité nue, nous découvrons fréquemment sous la bure de l'homme de Dieu, quelque malfaiteur empressé d'expier ses crimes par un facile pélerinage ; d'autres fois c'est un dévot insensé qui, loin de la maison de ses pères, s'en va à l'aventure en faire donation, et renonçant aux premiers devoirs de sa condition et de l'humanité, rameau flétri avant l'âge, abandonne le reste de ses jours au souffle de la corruption, de l'orgueil et de la folie. Rarement la vie des pélerins a été une vie de sainteté, et le denier qu'ils tiennent encore de quel-

ques royaumes pour leurs villes patronales est un véritable vol fait aux peuples. Par cela seul que cette pieuse fureur des pélerinages en terre sainte a, entre autres fléaux, produit les croisades, donné naissance à plusieurs ordres ecclésiastiques et dépeuplé l'Europe, elle porte assez témoignage contre elle-même ; et si les missionnaires se cachent sous son ombre, assurément leurs intentions ne sont point innocentes.

6. Enfin, ce n'était pas un instrument sans inconvéniens que ce *latin monacal*, qui formait le lien de toutes les contrées catholiques. Outre qu'il retint long-temps dans une grossière enfance les langues modernes et avec elles le génie des nations qui les parlaient, il en résulta que l'intelligence des intérêts publics fut interdite aux peuples. Avec la langue, le caractère national disparut dans les affaires politiques; en retour, sous cet idiome monacal se glissait en rampant l'esprit du monastère, toujours prêt, soit à flatter, soit à mentir, quand il en était besoin. Autant, pendant des siècles, il fut avantageux au clergé, c'est-à-dire à la classe instruite, que les actes publics, les lois, les décrets, les histoires locales, même les titres de commerce et les testamens fussent écrits en latin, autant les peuples en souffrirent. Une nation ne peut sortir de la barbarie qu'en cultivant sa langue ; et les habitans de l'Europe ne sont restés si long-temps

dans leur premier état, que parce qu'une langue étrangère, contraire à leur génie naturel, achevant de détruire leurs monumens, a, pendant près de dix siècles, empêché de se former une jurisprudence ou une constitution véritablement indigène. L'histoire de la Russie est la seule qui soit fondée sur des monumens écrits dans la langue vulgaire, cet État étant resté indépendant de la hiérarchie romaine, dont Wladimir ne voulut pas recevoir les envoyés. Partout ailleurs, en Europe, l'idiome monacal flétrit ce qu'il put atteindre, et ce triste enfant du besoin ne mérite d'éloges que parce qu'il a sauvé du naufarge les débris de l'antiquité classique.

Ce n'est pas sans regrets que j'ai mêlé de tant de blâmes les éloges dus au moyen âge. Je sens tous les avantages qu'ont encore pour nous beaucoup des établissemens de la hiérarchie; je reconnais les nécessités des siècles où ils prirent naissance, et j'aime à m'enfoncer sous l'obscurité mystérieuse de ces monumens et de ces institutions gothiques. Comme un grossier navire, fait pour résister à la tempête des Barbares, rien ne pouvait les remplacer, et ils prouvent à la fois la force et la prévoyance de ceux qui confièrent à leur garde les trésors du genre humain. Seulement il serait difficile de trouver en eux un caractère d'utilité permanent, indépendant des temps et des lieux. Quand le fruit est mûr, l'écorce s'en détache.

CHAPITRE III.

Protecteurs temporels de l'Église.

Dans l'origine, les rois des tribus et des nations germaniques étaient des chefs élus, des gouverneurs, des juges suprêmes. Quand les évêques les eurent sacrés, ce furent des rois de droit divin, d'inviolables défenseurs de l'Église patronale; le pape ayant inauguré l'empereur romain, il en fit son coadjuteur; et pendant que sur le ciel d'azur de l'Église catholique son soleil brillait de mille feux, l'astre de l'Empire et les étoiles tremblantes des rois pâlissaient sous l'horizon. Né dans les ténèbres, ce système, qui s'entoura toujours d'une demi-obscurité, se trahit pourtant au grand jour. Déjà le fils de Karl le Grand avait déposé sa couronne aux pieds des évêques, et sans un ordre contraire il ne l'aurait jamais reprise. Sous ses successeurs, ce fut une convention tacite, à laquelle les rois se soumirent complaisamment, que les ordres spirituels et temporels devaient s'entr'aider dans les affaires de l'Église et de l'État. Enfin, le faux Isidore établit en principe que les saintes clefs donnent au pape le droit de mettre à son ban les princes et les rois, et de les déclarer incapables de gouverner leurs États. La couronne impériale et romaine fut celle qui excita le plus vivement les pré-

tentions du pape et leur opposa le moins de résistance. Avant d'avoir été inauguré par le pape, Henri de Saxe ne prit que le titre de roi de Germanie. Othon et ses successeurs jusqu'à Fréderic II, en recevant de Rome le sceptre impérial, crurent avoir acquis la préséance ou même une sorte de souveraineté sur tous les rois de la chrétienté. Ceux qui tant de fois avaient eu peine à gouverner leurs domaines tudesques, s'offensaient si, sans attendre leur investiture, on s'emparait de quelque parcelle de l'empire grec; ils faisaient la guerre aux payens et plaçaient des évêques dans les terres conquises. Pendant que le pape créait un roi chrétien en Hongrie, le premier prince chrétien de Pologne reconnaissait la suzeraineté de l'empire germanique, et bientôt cette dépendance féodale produisit de longues guerres. L'empereur Henri II reçoit du premier pontife la bulle d'or, symbole de domination universelle, et Fréderic II est mis au ban du
1000 Saint-Siége, pour avoir manqué à la croisade qui lui a été imposée. Un concile le dépose : le pape déclare vacant le trône impérial, qui semble si dégradé qu'aucun prince étranger ne veut l'accepter. Ainsi l'aigle romaine est vaincue par la colombe du Saint-Esprit; la protection du christianisme a réduit les empereurs à un tel état d'impuissance, qu'ils sont incapables de se protéger eux-mêmes. Errans çà et là, soit qu'ils tiennent des diètes et

des cours de justice, soit qu'ils confèrent des fiefs, des sceptres et des couronnes, ils vont où les pousse la main qui dés bords du Tibre gouverne le monde par des légats, des bulles et des interdictions. Sur cette idée, il n'est pas en Europe un royaume catholique qui n'ait considéré son roi comme un protecteur de l'Église, sous la suprématie du pape : pendant quelque temps, ce fut même le Droit public de l'Europe.[1]

A ce système devait répondre la constitution intérieure des royaumes; car l'Église n'était pas dans l'État, mais l'État dans l'Église.

1. La puissance spirituelle et la puissance temporelle ainsi partout mêlées et confondues, les institution politiques, chevaleresques et féodales durent être profondément marquées du sceau de l'Église. Les rois tenaient leurs grandes cours de justice les jours de fête. Les cérémonies de leur couronnement se célébraient dans les nefs des cathédrales. Ils juraient sur les Évangiles et les reliques : leurs vêtemens, leurs couronnes, leurs épées étaient bénis; eux-mêmes, dans leur auguste

---

1. Leibnitz laisse entrevoir cette idée dans plusieurs de ses écrits, et il y revient à diverses reprises dans son Système historique. Pütter, dans son Histoire du développement de la constitution germanique, ouvre un sentier qu'ont suivi, chacun à sa manière, la plupart de ceux qui ont recherché les fondemens des prérogatives ou des prétentions de l'Empire.

mission, n'étaient considérés que comme des serviteurs de l'Église, et ils jouissaient des priviléges de l'ordre du clergé. A toutes les fêtes de l'État se joignait la pompe du culte. On consacrait sur l'autel l'épée de l'écuyer, et quand plus tard la chevalerie, érigée en ordre, voulut s'entourer de pratiques solennelles, les rites religieux en composèrent le plus grand nombre. La piété se mêla aux sentimens d'amour et d'honneur; car l'objet avoué de tous les ordres de chevalerie était de croiser la lance pour la défense du christianisme, comme pour celle de l'innocence et de la vertu. Long-temps le Christ, les apôtres, la mère de Dieu et les saints furent dans la chrétienté les vrais patrons et la sauvegarde de toutes les conditions, de tous les métiers, de toutes les corporations d'artisans, des églises, des abbayes, des châteaux et des chaumières. Leurs images brillaient sur les bannières, les étendards et les boucliers: leurs noms étaient le cri de guerre, le signal de l'attaque. Les hommes levaient leurs épées à la lecture de l'Évangile, et marchaient au combat en chantant le *Kyrie eleison.* Des coutumes de ce genre préparèrent si bien les ames à la guerre contre les hérétiques, les payens et les mécréans, qu'il ne fallut, dans des circonstances favorables, qu'une voix éclatante, quelques signes et de saintes promesses pour précipiter l'Europe entière sur les

Sarrasins, les Albigeois, les Slaves, les Prussiens et les Polonais. Bien plus, le chevalier et le moine pouvaient s'unir et se confondre sous la bannière d'un ordre spirituel de chevalerie; et, dans certains cas, les évêques, les abbés, même les papes, changèrent la crosse contre l'épée.

La fondation du royaume de Hongrie par les mains du pape peut nous donner une idée de ces mœurs. Long-temps les tribus germaniques avaient inutilement cherché le moyen de réduire au repos les Hongrois tant de fois vaincus et toujours indomptés. Le baptême eut seul cette puissance, et quand cela fut arrivé, non sans peine, un roi élevé dans le christianisme, S. Étienne, poursuivit lui-même l'œuvre de la conversion de son peuple. Il reçut, avec une couronne apostolique, qui probablement était le fruit du pillage des Avares, la sainte lance, espèce de massue hongroise, l'épée de S. Étienne pour protéger et étendre la puissance de l'Église dans toutes les parties du monde, le globe impérial, les gants épiscopaux et la croix. Honoré du titre de légat du pape, c'est peu de fonder une prébende à Rome, un couvent à Constantinople, des hôpitaux, des hôtelleries, des maisons religieuses à Ravenne et à Jérusalem; il s'empresse d'ouvrir aux pèlerins un chemin dans son pays, d'appeler près de lui les prêtres, les évêques et les moines de la Grèce, de Bohème, de Bavière, de

Saxe, d'Autriche et de Venise; d'instituer, outre l'archevêché de Gran, une foule de siéges épiscopaux, et de composer du corps des évêques, qui d'ailleurs n'étaient pas exempts du service militaire, un des ordres de l'État. Il promulgua un code dont la partie spirituelle fut empruntée aux capitulaires de l'Occident, surtout à ceux des Francs et aux décrets ecclésiastiques de Metz; ses successeurs l'adoptèrent comme loi fondamentale du nouveau royaume chrétien. Tel était le génie des temps: de ses rapports se formèrent la constitution des Hongrois et la suite entière de leur destinée sociale; avec quelques différences, suivant l'époque et le lieu, il en fut de même en Pologne, à Naples, en Sicile, en Danemarck et en Suède. Tout flottait sur l'océan de l'Église; d'un côté du navire s'élevait la féodalité, de l'autre la puissance épiscopale; le roi ou l'empereur hissait la voile, le pape tenait le gouvernail.

2. Dans tous les royaumes, la justice était esclave de l'Église catholique. Aux coutumes et aux statuts nationaux s'opposaient les décrets du pape et des conciles; même, quand la jurisprudence romaine commença à reparaître, le Droit canonique s'éleva en face d'elle. Il est certain que l'âpreté des mœurs fut ainsi combattue et adoucie; car en même temps que la religion tendait à consacrer le combat judiciaire, ou à le remplacer par l'épreuve du feu, elle y mettait des entraves et du moins soumettait

la superstition à des formes protectrices[1]. Arbitres de paix, envoyés de Dieu sur la terre, presque toujours secrétaires des cours de justice, auteurs des lois, des ordonnances et des capitulaires, les ecclésiastiques étaient souvent aussi chargés de négociations politiques dans des circonstances importantes. L'autorité judiciaire, qu'ils s'étaient acquise parmi les payens du Nord, ils la conservèrent chez les chrétiens jusqu'aux temps où ils furent chassés de leur siége par les jurisconsultes. Les moines et les confesseurs étaient fréquemment les conseillers des princes, et au milieu de la confusion des croisades, S. Bernard fut l'oracle de l'Europe.

3. Si l'on excepte les Arabes et les Juifs, le clergé exerçait seul au moyen âge la *médecine*, qui s'allia bientôt, comme parmi les peuples septentrionaux, aux plus étranges superstitions. Le diable et la croix, les os des saints et les paroles magiques y jouèrent le plus grand rôle; car, réduite à quelque vague tradition, la véritable étude de la nature avait entièrement disparu de l'Europe. De là, tant de maladies, qui sous le nom de lèpre, de peste, de

1. Personne, que je sache, n'a montré avec plus de clarté et de fondemens que Jean de Muller, dans son Histoire des Suisses, combien la puissance spirituelle a concouru à pacifier le monde alors bouleversé, et à étendre le domaine de l'agriculture. On ne peut méconnaître la justesse de cette vue, quoique ce ne soit là qu'une face des choses.

mort noire, de danse de S. Guy, parcoururent toutes les contrées avec les plus effrayans symptômes. Personne n'évitait leurs atteintes, d'autant que personne ne connaissait ni le mal ni le remède. D'étroites habitations, le défaut de propreté, le manque d'étoffes de lin, surtout des imaginations égarées par de fausses terreurs, assez de causes répondaient à ces fléaux. Alliance en effet pure et sainte, si l'Europe s'était unie sous la protection de l'empereur, du pape et de l'Église, pour combattre dans ces fléaux les œuvres du démon, et extirper de son sein la petite vérole, la peste et la lèpre! au contraire, on les laissa ravager, dévorer les peuples, jusqu'à ce que le poison se fût épuisé lui-même. Encore est-ce à l'Église que l'on doit le peu de précautions qui furent prises pour les détruire; la pitié inspira ce que l'art ne pouvait commander.[1]

4. A proprement parler, les sciences étaient moins dans l'État que dans l'Église. On n'écrivait, on n'enseignait que ce qui devait lui plaire: tout

---

1. L'histoire de la petite vérole, de la peste, de la lèpre, etc., a été l'objet des recherches de plusieurs savans médecins, qui d'ailleurs ont proposé des moyens de combattre ces fléaux et y ont réussi en partie. Mœhsen, dans son Histoire des sciences dans le Brandebourg, présente d'importans documens et des observations intéressantes sur la médecine et les établissemens de salubrité publique au moyen âge.

sortait des écoles du cloître, et le caractère monacal domine seul dans le petit nombre des productions littéraires de ces temps. L'histoire même était écrite, non pour l'État, mais pour l'Église; car, hormis le clergé, personne ne songeait à lire; de là les meilleurs écrivains du moyen âge portent avec eux l'impression de la cellule et du froc. Les légendes et les romans, seules formes auxquelles s'appliquât le génie littéraire, se bornaient à une étroite sphère. Quelques écrits seulement des anciens étant alors connus, les idées que l'on pouvait comparer étaient en petit nombre; et les images que fournissait le christianisme contemporain s'épuisaient promptement. La mythologie, telle qu'on la concevait, prêtait peu d'ailleurs à l'inspiration : quelques circonstances de l'histoire ancienne, des souvenirs fabuleux de Troie et de Rome, mêlés aux événemens des temps les plus récens, c'était là le grossier tissu de la poésie du moyen âge. A peine ces élémens furent-ils répandus dans la langue populaire, que l'on confondit dans le plus étrange chaos les sujets ecclésiastiques avec les fables héroïques et les traditions chevaleresques. Au reste, ni le pape, ni les empereurs [1] ne s'inquiétèrent jamais d'éclairer les peuples par les progrès

1. Dans le livre suivant nous trouverons quelques exceptions à cette affligeante vérité. Il ne s'agit ici que de l'esprit général des temps.



des lettres; j'en excepte la jurisprudence, également indispensable à la défense des prétentions de l'un et de l'autre. Un pape tel que Gerbert, aimant les sciences et s'y connaissant, était un vrai phénix. Le vaisseau de l'Église fut lesté par les sciences du monastère.

5. De même on ne rechercha dans les arts que ce qui était nécessaire aux cathédrales, aux châteaux, aux manoirs. Parfaitement en harmonie avec l'esprit général, avec la religion, les mœurs, les besoins et le climat, toujours diverse selon les individus et les temps, l'architecture gothique se prêtait à la fois au caractère monacal et chevaleresque, au génie de la hiérarchie romaine et à celui du système féodal. L'industrie que l'on perfectionnait, était celle qui servait à orner les armes des chevaliers, à décorer les autels, les cellules et les donjons. Armoiries, mosaïques, vitraux peints, livres enluminés, statues des saints, cassolettes de reliques, tapisseries bénites, ciboires, vases, calices, où ne brillèrent-ils pas dans ces temps? Tels furent, si l'on y ajoute la musique d'église et le retentissement des cors de chasse, les premiers commencemens des arts en Europe; bien différens, il est vrai, de ce qu'ils avaient été en Grèce.[1]

1. Une histoire des arts au moyen âge, dans leurs diverses phases, et surtout de l'architecture gothique, remplirait un vide important. Un travail qui devrait précéder celui-là serait

6. La carrière de l'industrie et du commerce fut de même marquée et circonscrite par l'autorité inévitable de l'Église et de la féodalité. Sans doute la plus noble mission des empereurs et des rois fut de soustraire les villes à la violence des brigands, les artisans et les marchands au joug des châtelains; pendant qu'ils secondaient l'activité de la classe ouvrière par l'institution de la justice, des exemptions d'impôts, des assemblées populaires, une attentive surveillance; qu'ils s'opposaient au droit barbare de naufrage, et délivraient d'une foule de fardeaux oppressifs les habitans des villes et des campagnes; l'Église de son côté concourait à la même œuvre d'une manière éclatante[1]. Toutefois, quand Fréderic II conçut la pensée d'abolir dans ses États les maîtrises et les corporations, cette idée, semblable à beaucoup d'autres de ce hardi génie,

de faire un recueil des ouvrages les plus distiugués de la société d'antiquités britanniques.

1. Déjà nous avons cité l'Histoire du commerce de l'Allemagne, par Fischer, comme pleine de recherches importantes. En y ajoutant diverses autres publications très-récentes, on trouverait les matériaux nécessaires pour une histoire générale du commerce et de la navigation; ouvrage qui serait tout différent de celui qui a paru à Breslan, en 1754, ou de l'Histoire du commerce par Anderson, quelque mérite qu'elle puisse avoir. De même rieu n'est plus à désirer qu'uue histoire des arts, des manufactures, des corporations, des lois civiles et municipales au moyen âge.

ne fut pas comprise par son siècle. On avait encore besoin des corps institués où tous répondaient pour chacun, comme dans la chevalerie et la hiérarchie monacale; même dans les occupations les plus frivoles, l'élève devait s'élever par degrés dans son noviciat, à l'instar du page ou du moine dans son ordre. De part et d'autre, des solennités analogues signalaient chaque progrès, et le commerce ne resta pas étranger à cet esprit de fraternité et de communauté. Ses associations les plus célèbres, la ligue même des villes anséatiques, ne furent dans l'origine que des corporations de marchands qui voyageaient en pélerins. Sur mer et sur terre, le danger, la nécessité resserrèrent si étroitement leur union que, sous la protection de l'Europe chrétienne, ils fondèrent enfin une république commerciale, telle que jamais il n'en avait paru de semblable dans l'histoire. Peu après, les universités s'érigent en corporations; gothiques établissemens dont les Grecs, ni les Romains, ni les Asiatiques n'eurent jamais l'idée; mais qui, nés du monachisme et de la chevalerie, après avoir été nécessaires à ces siècles, ont été utiles à tous en gardant fidèlement le dépôt des sciences. Le moyen âge se forma aussi un système municipal, très-différent au reste de celui des Romains; fondé sur la liberté et la sûreté civile d'après les principes germaniques, il répandit partout où cela fut possible, l'industrie, les arts, l'abon-

dance. Contrarié en naissant par l'oppression des princes, des nobles et des ecclésiastiques, s'il porte encore l'empreinte de son origine, il n'en a pas agi moins puissamment sur la civilisation de l'Europe. En un mot, tout ce qui put apparaître sous le triple joug de la hiérarchie romaine, de la féodalité et de la tutelle impériale, apparut dans son temps. A l'édifice gothique il ne semble manquer qu'une chose, la lumière. Reste à chercher par quelles étranges voies elle y fut introduite.

CHAPITRE IV.

Royaumes des Arabes.

La péninsule arabe, l'une des contrées les plus remarquables du globe, paraît destinée par la nature même à donner à ses peuples un caractère particulier. Comme une Tartarie méridionale, le grand désert qui d'Alep à l'Euphrate s'étend entre l'Égypte et la Syrie, offrait de vastes espaces aux hordes vagabondes des bédouins et des bergers, et dès les temps les plus reculés il fut occupé par des Arabes errans. Le genre de vie de ce peuple, qui regarde une ville comme une prison; son orgueil, fondé sur l'antiquité de sa race, sur son Dieu, sur la richesse et la poésie de son idiome, sur la légèreté de ses chevaux, sur ses cimeterres étincelans, ses javelots, qu'il croit posséder comme un dépôt

sacré : vous diriez que tout cela a préparé de loin les Arabes au rôle qu'ils devaient remplir un jour dans les trois parties du monde, d'une manière si différente des Tartares du Nord.

Déjà dans les jours d'ignorance, comme ils appellent les premiers temps de leur histoire, ils s'étaient répandus au-delà de leur péninsule et avaient fondé de petits royaumes dans l'Irak et en Syrie; quelques-unes de leurs tribus habitaient en Égypte. Les Abyssins descendaient de leur race ; et toute l'étendue des déserts d'Afrique semblait être leur héritage. Séparés de la haute Asie par des mers de sable, protégés contre les attaques des conquérans, rien ne troubla ni leur liberté, ni l'orgueil qu'ils tiraient de leur origine, de la noblesse de leurs familles, de leur valeur indomptable, de leur langue encore pure et native. Joint à cela que, placés au centre du commerce du Midi et de l'Orient, ils réfléchissaient les lumières de tous les peuples voisins, et partageaient avec eux une activité mercantile que leur heureuse situation leur rendait naturelle. Ainsi dès l'origine se développa dans ces lieux une forme de culture intellectuelle qui jamais n'eût apparu sur les monts Altaï ou Ourals : à la fois subtile et naïve, la langue des Arabes se forma aux discours figurés et aux sentences morales long-temps avant qu'on eût songé à l'écrire. C'est sur leur mont Sinaï que les Hébreux reçurent les Tables de la loi,

et le peuple de Moïse habita presque toujours au milieu d'eux. Quand les chrétiens s'élevèrent et se persécutèrent mutuellement, les sectes se multiplièrent sur leur sol. De ce mélange de juifs, de chrétiens, de tant d'idées-mères agitées en foule, comment ne serait pas née au temps propice dans ce peuple, dans cette langue, une fleur nouvelle? une fois épanouie à la limite de trois parties du monde, comment ses germes féconds n'auraient-ils pas été répandus sur toute la terre par le commerce, les guerres, les invasions et les livres? Sorti d'un sol aride, le rameau odorant de l'Arabie fut donc un phénomène très-naturel, sitôt qu'il s'éleva un homme qui sut le conduire à sa maturité.

Au commencement du septième siècle paraît cet homme, incroyable mélange de tout ce que pouvaient produire sa nation, sa tribu, son pays et son temps; marchand, prophète, orateur, poète, héros, législateur, sous chaque forme toujours fidèle au type arabe. Du sein de la tribu la plus noble, dépositaire du plus pur dialecte, antique gardienne du sanctuaire national de la Caaba, sortit *Mahomet*[1], né pauvre, mais remarquable

1. Sans rappeler l'Introduction au Koran par Sale, la Vie de Mahomet par Garnier, et les ouvrages d'autres écrivains qui sont remontés aux sources arabes, Brequigny, dans son Essai sur Mahomet, a présenté quelques excellentes observations sur la situation et la mission du prophète.

autant par sa beauté que par l'éducation qu'il reçut dans la maison de l'un des hommes importans de la contrée. Dans sa jeunesse déjà il avait eu l'honneur de poser au nom du peuple la pierre noire du temple incendié. Ses voyages de commerce, qui lui firent connaître de bonne heure d'autres peuples, d'autres religions, lui préparèrent de grandes richesses. Partout loué comme un génie extraordinaire, sans doute une telle admiration, la dignité de sa tribu et de sa famille, la mission précoce qu'il accomplit dans la Caaba, durent laisser de profondes traces dans sa pensée. A celà s'unit l'impression qu'il reçut de l'état du christianisme. Devant lui s'élevait le mont Sinaï, cent fois couronné par les traditions de l'antiquité sacrée. La croyance aux inspirations et aux missions divines, commune à toutes les religions de l'Orient, propre au génie de son peuple, convenait surtout à son caractère individuel. Pendant les quinze années qu'il passa dans la vie contemplative, ce concours de choses agit si fortement sur son ame, qu'il put se croire le koreischite élu de l'Éternité pour rétablir les lois religieuses de ses pères, et relever la parole de Dieu. Non-seulement le rêve de son voyage céleste, mais sa vie entière et surtout le Koran, prouvent assez combien son imagination était ardente, et qu'il n'avait pas besoin, pour le succès de sa mission prophétique, des habiles précau-

tions de l'imposture. Ce n'est pas dans la première exaltation de la jeunesse, mais dans la quarantième année de son âge, qu'il commença son œuvre: d'abord prophète dans sa famille, il ne se révèle qu'à un petit nombre et s'attire à grand'peine six disciples en trois ans; mais, depuis la célèbre fête d'Aly, où il annonce sa mission à quarante hommes de sa tribu, il s'expose franchement à tout ce qu'un prophète peut attendre de l'opposition des incrédules. Ses disciples comptent avec raison leur ère de l'année de sa fuite à Yathreb (Médine). A 622
la Mekke, sa doctrine ou lui-même auraient infailliblement péri.

Si donc la haine des superstitions qui l'indignèrent dans sa tribu, et qu'il crut reconnaître dans le christianisme; si un zèle ardent pour la doctrine de l'unité de Dieu; si un culte formé de pureté, de piété, de bienfaisance, ont été ce semble les bases de sa mission prophétique, la corruption des traditions chrétiennes et judaïques, le sens poétique de sa nation, le dialecte de sa tribu et son génie personnel, furent les véritables puissances qui l'élevèrent et l'entraînèrent hors de lui. Mélange bizarre de poésie et d'éloquence, d'ignorance et de profondeur, de politique et d'audace, le Koran est un miroir moral, où se réfléchissent en traits plus distincts que dans le Koran d'aucun prophète, les vertus et les faiblesses, les passions et les fautes,

les chimères et les réalités par lesquelles son auteur se trompa lui et les autres. Suivant les circonstances, et selon que son ame était ravie par la contemplation, il le livrait en fragmens épars, sans songer à composer un système uniforme. Sortie tout étincelante de son imagination inspirée, mêlée de discours prophétiques, de censures et d'avertissemens, son œuvre l'étonna quelquefois comme un prodige au-dessus de ses forces, comme un dépôt céleste confié à sa garde. De là, à l'exemple de tous les hommes de génie dominés par la puissance des illusions, il exigea la foi, qu'il s'efforça d'arracher de ses ennemis même les plus implacables. A peine est-il maître de l'Arabie, qu'il envoie des apôtres dans tous les royaumes voisins, en Perse, en Éthiopie, dans le Yémen, et même à l'empereur grec, convaincu que ses doctrines, malgré leur forme nationale, doivent être la religion de tous les peuples. Les paroles hardies qu'il prononça quand ses ambassadeurs, à leur retour, lui annoncèrent le refus des rois, jointes au célèbre passage du Koran, dans le chapitre de l'immunité [1], fournirent à ses successeurs assez de raisons de

---

1. « Combats ceux qui ne croient ni en Dieu ni au dernier « jour, et qui ne tiennent pas pour criminel ce que Dieu et « son Apôtre ont défendu. De même, combats les juifs et les « chrétiens, jusqu'à ce qu'ils consentent à payer le tribut et à « se soumettre. »

poursuivre la conversion des peuples, interrompue par la mort du prophète. Malheureusement l'exemple fut donné par le christianisme, de toutes les religions la première qui imposa aux nations étrangeres ses croyances comme condition suprême de salut. L'Arabe, toutefois, ne fit pas servir à son œuvre des femmes, des moines, des pratiques insinuantes; mais des moyens propres à l'habitant du désert, le cimeterre et la parole du vainqueur : « le tribut « ou la foi. »

Comme le vent brûlant du désert, la guerre s'étend, après la mort de Mahomet, sur Babylone, la Syrie, la Perse et l'Égypte. Enivrés des espérances du paradis et des promesses du Koran, les Arabes marchent au combat sous l'étendard de Dieu. Ils ne manquaient pas au reste de vertus personnelles : autant les premiers Khalifes de la dynastie de Mahomet étaient justes, modérés et vertueux, si l'on oublie leur zèle aveugle, aussi vaillans, aussi expérimentés étaient les chefs d'armées; tels que Khaled, Amrou, Abou-Obeïdah et plusieurs autres. Pendant qu'en face d'eux languissaient les empires croulans des Perses et des Grecs, que les sectes chrétiennes se déchiraient l'une l'autre, ils ne trouvèrent partout que licence, félonie, luxe, orgueil, trahison, cruauté; et dans l'horrible histoire de ces guerres on croit lire la fable d'une bande de lions qui fondent sur de riches troupeaux, sur des mé-

tairies remplies de fécondes génisses, de timides chevreuils, de paons aux mille couleurs. Ces peuples dégénérés étaient pour la plupart une race méprisable ; ils étaient indignes de dompter le coursier des batailles, et d'élever sur leurs églises la croix qu'ils étaient incapables de défendre. Quel concours fastueux de patriarches, de prêtres et de moines a péri d'une seule fois dans ces riches et vastes contrées!

Avec eux tombèrent en un moment, comme par un tremblement de terre, les débris de l'antique culture grecque et de la grandeur romaine que le christianisme n'avait pu anéantir. Les plus anciennes villes du monde devinrent avec les trésors qu'elles renfermaient la proie d'heureux spoliateurs qui naguères connaissaient à peine le prix de l'or. Mais rien n'est plus déplorable que l'événement qui amena la perte d'une partie des monumens des sciences. Jean le grammairien demanda avec instance la bibliothèque d'Alexandrie à laquelle le conquérant Amrou n'avait jamais songé. (Insensé ! qu'en aurait-il fait, s'il l'avait obtenue?) Le Khalife Omar fut consulté, et répondit par ce célèbre argument, qui mérite à jamais de porter le nom de dilemme arabe [1]; et les livres furent livrés aux

1. « Ou les livres dont tu parles s'accordent avec ce qui est « écrit dans le livre de Dieu, ou ils y sont contraires. S'ils « s'accordent avec le Koran, le Koran en tient lieu ; s'ils y « sont contraires, il est juste qu'ils soient brûlés. »

flammes. Pendant six mois ils suffirent pour entretenir constamment plus de mille bains chauds; et ainsi furent détruits en une seule fois par la demande insensée d'un grammairien et la pieuse simplicité d'un Khalife, tant de pensées précieuses de l'antiquité, tant de souvenirs sacrés, tant de vastes systèmes et tout l'avenir qu'ils portaient en eux. Les Arabes regrettèrent assez ce trésor, quand un siècle plus tard ils furent en état de l'apprécier.

Presque aussitôt après la mort de Mahomet, il s'éleva, parmi les Arabes, des discordes qui, à la mort d'Osman, le troisième Khalife, auraient arrêté leurs conquêtes, si le brave et vertueux Aly, malgré les persécutions dont sa vie fut remplie, et son fils Haçan, n'eussent établi la maison des Ommiades. Avec Moawyah, elle s'élève aux plus hautes fonctions du sacerdoce, dont elle conserve 661
le privilége pendant quatre-vingt-dix ans. Damas à 750
devient le siége des Khalifes. L'Arabie est alors une puissance maritime, et sous ses chefs héréditaires le luxe de la cour corrompt l'antique simplicité des mœurs. En même temps la conquête se prolonge en Syrie, en Mésopotamie, dans l'Asie mineure et en Afrique. Constantinople est plus d'une fois assiégée, mais toujours en vain. Sous Al-Walid, le Turkestan est envahi et un chemin ouvert jusque dans l'Inde. Avec un bonheur incroyable, Tarik et Mousa subjuguent

l'Espagne, et le dernier conçoit le projet gigantesque de former, par la réunion de la France, de l'Allemagne, de la Hongrie, et des territoires situés au-delà de Constantinople, un empire plus étendu que celui que les Romains s'étaient acquis dans le cours de sept siècles. Ambition bientôt déçue! Les incursions des Arabes en France sont partout repoussées; des révoltes continuelles leur enlèvent, l'une après l'autre, toutes les provinces espagnoles. Le temps de la conquête de Constantinople n'est point encore arrivé, et déjà, sous les Ommiades, les tribus turques se préparent à soumettre un jour les Arabes eux-mêmes. Leur étonnante fortune commence à fléchir; depuis que la
632 à 661 dynastie de Mahomet est montée sur le trône, trente années ont refroidi leur premier enthousiasme. Sous le gouvernement des Ommiades, leurs conquêtes, entravées par une foule de débats intérieurs, ne font plus que des progrès lents et souvent interrompus.

750 à 1258 Viennent ensuite les Abassides, qui fixent leur séjour loin de Damas; après que leur second Khalife, Al-Manzour, eut bâti Bagdad au centre de l'empire, la cour des Khalifes atteignit sa plus haute splendeur. Les arts et les sciences reparaissent et immortalisent les noms d'Al-Raschid et d'Al-Mamoun. Toutefois cette race travaille moins à agrandir le territoire, qu'à assurer les fondemens

de l'État. C'est sous Al-Manzour, le second Abasside, que l'héritier naturel des Ommiades, Abderame, crée en Espagne un Khalifat indépendant : après trois 755 à
cents ans de durée, il est partagé en dix royaumes, 1023
qui, possédés quelque temps par différentes familles arabes, ne furent pourtant jamais réunis à l'empire de Bagdad. Sur la côte occidentale de la Barbarie (Mogreb), les Édrissites, de la famille 788
d'Aly, s'emparent d'un territoire où ils jettent les fondemens de Fez. Sous le règne de Haroun Al- 789
Raschid, le sous-gouverneur de Kairvon (Cyrène) 800 à
en Afrique, se proclame indépendant, tandis que 908
son fils fait la conquête de la Sicile. Ses successeurs, les Aglabites, portent leur résidence à Tunis, 894
où ils construisent le grand aqueduc, et leur domination subsiste plus d'un siècle. En Égypte, les tentatives de révoltes sont incertaines ou impuissantes, jusqu'au temps où la famille des Fathimites renverse celle des Édrissites et des Aglabites, et forme un troisième Khalifat, qui de Fez s'étend 908
par-delà Tunis, en Sicile, en Égypte et même en Asie.

Alors paraissent les trois Khalifats de Bagdad, du Kaire et de Cordoue. Cependant l'empire des Fathimites tombait en ruines : les Kourdes et les Zairides s'en partagent les débris. Le vaillant Saladin (Selad-Eddin), grand-visir des Khalifes dépose 1171
ses maîtres et fonde en Égypte le royaume des

Kourdes, qui bientôt devient la proie des gardes
1250 (Mameluks, esclaves), et passe sous le joug des
à
1517 Osmanlys. Ainsi se pressent les événemens dans
toutes les provinces. En Afrique, les Zairides, les Almoravides, les Almohades; en Arabie, en Perse, en Syrie, des dynasties d'une foule de nations et de races apparaissent et disparaissent; lorsqu'enfin tout cède aux Turcs (Seljoucides, Kourdes, Arabes, Turkomans, Mameluks, etc.), et Bagdad elle-
1258 même est escaladée par les Mogols. Le fils du dernier Khalife s'enfuit en Égypte, où les Mamelucks lui laissent son vain titre; plus tard, dans la con-
1517 quête générale des Osmanlys, le dix-huitième de ces princes détrônés est conduit à Constantinople,
1538 d'où bientôt il est envoyé en Égypte pour fermer misérablement l'histoire de ces papes-empereurs d'Arabie. L'empire brillant des Arabes se perd alors dans l'empire des Turcs, des Persans et des Mogols. Une partie du peuple subit la domination des chrétiens ou se constitue indépendante; le plus grand nombre reste livré à d'éternelles révolutions.

Les causes du déclin rapide de cette immense monarchie, et des révolutions qui la troublèrent incessamment jusque dans ses fondemens, tenaient à sa nature même, et s'expliquent par son *origine* et sa *constitution.*

1. *Née de l'enthousiasme, la puissance arabe ne*

pouvait se maintenir que par l'enthousiasme, c'est-à-dire par la valeur et la fidélité à la loi, par les vertus du désert. Si les Khalifes eussent conservé dans la Mekke, dans Koufah, dans Médine, le genre de vie et les mœurs austères de leurs illustres prédécesseurs; si par un magique talisman ils eussent pu retenir à leur gré sous ce joug sévère les chefs d'armées et les gouverneurs, quel empire aurait osé braver une telle nation? Mais quand la possession de tant de belles contrées eut amené, avec un commerce étendu, plus de richesse, plus de pompe, plus de luxe, et que la cour des Khalifes eut égalé par sa splendeur à Damas, et surtout à Bagdad, les merveilles des contes arabes, le drame, qui mille fois a été joué sur le théâtre du monde, reparut de nouveau. Le luxe conduisit à la mollesse, l'art énervé céda devant la force grossière. Le premier des Abassides crée un grand-visir, qui bientôt se donne l'effroyable puissance d'un *emyr al omrah* (émyr de l'émyr), et tyrannise le Khalife lui-même. Comme les gardes du Khalife, la plupart de ces visirs étant de race turque, la monarchie est attaquée au cœur d'un mal qui bientôt gagne tous les membres. Le territoire des Arabes était d'ailleurs bordé par ces plateaux où veillaient dans l'attente, comme autant de bêtes de proie, une foule de peuples guerriers, les Kourdes, les Turks, les Mogols, les Berbers; depuis long-temps excédés de la domi-

nation des Arabes, leur vengeance dut éclater au premier moment favorable. En un mot, ce qui arriva à l'empire romain se reproduit ici; les visirs et les mercenaires devinrent des souverains et des despotes.

2. *Si la révolution fut plus rapide chez les Arabes que dans l'empire romain, la raison en est dans la constitution de leur monarchie.* C'était un Khalifat, gouvernement despotique de sa nature et dont le chef unit en lui, d'une manière indissoluble, le double caractère de l'empereur et du pape. La foi au fatalisme, surtout la puissance absolue de la parole du prophète, communiquèrent une autorité semblable à la parole de ses successeurs et des gouverneurs eux-mêmes. Ainsi le despotisme spirituel envahit tout le système de l'État. Au sein d'un empire si vaste, surtout dans les provinces éloignées, combien il était facile de s'arroger en son nom la toute-puissance que l'on tenait d'autrui! De là le plus souvent les gouverneurs furent des chefs livrés à eux-mêmes, et toute la politique des Khalifes consistait à les diviser, à les rappeler, à les changer. Quand Mamoun, par exemple, donna au vaillant Thaher une si grande autorité dans le Khoraçan, il mit son indépendance entre ses mains. Les contrées situées au-delà du Gihon une fois séparées du Khalifat, un chemin s'ouvrit aux Turks dans l'intérieur du royaume. Il en fut de même

de toutes les vice-royautés, et le grand empire ressembla à la fin à un archipel d'îles escarpées, entre lesquelles la langue et la religion conservent à peine quelque lien commun, et que des troubles violens agitent incessamment au dedans et au dehors. Ainsi, toujours mouvant, cet État déchiré traîna ses lambeaux pendant sept ou huit siècles, et tomba à la fin, tout mutilé, au pouvoir des Ottomans. Le royaume des Arabes n'avait pas de constitution; mal irréparable autant pour les despotes que pour les esclaves. La constitution des royaumes mahométans est la soumission à la volonté de Dieu et à celle de son représentant, l'*islamisme*.

3. *Le gouvernement de l'empire des Arabes appartenait à une tribu, ou plutôt à une famille de cette tribu, à la dynastie de Mahomet.* Dès l'origine l'héritier légitime, Aly, d'abord frustré, puis long-temps repoussé du Khalifat, enfin brusquement déposé avec sa famille entière, fit naître entre les Ommiades et les Alydes, ce schisme qui après dix siècles envenime encore de nos jours les haines religieuses des Persans et des Turcs. Dans des contrées éloignées, des imposteurs, se disant issus de Mahomet, imposèrent au peuple par une apparence de sainteté ou par la force du glaive. Après que l'empire eût été fondé par les mains d'un prophète, il parut çà et là des inspirés qui

parlèrent, comme Mahomet, au nom du Seigneur. Déjà même durant sa vie, il y en avait eu plusieurs exemples ; mais l'Afrique et l'Égypte furent les principaux théâtres où se montrèrent ces imposteurs ou fanatiques [1]. Sur cela, il semblerait que l'islamisme a épuisé les derniers degrés de la superstition et de la crédulité, si malheureusement les mêmes fléaux ne reparaissaient dans d'autres religions : nulle part néanmoins le despotisme du *vieux de la montagne* n'a été surpassé. Que le roi d'un peuple d'assassins dise à l'un de ses sujets : « Vas et frappe ; » au péril de sa vie celui-ci exécutera l'ordre qu'il a reçu ; et ce royaume a duré pendant des siècles.

CHAPITRE V.

Résultats généraux du royaume des Arabes.

Aussi précoce que l'établissement et que le partage du Khalifat, s'élève la fleur de l'Arabie, que dix siècles auraient à peine fait éclore sur un sol moins fécond. Le principe naturel, dont l'action hâte la maturité des plantes orientales, se manifeste avec toute sa puissance dans l'histoire de ce peuple.

---

1. Schlœtzer, Histoire du nord de l'Afrique ; Cardonne, Histoire des Arabes en Afrique et en Espagne.

1. L'immense étendue du commerce des Arabes eut sur les destinées du monde une influence qui, née de la situation et surtout du caractère national de ce peuple, lui survécut long-temps dans les lieux dont il fut dépossédé, et dure encore en partie de nos jours. Non-seulement la tribu de Koréisch, d'où sortit Mahomet, mais le prophète lui-même, étaient des chefs de caravanes, et long-temps la Mekke avait été le centre d'un vaste commerce entre diverses nations. Le golfe qui sépare l'Arabie de la Perse, l'Euphrate, les ports de la mer Rouge, furent dès les temps les plus anciens ou les dépôts les plus fameux, ou les voies de transport les plus sûres des produits de l'Inde; de là un grand nombre des objets exportés de la haute Asie sont désignés par un mot arabe, et l'Arabie elle-même reçut le nom de l'Inde. De bonne heure ce peuple actif avait occupé les côtes orientales de l'Afrique, et sous la domination romaine le commerce de l'Inde se faisait en partie par ses mains. Aussi, quand toutes les contrées situées entre le Nil et l'Euphrate, et depuis l'Indus, le Gange et l'Oxus jusqu'à l'Océan atlantique, aux Pyrénées et au Niger, lui appartinrent, et que ses colonies s'étendirent jusqu'au pays des Cafres, que manquait-il pour qu'il fût le peuple commerçant le plus puissant de l'univers? Constantinople languit; Alexandrie n'est plus qu'un village. Pendant ce temps Omar construit, au confluent 636

du Tigre et de l'Euphrate, la ville de Bassorah, où s'importent et se distribuent tous les produits de l'Orient. Sous les Ommiades, le gouvernement s'établit à Damas, immense comptoir, qui, par sa délicieuse situation, devient bientôt le centre naturel des caravanes, de la richesse et de l'industrie
670 humaine. Déjà sous Moawyah, Kairoan avait été
699 fondé en Afrique; plus tard on bâtit le Kaire, et le commerce du monde se réunit à la pointe de l'isthme de Suez[1]. Dans l'intérieur de l'Afrique, les Arabes avaient conquis le monopole de l'or et de la gomme, découvert les mines de Sofala, construit Tombut, Telmasen, Dahrah; sur les côtes orientales, ils possédaient de grandes colonies, des villes et des établissemens de commerce, jusqu'à Madagascar. L'Inde conquise sous Walyd, jusqu'aux frontières du Turkestan et du Gange, l'extrémité occidentale du monde toucha à l'Orient. Dès les premiers temps, les marchands du Yemen trafiquaient avec la Chine, tant par mer que par des caravanes à Kanfou (Canton). C'est de cet empire qu'ils apportèrent l'eau-de-vie, dont ils étendirent si imprudemment l'usage par leurs procédés chimiques; heureusement l'Europe ne connut ces liqueurs que quelques siècles plus tard, avec le thé et le café,

1. Sprengel, Histoire des découvertes les plus importantes en géographie, ouvrage aussi précis que riche en résultats; et l'Histoire du commerce déjà citée.

qu'elle tient du même peuple. Par des voies semblables ils montrèrent les premiers à nos contrées la porcelaine de la Chine, probablement aussi la poudre à canon. Maîtres de la côte de Malabar, ils visitèrent les îles Maldives, fondèrent des entrepôts à Malacca et apprirent à écrire aux Malais : plus tard, ils établirent dans les Moluques des colonies et le culte du Koran ; en sorte qu'avant l'arrivée des Portugais dans ces parages, seuls, sans concurrence avec les Européens, le commerce des Indes orientales au Midi et à l'Orient leur appartenait tout entier. Enfin, les immenses découvertes des Portugais, qui changèrent la face de l'Europe, furent préparées par les guerres avec les Arabes et le pieux désir de les soumettre en Afrique.

2. La *religion* et la *langue* des Arabes produisirent un autre effet, non moins puissant, sur les peuples des trois parties du monde ; car, pendant qu'au sein de leurs vastes conquêtes ils prêchaient partout l'islamisme ou l'esclavage, la religion de Mahomet s'étendait à l'Orient jusqu'au Gihon et à l'Indus ; à l'Occident, jusqu'à Fez et à Maroc ; au Nord, par-delà le Caucase et l'Imaüs ; au Midi, dans le Sénégal, dans la Cafrerie, dans les deux péninsules et l'archipel Indien, soumettant ainsi un plus grand nombre de peuples que le christianisme lui-même. Du moins, on ne peut nier que l'islamisme éleva les peuples idolâtres au-dessus du culte grossier

des élémens, des astres, et de l'antropomorphisme; outre qu'il répandit l'idée d'un Dieu créateur, régulateur, souverain arbitre du monde, il érigea en loi diverses pratiques journalières, la charité, la propreté, la résignation à une volonté suprême. En interdisant l'usage du vin, il prévint l'ivresse et les querelles; en défendant les mets impurs, il servit la cause de la tempérance et de la santé. De même sa flétrissure s'étendit sur l'usure, l'avarice, la passion du jeu, un grand nombre de coutumes superstitieuses; et d'un état barbare ou corrompu, il conduisit divers peuples à un degré moyen de culture. De là le mépris des Moslims ou Musulmans pour la race des chrétiens, pour ses excès grossiers et ses mœurs impures. La religion de Mahomet donne à l'homme une tranquillité d'ame, une unité de caractère qui, peut-être aussi dangereuse qu'utile, n'en est pas moins honorable et précieuse en elle-même. D'une autre part, la polygamie instituée, l'examen du Koran interdit et frappé d'anathème, le despotisme établi dans les choses spirituelles et temporelles, comment n'auraient-ils pas produit de funestes conséquences [1]?

Quoi qu'il en soit de cette religion, elle fut répandue dans le plus pur idiome de l'Arabie, dans

---

1. On trouve à ce sujet quelques excellentes observations dans la Bibliothèque orientale de Michaëlis, t. VIII, p. 33.

une langue à la fois l'orgueil et la joie de la nation. Nulle merveille donc qu'elle ait effacé les autres dialectes, et que la parole du Koran soit devenue le signe triomphant de la puissance arabe. Peut-être est-ce la meilleure prérogative d'un peuple étendu et florissant, qu'un type ainsi révéré de sa langue écrite et parlée. Si les Germains, maîtres de l'Europe, eussent possédé un monument classique semblable au Koran, jamais leur langue n'aurait été dominée par le latin, et un si grand nombre de leurs tribus ne seraient pas tombées dans l'oubli. Mais, ni Ulphilas, ni Kaedmon, ni Otfried ne pouvaient leur donner ce que Mahomet avait donné à ses disciples : un Koran, modèle sacré de l'antique dialecte, un étendard pour remonter aux monumens les plus authentiques des ancêtres, et former une seule famille sur toute la terre. De nos jours encore la langue des Arabes, leur plus noble héritage, forme dans ses divers rameaux, entre les peuples de l'Orient et du Sud un lien de commerce et d'échange tel que le monde n'en aurait pas connu de semblable sans elle. Après la langue grecque, elle est probablement aussi la plus digne de cette domination universelle ; car les dialectes francs de ces contrées semblent dans son voisinage réduits à l'obscur manteau de l'indigence.

3. Dans cette langue éclatante et féconde se développèrent les *sciences* qui, sous la protection

d'Al-Mansour, d'Haroun Al-Raschid et de Mamoun, s'étendirent depuis Bagdad, séjour des Abassides, au nord-est, surtout à l'ouest, et brillèrent long-temps au sein du vaste empire des Arabes. Dans une foule de villes, dans Bassorah, Koufah, Samarcande, Rosette, le Caire, Tunis, Fez, Maroc, Cordoue, etc., s'élevaient des écoles célèbres, d'où les sciences se propagèrent en Perse, dans l'Inde, dans quelques contrées tartares, jusque dans la Chine, même chez les Malais. De telle sorte, l'Asie et l'Afrique se préparaient ainsi à recevoir une nouvelle culture sous des formes indigènes. La poésie et la philosophie, l'histoire et la géographie, la philologie, les mathématiques, la chimie et la physique, furent cultivées avec succès par les Arabes; et bienfaiteurs des peuples qu'ils avaient conquis, soit par leurs découvertes, soit par les idées qu'ils servirent à répandre, leur influence s'est fait sentir au loin dans tout le système du monde civil.

La *poésie*, leur ancien héritage, naquit de la liberté, non de la faveur des Khalifes. Long-temps avant Mahomet elle était florissante; car le génie national était lui-même poésie, et tous les objets environnans tendaient à le fortifier. Leurs contrées, leurs mœurs, leurs pélerinages à la Mekke, les luttes d'Okhad, l'admiration des tribus pour le poète qui venait de se révéler, l'orgueil qu'inspiraient au peuple sa langue et ses traditions, son penchant

pour les aventures, pour l'amour, pour la gloire, enfin ses haines implacables, sa vie errante et solitaire, étaient autant de sources inépuisables d'inspirations ; de là sa muse brille par d'éclatantes images, la grandeur, la fierté des sentimens, le subtil à-propos des maximes, un caractère exagéré dans la louange et dans le blâme. Comme le roc escarpé s'élance et déchire le nuage, ainsi s'élèvent ses pensées ambitieuses ; l'Arabe se trahit par la flamme de la parole, comme par l'éclair de son cimeterre, par le trait acéré de son ame, comme par son carquois et ses flèches. Son pégase est le cheval du désert, souvent impatient, indompté, toujours intelligent, fidèle, infatigable. Au contraire, la poésie des Persans, qui, ainsi que leur langue, est d'origine arabe, s'est appropriée au caractère d'une autre nation, d'une autre contrée : plus voluptueuse, plus douce, plus folâtre, c'est une fille du paradis terrestre ; et quoique, ni l'une ni l'autre, elles ne connussent les formes de l'art grec, l'épopée, l'ode, l'idylle, et moins encore le drame ; après les avoir connues, quoiqu'elles aient refusé de se plier à ce modèle, le génie inspiré des Arabes et des Persans n'en a conservé que plus de beauté et de pureté. Aucune nation ne peut se vanter comme les Arabes, pendant leur âge d'or, d'avoir secondé d'un mouvement si passionné l'élan poétique de quelques hommes. En Asie, cet en-

thousiasme s'étendit jusqu'aux Khans tartares ; en Espagne, jusqu'aux princes et aux nobles chrétiens ; enfin, les poètes limousins ou provençaux empruntèrent en partie leur *gaie science* à leurs ennemis et leurs voisins les Arabes ; d'où l'Europe acquit peu à peu, aussi lentement que péniblement, un nouveau sens pour une poésie plus délicate et plus vivante.

La partie fabuleuse de la poésie, le *conte*, s'est surtout développée sous le ciel de l'Orient. Affranchie du lien de l'écriture, une antique tradition nationale dégénère en fable ; l'imagination du peuple qui s'en nourrit, se plaît dans des formes vastes, élevées, gigantesques, dans l'incompréhensible et le merveilleux ; bientôt la loi est changée en phénomène, l'inconnu en prodige, et l'Arabe sous sa tente, ou dans un cercle d'amis, prête lentement l'oreille à une suite de récits instructifs et surnaturels. Dès les temps de Mahomet, les contes d'un marchand persan excitèrent tant de transports, que le prophète craignit que les tableaux du Koran ne pâlissent auprès d'eux. En effet, les fictions les plus brillantes du génie oriental semblent être d'origine persane. La pensée ardente et mobile de ce peuple, son goût pour une éblouissante splendeur, donnèrent à ses traditions un caractère héroïque et romanesque, qu'agrandit encore le concours de ces êtres imaginaires dont les animaux des montagnes

voisines avaient fourni, pour la plupart, les premiers traits. Ainsi parut au jour cette terre des fées, la terre des Péris et des Néris, éclatantes chimères, pour lesquelles l'Arabe avait à peine un nom, et que reçut avidement l'Europe au moyen âge. Long-temps après, ces fables furent recueillies et mises en ordre quand le glorieux Khalifat d'Haroun Al-Raschid servit lui-même de fond à ce tissu d'aventures; pour l'Europe, elle apprit de nouveau à déguiser d'ingénieuses vérités sous un récit fabuleux ou incroyable, et tel qui ne cherchait qu'un amusement à quelques heures rapides, fut étonné de recevoir à cette école de graves leçons de politique.

Du roman passons à la *philosophie* arabe, sa plus jeune sœur; suivant l'esprit oriental, fondée sur le Koran, elle n'acquit une forme scientifique que sous le joug des traductions d'Aristote. La religion de Mahomet ayant pour base la pure unité de Dieu, à peine si des mille spéculations des Arabes il en est une seule qu'ils n'aient assimilée à cette idée; toujours puisant à cette source, dans leurs contemplations métaphysiques, aussi bien que dans leurs hymnes, leurs sentences, leurs proverbes, ils épuisèrent en quelque sorte la synthèse de la poésie abstraite et l'unirent au mysticisme transcendant de leur morale. Au milieu d'eux s'élevèrent des sectes jalouses, qui déjà firent naître une ingénieuse critique de la raison pure, et ne laissèrent aux sco-

lastiques du moyen âge que le soin d'adapter des doctrines reçues aux croyances de l'Europe chrétienne. Les premiers disciples de cette théologie métaphysique furent les Juifs. Plus tard, introduite dans les universités chrétiennes, où Aristote apparut avec elle, non dans sa forme grecque, mais sous un vêtement arabe, son œuvre fut de régler et de vivifier les spéculations, la polémique et la langue des écoles. Ainsi l'illétré Mahomet partage avec le plus savant des penseurs grecs la gloire d'avoir marqué la voie à toute la métaphysique des temps modernes ; si la plupart des philosophes arabes étaient poètes, de même chez les chrétiens du moyen âge, le mysticisme fut constamment et intimement uni à la scolastique, en sorte que leurs limites se confondent et se perdent l'une dans l'autre.

Les Arabes cultivèrent la *grammaire* comme une gloire nationale. Fiers de la beauté, de la pureté de leur langue, ils commentèrent si longuement chacun de ses mots, chacune de ses formes, et les dictionnaires se multiplièrent si vîte, que bientôt un érudit aurait pu en charger soixante chameaux. Dans cette étude se distinguèrent encore les Juifs ; ils composèrent selon la méthode orientale, pour leur langue antique et simple, une grammaire qui jusque dans les derniers temps est restée en usage même parmi les chrétiens. D'une autre part, l'arabe a servi de nos jours de type et de guide vivant pour revenir au

sens naturel de la poésie des hébreux ; ce qui est image, a été considéré comme image, et l'on a renversé dans la poussière les mille idoles de l'exégèse judaïque.

En ce qui regarde l'*histoire*, les Arabes ne furent pas si heureux que les Grecs et les Romains ; étrangers au gouvernement républicain, ils n'avaient pas, comme eux, l'habitude de discuter les actes et les événemens publics. Des chroniques sèches et arides forment toutes leurs annales ; ou s'ils s'engagent dans des biographies particulières, c'est le plus souvent pour arriver à un éloge poétique de leur héros, et à une injuste censure de ses ennemis. Le style tempéré de la narration leur fut toujours inconnu. Leurs histoires sont des poëmes ou des fragmens de poëmes ; mais leurs chroniques et les descriptions géographiques des pays qu'ils ont parcourus, et où nous n'avons point encore pénétré, tels que l'intérieur de l'Afrique, méritent la plus haute attention. [1]

1. La plupart de ces documens sont encore inconnus ou négligés. Des savans allemands, aussi distingués par leurs connaissances que par leur zèle, manquent d'encouragement pour les publier comme ils devraient l'être. Dans d'autres pays, la science s'en repose pour cela sur des instituts et de riches légats. Notre Reiske a été un vrai martyr de son zèle pour les monumens arabes et grecs. Que ses cendres dorment en paix ! Nous ne retrouverons de long-temps assurément une instruction aussi vaste que celle qui a été négligée en lui.

Au demeurant, le génie des Arabes semble se surpasser dans les mathématiques, la chimie et la physique, qu'ils enrichissent de leurs propres découvertes et enseignent à l'Europe. Dès le règne d'Al-Mamoun ils mesurent un degré du méridien dans la plaine de Sanjar, près de Bagdad. La superstition, quoiqu'elle dominât la science, ne les empêche pas d'exécuter et de perfectionner avec une singulière habileté des planisphères, des tables célestes et divers instrumens que leur rendent plus faciles le beau climat et le ciel pur de leur vaste empire. L'astronomie fut appliquée à la géographie ; ils composèrent des cartes, des esquisses statistiques de plusieurs contrées, longtemps avant que l'idée en fût venue aux Européens. Par les mêmes principes ils déterminèrent la chronologie, et firent servir leurs connaissances du cours des astres à la navigation, qui de là a emprunté plus d'un terme à leur langue ; en un mot, le nom de ces peuples est inscrit parmi les étoiles en caractères plus durables qu'il n'eût pu l'être jamais sur la surface de la terre. Qui pourrait compter les œuvres de leurs mathématiciens, surtout leurs traités astronomiques ! beaucoup sont inconnus ou oubliés, un plus grand nombre ont péri par la guerre, par les flammes, par l'indifférence ou l'ignorance. Avec eux les sciences dont s'enorgueillit le plus l'intelligence humaine, ont

penétré en Tartarie, dans les pays Mongols, et même par-delà la grande muraille de la Chine. Dans Samarcande ils ont construit des tables et déterminé des époques qui nous servent encore; inventeurs de nos caractères arithmétiques, c'est à eux que l'algèbre doit son nom. Il faut en dire autant de la chimie, dont ils furent les pères, et qui plaça dans les mains de l'homme un nouveau talisman pour découvrir les secrets de la nature, non-seulement en médecine, mais en tout ce qui touche au domaine de la physique générale. Tout entiers à cette science, comme ils cultivèrent avec moins de zèle la botanique, et que les recherches d'anatomie leur étaient interdites, ils étudièrent d'autant mieux les applications de la chimie à la matière médicale; une observation presque superstitieuse des caractères et des symptômes extérieurs, les conduisit à la distinction systématique des maladies et des tempéramens. Ce qu'Aristote était pour eux en philosophie, ce qu'étaient en mathématiques Euclide et Ptolémée, Galien et Dioscoride le furent dans l'art de guérir. Avec cela on ne peut nier, que si les Arabes, en marchant sur les traces des Grecs, furent les gardiens, les propagateurs et les bienfaiteurs des sciences les plus indispensables à l'espèce humaine, souvent aussi ils les dénaturèrent sans mesure. Le goût oriental qu'ils y introduisirent les suivit en Europe, et ce ne

fut qu'à grand'peine que l'Occident s'en affranchit. Dans leurs rapides conquêtes ils se firent, d'après l'architecture des provinces grecques, un style original qu'ils portèrent en Espagne, de là dans d'autres contrées; et le goût que nous appelons gothique est en grande partie arabe.

4. Enfin, nous devrions parler de cet esprit éclatant et romanesque de la chevalerie qu'ils mêlèrent sans doute à l'esprit aventureux des Européens; mais le moment approche où il se montrera lui-même.

CHAPITRE VI.

Réflexions générales.

Si nous cherchons maintenant quelle forme la hiérarchie et l'état de guerre, les migrations et la conversion de tant de nations ont donnée à l'Europe, nous découvrons un corps tout ensemble puissant et inhabile, un géant, mais un géant aveugle. Les peuples ne manquaient pas à cette extrémité occidentale du monde antique. Énervées par le luxe, les provinces romaines étaient occupées par des hommes nouveaux, robustes [1], d'un courage encore

1. La force physique de nos ancêtres nous est attestée autant par l'histoire que par leurs tombeaux et leurs armures. Sans cela, l'histoire de l'Europe dans l'antiquité et le moyen

indompté ; et qui s'y multiplièrent promptement ; car, dans les premières invasions, avant que la différence des rangs, devenue héréditaire, eût légitimé la plus dure oppression, le monde romain offrait un véritable Éden à ces hordes grossières dout tant de nations avaient dès long-temps préparé le festin et la demeure. Elles ne regardèrent pas quelles ruines elles laissaient derrière elles, et peu leur importa de retarder le genre humain pour plus de dix siècles. Un bien inconnu est mal regretté, et pour des hommes livrés aux sens, l'Occident septentrional, avec les débris de sa culture, valait mieux, à tous égards, que leur antique Sarmatie, ou que les steppes lointaines des Scythes et des Huns. Au milieu des dévastations qui suivirent de près l'ère chretienne, des guerres que ces peuples se firent entre eux, des maladies et des pestes qui ravagèrent l'Europe, si le genre humain souffrit cruellement, sa misère parut surtout sous la verge du système féodal. L'Europe remplie d'hommes, était remplie d'esclaves, et la servitude était d'autant plus profonde que, marquée du sceau chrétien, réduite en règles par les lois politiques et l'aveugle coutume, elle était confirmée par des écritures et,

âge serait à peine croyable. Ces masses intrépides et fières n'avaient qu'un petit nombre d'idées, qui se mouvaient avec lenteur, mais avec force.

comme l'herbe, attachée au sol. L'air même rendait serf, et qui n'était pas affranchi par un contrat, ou despote par droit de naissance, tombait dans la condition prétendue naturelle de l'homme-lige ou du vassal.

Tournait-on les yeux du côté de Rome, ses serviteurs partageaient la souveraineté de l'Europe, et elle-même s'appuyait sur une foule d'esclaves spirituels. Ce que les empereurs ou les rois avaient déclaré libre, il fallait, comme dans les livres de chevalerie, l'enlever aux géans et aux dragons, par des lettres d'affranchissement; moyen lent autant que dangereux. L'Église d'Occident appliqua et fit tourner à son profit les connaissances qu'elle avait conservées. De la popularité elle tomba, privée d'ame et de pensées, dans une misérable liturgie; la méchante rhétorique des Pères devint dans les cloîtres, les églises et les communautés, un instrument de despotisme moral, que la foule adorait à genoux, courbée sous le fouet et la discipline. Où étaient alors les sciences et les arts, et quelle muse pouvait se montrer parmi les ossemens des martyrs, au milieu du bruit des cloches, du retentissement des orgues, des nuages d'encens et de la pompe des prières expiatoires? La liberté de penser? la hiérarchie l'avait immolée sous ses foudres. Le noble enthousiasme? elle l'avait enchaîné et flétri. On promit au patient sa récompense dans l'autre monde.

L'oppresseur était assuré d'obtenir par un legs son absolution à l'heure de la mort. Le règne de Dieu sur la terre fut mis à l'encan.

Hors de l'étendard de l'Église romaine, alors point de salut pour l'Europe; car, pour ne rien dire de ces nations opprimées qui végétaient çà et là dans la détresse sur quelques langues de terre, on ne pouvait rien attendre de l'empire grec, ni de cet unique royaume qui commençait à se former à l'orient de l'Europe, indépendant de la juridiction du pape et de l'empereur [1]. Ainsi l'Occident tout entier était réduit à lui-même; au Midi, les peuples de Mahomet jetaient seuls quelque lueur intellectuelle. Bientôt l'Europe fut violemment engagée avec eux dans une lutte obstinée, qui se prolongea en Espagne jusqu'à l'époque de la pleine émancipation du génie moderne. Quel fut le prix du combat, et à qui le triomphe est-il resté? L'activité renaissante de l'humanité fut assurément le plus beau trophée de la victoire.

1. Ce royaume est la Russie. Depuis son origine il prit une marche toute différente des États de l'Europe occidentale, et n'est entré que tard en conflit avec ces derniers.



LIVRE XX.

Si l'on considère avec raison les croisades qui assimilèrent l'Europe à l'Orient, comme l'époque d'une grande révolution dans notre monde historique, gardons-nous cependant de penser qu'elles en furent la première et la seule origine. Entreprises insensées, qui coûtèrent à l'Europe quelques millions d'hommes, elles ne renvoyèrent en Occident qu'une foule aveugle, privée de discipline, nourrie dans les vices et la licence. Le bien, produit alors, dépendit en partie de causes accessoires, qui trouvèrent dans ces siècles un libre développement, et sous plusieurs rapports présageaient autant de dangers que d'avantages; car tout se lie dans les affaires humaines. Né de causes antérieures, du génie des temps et des peuples, chaque phénomène n'est que l'aiguille qui se meut par des ressorts secrets sur le cadran des âges. Continuons donc à rechercher quel a été le mouvement de l'Europe en général, et comment chaque roue a coopéré à une fin commune.

CHAPITRE PREMIER.

De l'esprit de commerce en Europe.

Ce n'est pas en vain que cette petite partie du monde a été entourée par la nature de tant de côtes et de baies, coupée par tant de fleuves et de mers navigables. Dès les temps les plus anciens ses habitans se distinguent par leur activité. Au Midi la Méditerranée, au Nord, la Baltique, servent d'abord de liens entre les peuples. Déjà, outre les Gallois et les Cimbres, nous avons vu les Frisons, les Saxons, surtout les Normands, parcourir les mers de l'Occident, du Nord, même la Méditerranée, et porter partout en abondance le bien et le mal. De leurs grossières pirogues ils s'élèvent à construire de grands vaisseaux avec lesquels ils se hasardent à tenir la haute mer, et à profiter de tous les vents; de nos jours encore la division des points cardinaux, une foule de termes naûtiques, appartiennent dans toutes les langues européennes à des racines germaniques. L'ambre fut la précieuse amorce qui attira les Romains, les Grecs, les Arabes, et mit en contact le Nord et le Midi[1]. Des vaisseaux le transportent de Massilia

1. On trouve sur ce sujet de nombreux documens dans l'Histoire du commerce allemand, par Fischer, t. I.



dans l'Océan ; par terre, on l'envoie avec une incroyable profusion de Carnuntum sur l'Adriatique, et des sources du Dniéper sur la mer Noire. Au reste, le Pont-Euxin était la veritable voie de communication entre les nations du Nord, du Midi et de l'Orient. Aux bouches du Tanaïs et du Borysthène deux villes commerciales, Azoph (Asgard) et Olbia (Alfheim), servaient d'entrepôts aux marchandises qui, de la Tartarie, de l'Inde, de la Chine, de Byzance et de l'Égypte, étaient répandues dans le Nord de l'Europe, le plus souvent par voie d'échange ; même à l'époque des croisades, quand on suivit la voie plus commode qu'offrait la Méditerranée, ce commerce de l'Est au Nord ne fut point abandonné. Lorsque les Slaves vinrent occuper en grande partie les côtes de la mer Baltique, ils y élevèrent des villes de commerce que leur situation rendit bientôt florissantes ; les peuples germains des îles et des rivages opposés rivalisèrent avec elles, jusqu'au temps où l'ardeur du gain et le zèle du christianisme les poussèrent à renverser ces établissemens. Alors ils cherchèrent à les remplacer ; et long-temps avant que la ligue anséatique se fût constituée, il se forma peu à peu et à demeure une sorte de république maritime, une confédération de villes commerciales qui plus tard s'éleva jusqu'au système de la Hanse teutonique. Comme dans les temps de pillage il y avait eu dans

le Nord des rois de la mer, alors des véritables principes du Droit public on vit naître un État commercial composé de plusieurs membres, lequel en s'étendant a probablement servi de modèle à toutes les nations marchandes de l'Europe. L'industrie a brillé sur plus d'un rivage des mers du Nord, mais nulle part aussi précoce, aussi active qu'en Flandre, où s'était fixée une colonie germaine.

Cependant, la constitution intérieure de cette partie du monde n'était pas assurément la plus propre à seconder l'industrie naissante de ses habitans; sur les côtes, la plupart des établissemens les plus importans furent ruinés par les pirates; sur terre, le génie de la guerre, qui continuait de fermenter au sein des peuples, et la féodalité qui en était née, mirent autant d'obstacles à leurs progrès. Dans les premiers temps, après que les Barbares se furent partagés entre les contrées de l'Europe, quand il restait encore quelque égalité entre les hommes de la conquête, et que la condition des anciens habitans était moins dégradée, il ne manquait à l'industrie que d'être encouragée; et sans doute elle l'eût été, si les temps eussent compté plus d'un Théodoric, d'un Charlemagne et d'un Alfred. Mais enfin, tout défaillant sous le joug de la féodalité, lorsqu'un ordre héréditaire consuma dans l'intempérance le produit des sueurs des peuples, dédaignant pour soi-même toute occupation utile,

lorsque l'exercice d'un art, quel qu'il fût, eut besoin d'être affranchi de la puissance du démon par une redevance ou des lettres des grâce, sans doute elles étaient pesantes les chaînes qui enlacèrent le monde. Çà et là, quelques souverains prévoyans firent ce qu'ils purent; soit qu'ils fondissent des villes, soit qu'ils leur donnassent des priviléges, ils prirent sous leur protection les artisans et les ouvriers; ils appelèrent dans leurs domaines des marchands et des Juifs; aux premiers ils accordèrent des exemptions d'impôts; aux seconds, dont les services usuraires leur étaient indispensables, des franchises souvent funestes; pourtant, au milieu de la confussion générale, ce n'était pas là ce qui pouvait ouvrir sur le continent européen une carrière libre et vaste à l'industrie humaine. Tout était enchaîné, opprimé, mutilé; de là il était naturel que la souplesse et l'heureuse situation des peuples méridionaux prévalussent sur la patiente assiduité de ceux du Nord. Encore cela n'eut qu'un temps. Tout ce qu'ont fait Venise, Gênes, Pise, Amalfi, se borne au cercle de la Méditerranée: aux navigateurs du Nord appartint l'Océan, et avec l'Océan le monde.

Venise sortit de ses lagunes comme une Rome nouvelle. Si d'abord elle fut l'asile de quelques pleuplades qui, pour échapper aux Barbares, se retirèrent dans des îles inaccessibles, bientôt, jointe à l'ancien port de Padoue, elle unit entre eux ses

villages et ses îles, acquiert une forme constitutive; et l'obscure bourgade qui avait commencé sa fortune par un misérable commerce de sel et de poisson, devient après quelques siècles la première ville commerçante de l'Europe, l'entrepôt des marchandises de toutes les contrées voisines, une république maîtresse de plusieurs royaumes, la plus ancienne, la plus orgueilleuse, et jusqu'ici la seule qui n'ait jamais été conquise. Son histoire confirme ce qu'avaient démontré la plupart des États commerçans: que l'homme peut prétendre à toutes choses, et échapper à la ruine la plus imminente, s'il combine sans se lasser l'activité et la prévoyance. Elle ne se hasarde que tard hors de ses marais, puis, semblable à un craintif amphibie, cherche à se reposer sur une langue de terre, fait quelques pas, et, enfin, pour gagner la faveur de l'empire d'Orient, prête assistance au faible exarchat de Ravenne. En récompense, elle obtient ce qu'elle désire, les priviléges les plus importans dans cet empire, alors maître du commerce du monde. Quand les Arabes, étendant leurs domaines, ajoutèrent à la conquête de la Syrie, de l'Égypte et de presque toutes les côtes de la Méditerranée le monopole du commerce, Venise leur résista sur l'Adriatique avec autant de courage que de bonheur. A la première rencontre elle fit cependant un traité avec eux, et après d'immenses avantages resta déposi-

taire de toutes les richesses de l'Orient. Par son entremise les épiceries, la soie, tous les raffinemens du luxe oriental furent répandus en si grande abondance dans l'Europe, que la haute Italie tout entière fut changée en entrepôts; et les Vénitiens, les Lombards devinrent avec les Juifs les facteurs de tout le monde occidental. L'industrie plus utile des peuples septentrionaux en souffre quelque temps; enfin, serrée de près par les Hongrois et les Avares, la riche Venise cherche un appui sur le continent. En se maintenant en bonne intelligence avec les empereurs grecs et les Arabes, d'un côté elle tire de précieux avantages de Constantinople, d'Alep et d'Alexandrie, de l'autre elle lutte incessamment avec une inquiète jalousie contre les établissemens des Normands avant de prendre leur place. Autant que le sépulcre du Christ, les trésors qu'elle et ses rivaux apportaient du Levant, sa fortune rapide, les discours des pélerins sur la magnificence des Orientaux, excitèrent l'ardeur des Européens pour la conquête des terres Mahométanes; et quand les croisades éclatèrent, aucun État n'en tira plus d'avantage que les villes commerçantes d'Italie. Elles transportèrent par mer plusieurs armées, firent des convois de vivres, gagnèrent ainsi non-seulement des sommes énormes, mais aussi dans les terres conquises de nouvelles immunités, des factoreries et des territoires.

Venise surtout fut plus favorisée qu'aucune autre; après avoir réussi avec une armée de croisés à s'emparer de Constantinople et à y fonder un empire latin, elle s'attribue dans le butin tout ce qui convient à son commerce, les côtes, les îles de la Grèce; au point de ne laisser à ses alliés qu'une part presque illusoire et pour un temps précaire. Non contente de se maintenir dans ces nouvelles possessions, elle les augmente sans relâche. Soit bonheur, soit prévoyance, elle avait échappé à tous les dangers que ses rivaux ou ses ennemis avaient entassés autour d'elle; lorsqu'un nouvel ordre de choses, la navigation des Portugais autour de l'Afrique, l'invasion des Turcs en Europe, la confinent sur les rivages de son Adriatique. Les dépouilles de l'empire grec, celles des croisades et du commerce du Levant sont en grande partie cachées dans ses lagunes. De là son influence heureuse et funeste s'est promptement étendue à l'Italie, à la France, et à l'Allemagne méridionale. Ses citoyens furent les Hollandais de leur temps, et même, sans parler de leur activité commerciale, de leur industrie dans les métiers et dans les arts, ils sont distingués sur le livre de l'humanité par la durée de leur forme politique.[1]

1. Nous devons à Le Bret un extrait de tout ce qui a été écrit de plus remarquable sur Venise, et tel qu'il n'en existe

Long-temps avant Venise, Gênes brille par sa vaste industrie et règne sur la Méditerranée. Elle prend part au commerce des Grecs, plus tard à celui des Arabes; et son premier intérêt étant de veiller à la sûreté de la Méditerranée, elle s'empare de l'île de Corse, puis, avec le secours de quelques princes chrétiens espagnols, de plusieurs places en Afrique, et réduit les pirates à demander la paix. Les croisades ne la laissent pas oisive. Les Gênois protègent de leurs flottes les armées de terre, concourent dans la première expédition à la prise d'Antioche, de Tripolis, de Césarée; outre une inscription honorifique sur l'autel de la chapelle du Saint-Sépulcre, d'éclatantes franchises en Palestine et en Syrie récompensent leurs services. S'ils rivalisaient avec les Vénitiens dans le commerce de l'Égypte, ils dominaient exclusivement sur l'Euxin, où ils possédaient la fameuse Caffa, entrepôt des marchandises du Levant qui suivaient la voie de terre: leurs établissemens et leurs factoreries s'étendaient en Arménie et jusqu'au fond de la Tartarie. Long-temps ils défendirent Caffa et les îles de la mer Égée jusqu'à l'époque de la conquête de Constantinople par les Turcs, après laquelle ils furent chassés de la
1471 mer Noire, puis de l'Archipel. Engagées avec Venise

aucun dans aucune autre langue. La suite montrera quelle influence cette ville maritime a exercée en Europe sur l'Église, les lettres et en général sur la culture humaine.

dans des guerres longues et sanglantes, plus d'une fois ils mirent cette république à deux doigts de sa perte, et ils rasèrent Pise jusques aux fondemens; mais enfin les Vénitiens arrêtèrent à Chiozza la puissance gênoise et décidèrent sa chute. 1288 1381

Amalfi, Pise, d'autres villes d'Italie, disputent à Venise et à Gênes le commerce de l'Arabie et du Levant. Florence, constituée indépendante, s'adjoint Fiesole. Amalfi porte ses franchises dans tous les États du Khalifat égyptien : Amalfi, Pise, Gênes, voilà donc les principales puissances maritimes de la Méditerranée. Les côtes de France et d'Espagne tentaient quelque communication avec le Levant, et dans les deux contrées l'ardeur du gain, autant qu'une fervente piété, multipliait de jour en jour les pélerinages. Telle était la situation de l'Europe méridionale par rapport aux possessions des Arabes. En face des rivages de l'Italie elles s'étendaient comme un jardin enchanté, comme une terre des fées, étalant partout les richesses et les fruits d'un climat étranger. Au lieu du corps du Seigneur, les cités italiennes qui se mêlèrent aux croisades, ne cherchèrent dans son tombeau que des trésors et des parfums. Le rocher de Tyr devint leur Terre sainte, et tout ce qu'elles entreprirent alors appartint au système de commerce, qu'elles suivaient depuis des siècles. 1010 1020

Si la prospérité qui naquit de ces richesses étran-

gères déclina promptement, il semble néanmoins qu'elle fut indispensable au premier développement de la culture italienne. On apprit à connaître un genre de vie plus doux, et d'une grossière ostentation on s'éleva du moins à un luxe élégant et poli. A peine retenues par des liens apparens sous la suzeraineté de leurs maîtres, dont l'absence ajoutait à la faiblesse, et toutes aspirant à l'indépendance, les grandes villes acquirent une éclatante supériorité sur d'ignorans châtelains. Ou elles les attirèrent dans leurs murs par l'attrait des plaisirs et des jouissances sociales, et les admirent au nombre de leurs citoyens, ou leur population, en s'augmentant, leur donna la force de détruire les manoirs crénelés, et d'imposer à leurs voisins une paisible oisiveté. Les progrès du luxe excitèrent l'industrie, non-seulement dans les manufactures et les arts, mais aussi dans l'agriculture. Les champs de la Lombardie, de Florence, de Bologne, de Ferrare, les côtes de Naples et de Sicile, recouvrèrent leur antique fertilité et répandirent l'abondance dans cette foule de villes qui s'élevaient au milieu d'eux. La Lombardie était un jardin, quand l'Europe en grande partie n'était encore que forêts et que bruyères. Comme ces cités populeuses tiraient leur subsistance de leur territoire, et que le propriétaire du sol pouvait facilement gagner sur le prix élevé de ses pro-

duits, il dut nécessairement suivre cette voie, pour participer lui-même au nouveau mouvement des richesses. C'est-à-dire qu'un genre d'industrie en appela un autre, et tous ils se vivifièrent réciproquement; avec ce système de choses s'étendirent l'ordre public, la liberté de la propriété, l'institution légale. On fut économe, pour pouvoir être prodigue. L'émulation des individus activa les découvertes des peuples. Chaque propriétaire, autrefois isolé, devint marchand à sa manière. Ainsi c'était une conséquence de la nature même des choses, que la belle Italie, maîtresse d'une partie des richesses des Arabes, fut la première à produire la fleur d'une civilisation nouvelle.

Il est vrai que cette fleur fut passagère. Le commerce, en s'étendant, prend une autre direction; les républiques déclinent; les villes, amollies ou enorgueillies, luttent avec elles-mêmes; la contrée tout entière devient la proie des partis, au milieu desquels s'élèvent des hommes entreprenans et quelques familles puissantes. La guerre, l'oppression surviennent, et n'y ayant plus ni esprit militaire, ni confiance, ni loyauté, depuis que le luxe et les arts ont prévalu, chaque ville, chaque territoire tombe bientôt sous une tyrannie étrangère ou domestique. Celle qui a répandu ces doux poisons, Venise même ne peut se préserver de sa ruine que par la plus stricte modération. Ne refu-

sons néanmoins à aucun instrument actif des choses humaines la justice qui lui est due. Heureusement pour l'Europe, cette mollesse de mœurs était loin d'être générale, et l'on peut dire qu'elle ne tourna qu'au profit des Lombards : à ses progrès s'opposa un puissant adversaire, l'esprit de chevalerie, qui, dans son désintéressement, ne chercha que l'honneur. Il s'agit de savoir de quels germes cette fleur est sortie, quels alimens l'ont nourrie, et, tout en limitant le commerce, quels fruits elle a produits.

CHAPITRE II.

De l'esprit de chevalerie en Europe.

Toutes les tribus germaniques qui couvrirent l'Europe, étaient composées de guerriers, et la partie la plus importante des expéditions militaires se faisant par la cavalerie, celle-ci dut naturellement prétendre à une récompense proportionnée à ses services. Bientôt il y eut un corps de cavaliers qui apprirent leur art dans un ordre méthodique ; compagnons du duc, du roi ou chef d'armée, ils formèrent peu à peu dans les camps une sorte d'école guerrière, où les écuyers commençaient leur noviciat. Pour mettre ces derniers à l'épreuve, ils est probable qu'on les envoyait chercher des

aventures, et selon qu'ils s'étaient distingués, ils pouvaient instruire à leur tour d'autres élèves, ou servir en qualité d'anciens et avec le droit de maîtres. Difficilement l'ordre de la chevalerie aurait-il eu une autre origine. Les peuples germains, portant en tout l'esprit de corporation, doivent surtout l'avoir appliqué à l'art qui leur appartenait en propre ; et puisque c'était le seul où ils fussent supérieurs, ils y reportèrent naturellement toutes les idées d'honneur qu'ils étaient trop ignorans pour étendre à d'autres. De cette source dérive chacune des lois ou règles de la chevalerie.[1]

Cette compagnie de cavaliers était proprement destinée à un *service;* d'où la fidélité à son seigneur fut le premier devoir de l'écuyer comme du chevalier. L'habitude de l'exercice du cheval et des armes produisit plus tard les joûtes, les tournois, d'autres épreuves militaires. A la cour, le jeune écuyer, empressé auprès du seigneur et de la châtelaine, devait leur rendre ses nobles services. De là une suite de règles uniformes pour l'élever

---

1. Mœser, *Osnabrückische Geschichte*, t. I. Pour ce qui suit, je me contenterai de citer Curne de Saint-Palaye, dont l'ouvrage sur la chevalerie du moyen âge a été traduit en allemand par D. Klüber. L'original se borne en quelque sorte au cercle des chevaliers français, et je ne sache pas que l'histoire générale de la chevalerie en Europe ait jamais été écrite.

à la courtoisie envers les seigneurs et les dames; outre son cheval et ses armes, comme une teinte de religion et la faveur des femmes lui étaient nécessaires, il acquérait l'une dans un court bréviaire et l'autre selon ses facultés et les usages du temps. Ainsi fut fondée la chevalerie, sur une foi aveugle ; sur une obéissance irréfléchie à son seigneur, tant qu'il ne commandait rien de contraire aux règles de l'ordre ; sur la courtoisie et la galanterie envers les femmes : merveilleuses vertus, qui dispensaient de toutes les autres le cœur et l'ame du chevalier. Les classes inférieures n'avaient rien de commun avec lui ; en soldat, en preux accompli, il fallait qu'il méprisât les connaissances et les travaux du lettré, de l'artiste et de l'ouvrier.

Il est évident que le métier des armes dut dégénérer en une franche barbarie, sitôt qu'il devint un droit héréditaire, et que le vrai et loyal chevalier fut dès son berceau un noble châtelain. Des princes prévoyans, qui nourrissaient auprès d'eux des gardes oisifs, s'appliquèrent à perfectionner l'institution, et pour la propre sûreté de leur cour, de leurs familles, de leurs domaines, ils cherchèrent à polir les mœurs et à cultiver l'esprit des vaillans pages. De là ces lois sévères contre tout acte de félonie ou de bassesse ; de là ces nobles devoirs, protection de l'opprimé, défense de l'hon-

neur virginal, générosité envers ses ennemis, qui tous étaient faits pour prévenir la violence des hommes d'armes et adoucir la rudesse de leurs penchans. En agissant dès la première jeunesse, ces lois faisaient une profonde impression sur des ames loyales, et l'on s'étonne aujourd'hui de la fidélité, de la constance, qu'un preux chevalier gardait par une habitude presque machinale dans sa parole et dans ses œuvres. La flexibilité de caractère, la variété des vues, l'abondance des pensées, n'étaient pas l'excès par où péchaient ces siècles ; et le langage du moyen âge, si cérémoniel, si raide, si formel, comme enfermé d'une maille de fer, semble se mouvoir autour de deux ou trois idées dans toute la pompe de la chevalerie.

De deux points opposés du monde, différentes causes concoururent à donner plus de vie, plus de mouvement au corps entier de l'ordre chevaleresque ; l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Italie, mais surtout la France, furent le champ où il se développa le plus en liberté.

1. De temps immémorial, le caractère de la contrée et des tribus des Arabes établit parmi eux une sorte de chevalerie errante, à laquelle se mêlait l'amour le plus délicat. Ils allaient en quête des aventures, brillaient dans les combats singuliers et vengeaient dans le sang de leurs ennemis toute injure faite à leurs noms ou à leurs tribus. Accou-

tumés à une vie rude, à des vêtemens grossiers, leur cheval, leur cimeterre, l'honneur de leurs familles, leur étaient chers par-dessus tout. En transportant leurs tentes çà et là, pendant qu'ils cherchaient des aventures d'amour, leurs plaintes sur l'absence de leurs maîtresses éclataient dans cette langue poétique dont ils étaient si fiers, et le sujet ordinaire de leurs chants fut bientôt de célébrer le prophète, leurs propres exploits, la gloire de leurs tribus, les charmes de leurs belles, sans s'inquiéter beaucoup de chercher à tout cela d'habiles transitions. Dans les expéditions, les tentes des femmes s'élevaient auprès de celles des hommes; elles les animaient au combat, et les trophées de la victoire étaient rapportés à leurs pieds. Depuis Mahomet, leur influence sur le développement moral des Arabes ayant été toujours croissant, et les Orientaux ne connaissant nul autre délassement dans la paix, que les divertissemens qu'elles partageaient, et les jeux de hasard, les conquérans de l'Espagne célébrèrent, avec beaucoup d'éclat, en présence des dames les fêtes de la chevalerie, le jeu de la bague et d'autres exercices. Les belles encourageaient les champions, leur donnaient pour récompense des anneaux, des écharpes ou de nobles tissus, ouvrages de leurs mains; car c'est pour elles que se déployait tant de pompe. Le portrait de la dame du vain-

queur était porté devant l'assemblée avec ceux des chevaliers qu'il avait désarçonnés; des couleurs, des devises, des vêtemens différens distinguaient les combattans; des poëmes célébraient la journée, et la reconnaissance de l'amour était le plus beau prix du vainqueur. Les mœurs élégantes de la chevalerie ont donc évidemment été apportées en Europe par les Arabes ; ce qui chez les héros du Nord, avec leur pesant attirail, ne fut que métier ou fiction, fut dans cette nature du Midi un jeu facile, un élégant exercice. [1]

Ainsi l'esprit chevaleresque apparut d'abord parmi les chrétiens en Espagne, là où les Goths et les Arabes habitaient, près les uns des autres, depuis des siècles. Non-seulement c'est là que furent établis les plus anciens ordres chrétiens, ou pour combattre les infidèles, ou pour accompagner les pélerins à Compostelle, ou pour briller dans les fêtes et les jeux; mais ce caractère fut si fortement imprimé dans les mœurs des Espagnols, que les chevaliers errans et les servans d'amour, selon le type idéal de l'Arabie, ne furent nullement parmi eux des êtres imaginaires. Le conte ou plutôt le poëme historique consacré aux aventures d'amour, aux grands faits de lance, probablement aussi quelques

1. Reiske sur Thograi, Pocock sur Abulfarage, Sales, Jones, Ockley, Cardonne, etc.

romans, tel que le vieil Amadis, voilà les modèles de langage et de caractère qui plus tard inspirèrent à Cervantes son incomparable roman national, Don Quichotte de la Manche. Quoi qu'il en soit, en Espagne comme en Sicile, c'est-à-dire dans les lieux où les Arabes se sont le plus long-temps maintenus [1], leur influence s'est surtout montrée dans la poésie lirique.

Dans cette contrée, que Charlemagne conquit sur les Arabes jusqu'à l'Èbre, et qu'il peupla de Limousins, c'est-à-dire d'habitans de la France méridionale, se forma avec le temps en deçà et au-delà des Pyrénées, et dans le voisinage des Orientaux, la première poésie qui se soit exprimée dans les langues nouvelles de l'Europe, la poésie provençale ou languedocienne. Des tensons, des sonnets, des idylles, des pastourelles, des sirventes, des madrigaux, des chansons, d'autres formes revêtirent de leurs flexibles contours des questions subtiles, des dialogues, des rêves d'amour; et firent naître, quand tout en Europe se modelait sur les cours et les corporations, un singulier tribunal, la cour d'amour (*corte de amor*), dans lequel les chevaliers, les dames, les princes et les rois étaient juges et parties. Devant lui s'éleva la *gaya ciencia*, la science des Trou-

1. Voyez Velasquez, sur la poésie espagnole, et tout ce qui a été écrit sur les Provençaux, les *Minnesinger*.

badours; d'abord l'objet de l'émulation de la plus haute noblesse, puis avec le temps réduite, selon le caractère européen, à n'être plus qu'un divertissement de cour, elle acheva de se dégrader dans la bouche des *Contadores*, des *Truanes*, des *Bajones*, les conteurs, les baladins et les bouffons des princes.

La poésie des Provençaux, dans les premiers temps où elle brilla, joignait à une grâce harmonieuse un naturel touchant et animé, qui purifia les ames, adoucit le langage et les mœurs, et fut en général la source de toute la poésie moderne. Le Languedoc, la Provence, Barcelonne, l'Arragon, Valence, Murcie, les îles Majorque et Minorque, parlaient le provençal. Rafraîchies par les brises de la mer, ces belles contrées reçurent le premier soupir de l'amour, son premier accent de joie; là naquit la poésie de l'Espagne, de la France et de l'Italie; Pétrarque, instruit à cette école, rivalisa avec elle; nos Minnesingers n'en sont qu'un retentissement lointain et tardif, quoique les plus douces modulations de notre langue leur appartiennent sans contredit. L'esprit chevaleresque, alors partout répandu, transporta par-delà les Alpes quelques-unes de ces fleurs de l'Italie et de la France, en Souabe, en Autriche, en Thuringe; cultivées ou recherchées par des empereurs de la maison de Hohenstauffen et par Herrmann, landgrave de Thuringe, plusieurs princes allemands leur doivent de n'être

pas tombés entièrement dans l'oubli. Au reste cet art s'évanouit bientôt, dès qu'il devint le vil métier des jongleurs de France et des chanteurs d'Allemagne. Dans les langues telles que le provençal, nées du latin et appelées elles-mêmes romaines, il pouvait jeter de profondes racines et produire de plus heureux fruits en s'étendant de l'Espagne sur la France, l'Italie et jusqu'en Sicile. En Sicile, comme en Espagne, c'est d'un sol jadis arabe que sortit la première poésie italienne.

2. Ce que les Arabes avaient commencé au Sud, les Normands d'une autre part sont près de l'achever en France, en Angleterre, en Italie. Leur caractère romanesque, leur goût pour les aventures, les traditions héroïques et les exercices militaires, leur respect natif pour les femmes, font plus de progrès en Europe, à mesure qu'ils s'unissent à l'élégante chevalerie des Arabes. Alors un intérêt populaire s'attache à ces traditions, que l'on nomme romans et dont les élémens existaient bien avant les croisades, puisque les nations germaniques ont dès l'origine célébré par des poëmes les louanges de leurs héros. Ces chants se conservent au milieu de la plus profonde obscurité, dans les cours des seigneurs ou dans les monastères. Même plus l'histoire authentique dégénère, plus la pensée humaine recherche avidement les légendes spirituelles ou les traditions romanesques. Dès les

premiers temps du christianisme, tel est le mouvement dominant de l'imagination, qui d'abord se règle sur le type grec-africain, puis avec le temps sur celui de l'Europe septentrionale; ni les moines, ni les évêques, ni les saints, ne songent à s'y soustraire. Il fallait même, pour qu'ils fussent compris, que l'histoire et la Bible devinssent des romans dans leur bouche. D'où naquit la lutte de Bélial avec le Christ; d'où les personnifications allégoriques et mystiques des vertus et des devoirs; d'où les moralités, les intermèdes, et tout le système du théâtre spirituel.

Tant que ce goût, né de l'ignorance, de la superstition et d'une imagination déréglée, régna sans obstacle, les contes et les fabliaux furent le seul aliment de la pensée humaine, et les traditions héroïques firent surtout l'admiration de l'ordre des chevaliers. En France, centre de cette nouvelle culture, on choisit naturellement les sujets qui tenaient de plus près à l'une ou à l'autre des deux sources épiques qui s'y étaient rencontrées. L'une, l'expédition de Charlemagne contre les Sarrasins, avec la foule des aventures que rappelaient les Pyrénées; l'autre, l'ancienne tradition du roi Arthur, depuis long-temps répandue dans le pays des Normands, en Bretagne. Dans la première on introduisit, d'après la nouvelle constitution de la France, les douze pairs, avec toute la magnifi-

cence du preux Charlemagne et de ses chevaliers, et tout ce qu'on put imaginer de la barbarie des héros sarrasins. Dans cette histoire figurent Ogier le Danois, Huon de Bordeaux, les fils d'Aimon, diverses traditions des pélerins et des croisés; mais les personnages et les événemens les plus intéressans appartiennent tous au sol de la Provence, de la Guyenne, du Languedoc, et à cette partie de l'Espagne où fleurit la poésie limousine. La seconde source de traditions, l'histoire d'Arthur et de sa cour, naquit au-delà de la mer, dans le Cornouaille, je veux dire dans une terre d'utopie, où brillait un génie merveilleux, presque inconnu jusque-là. Le miroir de la chevalerie achève de se polir dans ces romans. Les différens caractères des chevaliers de la Table ronde représentent au vif les défauts et les vertus de cette cour; et l'espace s'agrandit au gré de chaque besoin, dans un monde aussi illimité, aussi éloigné que celui de la fable d'Arthur. Enfin, de ces deux branches poétiques s'en forme une troisième, qui ne se confine pas dans les limites d'une province de la France ou de l'Allemagne. Le Poitou, la Champagne, la Normandie, la forêt des Ardennes, la Flandre, même Mayence, la Castille et l'Algarve, fournissent à ce drame des chevaliers et des scènes; car l'ignorance des temps et la forme sous laquelle se présentait alors l'histoire de l'an-

tiquité, autorisait ou exigeait ce mélange de tous les temps et de toutes les contrées. Troie et la Grèce, Jérusalem et Trébisonde, ce que publiait une renommée antique ou nouvelle, s'unirent dans la guirlande de la chevalerie; par-dessus tout, le bruit d'une origine troyenne devint un honneur de famille que les peuples et les empires de l'Europe disputèrent à leurs rois et à leurs plus grands chevaliers. Avec les Normands, le monde romanesque s'étendit en Angleterre et en Sicile : chacune des deux contrées y ajouta de nouveaux héros et de nouveaux élémens; quoique nulle part il ne se développât plus heureusement qu'en France. Par un enchaînement de diverses causes, ce goût régla peu à peu les mœurs, la langue, la poésie, même la morale et la religion des hommes.[1]

En effet, si du domaine de la fable nous entrons dans le champ de l'histoire, dans quel royaume d'Europe la fleur de la chevalerie parut-elle avec plus d'éclat qu'en France? Quand, après la chute des Carlovingiens, s'élèvent et brillent autant de cours de petits souverains, de ducs, de comtes, de barons, qu'il y a de provinces, de châteaux et de donjons, chaque manoir, chaque tourelle devient une école de chevalerie. La vivacité de la

1. Nous parlerons ailleurs des élémens et du caractère des romans du moyen âge.

nation, la lutte qu'elle a si long-temps soutenue contre les Arabes et les Normands, la gloire que ses ancêtres y ont acquise, l'état florissant auquel plusieurs maisons sont parvenues d'elles-mêmes, son mélange avec les Normands ; plus que cela, ce caractère natif qui se manifeste dans tout le cours de son histoire depuis les Gaulois, donnent aux nobles preux de France ce bonheur d'expression, cette élégante légèreté, cette facile complaisance, cette grâce brillante que les autres peuples n'ont rencontrés que plus tard, par hasard, ou pour mieux dire jamais. Combien pourrait-on nommer de chevaliers français qui, soit en paix, soit en guerre, dans tout le cours de l'histoire, même sous le despotisme des rois, ont montré dans leurs sentimens et leurs actions tant de noblesse, de galanterie, de vaillance, que leurs familles en conserveront une gloire éternelle. A l'époque où les croisades éclatèrent, les chevaliers de France étaient la fleur de la chevalerie de toute l'Europe. Des familles françaises montent sur le trône de Jérusalem et de Constantinople, et les lois du nouvel empire sont promulguées en français. Avec Guillaume le conquérant, leur langue et leurs mœurs s'établissent à la cour de la Grande-Bretagne. Les deux nations rivalisent de vertus chevaleresques, comme le témoignent les champs de la Palestine et de la France, jusqu'au temps où

l'Angleterre, cédant à ses voisins un inutile éclat, choisit la carrière plus profitable des institutions civiles. La France brave la première la puissance du pape avec une insouciante légèreté, et pour ainsi dire avec la grâce nationale; Saint-Louis lui-même fut loin d'être un esclave de la cour de Rome. Si l'Angleterre, l'Allemagne et d'autres contrées ont des rois plus vaillans que la France, celle-ci emprunte d'abord la politique de l'Italie et déguise du moins sous un voile de bienséance ses plus honteux projets. Par une conséquence heureuse d'abord, plus tard funeste, le même esprit se communique aux instituts fondés pour les sciences, à la magistrature, aux cours de justice. Comment donc s'étonner que la nation française soit devenue la plus vaine de toutes; puisque dès l'origine elle a servi d'exemple à l'Europe et donné le ton dans les plus importantes révolutions? Quand toutes les nations accoururent en Palestine comme à un grand carrousel, les chevaliers d'Allemagne, en communiquant avec ceux de France, dépouillèrent peu à peu leur violence teutonique (*furor teutonicus*); il n'est pas jusqu'au nouveau costume, aux armes, aux signes de distinction, alors répandus en Europe, qui ne fussent en grande partie d'origine française.

Maintenant il resterait à parler de trois ou quatre ordres de chevaliers spirituels, qui, fondés en Palestine, acquirent autant de richesses que d'honneurs;

mais le drame héroïque et politique où ils parurent se déroule devant nous en cinq ou plutôt en sept actes : il est temps d'y porter nos regards.

CHAPITRE III.

Des croisades et de leur influence.

986 Depuis long-temps les pélerins et les papes déploraient la détresse des chrétiens de Jérusalem. On
1000 annonçait l'approche de la fin du monde, et Gré-
1074 goire VII pouvait déjà penser que cinquante mille hommes n'attendaient que son commandement pour le suivre au Saint-Sépulcre. Enfin, un inconnu de Picardie, Pierre l'ermite, de concert avec Siméon,
1094 patriarche de Jérusalem, réussit à persuader au pape Urbain II de mettre lui-même la main à l'œuvre.
1095 Deux conciles sont réunis, et dans le dernier le souverain pontife prononce un discours auquel le peuple répond par ses cris d'enthousiasme : Dieu le veut! Dieu le veut! Une foule innombrable prend pour signe une croix rouge sur l'épaule droite: toute la chrétienté romaine retentit de prédications, et diverses franchises sont offertes aux saints guerriers. Ils peuvent, sans le consentement de leurs seigneurs, aliéner ou engager leurs terres; privilége qui est donné pour un terme de trois ans au corps bénéficiaire du clergé. Les personnes comme les biens des croisés sont placés sous la

protection et la juridiction de l'Église et du droit canonique ; exempts pendant la durée entière des saintes guerres de taxes et d'impôts, affranchis des intérêts de leurs dettes et des poursuites des lois, ils reçoivent en outre l'absolution complète de leurs péchés. La piété, la barbarie, la légèreté, l'ennui du repos, l'égarement, le fanatisme, rassemblent un nombre incroyable d'hommes, et même de femmes, de tous les états et de tous les rangs ; on fait le dénombrement de cette multitude, et Pierre l'ermite, les pieds nus, la 1096
tête couverte d'un long cilice, se trouve à la tête d'un troupeau de trois cent mille hommes. Incapable de réprimer leurs désordres, ils ravagent tous les lieux où ils passent ; les Hongrois et les Bulgares s'unissent et les chassent dans les forêts, en sorte que le chef arrive à Constantinople avec moins de trente mille hommes, dans la dernière détresse Le moine Godescalc le suit avec quinze mille croisés, puis un comte Emich avec deux cent mille. Ceux-ci commencent leur expédition par un massacre des Juifs, dont ils égorgent douze mille dans quelques villes des bords du Rhin. Eux-mêmes sont massacrés ou noyés sur les bords du Danube en Hongrie. Transportées en Asie, les bandes indisciplinées de l'ermite, auxquelles s'étaient joints des Italiens, subissent la famine, et auraient été taillées en pièces par les Turcs, si Go-

defroi de Bouillon n'eût enfin paru devant Constantinople avec ses troupes régulières et la fleur
1097 de la chevalerie d'Europe. L'armée dénombrée dans les plaines de Chalcédonie, on compta cinq cent mille hommes de pied, et cent trente mille cavaliers. Après d'incroyables dangers et des obstacles sans nombre, Nicée, Tarse, Alexandrie, Édesse, Antioche, enfin Jérusalem, sont prises d'assaut, et Godefroi de Bouillon est unanimement
1099 choisi pour roi. Son frère Baudouin devient duc d'Édesse; Bohémond de Tarente, prince d'Antioche; Raimond de Toulouse, comte de Tripoli; outre cela, cette expédition illustre tous les héros célébrés depuis dans le poëme immortel du Tasse. Bientôt les malheurs se succèdent sans intervalles. Le petit royaume, obligé de lutter à l'Orient contre d'innombrables essaims de Turcs, du côté de l'Égypte, contre le peuple arabe, se défend d'abord avec une valeur digne d'admiration. Mais les anciens héros périrent. Le royaume de Jérusalem tombe sous une régence; des dissensions s'élèvent entre les princes et les chevaliers. En Égypte se forme une nouvelle puissance, celle des Mameloucks, qui, sous le noble et vaillant Saladin, punit la perfidie des chrétiens, s'empare de Cons-
1187 tantinople, et disperse cette ombre de royaume avant qu'elle ait pu célébrer son centième anniversaire.

Toutes les guerres qui suivent pour conserver
ou reconquérir ce royaume, sont inutiles. Les petites principautés ont le même sort et presque dans
le même temps. Édesse ne demeure que cinquante 1144
ans dans les mains des chrétiens, et la seconde
croisade, la plus terrible de toutes, entreprise à
l'appel de S. Bernard par l'empereur Conrad III et
Louis VII, roi de France, ne réussit pas davan- 1147
tage, malgré ses deux cent mille combattans.

Dans une troisième croisade, trois vaillans souverains, l'empereur Fréderic I, le roi de France, 1189
Philippe-Auguste, et Richard cœur-de-lion, prennent champ contre Saladin. Le premier se noie
dans un fleuve et son fils lui survit peu de temps. 1190
L'humeur rivale des deux autres chefs, surtout
l'envie qui animait le Franc contre le Breton,
bornent leurs exploits à la seule conquête de 1192
Saint-Jean-d'Acre. Au mépris de la foi jurée, Philippe-Auguste revient en Europe, et Richard cœur-de-lion, incapable de soutenir seul les attaques de Saladin, est contraint de le suivre. Il traversait l'Allemagne, déguisé en pélerin, lorsqu'il eut le malheur d'être arrêté par Léopold, duc d'Autriche, qui, sous le prétexte de venger une injure reçue au siége d'Acre, le livra bassement à l'empereur Henri VI; par une félonie plus vile encore, ce dernier le retint pendant quatre ans dans une étroite prison; enfin, le monde entier murmurant

contre le déloyal chevalier, il reçut pour rançon
1194 cent mille marcs d'argent.

La quatrième croisade, entreprise sous le comte
1202 de Montferrat, par les Français, les Allemands et les Vénitiens, n'arrive pas en Palestine et ne sert que les intérêts particuliers des Vénitiens qui la commandent. Ils prennent Zara, et cinglent vers Constantinople. La cité impériale est assiégée,
1204 deux fois prise et pillée. L'empereur s'enfuit; Baudouin, comte de Flandre, fonde un royaume latin dans Byzance. L'empire et le butin partagés, le plus riche lot appartient à Venise, sur l'Adriatique,
1205 l'Euxin et la mer Grecque. Le chef de l'expédition devient roi de l'île de Candie, qu'il vend à ses sordides alliés; au lieu des contrées situées au-delà du Bosphore, il reçoit la couronne de Thessalonique. On crée une principauté d'Achaïe, un duché d'Athènes pour les barons Francs. De nobles familles de Venise obtiennent les duchés de Naxos, de Négrepont. Zante et Céphalonie reçoivent un comte palatin. Comme une proie illégitime, l'empire grec est livré en toute hâte au plus offrant. D'une autre part, les membres dispersés de la dy-
1204 nastie impériale élèvent un empire à Nicée, puis un duché à Trébisonde, un État despotique en Illyrie, qui l'un et l'autre prirent dans la suite le nom d'empire. Les empereurs latins de Constantinople, dont les domaines venaient d'être si étroi-

tement resserrés, purent à peine se maintenir cinquante ans sur leurs trônes chancelans, objets d'une haine générale. Les empereurs de Nicée reprirent 1261
l'ancienne métropole grecque; et à la fin tous ces territoires, conquis et délaissés par des aventuriers, tombèrent aux mains des Turcs.

La cinquième croisade, celle des Hongrois et des Allemands, n'a aucun résultat. Les rois de Hon- 1217
grie et de Chypre, un roi titulaire de Jérusalem, les grands-maîtres de différens ordres de chevaliers, cernent le mont Thabor, enveloppent l'ennemi et possèdent quelque temps la victoire dans leurs mains; mais la jalousie et la discorde la leur enlèvent, et les croisés, revenus sur leurs pas, tombent dans la consternation.

Cédant aux instances de la cour romaine, l'empereur Fréderic II envoie une flotte en Palestine. 1221
On est près de conclure une trève avantageuse, à laquelle s'opposent les légats du pape; et quand Fréderic, contre sa propre volonté, entre en campagne, le pape lui-même détruit toute espérance 1228
de succès par un ban absurde et une perfide tentative contre les domaines de l'empereur absent. Une trève se conclut avec le sultan de Bagdad : la Pales- 1229
tine et Jérusalem sont cédées à l'empereur; mais le Saint-Sépulcre reste entre les mains des Sarrasins, comme un lieu de refuge pour les pélerins de toutes les contrées.

1244 A peine si Jérusalem, ainsi divisée, appartint
quinze ans aux chrétiens; en vain Saint-Louis cher-
1248 che à la reprendre dans son expédition, qui fut la
dernière et la plus malheureuse. Lui-même avec
1250 toute son armée tombe en Égypte au pouvoir des
infidèles. Sa rançon est mise à un haut prix, et dans
1270 une seconde entreprise, aussi inutile et plus funeste,
il perd la vie près de Tunis. Son triste exemple
apaise peu à peu l'enthousiasme des contemporains
pour les guerres religieuses de la Palestine; et les
1278 villes que les chrétiens occupaient encore, Tyr,
Saint-Jean-d'Acre, Antioche, Tripoli, cèdent l'une
1288 après l'autre aux attaques des Mameloucks. Ainsi
finit ce long égarement qui coûta tant de sang et
d'or à l'Europe chrétienne ; quelles en furent les
conséquences [1] ?

On est accoutumé à attribuer de si heureux effets à l'influence des croisades, qu'il faudrait croire que le bien de notre Europe exige que tous les cinq ou six siècles elle soit agitée et bouleversée par une semblable fièvre; un examen plus approfondi montre que la plupart de ces effets ne naquirent pas des croisades, ou du moins d'elles seules. Au milieu de tant d'impulsions diverses que l'Europe reçut alors, elles ne firent qu'accélérer sa marche,

1. Les essais couronnés par diverses sociétés savantes sur les effets des croisades ne m'étant point encore parvenus, je ne peux ici qu'exprimer ma propre opinion.

par des chocs précipités et un concours de forces parallèles dont le monde intelligent aurait pu se passer sans peine. En général, rien n'est plus illusoire que de chercher sur la seule foi des noms une source commune de révolutions dans sept expéditions, qui, séparées l'une de l'autre, ont été entreprises en deux siècles par tant de peuples et de motifs différens.

1. Le commerce de l'Arabie étant, comme nous l'avons vu, ouvert aux Européens avant les croisades, il leur était libre d'en profiter et de l'étendre par des moyens plus glorieux que par des guerres de déprédation. Elles firent la fortune des fréteurs, des négociateurs, des fournisseurs, mais aux dépens des chrétiens contre lesquels ils s'étaient véritablement croisés. Ce que l'avidité mercantile arracha à l'empire grec, en achevant d'épuiser ses forces, ne servit qu'à préparer une proie plus facile aux hordes turques, qui chaque jour menaçaient de plus près Constantinople. Si aujourd'hui elles ont pris pied en Europe, si elles y ont fait tant de progrès, le lion de Saint-Marc leur a jadis ouvert la voie dans la quatrième croisade. Les Gênois, il est vrai, aidèrent une famille de la dynastie grecque à remonter sur le trône ; mais sur un trône ruiné de toutes parts, et qui, pour être renversé, n'avait besoin que d'être attaqué. Alors les Vénitiens, aussi bien que les Gênois, perdirent

leurs meilleures possessions, enfin presque tout leur commerce sur la Méditerranée et la mer Noire.

2. Ce n'est pas la chevalerie qui naquit des croisades; ce sont les croisades qui naquirent de la chevalerie. Dès la première expédition, les champs de la Palestine reçurent la fleur de la chevalerie de France et de Normandie, et les guerres saintes auraient plutôt contribué à lui enlever son légitime éclat, en changeant ses armes merveilleuses en un vain luxe d'armoiries. Tel déshonora le casque en Palestine qui jamais n'aurait osé le porter en Europe. Là, il se fit des armes, une noblesse qu'il transmit à ses descendans ; d'où sortit l'ordre héraldique, puis avec le temps le système des lettres d'anoblissement. A mesure que les anciennes dynasties, c'est-à-dire les véritables chevaliers, furent en moins grand nombre, ces hommes nouveaux cherchèrent à obtenir des domaines et des prérogatives héréditaires égales à celles de leurs prédécesseurs. Ils établirent soigneusement la généalogie de leurs ancêtres, se conférèrent des dignités et des franchises, et après quelques générations prirent le titre d'ancienne noblesse, sans néanmoins s'élever au même rang que les familles de leurs suzerains. Quiconque portait les armes en terre sainte pouvait devenir chevalier, et les premières croisades furent un grand jubilé pour l'Europe entière. Bientôt cette nouvelle noblesse toute militaire se-

conda vivement les progrès de la monarchie, qui sut l'employer avec habileté contre les puissans vassaux dont elle était encore environnée. Ainsi se balancent l'une l'autre les passions des hommes, ainsi l'apparence efface l'apparence; l'ancienne chevalerie fut enfin entièrement remplacée par la noblesse militaire et par celle de cour.

3. Quant aux ordres spirituels de chevalerie, il est évident qu'ils ne furent d'aucune utilité pour l'Europe. Ils consommèrent en partie et sans nul profit pour les âges suivans les richesses du Saint-Sépulcre. Les hospitaliers devaient recevoir les pé- 1100
lerins à leur arrivée, secourir les malades, servir les lépreux; ce sont les hauts chevaliers de Saint-Jean de notre temps. Lorsqu'un comte du Dau- 1130
phiné, Raimond du Puy, introduisit parmi eux le vœu des armes, l'ordre de Saint-Lazare se sépara et resta fidèle à sa première institution. Les Tem- 1119
pliers, chanoines réguliers, vivaient dix ans d'aumône et protégeaient les pélerins du Saint-Sépulcre; à mesure que leurs domaines s'augmentèrent, leurs statuts furent plus altérés; les chevaliers eurent 1128
des écuyers, les frères des serviteurs. Enfin, l'ordre teutonique fut fondé pour assister les malades et 1190
les blessés laissés sur les champs de bataille. Du pain, de l'eau, un grossier scapulaire, furent toute leur récompense, jusqu'au temps où d'importans services contre les infidèles devinrent l'origine de

leur richesse et de leur puissance. Tous ces ordres montrèrent en Palestine beaucoup de valeur et d'orgueil, non moins de perfidie et de déloyauté; mais leur histoire devrait se terminer avec celle de la terre sainte. En effet, quand les chevaliers de
1291 Saint-Jean de Jérusalem furent obligés de quitter cette contrée, quand ils eurent perdu Chypre et
1530 Rhodes, et que Charles V leur eut fait présent du rocher de Malte, quelle étrange destinée que de se vouer à d'éternelles croisades hors de la Palestine pour conserver des lambeaux de royaumes que les Turcs n'attaquaient pas et que les pélerins ne tra-
1354 versaient pas. L'ordre de Saint-Lazare est reçu en France par Louis VII, qui tente de le ramener à sa première mission, au soin des malades: plus d'un pape cherchèrent à le détruire; mais il fut constamment protégé par les rois de France, et Louis XIV l'unit enfin à divers autres ordres inférieurs; bien différent de son aïeul Philippe le Bel, qui par avarice et par vengeance avait exterminé, avec une exé-
1312 crable lâcheté, les Templiers et usurpé leurs biens. Enfin, les chevaliers teutons sont appelés par un duc de Massovie pour le secourir contre les Prussiens payens, et un empereur allemand leur cède les territoires qu'ils peuvent conquérir hors de ses do-
1226 maines. Ils soumettent les Prussiens, s'unissent aux Frères de l'épée de Livonie, reçoivent l'Esthonie de la complaisance d'un roi incapable de la con-

server ou de l'occuper, et étendent ainsi avec leur 1237
règne la licence et les mœurs chevaleresques, depuis la Vistule jusqu'aux bords de la Duna et de la Néva. L'ancienne nation prussienne est anéantie; les Lithuaniens et les Samoïèdes, les Courlandais, les Lettoniens et les Esthoniens sont partagés comme des troupeaux entre les nobles d'Allemagne. 1466
Après de longues guerres avec les Polonais, ils perdent la moitié de la Prusse, puis la Prusse entière, enfin la Livonie et la Courlande; ne laissant 1525
derrière eux que le souvenir de l'oppression la plus 1560
aveugle, et une implacable haine dans des contrées auxquelles un petit nombre de fondations maritimes auraient donné un aspect différent. En général, les trois ordres dont nous venons de parler, appartiennent, non à l'Europe, mais à la Palestine. Leur véritable place était aux lieux où ils furent fondés; là ils pouvaient combattre les infidèles, servir dans des hôpitaux, protéger le Saint-Sépulcre, escorter les pélerins. Bienfaisantes associations, si elles n'eussent survécu aux besoins qui les firent naître, leurs biens auraient appartenu à des œuvres chrétiennes, surtout aux pauvres et aux malades.

4. La noblesse héraldique ne devant son établissement en Europe qu'aux progrès de la monarchie, il en résulte que les franchises des villes, l'origine des communautés, enfin l'émancipation des serfs remontent à des causes toutes différentes du fol

entraînement des croisades. Que dans le premier accès de délire, les débiteurs aient reçu un délai, que les vassaux et les serfs aient été déchargés de leurs obligations, les tributaires de leurs tributs, les hommes liges de leurs corvées; ce n'est pas là ce qui fonda les libertés publiques en Europe. Depuis long-temps les droits des villes avaient été institués, les plus anciennes franchises confirmées et étendues; et si l'industrie et le commerce, sortis du sein des villes, avaient peu à peu servi la cause des serfs, si les développemens de la monarchie devaient nécessairement entraîner les municipalités à proclamer leur indépendance, que sert d'aller chercher en Palestine ce qui nous apparaît dans une brillante image sur le flot mouvant des révolutions de l'Europe? Difficilement de saints égaremens auraient-ils produit un système durable dans le monde civil.

5. La renaissance des arts et des sciences n'est pas davantage l'œuvre des croisades proprement dites. Cette foule désordonnée qui se précipita d'abord en Palestine, privée de toute lumière, ne pouvait acquérir ce qui lui manquait, au milieu du tumulte de Constantinople, ou sur le sol d'Asie parmi les Turcs ou les Mameloucks. Dans les expéditions qui suivirent, que l'on songe au peu de temps que les armées séjournèrent en Orient, à l'état de détresse dans lequel elles passèrent ce peu

d'années, le plus souvent sur la frontière des terres qu'elles venaient conquérir, et l'on verra ce que devient la brillante chimère des grandes découvertes qu'elles en ont rapportées. Ni l'horloge que l'empereur Fréderic II reçut en présent de Mélédin, ne fit naître en Europe la gnomonique, ni les palais grecs que les croisés admirèrent dans Constantinople ne servirent à perfectionner l'architecture de leurs manoirs. Un petit nombre de croisés, surtout les deux Fréderic, travaillèrent à une réforme morale; mais le premier en eut l'idée avant d'avoir vu l'Orient, et le second ne recueillit dans son rapide voyage que de nouvelles raisons de persister dans la voie politique qu'il avait adoptée. Aucun des ordres spirituels de chevalerie n'apporta ou ne développa en Europe de nouvelles lumières.

Les avantages dus aux croisades se réduisent donc à quelques circonstances dans lesquelles elles agirent concurremment avec d'autres causes déjà préexistantes et qu'elles développèrent à leur insçu.

1. Les domaines de cette foule de riches vassaux ou chevaliers qui dans les premières expéditions partirent pour la terre sainte, et dont un grand nombre ne reparurent jamais, furent vendus ou confondus avec les fiefs attenans. Chacun en profita, selon sa situation, le suzerain, l'Église, les villes déjà établies. Ainsi fut accéléré, mais non produit,

le mouvement qui tendait à fortifier la puissance royale par la formation d'un ordre moyen.

2. On apprit à connaître des contrées, des peuples, des religions et des institutions ignorés jusque-là. La vue s'étendit avec l'univers ; de nouvelles idées conduisirent à de nouveaux désirs. L'attention se porta sur des choses qu'on avait négligées; on fit un meilleur usage de celles qu'on possédait depuis long-temps ; et comme le monde se trouva plus grand qu'on n'avait imaginé, la curiosité excita à découvrir des contrées lointaines. Les conquêtes immenses de Tchingis-Khan au nord et à l'est de l'Asie, attirèrent de plus en plus les regards vers la Tartarie. Différens motifs, l'ardeur du commerce, le besoin de satisfaire une curiosité royale, l'espérance de convertir au pape des peuples inconnus, y entraînèrent, l'un après l'autre, le Vénitien Marco Polo, le Français Rubruquis, l'Italien Johann de Plano Carpino. Il est vrai que ces voyages ne tiennent pas nécessairement aux croisades, puisque quelques-uns furent entrepris avant elles ; bien plus, ces expéditions ont moins servi qu'on aurait pu l'espérer, à nous faire connaître le Levant ; et les écrits des Orientaux nous sont encore indispensables même pour l'époque où la Syrie fourmillait de chrétiens.

3. Enfin, les Européens apprirent sur ce saint théâtre à se connaître mieux les uns les autres,

mais rarement à s'estimer davantage. De cette soudaine intimité naquirent entre les princes et les rois des haines implacables, qu'ils rapportèrent dans leurs foyers ; les guerres de l'Angleterre et de la France se rallument de nouveau. La fatale expérience, qu'une république chrétienne peut être liguée contre des infidèles, légitime bientôt de semblables iniquités et s'étend plus tard dans un autre hémisphère. Au demeurant, on ne peut nier que les puissances européennes, en comparant ainsi de près leurs forces relatives, conçurent dès-lors une politique plus étendue, un nouveau système dans la paix et dans la guerre. Les richesses, l'appât du commerce, l'aisance, le luxe, furent d'autant plus avidement recherchés, que des ames grossières sont plus disposées à les respecter ou à les envier. Le petit nombre de ceux qui revenaient de l'Asie s'accommodaient mal des usages de l'Europe ; leur héroïsme s'amollit, ils imitèrent grossièrement l'Orient dans l'Occident, ou se jetèrent de nouveau dans les aventures et les voyages. En général, un événement, quel qu'il soit, ne produit de bien réel et durable, qu'autant qu'il est conforme à la raison.

Alors que des foules innombrables se pressaient dans un coin de la Syrie autour du Saint-Tombeau, que serait devenue l'Europe si Tchingis-Khan eût tourné avec plus de vigueur ses pas vers l'Occi-

dent? Comme la Russie et la Pologne, les contrées que nous habitons seraient probablement devenues la proie des Mongols, et nos ancêtres, le bâton du pélerin à la main, chassés de leurs foyers, auraient été porter en mendiant leurs plaintes et leurs prières aux portes de Jérusalem. Quittons donc les traces de ces aveugles fanatiques, et, rentrant en Europe, voyons par quel concours de choses s'est formée et développée la culture morale et politique des peuples.

CHAPITRE IV.

Culture de la raison en Europe.

Dès les premiers temps du christianisme on rencontre une multitude de sectes dont l'objet est d'épurer, au sein de la philosophie orientale, le système de la religion naissante; frappées d'hérésie, elles furent opprimées et persécutées sans pitié; mais aucune ne semble avoir jeté de plus profondes racines que celle de Manès, laquelle, selon la pensée de l'antique Zoroastre (*Zerdust*), tenait à une institution morale et se donnait pour l'institutrice des fidèles. Poursuivie avec plus d'ardeur que les hérésies théorétiques, elle se réfugie à l'Orient dans les montagnes du Thibet, à l'Occident dans celles d'Arménie, et çà et

là dans quelques contrées de l'Europe, où elle éprouve le même sort qu'en Asie. Depuis long-temps on la croyait éteinte, lorsque dans les ténèbres les plus profondes, au sein de la contrée où on l'attendait le moins, elle apparaît brusquement comme à un signal donné, et excite des troubles prodigieux en Italie, en Espagne, en France, dans les Pays-Bas, la Suisse et l'Allemagne. Sortie de la *Bulgarie*, province barbare que les Églises grecque et latine s'étaient long-temps disputée, c'est là que vivait invisible, son chef, qui, bien différent du pape romain, faisait profession de pauvreté à l'imitation du Christ. De secrètes missions, partout répandues, gagnèrent, outre les ouvriers et les serfs, les riches, les nobles, surtout les femmes, et bravèrent les persécutions et la mort. Leurs paisibles doctrines, amies des vertus purement humaines, de l'industrie laborieuse, de la chasteté, de l'amour de l'ordre, ouvrant les chemins les plus divers à un même degré de perfection, étaient une précieuse sauve-garde contre les abominations toujours croissantes de l'Église. Ils condamnaient avec courage les mœurs du clergé, ses richesses excessives, son ambition, ses débauches, rejetaient ses pratiques et ses dogmes superstitieux, dont ils niaient et flétrissaient la puissance magique; au lieu de cela, ils n'admettaient qu'une simple bénédiction par l'imposition des mains, et

une union des membres sous leur chef, le parfait. Suivant eux, la transsubstantiation, les crucifix, les messes, le purgatoire, l'intercession des saints, la prééminence sacrée du sacerdoce romain, étaient autant d'inventions et de chimères terrestres. Ils jugeaient avec une grande liberté les Écritures, principalement l'Ancien-Testament, ramenaient tout à l'esprit de pauvreté, à la pureté de l'ame et du corps, à une paisible industrie, à la douceur, à la bienfaisance, d'où ils reçurent dans plusieurs sectes le nom de *bons hommes* (*Gute Leute*). Parmi les plus anciens, on reconnaît évidemment le manichéisme oriental; la lutte de la lumière et des ténèbres; la matière, source de tout péché; une excessive sévérité contre les plaisirs des sens, tels sont les principes dominans d'un système qui s'épura par degrés. De ces Manichéens, appelés Cathares (hérétiques), Patarins, Publicains, *Passagieri*, et différemment encore, selon les circonstances locales, se formèrent peu à peu, sous la direction de quelques chefs, surtout de Henri et de Pierre de Bruis, des sociétés plus modérées; enfin les Vaudois soutinrent et conservèrent avec un admirable courage presque toutes les libertés que le protestantisme proclama quelques siècles plus tard. Les premières sectes ressemblaient aux Anabaptistes, aux Mennonites, aux Frères de Bohème, et à d'autres sociétés des temps modernes. Toutes

s'étendirent en silence et emportèrent si bien les convictions que, dans des provinces entières, l'autorité de l'ordre ecclésiastique déclina promptement, d'autant plus qu'il était incapable de résister dans la discussion. Les pays où dominait la langue provençale, furent ceux où elles parurent avec le plus d'éclat. Chose alors inouïe, elles traduisirent dans cet idiome le Nouveau-Testament, publièrent en vers provençaux leurs règles de perfection, et furent les premières, depuis l'origine du christianisme romain, qui instruisirent et élevèrent le peuple dans la langue vulgaire.[1]

Toutefois, elles furent persécutées aussitôt que connues. Dès le commencement du onzième siècle, des Manichéens, parmi lesquels le confesseur de la reine, furent brûlés à Orléans au milieu de la France. Ils refusèrent d'abjurer, et moururent pour leur foi. La même rigueur poursuivit leurs frères dans toutes les contrées où dominait le clergé, telles que l'Italie et le midi de l'Allemagne. Mais dans la France méridionale et dans les Pays-Bas, où les magistrats les protégèrent comme des gens utiles et laborieux, ils vécurent long-temps en paix.

1. Parmi les écrits concernant ces sectes, si importantes dans l'histoire ecclésiastique, je me contenterai de citer un ouvrage beaucoup moins connu qu'il ne mérite de l'être : Histoire impartiale des hérésies et de l'Église au moyen âge, par J. E. Füssli ; on y trouve de très-utiles documens.

Enfin, après de nombreuses querelles et plusieurs conciles, la fureur du clergé étant au comble, le tribunal d'inquisition fut dirigé contre eux; quoique leur protecteur, le comte Raimond de Toulouse, véritable martyr pour la bonne cause de l'humanité, refusât de les abandonner, ils subirent cette effroyable croisade que signalèrent tant d'atroces infamies. Ceux qu'on avait établis pour prêcher contre leur hérésie, les dominicains, furent leurs juges. Simon de Montfort, le monstre le plus odieux dont l'histoire ait conservé le nom, commanda la croisade; du sein des montagnes de la France méridionale, où les malheureux novateurs restèrent cachés pendant deux siècles, ce tribunal de sang s'étendit en Espagne, en Italie, et dans la plupart des contrées catholiques; par où s'explique, au moyen âge, l'étrange confusion des sectes les plus opposées, qui toutes excitèrent également l'esprit de persécution du clergé; de là leur constance opiniâtre, leurs silencieux progrès, tels qu'après trois ou quatre siècles la réformation trouva dans toutes les contrées des germes qu'elle n'eut besoin que de réchauffer. Wickleff, en Angleterre, est maître des Lollards, comme Huss des Bohémiens; long-temps les sectes religieuses se multiplient chez ce dernier peuple, dont la langue était celle des Bulgares. Une fois enracinés, le germe de la vérité, le mépris de la superstition, du culte

adressé à l'homme, de l'insolence impie du sacerdoce, ne purent plus être étouffés; les Franciscains et d'autres ordres, qui devaient détruire ou balancer ces sectes, en leur opposant une image de pauvreté et d'imitation de la vie du Christ, atteignirent si mal ce but, qu'ils excitèrent plutôt un nouveau scandale parmi les peuples. Ainsi la chute de la tyrannie la plus absolue, de la hiérarchie romaine, fut préparée par les moyens les moins hostiles, par la bonne foi et la simplicité du cœur; avec tous leurs préjugés et leurs erreurs, ces simples *bons hommes* s'exprimèrent sur divers sujets avec plus de hardiesse que la plupart des réformateurs qui les suivirent.

Ce que faisait d'un côté la saine raison du genre humain, d'une autre part la spéculation le tentait plus lentement, avec plus de réserve, mais non moins de succès. Dans les écoles des monastères on apprenait à manier la dialectique de S. Augustin et d'Aristote; on s'accoutumait à cet art comme à des joutes, à des tournois littéraires, et rien ne serait plus injuste que de ne voir dans ces libertés de discussions qu'un inutile amusement du moyen âge. Elles furent alors un bien inappréciable. Au milieu de ces controverses, où le doute prenait peu à peu sa place, s'agitaient, se débattaient en sens opposés des questions dont la solution positive ou pratique n'était point encore suffisamment

préparée. La réformation elle-même ne parut-elle pas d'abord dans l'enceinte des écoles, et ne se prévalut-elle pas de leurs franchises? Lorsque, sous la protection des papes et des empereurs, les écoles des monastères se changèrent en universités, il s'ouvrit une vaste arène où les champions de la parole purent rivaliser de présence d'esprit, d'adresse ou de sagacité. Il n'est pas un dogme de théologie, pas un problème de métaphysique qui n'ait alors excité les questions, les distinctions, les arguties les plus subtiles, et dont le temps n'ait soigneusement débrouillé le fil. Par sa nature même, ce nouveau tissu eut en soi moins de consistance que le grossier canevas de traditions positives, qu'on avait jusque-là reçu aveuglément; produit de la pensée de l'homme, l'homme put le défaire à son gré. Gloire donc à cette ardeur de discussion du moyen âge et aux princes de la terre, qui préparèrent alors une œuvre aux châtelains spirituels. Soit envie, soit mouvement inconsidéré, plusieurs des docteurs de ces temps furent persécutés et leurs os jetés aux vents hors de la terre consacrée; néanmoins l'art continua ses progrès et développa à un haut degré l'esprit logique de l'Europe.

Pendant qu'au midi de la France les efforts naissans de la religion populaire agissaient pour la première fois d'une manière continue, la partie

du nord, surtout l'école célèbre de Paris, servait d'arène à la *spéculation* et à la *scolastique*. Là vécurent Paschase et Ratramne; là Scot Érigène trouva un séjour et des honneurs; Lanfranc, Bérenger, Anselme, Abélard, Pierre Lombard, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Occam et Duns Scot, astres radieux de la philosophie scolastique, la professèrent en France pendant toute leur vie, ou durant leurs plus belles années; de toutes les contrées on venait en foule à Paris apprendre la plus haute sagesse des âges contemporains. Quiconque s'y distinguait, obtenait des fonctions importantes dans l'Église ou dans l'État. La scolastique était même si peu exclue du domaine des choses politiques, que cet Occam qui défendit contre le pape Philippe le Bel et Louis de Bavière, put dire à l'empereur : « Aide moi de « l'épée, je t'aiderai de la plume. » Si la langue française se distingue éminemment par sa précision philosophique, elle le doit en partie aux subtiles discussions dont elle fut si long-temps le docile interprète. Alliée de près à la langue latine, elle se plia facilement à l'expression des idées abstraites.

Sans doute la *traduction* des ouvrages d'Aristote servit plus que tout le reste le génie de la scolastique, ainsi que le prouve l'autorité que ce sage Grec conserva pendant un demi-siècle dans les écoles de l'Europe; seulement au lieu de chercher

dans les croisades la cause de cet ardent enthousiasme, nous la trouverons dans le caractère et l'instinct irréfléchi des temps. Le premier mouvement de curiosité que les sciences arabes inspirèrent à l'Europe s'attacha à leurs travaux mathématiques, surtout aux secrets que l'on espérait y découvrir pour conserver et prolonger la vie, pour gagner d'immenses richesses et prévoir les vicissitudes de la destinée. On chercha la pierre philosophale, l'élixir de l'immortalité. On lut sur le front des étoiles les choses à venir, et les instrumens de mathématiques passèrent pour des inventions de la magie. Ainsi l'homme chercha comme un enfant le merveilleux, sous lequel il devait trouver un jour la vérité ; dans ce but il entreprit les voyages les plus périlleux. Dès le onzième siècle, Constantin l'Africain avait passé trente ans à voyager de Carthage en Orient, pour recueillir les secrets des Arabes dans Babylone, l'Inde, l'Égypte. A la fin il vint en Europe, et dans le monastère du mont Cassin il traduisit de l'arabe et du grec plusieurs écrits, dont la plupart concernaient la médecine. Quelque imparfaites que fussent ces traductions, elles furent bientôt répandues, et Salerne fonda sa fameuse école sur les principes de l'art arabe. De France et d'Angleterre, les disciples les plus ardens passaient en Espagne pour profiter des leçons des maîtres les plus célèbres. A leur

retour on les prenait pour magiciens, d'autant plus qu'ils se vantaient eux-mêmes d'être initiés à la sorcellerie et à plusieurs arts secrets. Ainsi les mathématiques, la chimie, la médecine, s'introduisirent peu à peu dans les écoles les plus renommées de l'Europe, tant par des traités que par les découvertes et les expériences. Sans les Arabes, difficilement y aurait-il eu un Gerbert, un Albert le Grand, un Arnold de Villa Nova, un Roger Bacon, un Raimond Lulle ; tous ils avaient fréquenté les sages de l'Espagne ou étudié leurs écrits. Même l'empereur Fréderic II, qui contribua si efficacement à répandre les ouvrages arabes et à préparer la renaissance des lettres, poussa son zèle jusqu'à la superstition. Pendant des siècles se conserva, avec ces traditions, le goût des voyages en Espagne, en Afrique, en Orient; merveilleuses contrées, où l'on devait apprendre de quelques paisibles solitaires les secrets les plus profonds de la nature. De là se formèrent plusieurs ordres secrets et de nombreuses corporations de disciples voyageurs ; même jusqu'après la réforme, cette origine arabe se trahit dans le caractère de toutes les sciences, tant philosophiques que mathématiques.

Il n'est point étonnant qu'à une telle philosophie se soit uni le *mysticisme*, qui se forma sur un des systèmes les plus épurés de l'idéalisme contemplatif. Dès les premiers temps de l'Église chrétienne, le

mysticisme passa de la philosophie néo-platonicienne dans diverses sectes. La traduction du faux Denis l'aréopagite le transporte dans les cloîtres de l'Occident; plusieurs sectes des Manichéens l'adoptent en partie; plus tard, avec ou sans l'appui de la scolastique, il atteint dans les cellules des moines et des nonnes une forme où se révèlent tantôt les plus subtils artifices de la raison humaine, tantôt les élans les plus passionnés du cœur. Pourtant il eut aussi une heureuse influence; soit qu'il élevât les croyances religieuses au-dessus des pratiques extérieures, soit qu'accoutumant la pensée à rentrer en elle-même, il la nourrît d'un élément spirituel. Des ames isolées, languissantes, soustraites au monde, trouvèrent par-delà ses limites une consolation et un exercice dans ces romans intellectuels qui épuraient et agrandissaient les sentimens. Le mysticisme précéda la métaphysique du cœur, comme la scolastique prépara la philosophie rationnelle, et tous deux ils se servirent mutuellement de contre-poids. Heureusement pour nous, ils sont presque passés, les temps où ce voluptueux poison fut un remède nécessaire.[1]

Enfin, plus que le mysticisme et la spéculation, la *jurisprudence*, cette philosophie pratique de la

1. Après tout ce qu'ont écrit Poiret, Arnold, etc., il nous manque encore une histoire du mysticisme au moyen âge, composée dans un esprit vraiment philosophique.

justice et de la saine raison, lorsqu'elle commença à paraître avec un nouvel éclat, prépara l'émancipation de l'Europe et fonda sur de plus solides bases les droits des sociétés. Dans les temps d'une vertueuse simplicité, on avait besoin de peu de lois écrites, et les nations germaniques, encore grossières, se défendaient par le sentiment du juste contre les subtilités des jurisconsultes romains; d'autres peuples, plus polis, déjà à demi corrompus, se firent bientôt un corps de lois écrites, et furent forcés d'adopter un abrégé du Droit romain. Comme il fut impuissant pour repousser les empiétemens journaliers de la législation canonique, il fallut recourir au corps entier des lois romaines, par où s'ouvrit une vaste carrière à l'intelligence des hommes les plus actifs et les plus éclairés. Ce n'est pas sans raison que les empereurs favorisèrent cette étude, surtout dans les hautes écoles de leurs domaines d'Italie; on y prenait des armes pour combattre le pape: en même temps tous les États libres, qui commençaient à se former, avaient le même intérêt à s'en servir contre le Saint-Siége, l'empereur et les petits tyrans. Le nombre des juristes augmenta ainsi d'une manière incroyable; défenseurs des libertés et des propriétés des peuples, chevaliers de la science, ils étaient tenus en grand honneur dans les cours, dans les villes, sur leurs cathèdres; et Bologne, alors si fréquentée, devint

la métropole des sciences. Ce que la France faisait pour la scolastique, l'Italie le fit pour la jurisprudence. Le Droit romain et les canons ecclésiastiques luttaient entre eux; plusieurs papes se distinguèrent même de la manière la plus éminente dans la science des lois. Le mal est que la renaissance de cette étude tomba dans un temps où les sources n'étaient point encore purifiées, où un nuage obscur voilait le génie de Rome antique. Le mal est que la scolastique mêla ses subtilités à cette science pratique, et corrompit par de frivoles jeux de mots les décisions des hommes les plus graves. Ajoutons enfin qu'une étude auxiliaire, un exercice intellectuel sur le modèle des sages de l'antiquité, fut adopté comme règle positive, comme la Bible de la loi, pour tous les cas, même pour les plus indéterminés, les plus étrangers à son domaine. De là naquit cet esprit de chicane, qui tendait à étouffer le caractère de toute législation nationale en Europe. De barbares compilations prirent la place de la science vivante; la marche de la procédure devint un labyrinthe de formalités et de vaines arguties; au lieu du noble sentiment de la justice, la pénétration conduisant à la ruse; la langue des lois, faussée et corrompue, devenue inintelligible; la puissance croissante des princes créant un faux Droit du souverain; voilà quelles conséquences s'en suivirent pendant de longs siècles.

Une triste réflexion se présente, si l'on compare l'état de la pensée humaine à l'époque de la renaissance des lettres, avec des temps et des peuples plus anciens. Du sein d'une obscure barbarie s'élève avec effort l'espoir d'un meilleur avenir sous le joug d'une domination spirituelle et temporelle. Ici les germes les plus précieux sont foulés sur un sol ingrat ou enlevés par des oiseaux de proie; là, à demi étouffé sous des épines, le jeune arbrisseau languit loin du sol natal de la simplicité, de la vérité antique. La religion populaire apparaît parmi des sectes ou persécutées ou fanatiques, la philosophie au milieu des débats d'une dialectique sophistique, la science sous le voile de la magie et de la superstition; les sentimens naturels se réveillent au sein du mysticisme, les améliorations politiques sous les entraves d'un ordre d'institutions depuis long-temps suranné, toujours contradictoire; étrange chaos, d'où sort à la fin, par sa propre puissance, l'Europe renouvelée. A un sol dénué de profondeur ou de fertilité, à des instrumens et des moyens d'un usage pénible, à un ciel lourd et plein d'orages suppléent l'étendue de l'espace à cultiver et la nature des plantes qui y sont déposées. Au lieu d'une Athènes ou d'une Sparte, c'est un monde européen qui doit naître: non pas d'une chimérique création d'un sage ou d'un artiste grec, mais de l'humanité, de la raison,

qui enlace peu à peu l'univers de son éternelle étreinte. Cherchons donc quelles institutions, quelles découvertes se préparent dans l'obscurité des temps, pour mûrir quand leur jour arrivera.

CHAPITRE V.

Institutions et découvertes en Europe.

1. Les villes deviennent pour ainsi dire en Europe les camps retranchés de la civilisation, des ateliers d'industrie, où se développent d'abord quelques idées d'économie politique, sans lesquelles cette contrée serait encore aujourd'hui un vaste désert. Dans tous les territoires de l'empire romain ces cités conservent des traditions plus ou moins fidèles des arts antiques. Dans les pays qui n'ont pas été conquis, elles servent de boulevards contre les attaques des Barbares, et ouvrent un asile aux hommes, au commerce et aux arts. Éternelle reconnaissance aux souverains par lesquels elles furent établies, protégées, enrichies ; en même temps furent fondées des institutions qui les premières ouvrirent une carrière à l'esprit public. Des élémens aristocratiques et démocratiques s'unissent pour former des corps dont les membres rivaux, souvent ennemis et armés l'un contre l'autre, maintiennent par leur lutte la sûreté générale, excitent

l'industrie et les progrès civils. Dans l'intérieur des villes se trouvait rassemblé sur un petit espace tout ce qui pouvait selon les temps éveiller et perfectionner les découvertes, le travail, les franchises municipales, l'économie, l'ordre et la discipline civile. Les lois de plusieurs villes sont des chefs-d'œuvre de philosophie sociale. Par elles, les nobles aussi bien que les communes jouirent enfin d'une liberté constituée sous le nom de *Droit civil.* En Italie s'élèvent des républiques qui par leur commerce surpassent en puissance Athènes et Sparte. De ce côté des Alpes, non-seulement l'industrie fonde des villes indépendantes, mais elles forment des alliances entre elles, et plus tard un empire commercial qui s'étend sur le Pont-Euxin, la Méditerranée, l'Océan atlantique, la mer du Nord et la Baltique. Répandues çà et là en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans les empires du Nord, en Pologne, en Prusse, en Russie, en Livonie, la plus importante était Lubeck; bientôt les principaux comptoirs de l'Angleterre, de la France, du Portugal, de l'Espagne et de l'Italie, s'unirent à cette confédération, la plus utile peut-être qui ait jamais existé. Elle a plus servi les intérêts généraux de l'Europe, que n'ont fait toutes les croisades et toutes les pratiques de Rome; car, au-dessus des différences de cultes et de peuples, elle fonda les rapports des États sur des avantages

réciproques, sur une industrie rivale, sur l'ordre et la droiture. Des cités accomplirent ce qui surpassait la puissance des souverains, des prêtres et des nobles; elles formèrent de l'Europe *un tout agissant sous la même loi.*

2. Quoiqu'importunes aux échevins et même nuisibles aux arts, les *corporations* dans les villes, sous la forme de petites républiques, d'associations où chacun répondait pour tous, où tous répondaient pour chacun, étaient alors indispensables pour conserver la sûreté du commerce, développer l'industrie, accroître l'honneur et l'émulation des artisans. L'Europe, devenue l'ouvrière de tous les produits du monde, gagna ainsi la prééminence que sa médiocre étendue et son avare territoire semblaient lui refuser. Avec de la laine et de la cire, du lin et de la soie, des crins et du cuir, de l'argile, des pierres, des métaux, des plantes, des sucs et des couleurs, des cendres, des sels et des haillons, son active industrie composa des merveilles qui bientôt servirent elles-mêmes à produire des prodiges nouveaux. Si l'histoire des découvertes est la plus grande gloire de l'esprit humain, elles se préparèrent à l'école des jurandes et des maîtrises; la division du travail, l'ordre méthodique du noviciat, une ardente émulation, l'aiguillon du besoin enfantèrent des choses que la faveur des souverains ou des États

entrevit à peine, récompensa ou encouragea rarement, n'excita presque jamais. A l'ombre des paisibles réglemens des villes se formèrent l'ordre et la discipline. Nés de travaux mécaniques, les arts les plus ingénieux conservèrent long-temps, non sans avantages, la marque de leur origine, surtout de ce côté des Alpes. Gardons-nous donc de prendre en dédain les formalités, l'espèce de hiérarchie de cette discipline pratique ; outre qu'elles contenaient l'essence de l'art, elles faisaient l'honneur de l'artiste. Le moine et le chevalier avaient moins besoin d'un noviciat gradué que l'utile ouvrier dont les travaux étaient en quelque sorte garantis par l'association tout entière ; car en ce qui touche à l'art, une vénale routine et le manque du sentiment d'honneur de la maîtrise en seront toujours la ruine.

Sachons donc honorer les chefs-d'œuvre du moyen âge qui prouvent quels services les villes ont rendus aux arts et à l'industrie. L'architecture gothique n'aurait jamais atteint sa perfection, si des républiques et des villes de commerce n'eussent lutté d'émulation pour bâtir des cathédrales et des tours municipales, comme autrefois les villes de la Grèce élevaient des temples et des statues. Dans chacune d'elles, nous pouvons reconnaître le modèle où s'est formé son goût, en suivant à la trace la direction de son commerce ; Venise et Pise ont

dans leurs plus anciens monumens un style tout différent de celui de Florence ou de Milan. Les cités transalpines imitèrent divers modèles ; mais en général les institutions locales et l'esprit du temps expliquent mieux que tout le reste les perfectionnemens de l'architecture gothique. Les monumens et les habitations des hommes répondent à leurs pensées et à leur genre de vie; ils ne peuvent même copier qu'à leur manière les modèles étrangers, comme chaque oiseau bâtit son nid selon ses forces et son instinct. Jamais dans les cloîtres et les manoirs les flèches gothiques ne se fussent élancées avec tant de hardiesse et de magnificence qu'au sein des communes dont elles étaient le principal ornement. De même, les ouvrages d'art les plus remarquables du moyen âge sur les métaux, l'ivoire, le verre, le bois, en tapisserie, en broderie, portaient les armoiries des familles, des communes et des villes; presque tous ils ont en eux un mérite durable, et sont avec raison une propriété inaliénable pour ceux qui les tiennent de leurs pères. Cette activité civile produisit aussi des chroniques. Que si le monde de l'écrivain se réduit le plus souvent à l'étroite sphère de sa maison, de sa famille, de sa corporation et de sa ville, son esprit et son cœur y sont d'autant plus intimement attachés; et heureuses les contrées dont l'histoire repose sur de telles archives,

plutôt que sur les chroniques des monastères. Ajoutons que les conseils des villes posèrent avec autant de sagesse que de force des bornes aux empiétemens de la jurisprudence romaine, qui autrement aurait peu à peu étouffé les statuts et les droits les plus précieux des peuples.

3. Les *universités* étaient des corporations et des villes littéraires. Investies des mêmes droits que les communes, elles rendirent des services analogues. De paisibles écoles, devenues des corps politiques, abaissèrent l'orgueil grossier des nobles, soutinrent la cause des souverains contre les prétentions des papes, et ouvrirent à la classe studieuse le chemin aux emplois civils et à d'éclatans honneurs, jusque-là exclusivement réservés au clergé. Jamais peut-être les savans ne jouirent de plus d'estime qu'à l'époque de la première renaissance des lettres. On reconnut enfin le prix inestimable d'un bien qu'on avait si long-temps méprisé, et pendant qu'un parti reculait devant la lumière, les autres s'avançaient précipitamment vers l'aurore. Les universités servirent de boulevards à la science contre l'impitoyable vandalisme de la tyrannie sacerdotale ; et du moins elles conservèrent pour des jours meilleurs un trésor qui n'était qu'à demi connu. Après Théodorich, Charlemagne et Alfred, nous vénérons surtout les cendres de l'empereur Fréderic II, qui, entre beaucoup d'autres bienfaits, imprima aux uni-

versités un mouvement dont l'effet se régla longtemps sur le modèle de l'école de Paris. En Europe, l'Allemagne fut pour ainsi dire le point central de ces établissemens ; c'est là que les arsenaux et les ateliers des sciences ont acquis, avec la forme la plus durable, la plus grande richesse intérieure.

4. Enfin, bornons-nous à rappeler quelques découvertes qui, mises en pratique, devinrent de puissans instrumens dans les mains de la postérité. Vraisemblablement l'*aiguille magnétique*, le guide du navigateur, fut introduite en Europe par les Arabes, et d'abord mise en usage par les marchands d'Amalfi dans leurs premières communications commerciales avec les Orientaux, puis répandue de là dans tout l'univers moderne. De bonne heure les Génois se hasardent sur la mer Atlantique; après eux les Portugais montrent qu'ils ne possèdent pas en vain les côtes occidentales du monde antique. Ils cherchent et découvrent un chemin autour de l'Afrique, et font ainsi une révolution dans tout le commerce de l'Inde; jusqu'aux temps où un autre Génois découvre un second hémisphère et change en un jour toutes les relations des sociétés européennes. L'humble instrument de ces découvertes apparaît en Europe à la première lueur des sciences.

Le *verre*, antique produit de l'art des Asiatiques, jadis estimé au poids de l'or, devient plus pré-

cieux que l'or dans les mains des Européens. Que
Salvino ou tel autre ait poli les premières lentilles, 1255
il est certain qu'alors fut créé un instrument des-
tiné à découvrir des millions de mondes célestes,
à régler les temps et la navigation, à servir les
progrès des plus nobles sciences dont se glorifie
la pensée humaine. Du fond de sa cellule, le
moine Franciscain, Roger Bacon, découvre sur 1250
les propriétés de la lumière et presque dans tous
les règnes de la nature d'étonnantes merveilles,
dont il est récompensé par la haine de son ordre
et par la prison. Le premier rayon matinal, en
descendant dans l'ame de cet homme prodigieux,
lui montre un nouveau monde dans le ciel et sur
la terre.

La *poudre à canon*, instrument de mort en général plus bienfaisant que funeste, fut d'abord mise en usage par les Arabes, ou du moins le secret s'en répandit en Europe avec leurs écrits. Découverte çà et là plusieurs fois, ce semble par le même peuple, son application, qui devait changer la face de la guerre, fut lente et difficile. A grand'peine peut-on suffisamment apprécier la révolution qu'elle opéra en Europe : l'esprit de chevalerie, que n'avaient pu vaincre tant de conciles, abattu et détruit ; la puissance des souverains plus fortifiée par son secours que par toutes les assemblées populaires ; l'aveugle fureur des bandes er-

rantes pour jamais réprimée; l'art militaire, auquel elle donna naissance, limité et circonscrit par elle. Cette invention, d'autres combinaisons chimiques, surtout l'usage des liqueurs meurtrières que les Orientaux introduisirent comme remèdes en Europe, et qui se répandirent comme des poisons sur toute la surface de la terre, font époque dans l'histoire de notre espèce.

Il en est de même de la préparation du *papier* et des premières ébauches d'*imprimerie* sur des cartes à jouer et d'autres empreintes de caractères fixes : probablement les papiers de coton et de soie que les Arabes apportèrent de l'Asie, servirent de modèles à l'un de ces arts. L'autre ne s'éleva que par de timides essais de la gravure sur bois à la taille-douce et à l'invention des caractères mobiles, qui marque la plus grande révolution dans l'univers moderne. Les signes de l'arithmétique des Arabes, les notes de musique inventées par Guido d'Arezzo, les horloges d'Asie, la peinture à l'huile, ancienne découverte des Allemands, d'autres instrumens non moins utiles, et qui avant la renaissance des lettres furent çà et là adoptés ou imités, devinrent dans l'immense atelier de l'industrie européenne autant de causes de révolutions et de productions nouvelles pour la postérité.

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Par quelles merveilles l'Europe a-t-elle donc acquis sa culture et le rang qu'elle occupe dans l'univers civil? Le temps, le lieu, les besoins, l'état des choses, le flot du passé, l'y portèrent tous ensemble; mais, plus que cela, un système d'efforts combinés et la supériorité de son industrie dans les arts.

1. Supposez l'Europe aussi riche que l'Inde, mais, comme la Tartarie, privée de divisions naturelles, ou brûlante comme l'Afrique, ou isolée comme l'Amérique, jamais ce qu'elle a produit n'y aurait apparu. Même au milieu de la plus profonde barbarie, sa situation la ramenait à la lumière, et ses fleuves et ses mers ne cessèrent jamais d'en réfléchir au moins quelques pâles rayons. Tarissez par la pensée les sources du Dniéper, du Don, de la Dwina, du Pont-Euxin, de la Méditerranée, de l'Adriatique, de l'Atlantique, de la Baltique et des mers du Nord; supprimez leurs rivages, leurs îles, leurs affluens, la grande ligne commerciale, à laquelle l'Europe dut son activité la plus noble, cesse d'exister. Au contraire, dans l'ordre présent des choses, les deux contrées les plus étendues et les plus riches, l'Asie et l'Afrique, embrassent et

soutiennent dans sa marche leur sœur plus jeune et plus pauvre! Des contrées les plus éloignées, les plus précoces pour la culture morale, elles lui envoyent leurs trésors, leurs découvertes, et excitent ainsi son génie et son émulation. Le climat de l'Europe, les débris de l'antiquité grecque et romaine, viennent à son secours, et sa supériorité se fonde sur l'activité, l'invention, les sciences et un concours de forces rivales.

2. Le despotisme de la hiérarchie romaine fut peut-être un joug nécessaire, un frein à la violence grossière des peuples du moyen âge. Sans elle, l'Europe serait probablement devenue un théâtre éternel de discordes, la proie des tyrans, un vaste désert mongol. Ce fut donc un utile contrepoids, mais qui, s'il eût dominé, eût fait de ces contrées une théocratie thibétaine. L'action et la réaction produisirent un effet qu'aucun des deux partis ne s'était proposé. Le besoin, la nécessité, le danger, firent naître entre eux un troisième système, qui devait répandre l'esprit de vie dans ce grand corps, ou, sinon, le laisser tomber en dissolution. Ce fut le règne des *sciences*, d'une *utile activité*, d'une *émulation rivale*, qui nécessairement, mais par degrés, renversa la chevalerie et le monachisme.

3. Par les réflexions qui précèdent, on voit évidemment ce que pouvait être la nouvelle culture de l'Europe. Culture des hommes, tels qu'ils étaient

et voulaient être; culture née de l'activité industrielle, des sciences et des arts, quiconque n'en sentit pas le besoin, qui la méprisa ou en abusa, resta ce qu'il était; ce n'était pas le temps de penser à une éducation universelle et mutuelle des peuples par les lois, l'instruction, les constitutions politiques; qui sait même quand viendra cet âge? Cependant la raison et l'activité combinée du genre humain poursuivent leur cours éternel; et déjà c'est un heureux signe, lorsque les meilleurs fruits ne mûrissent pas avant la saison propice.

FIN.





TABLE

DU TOME TROISIÈME.

Pages

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

